

LES ÉPISODES
MIRACULEUX
DE LOURDES

LYON. — IMP. EMMANUEL VITTE, RUE CONDÉ, 30.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément aux prescriptions de Notre Sainte Mère l'Église catholique, nous déclarons formellement :

Que nous soumettons, sans aucune restriction, au jugement du Saint-Siège tout ce que nous écrivons ;

Qu'en ce qui concerne les guérisons extraordinaires que nous pouvons raconter (alors même que nous nous servons du mot usuel de *Miracle*, et que nous en relevons les circonstances qui nous semblent prouver l'intervention divine), nous n'entendons nullement en décider de notre propre chef le caractère surnaturel, ne voulant donner à nos paroles d'autre force que celle d'un témoignage purerent historique ;

Que, quand il nous arrive, en parlant de pieux et vénérés personnages, de nous servir de termes consacrés par l'Église dans les causes des Saints, nous n'entendons nullement prévenir le jugement du Siège apostolique, auquel seul il appartient de prononcer en pareille matière.

Henri LASSERRE.



VUE DE LOURDES

CE

CINQUANTE-TROISIÈME MILLE

LES ÉPISODES

MIRACULEUX DE LOURDES

PAR

HENRI LASSERRE

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION
LE MENUISIER DE LAVAUR
MADEMOISELLE DE FONTENAY
LA NEUVAINE DU CURÉ D'ALGER
LES TÉMOINS DE MA GUÉRISON

PARIS
LIBRAIRIE SANARD & DERANGEON
174, rue Saint-Jacques, 174

1892

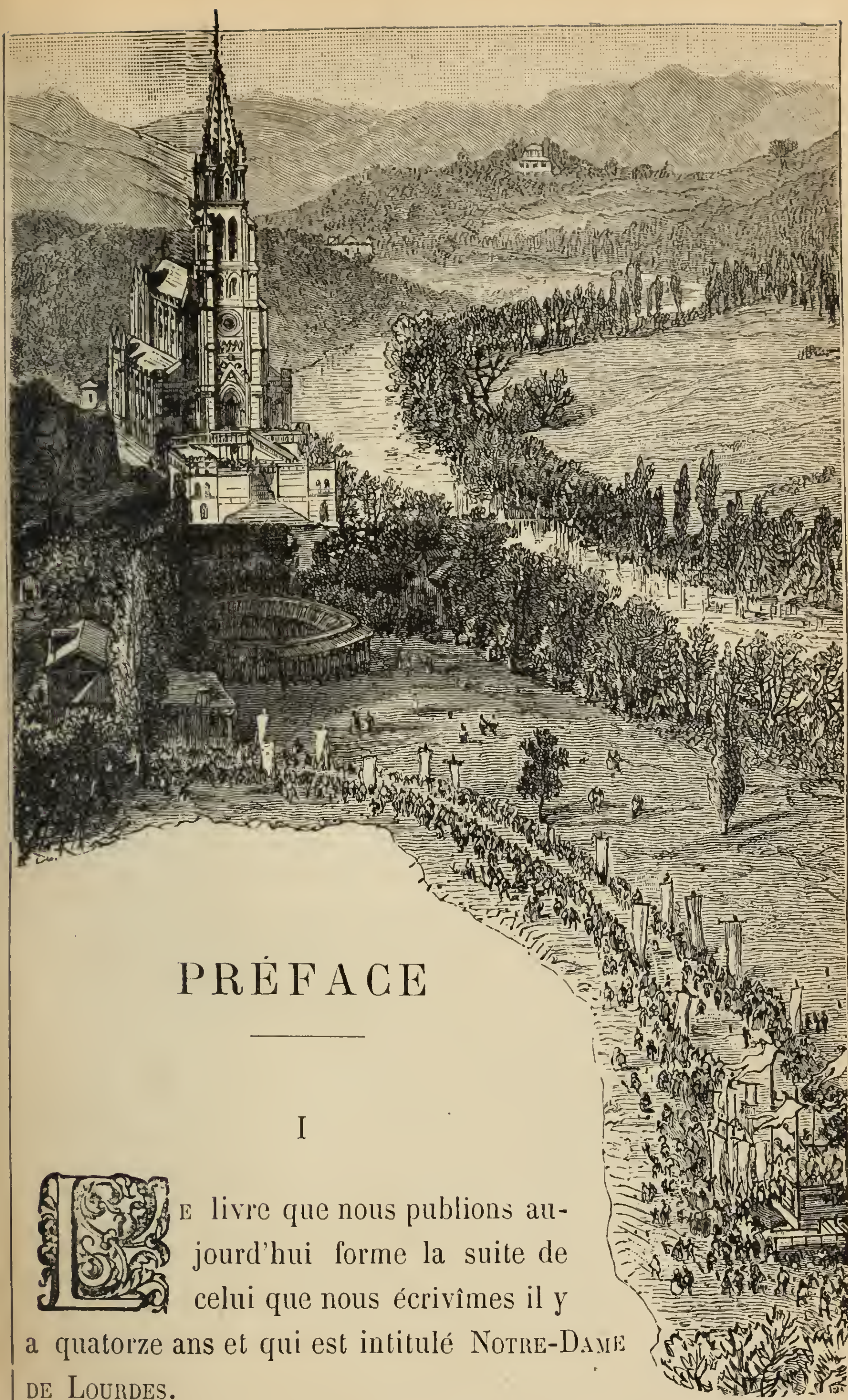
A MA CHÈRE FEMME

MADAME HENRI MONZIE-LASSERRE

Ce livre, qui raconte les Miracles de la bonté céleste, exprime mes pensées les plus élevées, mes aspirations les plus hautes, les meilleurs sentiments que Dieu ait mis en moi. Je le dédie à celle qui possède ici-bas tout mon cœur.

Et à ceux que ces pages pourront émouvoir je demande une prière pour cette bien-aimée compagne de ma vie, pour notre chère Marie-Marthe et pour moi.

Henri MONZIE-LASSERRE



PRÉFACE

I

Le livre que nous publions aujourd'hui forme la suite de celui que nous écrivîmes il y a quatorze ans et qui est intitulé Notre-Dame de Lourdes.

Lorsque l'on considère le Pèlerinage fondé par la Très Sainte Vierge à la Grotte de Lourdes et qu'on veut se rendre compte de son histoire, on se trouve en présence d'un quadruple et vaste horizon aux aspects divers et parfois opposés, comme si cette Terre de Miracles avait, elle aussi, ses quatre points cardinaux. — De quelque côté qu'il se tourne, l'observateur voit d'immenses champs s'offrir à l'investigation de son regard et à l'étude de son esprit.

Avant tout et au-dessus de tout, se détache dans une incomparable lumière l'œuvre directe de Dieu et de la Vierge immaculée, c'est-à-dire les grâces sans nombre descendant sur le peuple chrétien : les inexplicables guérisons du corps et de l'âme ; les conversions soudaines ; la force donnée aux faibles ; la paix rendue aux cœurs troublés ; la consolation accordée aux inconsolables. Tantôt c'est à la Grotte, à la Source Sainte, à la Piscine, à la Basilique, aux lieux bénis où la Vierge apparut, que se produisent ces touchantes interventions de la toute-puissante Bonté ; — tantôt c'est au loin, à des sanctuaires érigés à la gloire de Notre-Dame de Lourdes, depuis Oostacker jusqu'à Constantinople, depuis les villes et les campagnes d'Europe, jusques au fond des Amériques ; — tantôt enfin, c'est dans quelque pauvre chambre solitaire où l'on a invoqué son Nom et bu pieusement de cette eau sacrée, à laquelle se rattache son souvenir.

Comme l'œil charmé s'arrête et se repose sur ce côté de l'horizon ! comme l'âme y respire à l'aise ! L'Orient n'a pas plus d'éclat ni le matin plus de fraîcheur. Rien ici-bas ne se peut vraiment comparer à la splendeur et à la pureté d'un tel spectacle. — C'est le Ciel lui-même s'inclinant vers la terre. C'est Dieu avec les hommes.

Le second spectacle, presque aussi beau que le premier, c'est celui que donne le peuple chrétien lui-même, accourant de tous les pays et par tous les chemins de fer à l'appel de Marie, se désaltérant avec une avidité sainte à cette Fontaine de Miséricorde, priant unanimement et ne formant qu'une seule famille et un seul cœur sous le regard du Père de toute créature. Le riche aide le pauvre, le pèlerin valide porte celui qui est infirme : il l'étend sur sa couche avec sollicitude, il veille à son chevet, il panse ses plaies, il le plonge dans la Piscine, il souffre de ses maux, et prie de sa prière. Active, revêtant tous les costumes, employant tous les moyens, parlant tous les langages, se faisant toute à tous, la Charité sainte circule parmi ces multitudes et les réchauffe de ses feux. Elle a payé le voyage du malheureux et elle payera son retour ; elle a donné l'abri à celui qui était sans asile, le vêtement à celui qui était nu ; elle a nourri celui qui n'avait point de pain, et elle brûle encore de se dépenser pour le bien...

S'il y a vraiment dans les régions de l'esprit des longitudes et des latitudes, ne pourrait-on pas dire que cette procession incessante, que ce Pèlerinage universel, que ces foules magnifiques représentent la belle zone du Midi avec son éclatant soleil et son bleu firmament, avec son mouvement, son agitation, et jusqu'à la poussière de ses routes ; avec ses vives couleurs, sa végétation puissante, ses exquises floraisons ; avec ses langues sonores, ses paroles ardentes, ses chants enthousiastes ? Tout y est flamme et tout y est lumière : la vraie fraternité s'épanouit.... Quoi de plus touchant que cette vision fugitive de ce que serait le monde, si le monde était chrétien ? — C'est la marche

de la Terre s'élevant vers le Ciel. Ce sont les hommes avec Dieu.

En troisième lieu il y a à Lourdes ce que l'on appelle « l'œuvre de la Grotte, » c'est-à-dire l'administration spirituelle et temporelle du Pèlerinage.

La charité universelle s'est tournée vers les Gardiens du Sanctuaire et elle leur a dit : « J'ai édifié le temple demandé par Marie, j'ai acheté de l'espace ; j'ai planté des arbres à l'ombre épaisse, pour que les multitudes que Jésus aimait puissent prier, marcher, se reposer sur ce sol béni. *Misereor super turbas.* Eh bien ! voici encore des millions et des millions : c'est le trésor du riche versé dans le secret, comme le veut Notre-Seigneur ; c'est l'obole de la veuve ; c'est la journée de l'ouvrier ; c'est l'économie de l'indigent. Employez ces richesses sacrées à des usages sacrés. Construisez la maison du Pauvre, l'hospice du Pèlerin, la Piscine du malade. Multipliez et agrandissez ces ateliers divins, où travaille le céleste Ouvrier ! Placez-y, sous le regard du malheureux, et la statue de Marie lui parlant d'espérance, et l'image de Jésus en croix lui parlant de résignation. Qu'il y trouve, soigneusement disposé par votre sollicitude, et le prie-Dieu pour ployer les genoux, et le fauteuil aux angles arrondis pour reposer sa lassitude. Souvenez-vous de Véronique et préparez pieusement le linge qui doit essuyer le corps des malades et voiler leur pudeur. Combien d'infortunés arrivent ici, tout seuls, délaissés, impuissants à se servir et dont le Christ dira au dernier jour : « C'était Moi-même ! » Que vos bras les accueillent ! Que les mains empressées de vos Frères et de vos Religieuses mettent leur

gloire à être toujours là attentives et secourables pour prêter leur office à ces douleurs ; et que nul ne puisse dire ici comme à la piscine probatique : *Non habeo hominem*, » je n'ai personne pour m'y plonger ! » Faites aimer Dieu ; faites bénir son Église. Et qu'en vous voyant vous faire ainsi, sans songer à vous-mêmes, les serviteurs de toutes les souffrances, le Monde, le Monde qu'il faut convertir, rougisse enfin de son égoïsme et des palais qu'il se bâtit ! Conservez aussi, pour les siècles futurs, conservez religieusement comme un patrimoine et un document inviolable, comme une grande relique historique, les lieux vénérés que la Vierge honora dix-huit fois de son regard, et ne souffrez jamais qu'on efface et falsifie cette visible page de sa divine histoire. Vous êtes, pour le genre humain, les dépositaires du don de Dieu... » Ainsi a parlé la Charité catholique, ainsi elle a conseillé, ainsi elle a espéré : ainsi s'est fait entendre cette voix du peuple qui est la voix de Dieu....

Autour de tous les centres de grâces fondés ici-bas par la miséricorde du Seigneur, la nature des choses cependant et les efforts de l'irréconciliable Ennemi accumulent des dangers. La Richesse, qui leur est une force et une puissance, leur est en même temps un péril, pouvant, hélas ! si l'on n'y résiste, entraîner à sa suite l'esprit de luxe et de vaine pompe pour dépenser et pour dissiper, l'esprit de commerce et de lucre pour acquérir....

Ceux qui acceptent les fonctions redoutables d'administrer, de leurs mains mortelles, ces lieux de prière et de bénédiction, ont avant tout le grand devoir de les préserver de telles atteintes, de les conserver purs de pareilles scories,

d'arrêter à leur seuil l'invasion des splendeurs mondaines, de les rendre de plus en plus saints en eux-mêmes et par là de plus en plus sanctifiants pour le Fidèle et pour l'Infidèle. C'est la parole du Maître : *Videant opera vestra bona, ut glorificent Patrem vestrum qui est in cœlis;* « Que les hommes contemplent la bonté de vos œuvres et que par là ils soient amenés à glorifier votre Père, Celui qui est dans les Cieux. » Combien cette tâche est belle, combien cette prédication muette par la sainteté des œuvres est admirable et efficace! Mais combien aussi elle est difficile!... Qu'elle est malaisée la garde du Gardien et la mission du Missionnaire?

Sur ce côté de l'horizon le penseur ne peut s'empêcher de porter un regard méditatif et songeur. Pour les esprits philosophiques et chrétiens, préoccupés de tout ce qui sert à la propagation du Règne de Dieu et de tout ce qui y fait obstacle, rien n'est d'un plus considérable intérêt, rien n'est plus fécond en enseignements utiles, pratiques, actuels, que l'étude sincère de cette histoire humaine, côtoyant l'histoire divine.

Ce paysage, que l'observateur a sous les yeux, c'est l'Occident, avec sa mélancolique lumière, ses grandes ombres et les oppositions de ses teintes. — C'est la Terre en face du Ciel ; c'est l'homme avec lui-même.

Voici maintenant le Nord, menaçant et sombre, le Nord avec ses glaces au cœur, avec ses autans meurtriers, ses noires forêts pleines de bêtes fauves, le Nord, d'où viennent les barbares et les iconoclastes. C'est le monde incrédule et irréligieux s'efforçant de détruire ce que la Vierge a fondé.

Guerre des ignorants et guerre des pervers; guerre par les paroles, par les journaux, par les livres, et guerre par les actes; guerre par la violence de l'impiété fanatique, se ruant sur les pèlerins; guerre par les mesures arbitraires des Gouvernements, entravant la liberté chrétienne... Quelle infernale stratégie à suivre dans sa marche variée, quel immense et sinistre champ de bataille à explorer! — C'est la Terre voulant menacer le Ciel; c'est l'homme contre Dieu.

Tels sont les quatre points cardinaux du Pèlerinage de Lourdes. La Miséricorde divine avec ses miracles; — la prière du peuple chrétien avec ses sublimes élans; — l'œuvre humaine avec l'activité de son zèle et ses inévitables imperfections; — la révolte ennemie, avec ses fureurs aveugles, appellent tour à tour l'attention...

Ne pouvant pourtant tout considérer à la fois, et tout parcourir en même temps, de quel côté l'historien tournera-t-il d'abord les yeux? De quel côté dirigera-t-il ses premières explorations?...

L'historien s'est laissé guider par l'attrait de son cœur et a porté ses pas vers les pures régions où la lumière se lève... Et voilà pourquoi nous reprenons la suite de *Notre-Dame de Lourdes* par le récit de quelques Épisodes miraculeux, regardant encore, regardant longtemps, regardant avec amour l'œuvre spéciale et personnelle de Dieu, avant de descendre de la Montagne et de scruter l'œuvre des hommes.

II

Depuis la publication de notre premier volume, il s'est accompli à Lourdes des miracles sans nombre. Qu'on ne s'attende pas cependant à nous voir ici, dans une série compacte de courtes relations, en présenter à nos lecteurs la nomenclature hâtive. Nous pensons, nous avons toujours pensé que de telles accumulations de récits superficiels ne peuvent produire et ne produisent sur les âmes qu'un effet superficiel. — Osons même dire que, contrairement au but louable poursuivi par les pieux auteurs de ces écrits et de ces compilations, il arrive que l'esprit quitte de semblables lectures avec un vague dégoût, avec un mortel ennui que l'on craint de s'avouer à soi-même, parce qu'on le prend pour de la tiédeur envers les merveilles de Dieu.

De quelle cause inconnue procède cette conséquence singulière et véritablement lamentable? Elle provient uniquement de ce que, désireux et pressé de mentionner les uns après les autres tous les faits surnaturels, le narrateur n'a voulu ni se donner la peine ardue ni prendre le temps très long qui sont nécessaires pour en approfondir un seul. Comme le font souvent les gardiens des muséums publics et des collections, il a promené indéfiniment son lecteur à la surface banale des choses, sans le faire pénétrer dans leur vie intime, dans leur providentielle disposition, c'est-à-dire dans leur véritable intérêt et dans leur suréminente beauté. De là fatigue, au lieu de repos; satiété, au lieu d'attrait.

Tout autre a été la méthode que nous avons cru devoir adopter. Si des hommes de science, si des botanistes, consacrent parfois des années et même toute leur vie à bien étudier une seule plante, un arbre particulier ; s'ils découvrent dans les mystères de sa germination, dans la structure de ses racines, dans la direction de ses radicelles, dans le mouvement de sa sève, dans les proportions de sa tige, dans l'agencement de ses feuilles, dans l'entrelacement de ses branches, dans les rugosités de son écorce, dans les linéaments de ses fibres, dans l'épanouissement de sa fleur, dans la nature de son fruit, d'admirables secrets de la sagesse universelle, il nous a semblé que le Chrétien, quand il s'agit d'un Miracle de Dieu, ne doit pas apporter moins de conscience et de zèle, moins de persévérante application à entreprendre et à poursuivre un semblable travail d'investigation minutieuse et de patiente analyse. Examinez l'événement surnaturel sous toutes ses faces et dans tous ses détails ; en épier la marche ; en scruter, s'il est possible, les causes et les lointaines préparations ; aller en quelque sorte jusques à son essence ; en déterminer le caractère propre ; en faire saillir la physionomie : — tel est, non point, hélas ! ce que nous avons fait, mais ce que nous avons voulu faire.

L'expérience ou plutôt la main supérieure qui nous guidait nous avait du reste marqué et comme imposé cette voie, dès nos premières recherches sur les interventions miraculeuses de Notre-Dame de Lourdes ; et nous ne pouvons faire mieux comprendre comment nous fûmes conduit dans cette direction qu'en citant nos propres paroles, écrites ailleurs.

« A Bordeaux, à Tartas, à Nay, à Lourdes, partout où je me mis à étudier et à approfondir quelqu'un de ces actes exceptionnels de la puissance d'En Haut, je remarquai, non sans un secret saisissement, une étonnante suite de providentiels incidents qui avaient précédé et préparé ce coup souverain de la grâce de Dieu, répondant à une prière et commandant à la Nature.

« Dans l'examen des Miracles, je n'avais songé d'abord qu'à constater matériellement d'un côté la réalité de la maladie, et de l'autre la certitude de la guérison en dehors de toute explication naturelle. Or, voilà que, après avoir fait ce premier et indispensable examen médical, je me voyais porté insensiblement hors de ce cercle restreint des enquêtes purement techniques et que je me trouvais en présence d'une seconde étude, bien autrement large et grandiose, car on y entrevoyait çà et là les secrets ressorts de l'action divine, le jeu mystérieux de la Providence remuant les âmes humaines, inclinant les volontés, accommodant les circonstances, coordonnant les événements sur un théâtre infiniment varié et vivant, qui changeait au gré de sa puissance.

« Quels ont été les précédents, les conséquences, les contre-coups, les échos de cette guérison miraculeuse? Derrière la surface du fait matériel, quelles en sont les profondeurs? Quelle est la vie antérieure des personnages? Par quelles voies ont-ils été amenés à cette étonnante issue d'un mal incurable? Quels sont les incidents divers, les arrière-plans échelonnés dans l'espace, les horizons lointains et toutes les harmonies de cette œuvre mystérieuse en laquelle Dieu est intervenu directement? Multiples et vastes questions que je n'eusse point su poser de moi-même, mais dont

j'entendais à chaque instant la réponse dans les confidences de ceux qui me parlaient et qui m'ouvraient leur cœur.

« Le récit de ces âmes humbles et grandes qui me racontaient en ses moindres détails le plus prodigieux événement de leur existence projetait en effet de lumineuses clartés, tantôt sur un de ces points et tantôt sur un autre. Le Miracle se trouvait être le dénouement d'un drame moral et religieux, drame aux mille épisodes, aux péripéties émouvantes, dans lequel j'apercevais Dieu agissant avec poids, nombre et mesure, disposant toutes choses avec une puissance sans limite et une délicatesse infinie. Ainsi, aux antiques jours de la Création, tandis qu'Il asseyait le fondement des montagnes et marquait leurs bornes aux immensités de l'abîme, sa droite ciselait en même temps la corolle de la fleur, la feuille tremblante de l'arbre et l'humble brin d'herbe des prairies.

« De même que Christophe Colomb arrivé en une certaine région de la mer, et apercevant les végétations inconnues et un firmament inaccoutumé, comprit qu'il était sur la voie d'un monde nouveau et d'une terre inexplorée, de même je me rendis compte que mes études me conduisaient vers des horizons tout différents des points de vue ordinaires, tout différents des interrogatoires officiels, des froides enquêtes et des procès-verbaux décolorés, et je goûtai la joie profonde d'une découverte inattendue.

« Bien inattendue en effet ! car à l'opposé de Colomb dont le génie avait tout deviné, mon chétif esprit n'avait rien prévu à l'avance, rien pressenti ; et je ne devais qu'à

la Providence d'avoir été poussé par le souffle de la grâce vers ces parages merveilleux » (1).

III

Quelques-unes de ces monographies de miracles m'ont coûté des années de préparation. C'est par des interrogations sans nombre, par des causeries intimes et cœur à cœur, avec ceux dont je raconte l'histoire, avec leur famille, avec leurs amis, parfois par une vie de quelques jours sous le même toit, au même foyer, à la même table, que j'ai pu parvenir à connaître peu à peu et à voir se dérouler graduellement, dans leur ordre admirable, toutes les scènes diverses de ces drames miraculeux.

C'est alors seulement que j'ai pris la plume, afin de peindre et de faire revivre, pour les intelligences éprises de vérité, tout ce que l'âme d'autrui avait ainsi évoqué devant moi.

Combien de fois, en me livrant à de telles recherches, ai-je douloureusement songé au déplorable calcul et à l'immense faute de certains esprits inconsidérés qui prétendent embellir par des adjonctions légendaires les œuvres qu'il plaît à Dieu d'accomplir ici-bas ! Oubliant que le devoir et la mission sacrée de l'Historien « consistent à tout trouver dans son sujet », ils ont préféré le facile plaisir des inventions apocryphes au courageux labeur d'étudier à fond et

(1) *Bernadette* (sœur Marie Bernard), p. 213-215.

de creuser toutes choses avec une lente et infatigable persévérance.... En cherchant le Vrai cependant, ils eussent par surcroît rencontré le beau et opéré le bien. Ce qu'on appelle l'Art, le grand Art de l'Histoire, n'habite point sur d'autres chemins ; et la réalité leur eût découvert des trésors sans comparaison avec les factices produits de leur imagination : car leur imagination, c'est l'homme ; et la réalité, c'est Dieu.

IV

Avant d'imprimer ces récits, j'ai voulu, pour la certitude et la garantie de l'Histoire, j'ai voulu pour moi-même, j'ai voulu pour le public ami et pour le public ennemi, en contrôler l'exactitude rigoureuse par le témoignage direct des chrétiens à la vie desquels j'allais initier le lecteur. A eux et à leur famille, j'ai communiqué le manuscrit ou les épreuves de mon travail. Tous les épisodes que l'on va lire (sauf le dernier qui m'est personnel) sont précédés de leur déclaration et revêtus de leur visa. Et c'est ainsi que, se rendant solidaires de cet humble livre, tous ceux dont je parle et qui reçurent un jour la grâce d'un Miracle de Dieu, se lèvent en même temps que moi pour dire : — Ceci est la vérité.

V

Nous avons écrit ces pages au milieu des troubles et des tristesses de notre temps, pendant que des scélérats,

des aveugles et des lâches se livrent, avec la force en main, à la tentative sacrilège de chasser Dieu de l'esprit humain, son vrai Temple. Que d'inquiétudes et d'angoisses au fond de notre cœur !

Oui, que d'angoisses ! — Mais à mesure que le travail nous faisait pénétrer plus avant dans la connaissance des événements que nous racontons aujourd'hui, nous sentions nos craintes s'apaiser et nos espérances grandir.

Des mille détails de ces Episodes se dégage en effet, nette, certaine, impérieuse, irrésistible, la preuve d'une secrète et permanente intervention du Maître souverain dans les incidents de nos existences. Cette intervention a lieu en tout et partout, non seulement par ces coups soudains et exceptionnels que l'on appelle « Miracles », mais par une action constante et douce qui, sans troubler la liberté humaine, incline cependant et prépare les diverses circonstances du passage rapide et du rôle de chacun de nous sur le sol de ce monde. S'il en est ainsi, et s'il est parfois donné à notre œil mortel de le constater clairement dans la vie des individus, pourrions-nous penser que le Seigneur demeure à l'écart, quand il s'agit de la conduite des peuples, de la marche des Nations, des destinées de la sainte Église, du sort de l'Humanité ? Celui qui s'occupe avec tant de sollicitude de la moindre feuille éphémère, ne veille-t-il pas à plus forte raison sur l'arbre tout entier ?

Quelles que soient donc les catastrophes d'une époque et les iniquités dont nous pouvons être les témoins attristés et indignés, quelles que soient les persécutions qui se dressent contre la vérité et la justice, n'oublions jamais que Dieu

tient dans sa main les deux pôles de la Terre, la laissant se plonger tour à tour dans l'ombre et dans la lumière, traverser les orages et les beaux jours, les frimas de l'hiver et les feux de l'été, et la conduisant, par une route dont il sait le secret, vers le but connu de Lui seul. *Nolite timere, pusillus grex.* Suivant la pensée profonde d'une Chrétienne de génie, « Dieu ne permet jamais au Mal de venir troubler le Bien que pour tirer de ce Mal lui-même un Mieux supérieur au Bien primitif. » Qui manque d'espérance manque de foi.

VI

Notre premier volume apporta à son indigne auteur une grande joie et un honneur insigne. Il détermina Rome à sortir du silence qu'elle avait gardé jusqu'alors et à proclamer dans un Bref adressé à l'Historien « la lumineuse évidence » des Apparitions de Marie à la Grotte de Lourdes, faisant ainsi entrer cet événement religieux dans les trésors de la foi catholique (1).

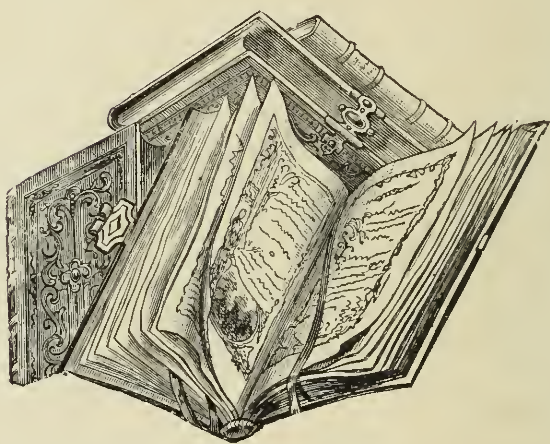
Le second volume de ce même ouvrage voit le jour en l'an de grâce 1883, au moment où Notre Très Saint Père Léon XIII vient d'ordonner un Jubilé universel, en mémoire du vingt-cinquième anniversaire de cet événement extraordinaire. Que les Pèlerins de tout l'Univers, qui accourent aux Roches de Massabielle, demandent à Dieu de bénir cette seconde

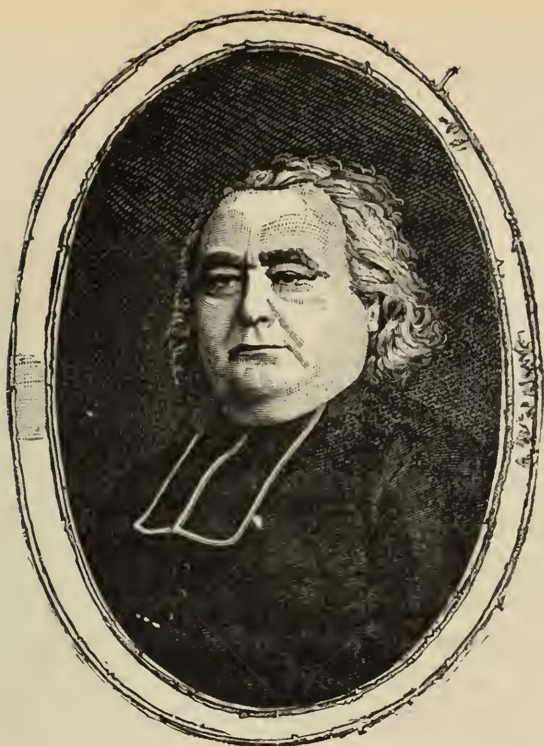
(1) Nous reproduisons ce Bref à la fin du volume, Note VI de l'Appendice.

partie de notre œuvre, comme il en a daigné bénir le commencement, et de s'en servir, à l'heure présente et dans les temps à venir, pour porter la lumière dans les esprits, la foi dans les âmes et l'amour dans les cœurs !

H. L.

31 Mai 1883
En la clôture du *Mois de Marie*.





M. L'ABBÉ DE MUSY

LE MIRACLE
DE L'ASSOMPTION

A M. HENRI LASSERRE

Monsieur,

Le récit que vous venez d'écrire et que vous allez publier a fait revivre en nous le souvenir des plus douces et des plus puissantes émotions de notre vie.

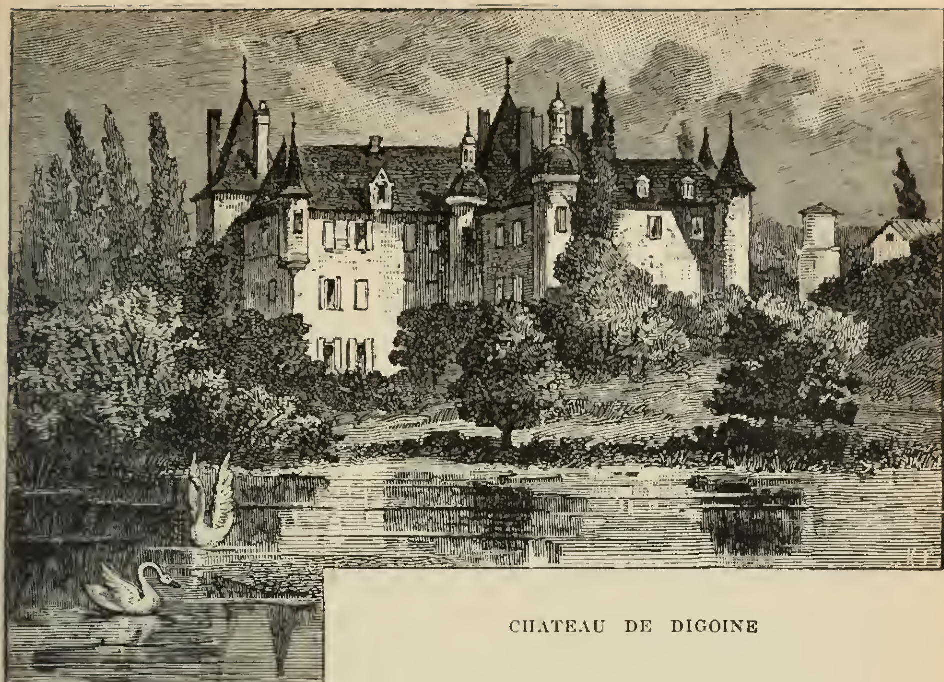
Nul de nous assurément ne peut accepter ce que vous dites de trop bienveillant sur son compte personnel; mais tout en protestant sur ce point, nous considérons comme un devoir de vous adresser le témoignage public de la totale exactitude des faits que vous racontez et que vous présentez dans leur logique et providentiel enchaînement. Tout en est vrai, l'ensemble général, la physionomie et le détail.

DE MUSY,
Curé de Chagny.

Abbé J. ANTOINE,
Directeur de la maîtrise de Chauffailles.

Geneviève DE MUSY.

Chagny, le 20 février 1882.



CHATEAU DE DIGOINE

LE MIRACLE
DE L'ASSOMPTION

I



QUELQUES lieues d'Autun, sur les bords d'une eau courante, au milieu des arbres verts, des grands tilleuls et des chênes séculaires, se dresse un antique et vaste manoir aux lignes austères : c'est le château de Digoine. Le passant qui arrête son regard sur ses murailles noircies par la vétusté, sur ses solides tours, sur les gothiques vitraux de sa chapelle, croit avoir la vague vision d'un temps disparu. Et l'impression

du passant n'est point trompeuse. A l'ombre de ces vieux arbres, et dans l'enceinte de ces vieux murs, revivent de vieilles mœurs et des vertus d'autrefois.

Ce manoir est l'habitation patrimoniale des comtes de Musy.

En 1870, la famille se composait des parents, — nous allions dire des patriarches, — M. le comte et Mme la comtesse de Musy : de leur descendance, groupée tout entière autour d'eux, et de quinze à vingt serviteurs.

Cette descendance comprenait deux générations : — Le fils aîné, Humbert de Musy, son frère Victor et sa sœur Geneviève, formaient la première ; — les enfants d'Humbert, Marie et Symphorien, encore adolescents, formaient la seconde.

Une place était vide au foyer, la jeune femme de M. Humbert de Musy était morte il y avait déjà plusieurs années, laissant dans le cœur de son mari un deuil inconsolable. La santé de ce dernier resta pour jamais ébranlée par suite des nuits incessantes qu'il avait passées sans sommeil au chevet de l'épouse, disputant inutilement à la mort celle qu'il aimait plus que lui-même. Il était voûté avant l'âge et atteint, dans tous les membres, de douleurs articulaires qui ne le quittaient jamais.

Son état cependant, bien que souvent des plus pénibles, était relativement supportable à côté des cruélles infirmités de son frère plus jeune.

C'est l'histoire de ce plus jeune frère que nous allons raconter.

II

Durant sa première enfance, Victor de Musy avait été assez robuste. C'était un garçon de haute taille, aux traits superbes et accentués, qui rappelaient, mais avec une

auréole de pure candeur et de bonté profonde, le type célèbre des Bonaparte. Élancé, agile, bien découplé, apte à tout exercice, il semblait promettre un avenir de vigueur. Mais vers l'âge de dix-sept ans sa santé se troubla, s'altéra, se perdit. Bien que conservant extérieurement sa forte apparence, il était devenu languissant. Tantôt les reins, tantôt les yeux, tantôt les jambes le faisaient souffrir. Il supportait vaillamment tous ces maux et puisait, dans l'habitude de la douleur et dans la vie sédentaire qu'elle le contraignait parfois à garder, une précoce maturité. Il priait, il méditait, il lisait les livres qui conduisent à Dieu. De sorte qu'un jour le jeune comte dit à ses parents :

— Le Seigneur m'appelle : je veux être prêtre.

La famille était trop chrétienne pour s'opposer à cette vocation de son fils bien-aimé. Mais le père jugea prudent et sage de la soumettre à l'épreuve du temps, et il demeura deux ans avant de donner son adhésion. Après ce laps écoulé, la maladie, s'étant aggravée, devint un obstacle. Le prêtre est un soldat, et, autant que possible, l'Église n'accepte dans sa milice que des hommes qui puissent porter les fatigues multiples de l'apostolat. Victor semblait à jamais incapable d'assumer un tel fardeau sur ses épaules. Son corps était aussi impuissant que sa volonté était énergique.

Donc on hésita longtemps à l'admettre au Séminaire ; et ce ne fut qu'après un mieux plus accentué et sur ses très pressantes sollicitations, que les portes lui en furent ouvertes. Il entra, en 1851, au séminaire d'Annecy.

Il y était à peine depuis quelques mois qu'il commença à ressentir les atteintes d'un mal qui devait peu à peu envahir tous ses membres. Ce mal n'était autre qu'une altération des enveloppes de la moelle épinière.

Ceux mêmes qui ne connaissent point la médecine savent que les affections de cette nature produisent presque toujours, en quelque partie de l'organisme humain, les paralysies les plus graves.

Dans la circonstance, la paralysie se porta tout d'abord sur le larynx, et l'extinction de la voix fut complète. Le jeune homme dut quitter Annecy et retourner dans sa famille.

L'ardeur de son désir de se vouer à Dieu, sa foi et sa piété ne faisaient qu'augmenter et se tremper dans ses épreuves. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi.

A la suite d'un pèlerinage à Tours, à la suite de ferventes prières devant la sainte Face, vénérée chez M. Dupont, la voix revint à l'état normal, et Victor profita de sa guérison pour reprendre aussitôt le cours interrompu de ses études, non plus à Annecy, — dont il était bon d'éviter le climat rigoureux, — mais au séminaire de Saint-Sulpice à Paris.

La santé, qu'il avait ainsi recouvrée sur un point, ne tarda pas à péricliter sur d'autres. Durant son séjour à Saint-Sulpice, sa vue s'affaiblit tellement qu'il ne put recevoir les saints Ordres dans les conditions ordinaires. Sa ferveur extrême, sa haute instruction, les signes manifestes de sa vocation, ne permettant pas de lui refuser dans les rangs de la cléricature l'humble place qu'il sollicitait, on lui conféra le sous-diaconat, mais avec la très exceptionnelle dispense du Bréviaire, dont l'obligation disciplinaire fut commuée en celle de réciter chaque jour le saint Rosaire. Puis, comme si la lumière physique diminuait en lui à mesure que grandissait la lumière religieuse et qu'il s'élevait graduellement vers le sanctuaire du Soleil de justice, voici que, quand il fut ordonné prêtre, le 24 septembre 1859, à l'âge de trente et un ans, ses yeux étaient si malades, qu'il fallut aller encore au delà de la dispense du Bréviaire. Dans l'impossibilité où il se trouvait de lire les gros caractères du Missel, il fut autorisé à ne dire qu'une seule Messe, toujours la même qu'il savait par cœur, la Messe : *Salve, sancta Parens, enixa puerpera Regem.* C'était la Messe de la Sainte Vierge, Mère de Dieu et Consolatrice des affligés.

Quelle fête fut pour lui la célébration de cette messe ! Elle eut lieu dans la chapelle de Digoine, le lendemain de son ordination. Jamais vainqueur parvenant, après mille fatigues et mille combats, à entrer dans la capitale conquise, jamais roi, gravissant les marches d'un trône longtemps disputé, ne fut plus heureux et plus rayonnant que le jeune prêtre montant pour la première fois à l'autel.



M. L'ABBÉ DE MUSY, JEUNE

Mme de Musy, sa mère, avait en sa possession une relique à laquelle elle attachait un prix inestimable. C'était l'amict d'un prêtre illustre de notre siècle, proclamé Vénérable par la voix de l'Église (1). L'abbé de Musy tint à

(1). L'amict est la première pièce du vêtement liturgique que revêt le prêtre pour la célébration du Saint Sacrifice. C'est une sorte de mantelet de toile, dont la partie supérieure entoure le cou et dont la partie inférieure couvre les épaules et le dos.

Durant une retraite que Mme de Musy avait faite à Ars, cet amict lui avait été donné, après de vives instances, par l'homme de Dieu, qui avait pour elle une respectueuse amitié et qui la considérait comme une âme prédestinée.

associer ce pieux souvenir à la solennité de son entrée dans les fonctions sacerdotales, et il voulut célébrer sa première messe, revêtu de l'amict du Curé d'Ars.

Donc, arrivé au terme suprême de son ambition d'enfance et de jeunesse, il consacrait chaque matin le corps du Seigneur dans la Chapelle du château paternel. Il distribuait le Pain de vie à ceux dont il avait reçu le jour et aux serviteurs, courbés par l'âge, qui avaient jadis veillé sur son berceau. Sa mère, son père, son frère, sa sœur, puis la vieille majordome Claudine et toute la domesticité, communiaient de sa main. Impuissant à administrer une cure ordinaire, il avait pour paroisse le cercle étroit, mais si doux, de sa propre famille. Filiale et fraternelle compensation !

Mais, hélas ! en 1862, deux ans seulement après sa prêtrise, ses jambes, atteintes à leur tour, devinrent inertes et immobiles. L'abbé de Musy ne pouvant plus ni monter au sanctuaire, ni même se tenir debout avec l'aide d'un domestique, fut contraint, dès ce moment, à ne plus offrir le Saint Sacrifice. La paralysie, poursuivant sa marche, venait de l'arracher à la Terre promise et de l'exiler de l'Autel. Il avait alors trente-quatre ans. Contrairement à l'ordre accoutumé d'ici-bas, sa jeunesse avait été pour lui la décroissance progressive de la vie. A l'âge où l'homme entre dans sa force, il était entré dans l'infirmité.

III

Toujours, lorsqu'il est question des misères diverses qui accablent ici-bas la créature humaine, l'esprit se reporte naturellement vers le type biblique des grandes souffrances. Mais il faut bien reconnaître que, moins infortuné que Job, M. l'abbé de Musy n'avait point à subir comme le patriarche

de l'Idumée, l'abandon et le reniement de ceux qui lui étaient chers.

Autour de sa personne, autour de ses douleurs, une famille exquise adoucissait pour lui toutes les amertumes de l'épreuve, et, si nous osions hasarder cette comparaison, faisait à sa précoce infortune comme un moelleux oreiller, comme un lit de repos, de soulagement et de paix.



MADAME DE MUSY

Dans cette famille, une physionomie commandait particulièrement le respect et attirait l'attention. La faire connaître aux lecteurs de ce récit est le seul moyen de les initier à la vie intime du château de Digoine.

Mme de Musy, âgée alors d'environ soixante-cinq ans, était la Femme forte de l'Ancien Testament, mais avec toutes les pieuses tendresses et les ardentes charités de la Chrétienne des temps nouveaux. *Orabat et laborabat.*

Elle vivait pour Dieu et Dieu vivait en elle. Le rayonnement, nous allions dire l'auréole de ses vertus, illuminait cet antique manoir et tout ce petit coin de terre bourguignonne situé à son entour. La mère du prêtre paralytique réalisait en notre siècle le type religieux de la châtelaine, tel que, dans les vieux burgs féodaux du moyen âge, la Vie des Saints et la Légende d'Or nous le montrent parfois.

Avant toutes choses, elle faisait le bonheur de son mari. « La Femme forte, dit l'Écriture, est la joie de son époux

et elle remplira d'une sérénité profonde toutes les années de sa vie. » Depuis un demi-siècle, au foyer du comte de Musy s'accomplissait cette douce prophétie des Saintes Lettres.

Elle avait élevé dans l'amour du Seigneur et du prochain ses deux fils et sa fille et veillait avec une semblable sollicitude sur les nombreux serviteurs qu'elle avait sous son patronage et qui formaient, pour elle, comme le second degré de la famille. Si ses enfants l'aimaient comme une mère, ses serviteurs l'aimaient comme une aïeule. Tous la vénéraient ; et chacun, en quelque sorte imprégné d'elle et devinant sa pensée, lui obéissait à toute heure du jour, sans que jamais elle eût à commander. C'était le règne de l'esprit et l'empire de l'amour.

De même qu'Élisabeth de Hongrie, elle avait la passion des indigents et des malheureux. Après la prière, la messe et la méditation, elle inaugurait toutes ses journées par le touchant exercice des œuvres de miséricorde.

Dès dix heures du matin, on voyait se diriger vers le seuil du Château les pauvres et les souffrants qui avaient besoin d'elle.

— Je viens de frapper à la porte de Dieu, se disait-elle alors en sortant de l'Oraison : voici maintenant que c'est Dieu qui frappe à ma porte !

Il y avait là des nécessiteux de toute sorte. A celui-ci il fallait un vêtement chaud pour l'hiver ; à celui-là du bouillon, de la viande ou un médicament pour quelque malade demeuré au logis ; à telle autre une layette ; à plusieurs, arrivés en boitant ou le bras en écharpe, un pansement et des soins matériels.

Mme de Musy avait non seulement voulu posséder une pharmacie pour distribuer les remèdes, mais encore, résolue à se donner elle-même, elle avait, dès sa jeunesse, appris avec un soin extrême et une rare perfection, les premiers secrets de l'art de guérir. Nul mieux qu'elle ne s'entendait

à indiquer un antidote à la fièvre, un rafraîchissement aux maladives ardeurs. Toute souffrance trouvait auprès d'elle le spécifique qu'il fallait employer; elle le savait et elle l'avait ; elle l'ordonnait et le donnait. Bien plus, elle faisait de ses nobles mains les servantes de la douleur, s'appliquant à bander les plaies, à soigner les ulcères, à épandre sur toute blessure le baume bienfaisant qui devait la calmer d'abord et la conduire ensuite à la guérison.



Ceignant autour de ses reins le tablier de l'infirmière et de la Sœur de charité, elle prenait tour à tour dans sa trousse, tantôt les ciseaux pour couper les chairs mortes ou le nitrate d'argent pour les brûler, tantôt les courbes aiguilles pour coudre et rejoindre les chairs vivantes. Elle accomplissait toutes ces choses avec un religieux recueillement et le sentiment d'une pitié profonde. Rien n'égalait, dans ce pieux office, la fermeté et la douceur de ses opérations et de ses pansements. Elle avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la dextérité de l'amour : la délicatesse de son âme avait passé dans ses doigts.

Dans certains cas, elle disait :

— Le mal que vous avez là est au-dessus de ma portée. Il faudrait voir le Médecin. Asseyez-vous et chauffez-vous ; je vais l'envoyer chercher.

Et le docteur arrivait ; et l'admirable infirmière s'instruisait encore à son école.

De tous les environs et à plusieurs lieues à la ronde, laboureurs et vignerons à qui il était survenu quelque accident, coupure ou foulure, accouraient à cette Providence.

— Où donc allez-vous ainsi, mon brave homme ? demandait-on.

— Je vais me guérir chez « la Bonne Dame ! »

« La Bonne Dame ! » c'était le nom, l'unique nom, par lequel on la désignait dans toute l'étendue de ce pays... On demande parfois ce que c'est que la gloire ? La vraie gloire, la voilà !

Mme de Musy avait un lieutenant, un bras droit, un aide semblable à elle-même. C'était la vieille Claudine. Après le pansement et sur un signe de sa maîtresse, Claudine allait chercher dans ses vastes magasins et inépuisables placards, les vêtements, le linge, les provisions, — autres remèdes, remèdes au grand mal de misère ! — qu'elle distribuait avec juste discernement et équitable sagesse.

Beaucoup de ces indigents portaient des paniers déjà pleins qu'ils vidaient sur la table de la traditionnelle Claudine. Tandis que partout ailleurs ils demandaient l'aumône, voici que, à cette porte si charitable, ils venaient opérer un échange. La « Bonne Dame » avait trouvé moyen de faire travailler, sans fatigue et pour le bien, les plus faibles même de ces déshérités d'ici-bas. Elle leur avait enseigné à connaître un certain nombre de plantes médicinales et leur avait dit : « — Ramassez-les quand vous les rencontrerez sur votre chemin et puis apportez-les-moi. Et c'est ainsi que vous, qui êtes pauvres, vous exercerez la charité à l'égard des pauvres. »

Donc, ils faisaient collection de simples. Puis, s'en retournant avec leur panier, garni au centuple de succulentes denrées en place de l'herbe des champs, ayant reçu en outre un très cordial « grand merci », ces mendiants quittaient le

Château, non sans quelque fastueuse apparence de bienfaiteurs publics.

Quiconque avait besoin, quiconque souffrait, quelle que fût sa croyance ou son incroyance, sa conduite ou son inconduite, avait accès près de la « Bonne Dame » :

— Notre-Seigneur, répétait-elle souvent, n'a pas fait de distinction entre les pauvres « dignes » et les pauvres « indignes ». Il suffit qu'ils soient malheureux pour qu'on doive les secourir. Dieu seul est juge !

« Dieu seul est juge ! » Cette pensée qui dirigeait ses actes réglait aussi ses paroles, et jusqu'à son silence. Malgré la profondeur de ses sentiments et de ses convictions, malgré l'ardente vivacité de sa nature, on ne l'entendit jamais dire du mal, ni des adversaires de ses idées, ni de ceux qui étaient hors de la voie qu'elle suivait elle-même, ni même, chose plus rare encore dans le monde, de ses voisins, de ses connaissances et de ses amis. La Médisance, les commentaires sur les affaires du prochain, sur ses travers et ses défectuosités, les récriminations, les blâmes, tous ces péchés de la langue, qui costituent le fond de la plupart des conversations de province, n'avaient point entrée au château de Digoine.

Mme de Musy souffrait cruellement, elle bouillonnait en elle-même à toute parole offensant autrui, mais elle se dominait assez pour ne se point troubler et pour ne rien troubler. Et lorsque les propos de quelques visiteurs ou visiteuses inclinaient vers cette pente, la dame du logis, continuant de parfiler sa charpie ou de coudre le vêtement qu'elle faisait pour les pauvres, gardait un silence profond, un silence tellement profond, qu'il se comprenait et s'entendait en quelque sorte comme un cri, à la fois muet et retentissant, comme la voix incompressible de la conscience.... Après quoi, rentrant dans le dialogue par une transition

aimable, anecdote intéressante ou réflexion philosophique, elle donnait très simplement un autre tour à l'entretien, sans avoir en rien manqué à la courtoisie envers les personnes présentes, pour maintenir les droits de la charité envers les personnes absentes. Au lieu de chasser à grand fracas la Médisance, elle l'éconduisait poliment, l'accompagnant de la meilleure grâce jusques à la porte, et lui disant « adieu », mais sans jamais ajouter « au revoir ».

D'une intelligence naturellement remarquable et merveilleusement cultivée, elle était maîtresse dans l'art de converser. Elle se prêtait à la plaisanterie, et savait sourire; mais le fond de son âme était grave ; et elle aimait, sur toutes choses, à ramener la causerie vers les hauts horizons de la religion et de la philosophie.

Nombre d'âmes dans l'angoisse, nombre d'esprits dans l'embarras, avaient recours à ses conseils. Et, dans cet ordre aussi, elle était une habile et délicate infirmière, une aumônière inépuisable. Les infortunes qui se cachent sous la soie et l'or n'étaient pas moins efficacement secourues par elle, que les misères matérielles que laissent voir les haillons.

Le petit royaume de Digoine était digne d'une telle Reine.

M. de Musy était un de ces hommes que l'Ecriture désigne habituellement par un seul mot très court et très grand : c'était « un Juste », sous le regard de Dieu.

Humbert, Victor et Geneviève avaient été élevés à cette noble école de christianisme et de vertu ; et la génération suivante, composée des deux enfants d'Humbert, Marie et Symphorien, se formait peu à peu à la lumière de ces exemples.

Dans la maison, et faisant partie de la famille, se trouvait aussi un ami, nous allions presque dire un fils adoptif,



LE COMTE DE MUSY

que la Providence avait conduit sous ce toit béni et que tous affectionnaient vivement. Il se nommait l'abbé Antoine.

Jadis, durant un séjour à Evreux auprès de Mgr Devoucoux, avec lequel il était en relation d'amitié, Victor de Musy, déjà malade des yeux, avait pris pour lecteur un enfant auquel il s'était attaché et dont il avait fait faire l'éducation. Cet enfant, ayant grandi, entendit en lui-même l'appel du Seigneur, entra au Séminaire de Saint-Sulpice et reçut les saints Ordres. C'était le jeune abbé dont nous parlons. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès du prêtre paralytique.

Le pauvre malade était le centre de toutes les sollicitudes de ce groupe d'âmes d'élite. Que de soins attentifs ! Que de prières pour sa guérison !...

Bien que la Médecine eût constaté de la façon la plus positive une paralysie incurable, on se prenait parfois à rappeler un souvenir déjà éloigné dont on essayait de tirer un germe d'espérance.

Dans les commencements de cette maladie (il y avait bien longtemps de cela), Mlle Geneviève avait fait un pèlerinage à Ars.

— Mon frère guérira-t-il ? avait-elle demandé au saint Curé.

— Faites une neuvaine à sainte Philomène.... Après quoi je vous répondrai.

La neuvaine achevée, Geneviève avait interrogé de nouveau l'homme de Dieu.

— Mon frère guérira-t-il ?

— Oui, il guérira un jour, mais patience !

— Guérira-t-il complètement, de façon à ne plus se souvenir de son mal ?

— Oui, il guérira complètement, de façon à ne plus se souvenir de son mal, mais patience ! patience !

Et la pensée du prêtre avait semblé plonger, à travers des espaces immenses, dans les profondeurs mystérieuses de l'insondable avenir.

Tel était le récit de Geneviève... Mais, hélas ! était-il bien sûr que le bon Curé d'Ars fût favorisé du don de prophétie ? Était-il bien sûr que la mémoire de Mlle Geneviève fût tout à fait fidèle? Etait-il bien sûr que l'ardent désir de son cœur n'eût point prêté à de vagues mots d'espoir, tels que la pitié en adresse toujours à ceux qui souffrent, un sens imaginaire et une signification de promesse certaine et de vision assurée des choses futures ?

IV

Malgré son infirmité, M. l'abbé de Musy menait une vie assez active, demandant aux yeux d'autrui de lui lire les livres de piété et d'étude, dictant des lettres, donnant audience à des âmes chrétiennes qui s'adressaient à lui pour la confession et la direction. Il lui advenait même, quand sa voix n'était point altérée, de se faire transporter dans la chaire et de prêcher la Parole de vérité.

Presque chaque jour on le voyait passer en voiture : souvent c'était lui-même qui tenait les rênes et guidait le cheval. Emporté par la vigueur obéissante de l'animal soumis à sa main, il goûtait un instant comme l'illusion de la vie normale et de la force personnelle. Et c'est ainsi qu'il avait coutume de pérégriner aux alentours de Digoine, partout où se rencontrait quelque peine à adoucir, quelque courage à relever, quelque œuvre de charité à accomplir. Il s'asseyait au chevet des souffrants ; et se souvenant des enseignements de la « Bonne Dame » aux leçons de laquelle il s'était instruit, il conseillait le traitement et l'hygiène. Ce malade distribuait la santé. Mais sa plus habituelle ordonnance était celle-ci :

— Allez trouver ma Mère !

Il était devenu très populaire dans ce pays, où chacun le connaissait, et où, sauf les temps d'absence au Séminaire, sauf le petit séjour à Évreux, s'étaient écoulés son enfance et sa douloureuse jeunesse. Bien qu'il portât le costume du prêtre, on continuait à considérer en lui, avant tout et presque uniquement, le fils du château de Digoine. Malgré son titre d'abbé et sa soutane, les fermiers, les domestiques, les paysans de la contrée, ne l'appelaient jamais autrement que « monsieur Victor ».

V

Or, à une certaine distance, était un autre manoir bourguignon, dans lequel vivait ou plutôt se mourait un vieux parent de la famille, M. de Montagu. Ce gentilhomme était atteint d'une hydropisie du cœur, maladie sans espoir qui l'emportait à grands pas vers le tombeau.

Le paralytique le visitait fréquemment ; et ces deux hommes, cruellement éprouvés, se plaisaient ensemble et

s'oubliaient dans de longs entretiens. On était alors en octobre 1870.

Que disaient-ils cependant, et quel était l'objet constant de leurs causeries ? Verser sa peine dans un cœur ami est chose douce. Se plaignaient-ils l'un à l'autre et parlaient-ils de leurs maux ? Nullement. Ces deux hommes étaient chrétiens, et leur âme était plus haute que tout ce qui touchait à leur personne. Ni le vieillard qui s'en allait de ce monde, ni le jeune prêtre dont la vie était condamnée à l'impuissance, ne pensaient à eux-mêmes.

Ils parlaient de la France et ils parlaient de Dieu : de la France vaincue et de Dieu oublié. Sondant les causes de notre effroyable défaite, ils les découvraient très justement, non point dans des fautes militaires, fort graves pourtant, mais dans des fautes morales.

— Dieu, répétaient-ils souvent, a été chassé de nos lois, de nos institutions, de nos armées... Comment, privé de son fondement, l'édifice ne s'écroulerait-il point ?

— Tenez, Victor, continuait M. de Montagu, croiriez-vous que dans toute l'armée de France, dans toute l'armée de la fille aînée de l'Église, il n'y a pas, à l'heure présente, un seul chef qui demande publiquement, avant le combat, l'alliance et l'aide du Tout-Puissant ? Croiriez-vous qu'il n'y a pas un seul bataillon dont l'étendard contienne un signe chrétien ?... Ah ! si la France et ses soldats arboraient le retour à Dieu, le Maître qui nous punit pour nous instruire cesserait de châtier dès qu'on aurait compris la leçon. Il faut réagir pour agir ; il faut retourner en arrière pour aller en avant ; il faut se vaincre pour être vainqueurs.

— Hélas ! que nous en sommes loin ! s'écriait l'abbé de Musy.

— Qui sait ?... On dit que Cathelineau et Charette s'occupent déjà de rassembler une phalange catholique. Vive Dieu ! je donnerai mon jeune fils, Étienne. Et tandis qu'ici le père mourra en priant, l'enfant là-bas se fera tuer pour sa

patrie. Soyez certain que ce corps de volontaires, formé ainsi au nom de Dieu et de son Christ, sera la Légion fulminante. Ne fût-elle que d'une poignée d'hommes, le Seigneur lui accordera une gloire isolée si vive et si éclatante que cette petite cohorte brillera comme une étoile dans le ciel noir de nos désastres. Et l'évidence imposera à l'histoire cette conclusion : « — Si seulement la moitié de l'armée eût été semblable à l'héroïque et chrétienne Légion, la France était sauvée et triomphante. »

Tout en approuvant le fond de ces idées, auxquelles M. de Montagu revenait constamment, avec la persistance extrême particulière à certains vieillards, l'abbé de Musy se demandait s'il n'y avait point une part considérable de rêve et de chimère dans les affirmations quasi-dogmatiques et les semi-prophéties que formulait son parent, affaibli par l'âge et par la maladie.

Les Prussiens occupaient en ce moment un tiers du territoire. La presque totalité de notre armée régulière était prisonnière au delà du Rhin ou tenue captive dans la ville de Metz. Paris était investi. Les troupes allemandes avaient marché devant elles, d'étape en étape, sans rencontrer un seul échec et sans qu'un seul de leurs régiments eût été obligé de reculer d'un pas. A la place des bataillons de Crimée et d'Italie, nous n'avions que de pauvres recrues inexpérimentées, dirigées par un gouvernement de hasard. Telle était la situation.

— Maintenant c'est à nous deux, reprit un jour M. de Montagu, en forme de conclusion, c'est à nous deux d'accomplir notre devoir. Il nous faut tenter de sauver notre patrie et de changer la fortune de nos armes.

Ainsi parla au pauvre prêtre misérablement paralysé et immobile dans son fauteuil roulant, ainsi parla le malade qui n'avait plus qu'un souffle de vie.

En entendant un propos si totalement extraordinaire,

l'abbé de Musy leva sur son interlocuteur un regard étonné et légèrement inquiet :

— Hélas ! que pouvons-nous faire, vous et moi, sinon prier ?

— C'est déjà combattre, répondit gravement le vieux gentilhomme. Mais nous pouvons agir.

— Et de quelle manière ?

— La bienheureuse Marguerite-Marie a écrit ces consolantes paroles : *Le Sacré-Cœur sauvera la France !...* Eh bien ! l'instant prédit est peut-être venu, car la France semble vraiment menacée de périr. Essayons donc de mettre dans les mains de nos soldats, et à la tête de nos combattants, le véritable étendard chrétien, portant, brodé dans ses plis, l'emblème vénéré du Cœur de Jésus-Christ. Faisons tout pour cela : par nous-mêmes, par nos amis, par nos relations ; et envoyons ce drapeau à Paris, afin qu'il flotte, en témoignage de la foi de la France, sur les murs de notre capitale assiégée.

VI

Cette idée frappa beaucoup l'abbé de Musy. Elle devint sienne.

— Vous avez été la pensée, dit le prêtre au laïque, je veux être l'exécution.

On se souvient qu'il ne pouvait écrire, à cause de sa vue malade. Son secrétaire, le jeune abbé Antoine, étant absent en ce moment, il dicta à sa sœur Geneviève, pour la Supérieure du couvent de la Visitation de Paray-le-Monial, une lettre des plus pressantes : « — Je vous prie, lui disait-il, de faire exécuter immédiatement et à mes frais, par les Religieuses de votre Communauté, un drapeau du Sacré-Cœur, sur lequel devra être brodé, en lettres d'or, comme

souvenir de la promesse de Jésus à la Bienheureuse, l'invocation : *Cœur de Jésus, sauvez la France !* »

Au bout de quelques jours arriva la réponse de la Révérende Mère, annonçant l'envoi du Drapeau :

« — Depuis longtemps, écrivait-elle, j'avais eu moi-même une idée semblable. Mais j'attendais l'ordre de Dieu. Votre demande a été pour moi la voix du Ciel. Nous nous sommes aussitôt mises au travail... Le Drapeau est achevé. Je viens d'adresser la caisse à Mgr Bouange, archidiacre d'Autun, avec prière de vous la faire tenir. »

Dès le lendemain, en effet, le Prélat informa les habitants du château de Digoine que ce Drapeau était en sa possession.

VII

Introduire dans Paris ce nouveau Labarum, pour le remettre au général Trochu, n'était point chose facile. La capitale était cernée par les armées ennemies, et toute communication coupée.

A Tours, où s'était réfugié le gouvernement de la Défense nationale, vivait alors un illustre serviteur de Dieu : M. Dupont.

C'était devant la sainte Face de Notre-Seigneur, vénérée dans la maison de ce grand chrétien, que le jeune Victor de Musy avait recouvré, quelque vingt ans auparavant, l'usage de sa voix perdue, et, par suite, la faculté de terminer ses études ecclésiastiques et de recevoir les saints Ordres.

Voyant en lui un précieux intermédiaire, le prêtre infirme lui adressa « le Drapeau du Sacré-Cœur ».

« — Si vous le pouvez, lui écrivit-il, faites-le parvenir au général Trochu. Et si cela vous est impossible, confiez-le

à l'un des chefs de nos héroïques croisés, tels par exemple que MM. de Charette ou Cathelineau. »

Par une coïncidence assez remarquable, il advint que le général de Charette arrivait en ce moment à Tours pour effectuer l'organisation définitive de ses régiments.



— Mes zouaves portent sur leur poitrine l'emblême du Sacré-Cœur, dit Charette à M. Dupont qui était venu le visiter à l'hôtel de Londres. Il ne leur manque que le Drapeau.

— La Providence vous l'envoie, répondit le Serviteur de Dieu.

Et quelques heures après, dans l'oratoire de M. Dupont, devant l'image de la sainte Face et en présence de quelques pieux fidèles, fut ouverte la caisse contenant le « Drapeau du Sacré-Cœur », ce drapeau demandé et commandé par l'abbé de Musy aux Religieuses de la Visitation. M. de Charette le reçut comme un présent céleste et un gage de gloire (1).

(1) Là se fit, devant la sainte Face,

Trois martyrs, M. de Verthamon, MM. de Bouillé, père et fils, périrent successivement dans le court intervalle d'une demi-heure, en élevant vers le ciel ce drapeau de Jésus et de la France. Et pendant ce temps, sous la mitraille d'une artillerie formidable et sur une longueur de quinze cents mètres, la fulminante Légion, courant sus à un ennemi dix fois plus nombreux, exécutait en notre siècle, et pour la défense de notre patrie, une charge non moins mémorable que la résistance des trois cents Spartiates qui s'ensevelirent aux Thermopyles (1).

Ainsi qu'il l'avait dit, M. de Montagu avait enrôlé son fils Étienne parmi les Volontaires de France. Et ce jeune homme combattit vaillamment, à côté du catholique fanion dont le noble vieillard, au déclin de ses jours, avait inspiré la pensée à M. l'abbé de Musy.

Étienne fut l'un des survivants de ces terribles luttes,

l'ouverture de la caisse contenant la bannière. Étaient présents : le général de Charette, M. Dupont, M. Ratel, M. le docteur de la Tremblaye et son fils, Martin de la Tremblaye, aujourd'hui bénédictin de la Congrégation de Solesmes, Mme la duchesse de Fitz-James, les enfants de M. de Charette et Mme Émile Lafon.

On pria devant la sainte Face pour le salut de la France : et il fut décidé que la bannière serait confiée au R. P. Rey pour être déposée dans le tombeau de saint Martin jusqu'au lendemain, et qu'on broderait au revers ces mots : *Saint Martin, protégez la France!* Cette broderie fut immédiatement dessinée par les dames qui étaient présentes, et exécutée par les religieuses Carmélites (*Vie de M. Dupont*, par M. l'abbé Janvier, t. II, p. 468).

(1). Le général de Charette n'a jamais voulu se séparer de cette incomparable bannière, teinte du sang de ses Légionnaires et trouée par une grêle de balles et de boulets prussiens. « Mais, raconte l'historien des Zouaves pontificaux et des Volontaires de l'Ouest, vint un moment où cet étendard se déploya de nouveau et reparut aux regards. Ce fut, en un jour de fête, dans la petite église de Paray-le-Monial d'où il était parti; ce fut sur la châsse de la bienheureuse Marguerite-Marie, l'initiatrice de la dévotion au Sacré-Cœur. La foule contemplait, près des reliques de la Sainte, la bannière ensanglantée, glorieusement entourée de lumière et de fleurs. » (Le Capitaine Jacquemont, *Histoire des zouaves pontificaux*.)

mais il y avait reçu des atteintes mortelles.... Il se traîna encore un an ou deux dans la langueur et la souffrance. Se sentant enfin sur le point de quitter cette terre et d'aller rejoindre son père, appelé à Dieu quelque temps auparavant, il se fit conduire à Lourdes pour y mourir. Le Sacré-Cœur avait protégé sa vie sur les champs de bataille : Marie immaculée bénit et consola ses derniers insfants.

Le corps d'Étienne de Montagu repose à Lourdes ; et c'est du sein de ce sol sacré qu'il se lèvera, à l'heure, inconnue de tous, de la Résurrection des Morts.

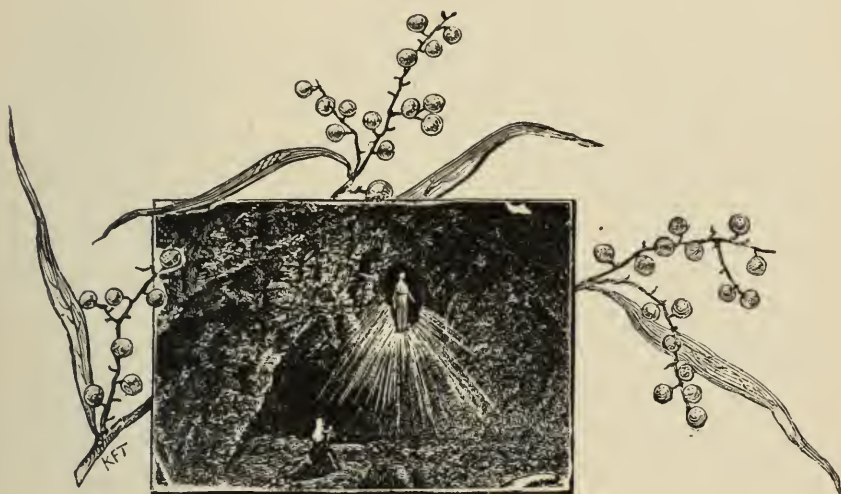
VIII

Pendant que le « Drapeau du Sacré-Cœur », donné par M. l'abbé de Musy à la Légion Chrétienne, poursuivait ses glorieux destins, le travail et les œuvres de dévouement remplissaient à Digoine les longues heures du deuil national. On visitait les malades et les blessés qui retournaient au pays ; on secourait les misères de ceux que laissait sans pain soit le départ, soit, hélas ! la mort du fils ou de l'époux ; on prenait soin des orphelins de la guerre ; on faisait de la charpie ; on taillait des bandages : la charité assumait toutes les fonctions et revêtait toutes les formes.

Le soir on retrouvait force et courage pour le labeur du lendemain en portant son regard, sa pensée et son entretien vers les choses du ciel et les miséricordes du Seigneur. Après le dernier repas, tous les habitants du château se réunissaient pour entendre la lecture et pour faire la prière. Le pain du corps se distribuait en des pièces diverses, dans la salle à manger, à la cuisine ou à l'office, suivant les places variées des providentielles hiérarchies de ce monde : le pain de l'Esprit se rompait en commun. Et voilà pourquoi, à la tombée du jour, maîtres et serviteurs, arrivant de tous

côtés au son de la cloche, se rassemblaient autour de la même lampe, pour recevoir, des lèvres du lecteur ou de la lectrice, l'aliment de la Vérité.

En cette période terrible de la guerre, Dieu permit ou voulut que le livre, lu ainsi au château de Digoine, fût celui qui porte ce titre : « Notre Dame de Lourdes ».



Cette histoire des Apparitions et des Miracles de Marie en notre temps, remua profondément cette famille, préparée par l'exercice des vertus évangéliques à goûter particulièrement tout ce qui célèbre les grandeurs et les bontés de l'invisible Maître de l'univers.... Les yeux se baignaient de larmes et les mains se joignaient d'elles-mêmes pour l'invocation, au spectacle de ces surhumains événements, évoqués par l'Historien devant les regards de la foi, de l'espérance et de l'amour.

— Non ! non ! disait-on. Dieu ne peut abandonner la France, puisque, pour apparaître aux hommes et les combler de ses dons, sa très sainte Mère a voulu choisir le sol de notre patrie.... Cette vaste catastrophe que nous subissons, ce n'est point la mort, c'est l'épreuve. La Vision de Lourdes est comme l'étoile de Balaam, comme l'étoile des

Mages : pour une date plus ou moins proche, à une distance plus ou moins longue, elle annonce le salut.

Chose étrange ! Quoique dans ce livre il fût mainte fois question de guérisons miraculeuses, ni l'abbé de Musy, ni son entourage (sauf peut-être la Mère dans le secret de son cœur !) n'abordèrent l'idée de demander une pareille grâce à la Reine du Ciel.... L'immense malheur public absorbait toutes les préoccupations.

Faut-il ajouter que M. l'abbé de Musy, à qui les médecins avaient déclaré si souvent qu'il était incurable, avait fini par se résigner entièrement, sans nulle arrière-pensée, et qu'il ne songeait plus, depuis bien des années, à la possibilité naturelle ou surnaturelle d'être un jour délivré de ses maux ? Il n'en ressentait même pas le désir. Les progrès successifs de sa paralysie avaient marqué pour lui les graduelles stations de ce chemin, merveilleusement ascendant, que l'*Imitation de Jésus-Christ* appelle « la voie royale de la Sainte Croix ». Il se trouvait heureux de la parcourir, à la suite du Maître Divin.

— Chacun a sa vocation, disait-il. La mienne est l'infirmité. J'ai voulu être prêtre : Dieu m'a voulu souffrant. Que son saint nom soit béni !

IX

La guerre avait cessé. Un prodigieux élan de foi s'était produit dans la France catholique. Des fleuves humains affluaient de toutes parts vers Lourdes pour implorer la Vierge apparue à Bernadette.

Les Roches de Massabielle étaient en quelque sorte baignées par les ondes innombrables et incessantes d'un océan de prières, toujours semblables et toujours diverses, sublimes dans leur unité et sublimes dans leur variété... Le monde

incroyant était dans la stupeur au spectacle de cette perpétuelle et universelle Procession de peuples, de cette Procession pleine de miracles, telle que jamais on n'en avait vu en aucun siècle...

Par un contrecoup naturellement explicable, ce vaste mouvement vers Lourdes, en faisant renaître dans les âmes contemporaines la grande idée et la religieuse pratique du Pèlerinage chrétien, revivifiait les autres centres de prières. A Rocamadour, à Paray-le-Monial, à Chartres, on voyait reparaître l'affluence des Fidèles.

Or, Paray-le-Monial n'est qu'à trois heures de Digoine. M. l'abbé de Musy, dont la piété envers le Sacré-Cœur avait en quelque sorte redoublé par tout ce que nous venons de raconter relativement au drapeau de Paray, M. l'abbé de Musy voulut, tout infirme qu'il était, aller visiter les lieux historiques où avait pris naissance, il y a deux cents ans, la dévotion qui lui était chère.

Emmenant avec lui l'un de ses serviteurs, il se fit donc transporter à Paray, à la fin de mai 1873, pour y passer le mois de juin.

La première personne qu'il rencontra en entrant dans l'humble et célèbre village fut un indigent paralysé des jambes, qui se traînait péniblement sur des béquilles, les pieds enveloppés de chaussons informes, et mendiant son pain. Tout le monde, depuis vingt-cinq ans, à Paray-le-Monial, remarquait cette tête résignée et superbe, hâlée par les intempéries des saisons et revêtue de ce rayonnement particulier que l'on observe parfois, non sans un religieux frisson, dans ce passant mystérieux de toutes les civilisations qui porte ce nom divin : « le Pauvre ».

M. l'abbé de Musy fut particulièrement touché de cette infirmité, semblable à la sienne ; et, ne pouvant soulager cet infortuné dans son mal physique, il se plut à le soulager

dans sa pauvreté. Quoique chez lui et autour de lui, la main gauche ignorât toujours ce que faisait la main droite, il est permis de soupçonner que son aumône fut large et accompagnée de quelqu'une de ces paroles pleines d'aménité et de grâce qui sortaient habituellement de son cœur, rendu par la souffrance plus tendre encore pour les souffrants. *Haud ignara malis, miseris succurrere disco.* Le Pauvre bénit son bienfaiteur et arrêta sur lui, avec une étrange fixité, le regard de la reconnaissance... De cet homme, soit qu'il fût d'origine étrangère au pays, soit qu'il n'eût point de famille, de cet homme on ne savait que les prénoms. On l'appelait Jean-Marie.

Le surlendemain, 2 juin, débarquèrent à Paray cinq cents pèlerins de Marseille. Traîné dans sa petite voiture, l'abbé de Musy suivit les processions et participa à tous les exercices.

Le prédicateur qui leur annonçait la parole de Dieu, aperçut dans l'auditoire ce prêtre paralytique, qui l'écoutait d'un air si attentif (1).

A l'issue de la messe, il l'aborda pour lui faire entendre quelque fraternel témoignage de sympathie et de consolation. Et, à mesure qu'il parlait, une espérance lui montait au cœur, l'espérance que cet ecclésiastique verrait un jour, dès ici-bas, la fin de son épreuve.

— Vous guérirez, lui dit-il, avec un accent de certitude qui l'étonna lui-même. Promettez-moi deux choses : de prier pour ma paroisse et de m'écrire quand vous serez guéri.

— Il m'est facile de tenir la première promesse, répondit le malade ; mais pour la seconde, cela dépend de Dieu.

Et il secoua la tête avec un sourire d'incrédulité.

Ceci se passait le matin.

(1) Cet ecclésiastique était M. l'abbé Chazal, curé de Saint-Lazare, à Marseille.

Dans la soirée, un fait extraordinaire et inattendu émut profondément le pèlerinage de Marseille.

Paray-le-Monial est un lieu d'oraison, où descendent doucement dans l'âme les célestes effusions de la vie mystique : mais ce n'est que fort exceptionnellement une terre de Miracles. La diversité des dons de Dieu dont parle saint Paul, relativement aux personnes, semble également s'appliquer aux choses. De même que dans les sacrements, l'eau du Baptême, le saint chrême de la Confirmation, l'huile sainte de l'Extrême-Onction, sont le canal de grâces différentes, de même tels sanctuaires bénis, tels centres de piété, sont plus spécialement affectés à tels ou tels bienfaits de l'ordre surnaturel. Mais, de même aussi qu'il arrive parfois qu'au moment du Baptême les dons du Saint-Esprit, particuliers pourtant à la Confirmation, descendent sur le catéchumène, de même, à de longs intervalles, quelques rares guérisons miraculeuses se produisent, contrairement à l'ordre habituel, dans les lieux de pèlerinage qui ne semblent point avoir été établis de Dieu pour la diffusion de cette sorte de grâces.

L'événement qui, le 2 juin 1873, avait mis tout le monde en émoi, était précisément une guérison miraculeuse. Et cette guérison était celle du vieux Jean-Marie, ce même Pauvre à qui la veille M. l'abbé de Musy avait fait son aumône, et qui avait arrêté longtemps sur lui, avec une étrange fixité, le regard de sa reconnaissance. En un certain moment, et tandis que tous étaient en prières, ce paralytique s'était dressé debout et, traversant les rangs des fidèles, était allé déposer, pour ne les reprendre jamais, ses deux béquilles, ses béquilles qui avaient vingt-cinq ans d'âge, sur la châsse de la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Le bonheur de M. l'abbé de Musy fut grand de voir la bienfaisante toute-puissance de Dieu opérer, à Paray, sur l'indigent et l'infirme, ce qu'elle accomplissait jadis par les mains de Jésus aux bords du lac de Génésareth. Il félicita

Jean-Marie sans faire aucun retour sur lui-même, car il en était venu (nous croyons l'avoir dit) à cet état de résignation où l'on ne cherche plus l'espérance. Cette guérison lui causait une véritable joie pleine d'expansion.

— Vous allez marcher et courir, dit-il gaiement à Jean-Marie, vous qui depuis vingt-cinq ans ne couriez ni ne marchiez. Mais ces jambes, que Dieu a guéries, ne doivent pas aller nu-pieds. Laissez-moi vous donner vos premiers souliers.

Presque chaque jour il se plaisait à s'entretenir avec ce Pauvre et à l'entendre parler de Dieu.



Mme LA CHANOINESSE DE POMEY

X

Si M. l'abbé de Musy ne cherchait plus l'espérance, il advint cependant que l'espérance vint le chercher, et que le

mot du prêtre marseillais fut prononcé encore par d'autres lèvres, comme un écho répété de la prophétie du Curé d'Ars.

Il était déjà à Paray-le-Monial depuis trois semaines, lorsque, le 22 juin, arriva en ce sanctuaire du Sacré-Cœur une de ses parentes, Mme la Chanoinesse de Pomey, accompagnée de son frère, M. de Pomey. Ce titre antique de Chanoinesse n'indique point, ainsi que plusieurs pourraient le croire, une Religieuse proprement dite. Il est habituellement conféré — comme distinction honorifique et sous l'obligation de réciter quotidiennement un Office particulier, — à certaines personnes du monde à qui l'Eglise doit de la gratitude pour quelques bonnes œuvres considérables. C'était Son Eminence le cardinal de Bonald qui avait demandé cette dignité pour Mme de Pomey.

Bien que la parenté de cette dame et de M. l'abbé de Musy fût assez rapprochée, leurs relations, comme cela se produit souvent quand les membres d'une même famille habitent des contrées différentes, s'étaient à peu près perdues. Il y avait vingt ans qu'ils ne s'étaient vus et, durant ce long espace de temps, ils n'avaient pas échangé une seule lettre.

Apprenant que M. de Musy était à Paray, Mme de Pomey et son frère ne tardèrent pas à venir le visiter.

Elle le regarda un instant avec émotion, gisant sur son chariot ; puis, semblant écouter en elle-même je ne sais quelle voix, elle lui dit avec un acent de reproche et de surprise :

— Mon cousin, que faites-vous ici ?

— Mais, répond le paralytique, je fais ici ce que font tous les Pèlerins et ce que vous faites vous-même : je prie, je commence et termine des neuvaines, je récite le Chapelet et les Psaumes ; j'associe ma tiédeur à la ferveur des pieuses âmes...

— Voulez-vous bien vous en aller ! s'écria-t-elle.

— Comment ? Vous me conseillez de m'en aller ?

Le prêtre stupéfait n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, certes ! reprit la Chanoinesse. Votre place n'est pas ici : *la sainte Vierge veut vous guérir à Lourdes.*

— Mais qu'en savez-vous? dit alors le malade, de plus en plus étonné... Êtes-vous donc dans les secrets du ciel ? ajouta-t-il avec une teinte d'ironie.

— Non. Mais je suis sûre que la sainte Vierge veut vous guérir à Lourdes.

— Vous prononcez vos oracles avec l'accent de la Pythonisse de Délos ou de Delphes, — convaincue, elle aussi, mais qui se trompait, — reprit l'abbé de Musy, totalement sceptique.

— Je ne me trompe pas. Allez à Lourdes. La sainte Vierge veut vous y guérir.

— Parlons sérieusement et pratiquement, madame et chère cousine. Je suis très touché de votre bienveillante espérance, qui m'est une marque de votre vif désir de me voir délivré de mes maux. Mais enfin, ce n'est là qu'une éventualité peu probable, car je n'ai aucun titre à ces faveurs insignes dont tous sont plus dignes que moi. Or, ce qui n'est point simplement probable, ce qui est certain, le voici :

Un voyage dans ma situation est chose terrible, pleine de fatigues et de douleurs. Je dois donc y regarder à deux fois avant de me mettre en route pour aller, à quelques centaines de lieues, chercher une guérison problématique que je n'espère ni ne demande... Malgré ces difficultés de déplacement, je fais cependant toujours, vers le mois d'août, une station d'eaux minérales : à Ems, à Hombourg, à la Bauche, à Divonne; — et j'évite ainsi que viennent s'ajouter à mon infirmité chronique des souffrances aiguës et intolérables, que, faute de ces précautions, la mauvaise saison m'apporte invariablement. Ce traitement thermal me permet au moins de passer des hivers à peu près tranquilles. Or, je ne puis me rendre à la fois et à Lourdes et à Divonne, où cette année-ci mon frère doit se trouver également. Est-il

donc sage, est-il donc prudent de quitter le certain pour l'incertain et d'abandonner les effets éprouvés de ces eaux, pour courir après un miracle et prétendre forcer la main à la Providence ?

— Voyons, ma chère sœur, dit M. de Pomey intervenant, ne tourmentez point ce pauvre Victor pour une idée qui traverse votre imagination, et laissez notre vénérable cousin se diriger à sa façon...

— Que ne puis-je faire passer ma foi dans vos cœurs ! Il faut qu'il aille à Lourdes ! reprenait avec une insistance nouvelle la Chanoinesse.

— Et cet hiver, reprit l'abbé de Musy, lorsque, pour avoir manqué ma saison d'eaux, j'aurai dans les épaules, dans les genoux, dans les reins, quelques-uns de ces élancements douloureux qui m'arrachent des cris, je me dirai : « Bon ! c'est à ma cousine de Pomey que je le dois ! »

— J'en accepte la responsabilité... Soyez certain que la sainte Vierge veut vous guérir à Lourdes.

Il y a d'innombrables proverbes sur les tenaces énergies de la volonté féminine. Tous sont vrais. M. l'abbé de Musy fut vaincu.

— Eh bien, soit ! reprit-il : je m'abandonne. Mais je ne puis partir avant le retour de l'abbé Antoine, qui sera alors mon compagnon et mon garde-malade.

On regarda le calendrier, on supputa les dates :

— Vous partirez le 6 août, dit Mme de Pomey. Et vous vous trouverez ainsi à Lourdes pour la fête de l'Assomption.

Quelques jours après, l'abbé de Musy entend frapper à sa porte.

— Entrez !

C'était Jean-Marie.

— Monsieur l'abbé, dit gravement le Pauvre, vous guérirez.

— Et pourquoi ?

— La nuit qui a précédé ma guérison je fis un rêve durant lequel toutes choses étaient pour moi aussi claires que dans le plein soleil de midi. Je compris que ce n'était pas un songe ordinaire, mais un avertissement du ciel. Dans ce songe, je m'étais vu guéri... Et le lendemain, je me suis dressé en effet, et j'ai déposé mes béquilles sur la châsse de la Bienheureuse.

— C'est très extraordinaire ! dit l'abbé de Musy, ressentant en lui-même le frémissement que donne presque toujours à l'homme le voisinage du Surnaturel.

— Eh bien ! reprit le Pauvre, cette nuit j'ai fais relativement à vous le même songe, et il avait la même clarté. Je vous ai vu guéri, je vous ai vu marchant comme moi, dans toute la force de la santé.

Succédant à la parole du prêtre de Marseille et à l'insistance extrême de la Chanoinesse de Pomey, ce songe du Pauvre frappa beaucoup l'abbé de Musy. La prédiction du Curé d'Ars, perdue jusque-là, et à demi effacée dans les brumes lointaines du souvenir, lui revint en mémoire.

XI

Vers les premiers jours de juillet, l'abbé de Musy, rentré à Digoine, annonça aux siens la promesse qu'il avait faite d'aller à Lourdes.

Ce ne fut ni sans espérance ni sans terreur que l'on apprit dans la famille cet appel suprême à la toute-puissance de Marie. Si d'un côté tous étaient chrétiens et savaient que rien n'est impossible à Dieu, de l'autre ce long voyage était une redoutable épreuve pour un malade dans la situation de l'abbé de Musy. Sans doute il est écrit : « Ayez confiance au Très-Haut ». Mais il est écrit aussi : « Vous ne tenterez point le Seigneur... » Cruelle perplexité ! Lutte douloureuse

entre une vertu théologale, la Foi, et une vertu cardinale, la Prudence. Les âmes oscillaient d'un sentiment à l'autre, selon les caractères divers et suivant les changeantes dispositions que les heures apportent. Pour trouver le repos au milieu de ces angoisses, il n'était qu'un refuge : la prière. Chacun y avait recours.

On écrivit à des communautés religieuses, à des amis, leur demandant de prendre part à la neuvaine qui allait commencer le 8 août, jour déterminé par l'abbé de Musy pour son arrivée dans la ville de Marie. Du fond de son couvent de Nevers, Bernadette, à qui l'on s'adressa, promit d'unir ses intentions à celles des habitants de Digoine.

L'abbé de Musy cependant, depuis son retour de Paray, sentait de plus en plus diminuer sa confiance et, bien que toujours résolu à tenir en vrai gentilhomme la parole donnée il en était peu à peu arrivé à ne compter en aucune sorte sur sa guérison.

— Vainement je m'efforce de me persuader : je doute ! disait-il.

— Je tremble ! s'écriait souvent le père, alarmé pour son fils d'un si pénible et si aventureux voyage.

— Nous espérons, répondaient Mlle Geneviève, M. Humbert, l'abbé Antoine, les jeunes gens.

— Je crois, répétait invariablement la mère.

Ainsi s'écoulèrent les semaines. Le moment fixé arriva.

Dans la chambre du prêtre infirme, l'abbé Antoine faisait les préparatifs du départ, et le malade parlait ainsi :

— Décidément, mon cher enfant, il est impossible que Notre-Dame de Lourdes m'accorde ma guérison ! Souffrir est ma vocation.... — Si Marie le voulait cependant, et qu'elle me permît de pouvoir, dans son sanctuaire, remonter au saint Autel !... Oh ! alors, comme il y a treize ans pour ma première messe, je revêtirais encore l'amict du Curé d'Ars pour cette messe de résurrection ! Emportez cet amict,

à tout hasard... Mais que dis-je? c'est impossible!... C'est là le rêve d'un homme éveillé!

XII

Le 6 août, M. l'abbé de Musy partit du château de Digoine pour se rendre à Lourdes. Il ne voulut être accompagné que de M. l'abbé Antoine.



L'ABBÉ ANTOINE

— Que vos prières seules me suivent! dit-il à sa famille.

Il quitta le château paternel par un temps tiède et doux, et un beau clair de lune. C'était une magnifique nuit d'été.

La voiture roulait depuis trois heures, lorsque vers minuit elle s'arrêta devant la gare du chemin de fer.

— Nous sommes à Chagny, dit l'abbé Antoine....

S'ils eussent eu une révélation de l'avenir, ou si ce qu'on nomme les pressentiments eût passé en ce moment dans leurs âmes, ce nom de Chagny ne les eût certes point trouvés indifférents et ils auraient sans doute, à la lueur des rayons lunaires, arrêté leur attention sur l'aspect de la ville et la silhouette de son vieux clocher.... Mais l'avenir était couvert d'un voile, et Chagny ne fut pour eux autre chose que la première étape douloureuse de leur pèlerinage à travers la France.

A Chagny devaient commencer pour le malade les difficultés et les souffrances du transbordement.

Prenant le prêtre infirme dans leurs bras, l'abbé Antoine et deux hommes d'équipe le portèrent péniblement sur le quai de la gare pour y attendre le passage du train.

Les employés du chemin de fer, qui allaient et venaient, traînant des colis, donnant ou recevant des ordres, étaient émus de pitié.

— Et y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état ? demanda l'un d'eux.

— Il y a vingt ans que ses yeux sont perdus ; il y en a onze qu'il est paralysé.

— Et où va-t-il comme cela ?

— A Lourdes.

— Et quoi faire ?

— Guérir.

Plusieurs de ces braves gens n'étaient pas précisément d'une foi à toute épreuve. Et nous ne les calomnierons point, ce nous semble, en disant que le personnel de la gare de Chagny constituait un milieu assez différent de celui du château de Digoine. Vivant chaque jour parmi les étonnants prodiges accomplis par la science humaine, ils ne voyaient, hélas ! que cela de réel et ils n'étaient guère disposés à croire aux miracles tombant du ciel.

Aussi l'expression de cette confiante espérance, qui eût paru sublime à des âmes fidèles, sembla-t-elle naïve et folle à cet entourage : chef et sous-chef de gare, agents du télégraphe, mécaniciens, aiguilleurs, graisseurs de locomotive, hommes d'équipe.

Ils se regardèrent pour se dire que, si l'un de ces ecclésiastiques était infirme de corps, tous deux assurément étaient quelque peu infirmes d'esprit. Mais cette impression et cette pensée ne diminuèrent en rien ni leur sollicitude pour le malade ni le soin attendri qu'ils prirent de le transporter avec des précautions infinies pour ne pas aggraver

ses souffrances. S'ils étaient loin de la foi du centenier, ils avaient, par contre, la charité du bon Samaritain, et assurément la main du Père céleste bénissait l'activité de leur zèle dévoué et la commisération de leur cœur.

L'état de paralysie de l'abbé de Musy, l'étrangeté du but de son voyage, la rare distinction de ses traits, le séjour assez long qu'il dut faire à la station, avaient arrêté, non seulement l'attention des employés, mais aussi celle des divers habitants de Chagny venus ce soir-là à la gare pour prendre le train. Le souvenir de ce prêtre qui allait chercher en pays lointain et sans autre remède que la prière, une guérison que la Médecine déclarait impossible, se fixa dans leur esprit.

A tous les changements de lignes, le même transbordement redoutable se renouvelait pour le malade. Et après quelques minutes d'arrêt, — mais non, hélas ! de repos, — le chemin de fer, continuant sa marche et courant à toute vapeur vers la cité de la Reine du ciel, se remettait à secouer durement ses membres endoloris.

A Cette, il fallut s'arrêter et coucher.

Qui les conduisait ainsi tous deux vers la cité de Marie ? Qui veillait à leur voyage ? — Ceux qui conduisent chaque mortel dans le grand voyage de la vie, étendant leur sollicitude sur tous nos pas : les Anges Gardiens.

Les voyageurs arrivèrent enfin à Lourdes le surlen-

demain de leur départ de Digoine. C'était le vendredi, 8 août, dans la soirée...

Un appartement avait été retenu à l'avance, au premier étage d'une maison de la rue de la Grotte.

L'abbé Antoine et le cocher de la voiture, prise à la gare, y portèrent le prêtre paralytique, épuisé de lassitude.

Au rez-de-chaussée de la maison où descendirent les deux pèlerins se trouvait un magasin d'objets de piété. Ils y remarquèrent une magnifique statue de Notre Dame de Lourdes :

— Si je suis guéri, dit l'abbé de Musy, c'est cette statue, la première que nous apercevons ici, que j'emporterai à Digoine...

XIII

Dès le lendemain matin, il fut conduit à la Crypte pour y entendre, assis dans sa chaise roulante, la messe que M. l'abbé Antoine devait célébrer à son intention.

Les malades, les paralytiques, tous ceux qui sont affligés de quelque infirmité visible, les parias de la santé, éprouvent parfois comme une certaine honte de se laisser voir, ainsi déshérités d'un don du ciel que presque tout le monde possède. Ils redoutent les yeux des hommes et ils se dérobent instinctivement à la curiosité, même bienveillante, des regards étrangers. Cela leur arrive surtout aux heures de la prière ardente et du recueillement profond. La pitié des inconnus, celle des plus chrétiens et des meilleurs, a souvent quelque chose de superficiel et de banal qui trouble l'intime et silencieux entretien de leur âme avec son Consolateur tout-puissant.

C'est sous l'empire de ce sentiment que M. l'abbé de Musy se fit placer dans un coin obscur de la Crypte, derrière un pilier, à la gauche de l'autel : il eût souhaité, s'il était possible, n'être vu que de la Vierge Marie.

Or, il advint qu'à côté de lui, contre le même pilier, se rencontra un autre infirme, un pauvre enfant du peuple, d'environ quinze ans, d'une physionomie angélique. Avec toutes les précautions minutieuses d'une paternelle sollicitude, un ouvrier aux formes robustes venait de l'étendre sur deux chaises. Son visage, d'une pâleur extrême et idéalisé par l'habitude de longues souffrances, ses yeux grands et doux, ses mains jointes avec ferveur, tout son être, en un mot, exprimaient la beauté intérieure de cette âme innocente et pure, qui semblait prête à ouvrir ses ailes pour s'envoler vers les célestes parvis.

Le regard voilé de l'abbé de Musy fut attiré par cet enfant comme par une lumière.

Son cœur s'émut d'une sympathique pitié.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je m'appelle Pierre.

— Eh bien, petit Pierre, je prie pour vous. Priez aussi pour moi.

— De tout mon cœur, monsieur l'abbé...

La messe commença. Après la consécration, le célébrant porta l'hostie sainte à M. l'abbé de Musy, immobile dans son chariot. Quant à petit Pierre, l'ouvrier aux formes robustes le souleva sur ses bras et, le tenant ainsi étendu en travers de sa poitrine, il s'avança vers la sainte Table. Et le prêtre donna la communion au père et à l'enfant.

Quand la messe fut achevée, l'abbé de Musy se fit descendre à la Grotte et y resta un temps très long...

Son ami l'interogeait en sortant :

— Et que se passait-il en vous tout à l'heure, quand vous parliez à la sainte Vierge ?

— Je la priais ! Je l'invoquais pour tous ceux que j'aime, pour ce pauvre petit Pierre que nous venons de quitter et qui se baigne en ce moment dans l'eau miraculeuse. J'im-

plorais la grâce de m'améliorer un peu... Puis je me suis souvenu du but spécial de mon pèlerinage, et j'ai dit à notre Mère : « Guérissez-moi si c'est pour un plus grand bien. Encore ne vous demandé-je point de m'enlever entièrement tous mes maux, mais seulement de me mettre en état de me tenir sur mes jambes, de façon à pouvoir célébrer la sainte Messe. » Et vous avouerai-je même que j'ai été pris de remords devant l'audace de ma prière ! Aussi ai-je ajouté : « Bonne Mère, si vous ne me guérissez pas, je suis vraiment si heureux avec ma croix que je vous remercierai tout autant. »

Il voulut être plongé dans la Piscine. Rien d'extraordinaire ne s'y produisit.

XIV

De retour à Lourdes, il dit à l'abbé Antoine :

— Il faudrait pourtant me confesser.

— Très bien. Je vais aller chercher l'un des Pères de la Grotte.

— Non, non ! reprit le prêtre paralytique : je veux me confesser au Curé de Lourdes, l'abbé Peyramale. C'est l'homme de la sainte Vierge. Tâchez de le trouver, et priez-le d'avoir la bonté de venir m'entendre.



L'ABBÉ PEYRAMALE

Il fut impossible à M. l'abbé Antoine, dans le cours de cet après-midi, de rencontrer celui qu'il cherchait.

Le lendemain matin, dimanche, il se rend à la sacristie de la Paroisse. Et voyant un prêtre d'aspect rébarbatif, qui se préparait à monter à l'autel, il l'aborde respectueusement.

— Vous êtes monsieur le Curé de Lourdes? lui dit-il.

— Je n'ai point cet honneur, répondit l'ecclésiastique.

— Pardonnez! reprit l'abbé Antoine : d'après le portrait tracé par M. Lasserre, j'avais cru...

— Plût au ciel que ma ressemblance avec lui ne s'arrêtât point au physique! s'écria l'interlocuteur en souriant de la méprise. Si parfois il paraît rude au dehors, il est doux au dedans, comme l'était saint Paul. *Fortis et suavis.* Du reste, le voici.

L'abbé Peyramale ouvrait, en effet, la porte de la sacristie.

— Monsieur le Curé, il y a, dans la rue de la Grotte, un prêtre infirme qui voudrait se confesser à vous.

— Le temps de dire ma messe et je cours à lui.

Trois quarts d'heure après, le Curé des Apparitions entrait dans la chambre du Paralytique. Il l'embrassa :

— Du courage, mon cher frère. Si la sainte Vierge veut s'en mêler, vous serez bien vite guéri.

Puis il s'assit à côté de l'abbé de Musy, et, toutes portes closes, il reçut la confession de ses fautes.

Et quand il eut, au nom de Dieu même, prononcé ces mots : *Ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis*, etc., il se leva et se promena silencieusement dans la pièce, laissant son pénitent se recueillir et prier, — priant lui-même, sans doute, et demandant à Celle dont il avait été l'apôtre ici-bas d'intervenir et de guérir cette longue infortune.

Puis les deux prêtres s'entretinrent ensemble. L'abbé de Musy raconta son histoire. A la confession sacrée et inviolable avait succédé la confidence intime.

Quelles furent les pensées, les sentiments, que le Curé Peyramale fit passer dans le cœur du malade? Un mot les résume : « Espérance ! »

Contrairement à ce qui arrive souvent, quand on se trouve en présence d'un personnage illustre, que l'on connaît seulement par quelque portrait de grand relief tracé dans les pages de l'histoire, M. de Musy n'avait éprouvé aucune déception. Tel il avait rêvé le Curé de Lourdes, tel il le voyait de ses yeux. Tous deux étaient faits pour se comprendre : ils parlaient la même langue, ils appartenaient à la même patrie; tous deux étaient fils de Marie.

L'abbé Antoine, après l'entrevue, entendit le double écho de leurs impressions.

— Quelle âme de prêtre ! s'écriait en sortant le curé Peyramale: il doit avoir une sainte pour mère.

— Vous ne vous trompez point, répondit le jeune ami de a maison, qui connaissait mieux que personne les vertus de la Femme forte du château de Digoine.

— Que je suis heureux, disait de son côté l'abbé de Musy, que je suis heureux que vous m'ayez amené le Serviteur de Notre Dame de Lourdes! Je sens en moi une plus grande confiance et comme une promesse de Miracle. Cet homme est, en effet, l'homme de la sainte Vierge, et sa parole engage, en quelque sorte, la Reine du Ciel.

XV

On ne tarda pas à remarquer, parmi les pèlerins accourus à Lourdes aux approches de l'Assomption, cet ecclésiastique infirme et jeune encore, que l'on apercevait à toute heure dans son petit chariot, soit à la Crypte, soit sous la voûte des Roches Massabielle, soit sur le chemin de la Grotte, —

nous allions dire, et fort justement, sur la Voie sacrée. Tout le monde s'intéressait à lui et se sentait pris de pitié et de sympathie pour cet ouvrier du Seigneur, réduit depuis tant d'années à ne pouvoir travailler à la vigne de Dieu. Et ces âmes chrétiennes, qui étaient venues invoquer pour elles-mêmes l'intervention de la Vierge, priaient aussi pour ce prêtre inconnu. Que d'aumônes du cœur se donnent ainsi à Lourdes, dont on ne saura le secret que quand auront disparu les ombres opaques qui voilent ici-bas les mystères de la vie, et que luira sur toutes choses la lumière de l'éternité !

— Comment ! dit le curé de Lourdes à l'abbé de Musy, lorsque, deux jours après sa première visite, il revint le voir; comment ! la sainte Vierge ne vous a point déjà guéri?... Je vais me brouiller avec Elle ! ajouta-t-il en souriant lui-même de sa menace, et parlant de ces choses avec cette étonnante familiarité, excessive ce semble, que se permettent parfois les hommes de Dieu, depuis Job et David, jusqu'à Vincent Ferrier et au Curé d'Ars.

Son entrain, son assurance, sa foi totale, la promesse de ses prières renouvelèrent l'espoir dans l'âme du malade et de son compagnon.

— Auprès de Marie, nous avons un avocat, se dirent-ils l'un à l'autre.

Cet ami n'était point le seul. Chaque matin, à la Crypte, assistant à la même messe que lui, l'abbé de Musy rencontrait petit Pierre : à la Piscine, dans les lacets, à la Grotte, il le retrouvait de nouveau. Et ces deux infortunes, également innocentes, s'étaient rapprochées et consolées. La parole du prêtre charmait l'enfant : la vue de cet ange en souffrance édifiait et fortifiait le prêtre. Ils s'étaient unis d'amitié, et chacun d'eux priait pour l'autre avec plus de ferveur encore que pour lui-même... Celui des deux qui

arrivait le premier à la Piscine gardait la place pour son compagnon. De sorte que petit Pierre ne la quittait que lorsque l'abbé Antoine frappait à la porte, et que l'abbé de Musy avait coutume de rester jusqu'à ce que, du dehors, la voix douce du petit Pierre lui criât : « Me voici ! »

Étrange intimité entre ces affligés qui s'ignoraient l'un l'autre la semaine précédente, et qui, s'étant rendus à la Grotte sainte des extrémités les plus opposées, étaient devenus, sous le regard de Notre Dame de Lourdes, comme de vieux amis et comme des frères du même sang : *Cor unum et anima una !*

L'un, cependant, était un patricien des hautes classes ; l'autre avait pour père un pauvre ouvrier cordonnier des environs de Pau. Celui-ci était un prêtre plein de savoir et dans la force de l'âge ; celui-là un enfant entièrement ignorant de ce que les hommes enseignent. Le premier avait la responsabilité terrible de la richesse ; le second, outre l'épreuve de la maladie, portait le poids si cruel de l'indigence. Mais de tels contrastes, qui engendrent les divisions dans les sociétés sans Dieu, s'harmonisent dans la supérieure unité de l'amour au sein des groupes chrétiens. Et c'est ainsi qu'en face de l'autel et devant l'image de notre céleste Mère s'était formée une amitié sublime entre ces deux âmes, ou plutôt entre ces trois âmes, car le père de petit Pierre, le cordonnier de village Pierre Rochon, partageait les nobles sentiments de son fils et était digne d'un tel enfant.

XVI

Le 14 du mois d'août, une paralytique guérit subitement à la Grotte.

Ayant, quelques heures après, rencontré M. l'abbé Antoine, elle l'encouragea cordialement :

— Confiance ! lui dit-elle. Aujourd'hui c'est moi, demain ce sera votre ami ! J'espère que la sainte Vierge va l'exaucer pour la glorieuse fête de l'Assomption.

Le lendemain était en effet le 15 août, et l'Église allait célébrer la triomphante entrée de la Mère de Jésus-Christ au Royaume de son Fils.

Dans l'âme du prêtre infirme, les incertitudes du doute se dissipaient de plus en plus sous les rayons d'un espoir grandissant qui montait en lui comme les clartés graduelles de l'aube et qui prenait peu à peu les teintes du plein jour, les teintes de cette foi sans hésitation dont le Sauveur du monde disait : « *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti;* Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit ! » Illusion ou réalité, il lui semblait que l'atmosphère du Miracle l'enveloppait.

Déjà ce long captif de la maladie prononçait le mot « Délivrance ! » comme Colomb s'écriait *Terre ! terre !* bien avant que les yeux de son corps eussent aperçu le continent, à travers l'incommensurable horizon. De ses lèvres frémissantes sortaient ces accents :

— Demain ! demain ! Que Notre Dame de Lourdes guérisse petit Pierre !... Et qu'elle me guérisse aussi, si telle est sa volonté sainte !

La nuit du 14 au 15 août se passa sans sommeil pour les deux prêtres : c'est dire qu'elle se passa en prières. Les étoiles brillaient au ciel dans l'immensité silencieuse : et çà et là, sous les arceaux des chapelles claustrales, où l'Office nocturne assemblait les moines et les religieux ; dans les chambres solitaires où la piété chrétienne veillait les malades et les mourants ; sur la couche des justes que l'insomnie visitait ; en mille et mille lieux divers de la terre endormie, nombre d'âmes s'allumaient comme des Soleils dans les flammes ardentes de l'Oraison et réjouissaient les regards des Anges. « *Ecce nunc benedicite Dominum*

omnes servi Domini... In noctibus extollite manus vestras in sancta et benedicite Dominum. Voici, voici que l'instant est venu ! Bénissez le Seigneur, serviteurs du Seigneur !... Durant les nuits, élevez vos mains vers les voûtes saintes : bénissez, bénissez le Seigneur !... » Ainsi s'écoulèrent les heures rapides. Et quand, retentissant à la fois au beffroi de la Paroisse et à l'église du Pèlerinage, le joyeux carillon des cloches argentines annonça le matin de la grande fête, l'un des prêtres dit à son compagnon :

— Comme la nuit s'est vite écoulée !

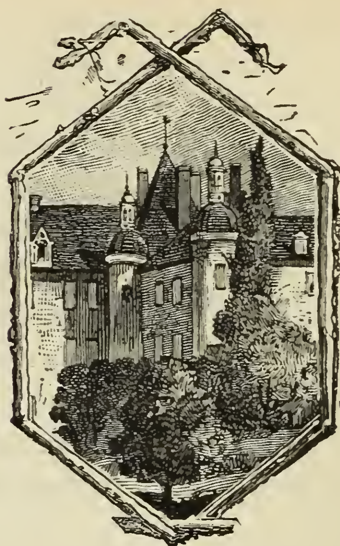
Penser aux choses de l'éternité, et s'en entretenir, c'est ne plus ressentir la marche et les atteintes du temps : c'est anéantir la durée.

Presque aussitôt les grelots sonores de deux chevaux, lancés au grand trot, se firent entendre dans la rue de la Grotte, et la voiture, commandée la veille, s'arrêta devant la porte de la maison.

— Il faut partir ! dit l'abbé de Musy ému. Le curé de Lourdes célèbre maintenant la messe et son *Memento* est pour nous. Que va être le jour d'aujourd'hui ?

Et si en cette même heure, franchissant vallées et collines, fleuves et montagnes, forêts touffues et plaines immenses, le regard avait pu pénétrer dans la chapelle silencieuse d'un château des environs d'Autun, il y eût aperçu, aux lueurs du soleil levant, une femme aux cheveux blancs, une Mère prosternée devant Dieu et qui, elle aussi, dans les frémissements de la foi et de l'espérance, murmurait cette parole : « Que va être le jour d'aujourd'hui ? »





CHATEAU DE DIGOINE

XVII

La pensée et l'âme tout entière des habitants de Digoine étaient à Lourdes. Avec quelle ferveur l'on suivait la neuvaine de prières ! Avec quelle avidité on lisait les lettres quotidiennes de l'abbé Antoine, donnant des nouvelles du cher absent !

Si la foi était bannie de ce monde, on la retrouverait dans le cœur des mères. Mme de Musy ne doutait point.

— Oui, ma fille, disait-elle dès le premier jour à Geneviève, avec un ton de certitude qui repoussait toute objection, oui, ma fille, il sera guéri miraculeusement et nous le verrons de nos yeux !

Et chaque instant qui s'écoulait augmentait en elle cette extraordinaire assurance, admirable sans doute dans son principe, mais aussi effrayante en vérité que le joyeux balancement de l'enfant qui se joue au-dessus des profondeurs d'un abîme... Qu'adviendra-t-il si la branche de l'arbre casse, ou si la corde vient à se rompre ?

Cette assurance avait pris de telles proportions que déjà Mme de Musy, dans l'abandon et l'intimité, s'entretenait de la guérison de son fils comme d'un fait accompli.

Par un étrange phénomène, il y avait en elle un mélange d'allégresse et d'épouvante. Il lui semblait que cette guérison allait être une sorte de séparation fatale, l'entrée de son fils dans un monde nouveau où elle ne pourrait le suivre. Elle se souvenait de la mystérieuse parole du Sauveur, après qu'il fut surgi du tombeau, à Madeleine empressée : « *Noli me tangere !* Ne touchez point à ma personne ! Ce ne sont plus les rapports d'autrefois ! »

— Quel prodige ? répétait-elle souvent : ce sera pour lui la Résurrection... Je tremblerai de lui parler. Je n'oserai plus le traiter comme auparavant.

— Mais ma mère, ce serait l'affliger...

— Pense, ma fille, à la transformation qui se sera faite en lui ! Dieu l'aura comme créé de nouveau !... Dieu aura formé ses os et pétri sa chair comme le limon d'Adam. De même que Moïse au retour de l'Horeb, il aura le reflet du Saint des Saints... J'aurai peur de lever sur lui mon regard, et je sens à l'avance défaillir mes genoux.

Et c'est ainsi que les ombres de la mélancolie traversaient par moments son radieux espoir, pareilles à ces brumes floconneuses que l'on voit parfois, au mois de juin ou de juillet, courir çà et là sur le ciel pur de l'été.

— Il sera le fils de la sainte Vierge, disait-elle toute songeuse... Sera-t-il encore le mien ?

Mais la brume légère se fondait bien vite dans la tranquille sérénité de l'atmosphère, et plus rien ne venait troubler le firmament de sa joie.

Le 14 août, vigile de l'Assomption, elle prononça ces paroles :

— Voilà donc qu'il va être guéri ! Quel bonheur ! Il a bien gagné cette récompense, mon pauvre enfant ! Quelle

vertu ! Quelle patience ! Pas une plainte depuis vingt-deux ans !

— Oh ! ma mère ! s'écria Geneviève avec une vague terreur, ne le croyez pas trop !... S'il rentrait de Lourdes sans être guéri !

Mme de Musy pressa le bras de sa fille. Et d'une voix basse, entrecoupée, contenue, elle lui dit ces mots dont l'accent la fit frissonner :

— Je suis *sûre* qu'il guérira !... Demain ! Demain sera le sixième jour... Je recevrai une dépêche de Lourdes... Demain matin il sera guéri !

Et ses yeux, nous racontait Mlle Geneviève, ses yeux avaient l'expression d'un céleste ravissement. Je restai persuadée qu'une dépêche, qu'elle annonçait et attendait avec une telle certitude, la trouverait préparée.

Hélas ! la Providence, en ses insondables desseins, allait disposer toutes choses autrement qu'on ne l'avait prévu !

Ce soir-là, veille de la fête, arriva à Digoine un ami de la famille, M. l'abbé Bourbonne, aumônier de la Visitation de Paris.

Après une nuit agitée, après une nuit vide de sommeil et pleine d'oraison, Mme de Musy se leva avant l'aube...

— C'est l'Assomption ! pensait-elle ! C'est le triomphe d'une mère, de la Mère des mères, de la Mère de Jésus-Christ. Alors qu'elle avait tenu au Calvaire le corps inanimé de son Fils, c'est aujourd'hui qu'elle l'a possédé de nouveau et à jamais dans la plénitude de sa vie humaine et divine, régnant sur la terre et le ciel, après l'avoir vu, dès ici-bas, ressuscité !... O mon Dieu ! est-ce donc bien vrai que je vais, tout indigne que j'en suis, goûter quelque chose d'une semblable félicité ?

Ainsi montaient ses pensées. Quelques-unes des paroles, surprises les jours précédents sur ses lèvres, font soupçon-

ner qu'elle avait offert sa vie pour obtenir celle de son fils. Touchante et redoutable reversibilité !

Étant descendue à la chapelle, elle y trouva M. l'abbé Bourbonne, venu comme elle pour y prier.

Elle désira se confesser avant la communion du jour. Elle se sentait menacée par un bonheur foudroyant : elle éprouvait le besoin d'attirer en elle toutes les forces du ciel pour supporter cette grande joie de la terre.

Puis elle alla frapper à la chambre de son mari, de son fils, de sa fille, de ses petits-enfants, afin que, dès l'aurore de cette Fête, ils invoquassent Dieu pour l'absent bien-aimé qui était présent à tous les cœurs.

— A la prière ! à la prière !...

Elle appelait à la prière, pour l'œuvre spéciale qu'elle voulait accomplir, comme l'on appelle au travail, pour les labeurs ordinaires.

M. l'abbé Bourbonne monta en chaire à l'église de la Paroisse, et demanda des prières pour le prêtre infirme, pour le père des pauvres, qui était allé chercher sa guérison au pays des Miracles. Ce fut en pleurant que le peuple de ces campagnes s'agenouilla et récita l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, en faveur de celui que tout le pays nommait « le bon monsieur Victor » et que quelques-uns, effrayés d'un tel voyage, craignaient, hélas! de ne revoir jamais.

A chaque instant Mme de Musy regardait à sa fenêtre dans la direction qui vient d'Épinac. C'est là, à dix kilomètres environ de Digoine, qu'aboutit le télégraphe. Mais les heures s'écoulaient et rien n'arrivait encore.

Rejoignons M. l'abbé de Musy.

XVIII

Malgré l'heure matinale, la nef supérieure, à l'occasion de la grande fête qui se célébrait, était déjà remplie de Fidèles.

C'est à la Crypte que se rendirent les deux prêtres. Quelques rares personnes seulement s'y trouvaient. Parmi celles-là le pauvre petit Pierre et son père, toujours à leur place accoutumée.

Le maître-autel, dédié à la Vierge, était libre. Après avoir conduit, dans sa chaise roulante, le prêtre infirme à côté de petit Pierre, l'abbé Antoine, comme tous les jours, mais avec une plus ardente et plus ferme espérance, célébra le Saint Sacrifice à l'intention de son bienfaiteur et de son ami. Au moment de la communion, il lui apporta le corps du Seigneur ; et petit Pierre, présenté par son père devant la Table sainte, reçut également le Pain de la Vie...

La Messe s'acheva. Malgré tant de ferventes invocations, et tant de pressentiments heureux, rien de ce qu'on avait demandé et attendu ne s'était produit. Aucun des deux malades n'avait été ni guéri, ni soulagé. La Reine du Ciel semblait être sourde à ces supplications d'ici-bas.

L'abbé Antoine, cherchant à se résigner, se répétait avec grande raison que, de sa nature propre, le Miracle est un fait exceptionnel même à Lourdes, et que Dieu et sa très sainte Mère, en le refusant, ne sont pas moins miséricordieux qu'en le concédant une fois ou l'autre à la prière des Fidèles. Et il puisait dans cette haute philosophie la consolation dont avait besoin son cœur attristé.



Quant aux deux compagnons d'infortune que la foi avait conduits en ce lieu béni, ils avaient communié et laissaient bien loin en arrière d'eux toute préoccupation personnelle. Entièrement absorbés et ravis par la réception de l'Hôte divin, ils oubliaient, en quelque sorte, leur espérance antérieure ; et le sentiment amer de la déception ne s'approcha pas de leur âme.

Ils entendirent une messe d'actions de grâces. Et quand elle fut terminée, le père de petit Pierre prit son enfant dans ses bras pour aller le baigner à la Piscine.

— Pierre, lui dit l'abbé de Musy, ne m'attendez pas ce matin à la Piscine. Je veux encore assister à cette troisième Messe qui va commencer.

Et il rentra dans son recueillement.

XIX

Lourdes est, comme Rome, le rendez-vous de tout l'univers. On y fait des connaissances nouvelles, on y retrouve de vieux amis. Dans l'ordre surnaturel, le Miracle s'y manifeste; dans l'ordre naturel, l'inattendu y est en permanence.

Par une rencontre singulière, l'ecclésiastique qui montait à l'autel pour célébrer cette troisième messe était l'ancien professeur de M. de Musy au séminaire de Saint-Sulpice, M. l'abbé Dominique Sire, arrivé à Lourdes, le matin ou la veille (1).

(1) Disons sommairement, afin de ne point surcharger d'incidents le récit déjà long, que ce prêtre a consacré sa vie à glorifier l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, pour laquelle il a une piété d'enfant et une dévotion filiale. Nul plus que lui n'a eu l'âme réjouie par la Définition de ce Dogme. Aussi a-t-il voulu que le globe entier répondit en quelque sorte comme un écho universel à la parole du Vicaire de Jésus-Christ, proclamant la pureté sans tache de la Mère de Dieu. Et sous l'empire de ce sentiment et de cette pensée, il a, du fond de sa

Ce jour-là, nous a-t-il raconté, je n'offrais le Saint Sacrifice ni pour moi-même, ni pour telle ou telle personne de ma préférence. Sans désigner qui que ce soit, je l'offrais aux intentions maternelles de la sainte Vierge, conjurant la Reine du Ciel d'en appliquer le mérite, pour sa plus grande gloire, à l'âme qu'il lui plairait de choisir.

L'abbé Antoine servit cette Messe.

Dans le prêtre qui venait de gravir les marches du sanctuaire, M. de Musy n'avait nullement reconnu son très aimé maître d'autrefois. Assis dans sa chaise roulante, il méditait en lui-même les textes divers qu'apportait à son oreille la voix claire et nette du célébrant....

L'infirme écouta attentivement la lecture du saint Évangile. Et les derniers mots furent ceux-ci, que le Seigneur fit entendre un jour à son hôtesse empressée, paroles divines destinées à calmer, dans la suite des siècles, toutes les inquiétudes de cette vie passagère : « *Martha! Martha! sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium : Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Marthe ! Marthe ! tu te préoccupes et te troubles d'une foule de choses. Une seule pourtant est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas ôtée (1).

— Eh quoi ! j'ai la part de Marie, se disait le Paralytique, et je me chagrinerais de n'avoir pas celle de Marthe? Je

cellule de Saint-Sulpice, provoqué et fait faire en tout pays, dans toutes les langues sans exception, dans tous les dialectes, dans tous les idiomes que parle l'humanité, la traduction de la Bulle pontificale, écrite pieusement avec des enluminures merveilleuses et des entourages incomparables, tantôt sur les papyrus de l'Égypte, tantôt sur les feuilles soyeuses de la Chine, tantôt sur les lames d'ivoire de l'Indoustan, tantôt sur les plus admirables papiers de l'Europe et des Amériques. Ces traductions cosmopolites forment une collection sans pareille au monde. M. l'abbé Sire en a fait don au Pontife souverain.

(1) *Missel romain*, évangile de la messe de l'Assomption.

suis chrétien ; je suis voué à Dieu ; il m'est permis chaque jour de m'entretenir avec le Seigneur, venu en ma maison : et je pourrais encore demander autre chose !

Le silence cependant s'était fait à l'autel. Le prêtre lisait tout bas l'Oraison appelée *Secrète*, laquelle était conçue en ces termes :

« Que la prière de la Mère de Dieu vienne en aide à votre peuple, Seigneur, afin que, sachant son départ de ce monde suivant la loi commune de toute chair, *nous sentions ici-bas que, dans la céleste gloire et auprès de vous, elle intercède pour nous* (1).... *Amen.* »

Telle était l'invocation que, en ce moment, le prêtre catholique adressait au Ciel au nom de l'Église. Et le grand sacrifice continua de monter vers l'incompréhensible prodige de la Consécration.

Rien d'extraordinaire n'avait paru s'accomplir parmi l'assistance recueillie qui priait sous les voûtes de la Crypte.... Et cependant, au cri de secours poussé vers la Vierge Marie, « afin que, disait la liturgie sainte, *nous sentions ici-bas* que, dans la céleste gloire et auprès de Dieu, *elle intercède pour nous* », à ce cri de secours vers la Mère de Jésus-Christ, une autre voix que celle du diacre ou du peuple avait répondu « *Amen !* Qu'il en soit ainsi ! » — une voix que nulle oreille humaine n'avait entendue et qui pourtant, quand elle parle, remplit l'infini des cieux.

Assis contre le pilier et par lui caché aux regards, le pèlerin de Digoine avait oublié les choses de la terre et se reposait en quelque sorte sur le sein du Seigneur.

La grave parole *Sursum Corda !* prononcée tout haut le ramena à la conscience de l'instant présent.

(2) *Subveniat. Domine, plebi tuæ Dei genitricis oratio : quæ etsi pro conditione carnis migrasse cognoscimus, in cælesti gloria apud te pro nobis intercedere sentiamus.* (Secrète de la Messe de l'Assomption.)

Comment peindre son saisissement ? En reprenant possession de lui-même, il sentit sourdre irrésistiblement, en son âme surprise et tout émerveillée, le sentiment invincible que désormais il pouvait se lever, se tenir debout et marcher ; la tranquille assurance que sa vue malade était guérie ; la complète certitude que tous les maux dont il était accablé depuis tant d'années venaient de disparaître soudainement et pour toujours.

Ce n'est point qu'il eût éprouvé aucune secousse, aucune agitation, aucun tressaillement : rien de tout cela ne s'était produit. Il se trouvait tout à coup, j'allais dire il s'éveillait dans la plénitude de la santé. La grâce miraculeuse avait pénétré tout son être, sans qu'il s'en fût lui-même aperçu, absolument comme la lumière arrive dans la chambre d'un homme endormi. Il s'est assoupi dans les ténèbres et il se réveille dans les splendeurs du jour. Enlevant doucement toutes les teintes noires et toutes les ombres opaques de la nuit, les rayons célestes ont inondé sa maison, sans altérer le calme de son sommeil. Ainsi la main souveraine, ainsi la délicate toute-puissance de Marie avait enlevé les maux du prêtre aux yeux perdus et aux pieds immobiles; ainsi elle avait déversé en lui les lumineux effluves de la Vie, sans le distraire de son recueillement et sans troubler la paix de sa prière.

Une profonde émotion, une sorte d'effroi l'envahit. Il ne pouvait croire à ce changement total, à cette radicale transformation accomplie inopinément en lui, sans lui. D'un côté il était tenté de se lever ; de l'autre, il résistait. Il n'osait faire un mouvement ; il n'osait constater et vérifier ; il n'osait se prouver à lui-même, par un acte extérieur et matériel, la réalité du Miracle. Son cœur croyait, mais son esprit doutait ; et ce doute, pour être inexpugnable, se réfugiait dans l'humilité : « Oui ! oui ! la sainte Vierge aurait pu me guérir, mais je n'en suis pas digne. » Et il se débattait, terrifié, contre l'impulsion intime qui le portait à se mou-

voir et à se dresser. Mais à ce sentiment de sa guérison se joignit alors une force mystérieuse, une force physique, qui se saisit de son corps, tendant à le soulever. Ainsi que Jacob, il lutta encore avec l'Invisible.

« Si je me trompais, si c'était une illusion, si j'allais tomber, si j'allais faire un faux miracle, est-ce que ce ne serait pas comme une confusion pour la sainte Vierge ?.. Plus tard, quand je serai seul.... »

Et la force qui le sollicitait se fit de plus en plus impérieuse, sans cesser d'être maternelle. La résistance devint impossible : le prêtre vaincu se leva et se prosterna à genoux.

La sonnette de l'Élévation retentissait en ce moment.

Pour guérir ce ministre du Seigneur, la très sainte Vierge avait voulu choisir l'instant indéfinissable où se touchent la Terre et le Ciel. Tandis que le divin Fils, suivi de l'adoration de ses Légions d'Anges, descendait invisiblement sur l'autel, la Vierge Mère prenait par la main le prêtre paralytique, le relevait de son infirmité, le guérissait et le présentait au Christ Rédempteur.

XX

En quittant l'autel avec le célébrant pour rentrer à la sacristie, l'abbé Antoine aperçoit l'abbé de Musy agenouillé et immobile, la tête dans ses mains. Il ressent à ce spectacle une violente commotion. Mais telle est, même au fond du cœur des plus croyants, la tendance au doute, que la crainte domine la foi. « Il aura fait quelque prodigieux effort, pense-t-il.... mon Dieu ! mon Dieu ! Il va s'affaisser, il va tomber ! »

Et sous l'impression de cette crainte, il accourt aussitôt. Se plaçant à son côté, il se tient prêt à le soutenir, dès qu'il le verra chanceler.

Un temps relativement long s'écoule ainsi... Enfin M. l'abbé de Musy fait un mouvement et se lève....

Bouleversé et tremblant, l'ami fidèle avance précipitamment la chaise de malade pour que le Paralytique puisse s'asseoir.

Mais le Paralytique refuse d'un geste et répond :

— La sainte Vierge vient de me guérir.

Puis d'un pas calme et ferme, il se dirige vers la porte de sortie.

L'abbé Antoine était sans parole, et son pas, à lui, n'était ni calme ni ferme. Jamais de sa vie il n'avait connu son bienfaiteur autrement qu'infirme. La sueur de l'épouvante mouillait son front. Il suivait M. de Musy. Dans son trouble, et comme si toute cette illusion allait s'évanouir] brusquement, il emportait à tout hasard le fauteuil roulant.

Assis sur le siège de sa voiture, le cocher attendait. En apercevant l'abbé Antoine, il descend pour l'aider à transporter son compagnon. Mais, étonné de le voir avec ce fauteuil dans les bras :

— Où est votre infirme ? demande-t-il.

— Me voici, répond le prêtre de majestueuse et imposante stature, qui était arrivé en même temps que l'abbé Antoine à la portière du landau. La sainte Vierge m'a guéri. La voiture m'est inutile. Nous irons à pied à la Grotte.

Le cocher stupéfait tourne les yeux vers celui qui lui parle et reconnaît dans cet homme plein de vie, de force et de santé, l'inerte Paralytique de tout à l'heure. Il se croit l'objet d'un rêve. Tout son articulé expire sur ses lèvres. Son regard rencontre celui de l'abbé Antoine, et leurs troubles se comprennent. Il prend la chaise et la met dans sa voiture.

Au seuil de la plate-forme, les deux prêtres s'embrassent en pleurant.

— Mon père, mon père ! vous êtes guéri !....

— Je le crois, mon fils, répond l'abbé de Musy.

Ces seuls mots furent échangés. Il est dans le cœur des émotions qui ne peuvent s'exprimer de l'homme à l'homme que par des larmes, et de l'homme à Dieu que par la prière. Donc ils prient et descendent le long de la route, en récitant le chapelet : *Ave Maria, gratia plena.*



XXI

Les voici à la Grotte. Il est environ neuf heures. La foule se presse devant les Roches bénies : des vieillards, des jeunes gens, des femmes, des croyants de tout âge, dans le silence de l'oraison individuelle et l'immobilité du recueillement. Les uns sont prosternés ; d'autres boivent à la Source miraculeuse. Ceux-ci égrènent le Rosaire ou lisent un livre d'heures ; ceux-là, plus près du Gave, devisent à voix basse. A l'arrière-plan, un homme de haute taille et aux traits accentués est resté debout. Dominant toutes les têtes courbées, il contemple, avec le mélancolique sourire de l'incrédulité douloureuse, ces surprenantes multitudes, agenouillées devant le vide et en adoration devant le néant.

Tel est le spectacle qui frappe les yeux de nos amis. Ils traversent la foule, laquelle ne fait point attention à ces deux prêtres qui passent, et ils pénètrent dans la Grotte, où M. de Musy se met à genoux sur une des rares chaises qui s'y trouvent habituellement.

Mais bientôt un chuchotement qui se multiplie, un murmure grandissant, une rumeur profonde, un trouble, une clameur agitée, succèdent à la calme prière et au silence de ces masses humaines. Dans l'un des ecclésiastiques qui viennent d'entrer dans la Grotte, quelques-uns ont cru reconnaître le prêtre infirme, que, depuis une semaine, on remarquait misérablement assis et gisant sur sa chaise roulante, poussée par une main amie.

Tout le monde se dresse pour voir. La multitude frémissante se porte en avant. Effrayé, le Frère gardien de la Grotte ferme à double tour la grille de fer.

— Est-ce lui ?

— Est-il guéri ?

— Quel était son mal ?

— Où donc est-il ?

— C'est un miracle !

— Ce n'est pas possible ?

— Vive Marie !

— C'est un autre prêtre !

Mais soudain, comme sous un commandement souverain, tout ce tumulte s'apaise et il se fait subitement un prestigieux silence.

Derrière la grille de la Grotte, l'homme guéri s'est levé. Il a tourné vers ces multitudes son noble visage, tout illuminé du reflet du Miracle, et il a fait signe qu'il va parler.

— Oui, mes chers frères, c'est moi-même. C'est moi que, depuis mon arrivée, vous avez vu ici, le corps paralysé, les yeux perdus. Je suis un prêtre du diocèse d'Autun. Il y a vingt ans que je ne pouvais lire. Il y a onze ans que j'étais

totalement paralysé, onze ans que j'ai cessé de monter à l'autel et de pouvoir célébrer l'unique Messe que je savais par cœur. Notre Dame de Lourdes m'a tout rendu !... Ah ! que ce grand miracle améliore les bons et convertisse les pécheurs... Aidez-moi à remercier Dieu et à obtenir la grâce d'être un bon prêtre.

Le chant du *Magnificat* retentit. Tout ce peuple glorifie le Seigneur.

On a entendu le récit : on veut constater le Miracle.

— Marchez ! marchez ! s'écrie-t-on dans la foule.

Et le paralytique se mit à marcher.

— Lisez, lisez !

Et l'on place sous ses yeux un petit volume imprimé en caractères très fins... Celui qui, depuis vingt ans, ne pouvait pas même distinguer les grosses lettres du Missel, lit aussitôt couramment sans nulle hésitation.

— Votre signature ! Votre signature !... Sur ce livre !... Sur cette gravure !... Sur ce papier !

Et des centaines de mains, passant à travers la grille, présentent à l'abbé de Musy des *Paroissiens*, des *Imitations*, des images de piété, des cartes de visite... D'une écriture ferme et nette, il trace au crayon d'innombrables signatures sur ces innombrables feuillets qui lui arrivent de tous côtés.

XXII

Tout à coup, accourant à en perdre le souffle, un homme du peuple, un ouvrier fend ces flots populaires. Sa physionomie rude et bonne est en proie à la plus magnifique émotion. La grille de la Grotte s'ouvre devant lui et il se précipite tout en larmes, les larmes de la joie, dans les bras de l'abbé de Musy. C'est le père de petit Pierre.

— Et petit Pierre? Est-il guéri, lui aussi? demande le prêtre d'une voix pleine d'anxiété.

— Non, monsieur l'abbé. Telle n'a pas été encore la volonté de Dieu!

Le prêtre fait un geste de douloureuse commisération. Il est comme tenté de reprocher au Ciel de n'avoir pas fait plus ou de n'avoir pas fait autrement.

— Et moi, dit-il presque avec tristesse, la sainte Vierge m'a accordé cette grande grâce!

L'ouvrier devine le sentiment intérieur de M. de Musy et comprend l'accent de sa voix.

— Ah! monsieur l'abbé, répond-il, la sainte Vierge fait bien ce qu'elle fait! Aussi je n'éprouve que du bonheur.

Dans ses traits, en effet, nul signe de peine et de regret, nulle apparence de cette envie qui ronge si souvent le cœur des humains devant la félicité d'autrui, nul murmure contre l'inégalité des destins d'ici-bas.

Et cependant il y avait trois ans que ce pauvre père venait chaque année implorer à Lourdes la guérison de son fils!

— Et où est petit Pierre?

— Il est là, hors de la foule, à l'écart. Quand nous avons entendu le *Magnificat*, il a tremblé de joie. « Père, s'est-il écrié, notre ami est guéri! Courez le voir, courez le voir! » Et j'ai couru.... Je vais maintenant lui confirmer la nouvelle.

— Non! non! C'est moi-même qui la lui apporterai!

Ils sortent ensemble de la Grotte. La multitude s'écarte: son cercle se brise et il se forme comme une haie vivante pour faire place à l'homme miraculé.

Une voiture stationnait aux frontières de cette foule. Il y avait sur le siège une chaise d'infirme. De loin, l'abbé Antoine fait un signe au cocher: et aussitôt cette chaise roulante passe de main en main par-dessus toutes les têtes

pour être déposée à la Grotte en mémorial de ce miraculeux événement. L'abbé de Musy croise dans son chemin cet ex-voto triomphal. Ses yeux, qui ont déjà tant pleuré, se mouillent encore de larmes en rencontrant ce souvenir visible de son mal disparu, de ce mal qui, par une étrange illusion d'optique, lui semblait déjà si éloigné.

Devant la Piscine, il aperçoit l'angélique petit Pierre, étendu dans la brouette rustique qui lui servait de chariot, Il va à lui, et le pressant sur sa poitrine :

— Ah ! mon cher enfant ! s'écrie-t-il, que je voudrais que Notre Dame de Lourdes vous fît la même grâce qu'à moi !

Mais petit Pierre lève sur lui ses grands yeux purs, tout rayonnants d'une céleste allégresse, et il répond comme son père :

— La sainte Vierge sait ce qui me convient. Il y a tant de garçons de mon âge qui offensent le bon Dieu et qui le blasphèment !... Si j'avais la santé, peut-être, hélas ! ferais-je de même. Maintenant je ne l'offense point ; je l'aime de tout mon cœur, je le reçois dans la communion, je suis content. Ah ! que je préfère garder ma maladie et ne point offenser Dieu, que de posséder la santé, si je devais en abuser et devenir mauvais ! La sainte Vierge sait bien ce qu'elle fait !

Et de nouveau, tendant à l'abbé de Musy ses bras innocents, comme pour le consoler de l'ombre de mélancolie qu'il voyait sur son front, il l'embrassa avec effusion.

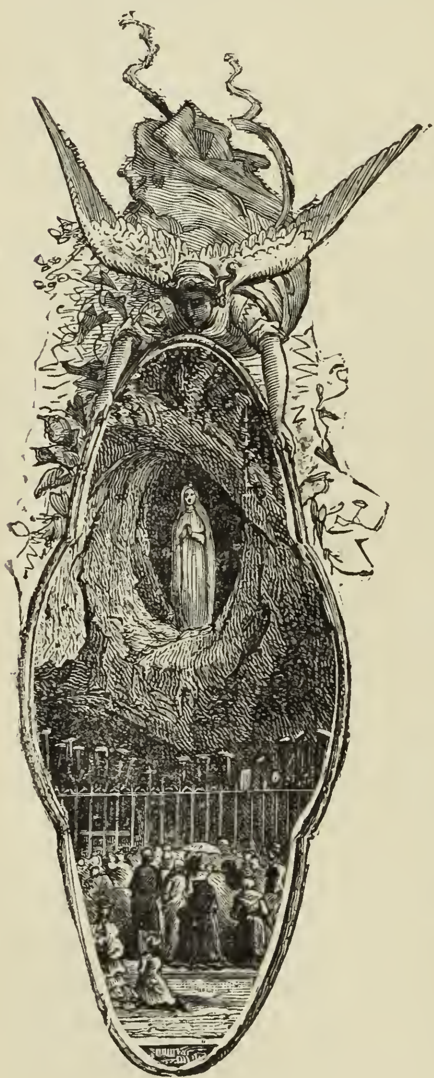
Cet enfant avait à peine quinze ans ! Et il était le fils d'un pauvre cordonnier de village !...

« Dieu tout-puissant ! est-il possible, à de tels spectacles, de ne pas tourner vers vous son âme attendrie et de ne point redire, en se prosternant, les paroles que vous adressa Notre Sauveur Jésus-Christ : « O Père ! ô Seigneur du ciel « et de la terre ! je vous glorifie d'avoir révélé à l'âme des

« humbles et des petits ces mêmes sentiments qu'ignorent « les prudents et les sages. D'avoir voulu qu'il en soit « ainsi, ô mon Père! je vous bénis. »

XXIII

L'abbé de Musy a repris son chemin. Il monte à la maison des Missionnaires rendre témoignage de sa guérison. Ne pouvant se lasser de le voir marcher, la multitude continue de se presser sur ses pas. Il gravit les rampes d'un pied agile ; nulle claudication, nul malaise, nul embarras, nulle fatigue.



Dès que le paralytique guéri a fait sa déclaration aux Gardiens du sanctuaire, il se tourne vers son compagnon, et, pensant à ceux qui en ce moment étaient si loin de sa personne, mais si près de son cœur, il lui dit :

— Courez vite au télégraphe ! Quelle va être la félicité de ma mère, de mon bon père et de tous ! Allez aussi porter vous-même la nouvelle au Curé de Lourdes. Ma première visite sera pour lui !

Après un repas qui lui est offert, M. de Musy veut remonter à la Chapelle.

Il était environ une heure. Toutes les messes étaient achevées, chacun était retourné en ville pour y prendre la réfection du jour. La nef était entièrement solitaire. L'abbé de Musy en remercia Dieu. Quiconque a épuisé ses forces a besoin d'en amasser de nouvelles ; quiconque s'est dépensé a besoin de se recueillir. Et voilà que, au milieu de tant de monde, de tant de bruit, de tant d'agitation extérieure, il rencontrait, à la grande joie de son âme, une retraite profonde, un silence absolu et cette paix rafraîchissante, cette paix particulière, qui n'habite qu'au pied des autels et sous la voûte des églises. Il était seul, seul avec Dieu. Il pouvait s'agenouiller, sans que mille regards suivissent les moindres mouvements de son corps ; il pouvait pleurer, sans que l'on vît couler ses larmes ; il pouvait, dans l'intime colloque de l'oraison, s'épancher avec le Seigneur, avec la Vierge Marie, sans qu'à chaque instant l'égoïsme naïf de quelque piété indiscrète vînt le troubler brusquement et lui dire : « Faites donc une prière pour moi ! »

Il traversa les arceaux muets du lieu sacré et alla se mettre à genoux tout près du sanctuaire. Il resta là en face du Tabernacle, se remémorant sa longue vie de souffrance, subitement transformée en une vie puissante, pleine de santé et de force. La prédiction du curé d'Ars, — ses entretiens avec M. de Montagu, — le don du drapeau du Sacré-Cœur, — le pèlerinage à Paray, — le pressentiment du prêtre de Marseille, — l'insistance presque violente de Mme de Pomey, — le songe du Pauvre, — les paroles du Curé de Lourdes, lui semblaient autant de jalons lumineux, sur la route qui l'avait conduit à sa miraculeuse guérison. Et sur chacun de ces jalons était écrit le nom du Seigneur.

Le souvenir de sa mère s'imposait invinciblement à sa pensée ; et il attribuait à la sainteté de cette chrétienne

selon Dieu la grâce prodigieuse dont il venait d'être l'objet. De même que, parlant des pleurs de Monique, saint Ambroise s'était écrié : « Le fils de tant de larmes ne pouvait périr ! » de même, il se disait en son cœur : « Le fils de tant de prières ne pouvait qu'être guéri ! » Il comprenait que Dieu l'avait voulu si longtemps infirme, afin de le retenir auprès d'elle et de le préparer de plus en plus aux vertus du Prêtre, par les admirables et incessants exemples de cette belle âme, tout embrasée de l'amour de Jésus-Christ.

« Elle m'a enfanté trois fois à la vie, songeait-il : — à la vie naturelle, par ma naissance, accomplie dans la douleur ; — à la vie sacerdotale, par ma vocation dont elle a semé le germe en moi ; — à la vie miraculeuse, par ma guérison que ses ardentes prières ont tant contribué à m'obtenir.... O ma Mère ! ô ma Mère ! »

Et ce cri de sa gratitude réunissait en un seul sentiment filial et la mère particulière qui habitait le sol d'ici-bas, et la Mère universelle qui répand ses bienfaits du sommet des Cieux.

De cette existence nouvelle, qu'allait-il faire ?...

Ordonné prêtre depuis treize ans, il n'avait jamais exercé aucun ministère actif. Serait-il Religieux, Missionnaire, Moine, Curé de paroisse ?... De combien de lumières il avait besoin ! Contemplant le Tabernacle, comme les Hébreux sortant du désert durent regarder la Terre de promission : « C'est là, se disait-il, que je demanderai demain ces grâces, en offrant, après une si longue interruption, la Victime sainte, — demain samedi, jour dédié à la sainte Vierge, — demain 16 août, fête du patron de ma Mère ! »

L'heure avançait cependant, et la Chapelle se remplissait peu à peu de Fidèles. L'abbé de Musy rentra à Lourdes, où retentissait déjà le bruit du miracle. Au moment où il y arrivait, les vêpres se célébraient à l'église paroissiale, et

le curé Peyramale racontait à son peuple le grand événement du matin.

XXIV

Qui dira l'étreinte du Serviteur de Notre Dame de Lourdes, pressant dans ses bras l'abbé de Musy, lorsque ce dernier, immédiatement après les Offices, vint le visiter ?

— Eh bien ! vous ne vous brouillerez pas avec la sainte Vierge ? demandait l'abbé Antoine avec une gaieté d'enfant.

— J'étais déjà réconcilié ! répondit la voix rude et joyeuse du Prêtre des Apparitions.

— Demain, je célèbre ma seconde première Messe, dit l'abbé de Musy....

— Je vous servirai d'enfant de chœur ! s'écria le Curé de Lourdes.

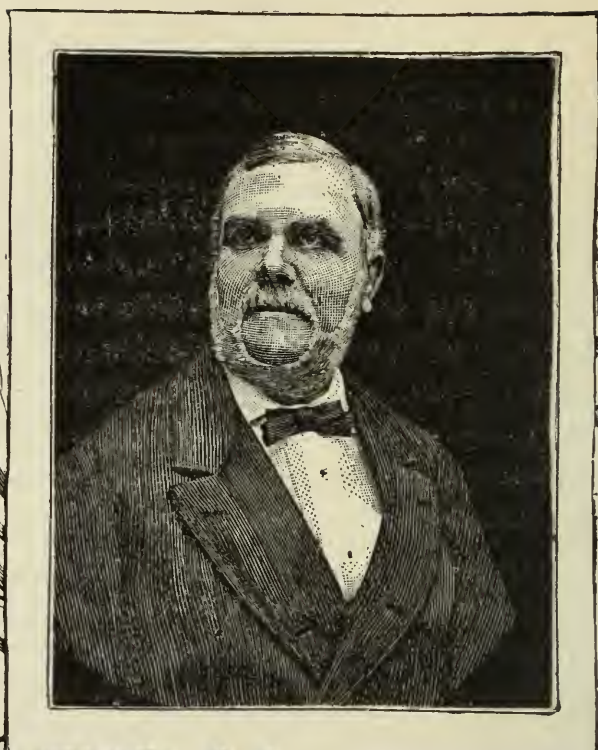
Mais il advint ce que l'on n'avait pas prévu.

Onze années s'étaient écoulées depuis que l'abbé de Musy n'avait consacré le corps du Seigneur. Lorsque le Missel à la main, il voulut s'assurer de la fidélité de ses souvenirs, il s'aperçut qu'il avait oublié la lettre stricte et le détail minutieux des cérémonies du Saint-Sacrifice. Il fut donc contraint, pour en réapprendre la liturgie, de remettre au surlendemain la célébration de la Messe.

La journée de samedi fut employée, sous la direction de l'abbé Antoine, à cette étude nécessaire. Le disciple enseigna le maître.



Sur le soir, un visiteur se présente, un homme de haute taille et aux traits accentués. L'abbé de Musy se souvient d'avoir remarqué, l'avant-veille, à la Grotte, cette tête énergique toute empreinte d'incrédulité douloureuse.



M. ÉMILE PELLEGRIN

— Monsieur l'abbé, lui dit avec émotion l'étranger, vous êtes mon bienfaiteur. Oh! combien je vous remercie!

— Et de quoi donc, monsieur? je ne vous connais point.

— C'est à vous que je dois la foi. Je me nomme Emile Pellegrin; j'habite le Luc, dans le département du Var. Je vivais dans une incroyance totale. Arrivé ces jours-ci à Lourdes pour y conduire ma sœur, je vous ai vu avant votre guérison, traîné sur votre siège roulant, et je vous ai vu après.... A la Grotte, je vous ai entendu. Que vous dirai-je?

La main à qui rien ne résiste a passé sur moi, et je suis allé me confesser, ce que je n'avais pas fait, depuis mon enfance, depuis près de quarante ans. Je vous demande la faveur de me donner demain la sainte communion.

Le ministre de Dieu ouvrit ses bras à ce lointain voyageur, de retour enfin dans la véritable patrie. Il comprit alors que sa guérison était un apostolat, et que Dieu la destinait à ramener à la vérité bien des esprits tâtonnant dans les ténèbres, bien des cœurs hors du vrai chemin....

— Bénissons Notre-Dame de Lourdes ! s'écria-t-il. La grande grâce a été pour vous ! Oui, certes, je vous donnerai la communion ; et il y aura plus de joie au ciel pour ce pécheur qui fait pénitence que pour cent justes qui persévèrent.

XXV

Il était de bonne heure le lendemain, dimanche, lorsque le curé Peyramale frappa à la porte.

— Je viens vous chercher, dit-il. Je vous servirai d'abord la Messe : je la célébrerai ensuite ; et, après moi, ce sera le tour de M. l'abbé Antoine. Ce n'est pas trop de trois prêtres et trois messes pour rendre grâces à Dieu et à Notre-Dame de Lourdes d'un miracle si éclatant !

— Je suis prêt, répondit l'abbé de Musy.

— Partons donc !.... Vous n'avez pas besoin d'amict, ajouta le Curé de Lourdes, en voyant l'abbé de Musy prendre sur la table un petit linge plié : il y en a toujours à la sacristie de la Chapelle.

— J'ai mes raisons de tenir à celui-ci, répondit le prêtre guéri.

Ce jour-là était le onzième dimanche après la Pentecôte.

L'abbé de Musy, revêtu des ornements sacrés, traversa la nef et arriva dans le chœur. A sa droite était le curé Pey-

ramale, celui qu'il appelait son avocat auprès de la sainte Vierge ; à sa gauche l'abbé Antoine.

Une foule pressée remplissait la Crypte. L'abbé Sire, M. Pellegrin, petit Pierre et son père étaient présents à cette fête.

Le célébrant prononça les premières paroles du Saint Sacrifice :

— *Introibo ad altare Dei* ; « Je ferai mon entrée à l'autel du Seigneur.... »

— *Ad Deum qui lætificat juventutem meam*, répondit au bas de l'autel la voix forte du curé Peyramale.

Ceux qui entendaient la voix immortelle de l'Église ne pouvaient s'empêcher d'appliquer aux circonstances extraordinaires dans lesquelles on se trouvait en ce moment, les mystérieuses signifiances des diverses Lectures et Oraisons.

Au milieu de toutes ces âmes unies à la sienne, le célébrant lut le texte de l'Introït : — « Dieu est dans son saint habitacle, et c'est lui qui rassemble dans cette même maison *ceux qui ne font qu'un même cœur....* » (1).

La première Oraison traduisait avec une précision véritablement littérale les sentiments de gratitude croissante qui bouillonnaient au fond du cœur de l'abbé de Musy : *Omnipotens sempiterne Deus, qui abundantia pietatis tuæ et merita supplicum excedis et vota ; effunde super nos misericordiam tuam ut dimittas...* etc. (2); « O Dieu tout-puissant et éternel, qui, par votre surabondante bonté, accordez au delà des mérites et dépassez même les vœux de ceux qui vous prient, répandez sur nous votre miséricorde, afin que.... »

(1) *Deus in loco sancto suo : Deus, qui inhabitare facit unanimes in domo...* (Messe du XI[e] dimanche après la Pentecôte, Introït.)

(2) Messe du XI[e] dimanche après Pentecôte, la Première oraison.

Mais, parvenu à ces mots, il ne peut aller plus loin et s'arrête.... Sa voix s'est affaissée brusquement ; ses yeux, redevenus impuissants, ne lisent plus les caractères du Missel....

Le Curé de Lourdes aussitôt, ému au dedans mais se dominant et calme au dehors comme une statue de bronze, a gravi les marches du Sanctuaire. Se tenant à côté du célébrant, il lui prête le secours de ses yeux et prononce une à une les paroles liturgiques, que l'abbé de Musy répète alors ou plutôt balbutie après lui. Ainsi se continuent les Oraisons, ainsi se disent l'Epître et le Graduel.

Quelles angoisses traversent toutes les âmes ! Une sorte d'agitation se produit dans cette multitude recueillie. La guérison aurait-elle fait quelques pas en arrière ? Cette grâce visible et merveilleuse s'est-elle évanouie tout à coup ? Le miracle n'est-il qu'un mirage ?

Chacun sait qu'après le *Credo*, l'Officiant s'adresse aux Fidèles pour leur souhaiter la venue du Seigneur : *Dominus vobiscum.*

Donc, ayant achevé la récitation du Symbole, l'abbé de Musy dut se tourner vers l'assistance. Et alors apparaît à tous les regards son visage, que bouleverse et qu'illumine la plus douce et la plus rayonnante émotion. Ses lèvres, toutes frémissantes et pouvant à peine parler, ses yeux tout inondés de saintes larmes, expriment l'ivresse intérieure dont son âme est remplie. Et le peuple tressaille, comme à l'intuition du sublime, — car il comprend soudain que ce qui a troublé la vue, ce sont les pleurs de la joie, que ce qui a étouffé la voix, ce sont les sanglots du bonheur : le prisonnier devenu libre, défaillait de félicité.

Le Saint Sacrifice se continue dans l'allégresse.

« Je vous glorifierai, Seigneur, car vous m'avez soulevé de ma misère.... Seigneur, j'ai crié vers vous et vous

m'avez guéri ! » dit l'abbé de Musy, en prononçant les paroles de l'Offertoire (1).

Il distribua ensuite la communion.

Le premier qui reçut le pain de vie fut l'incrédule converti ; après M. Pellegrin, ce fut la miraculée du 14 août ; après elle, l'angélique petit Pierre et les nombreux fidèles qui remplissaient la Crypte.

Cette communion dura près d'une demi-heure. L'abbé Antoine, suivant les pas du célébrant, essuyait à toute minute le front ruisselant de son ami et son visage baigné de larmes.

Lorsqu'il rentra à la sacristie, M. l'abbé de Musy était couvert de sueur, et en maint endroit ses vêtements étaient transpercés, tant avait été puissante l'impression qu'il avait ressentie durant la célébration de « sa seconde *première Messe* ».

Il dépouilla les ornements sacerdotaux et en revêtit le curé Peyramale, qui allait dire la messe au même autel.

L'amict qui avait entouré le cou de l'officiant était tout mouillé ; mais les trois prêtres étaient trop violemment absorbés dans les choses de l'esprit pour songer à ce menu détail de la matière. Bien qu'il y eût là d'autres linges tout blancs et nets, ce fut celui-là que le Curé de Lourdes plaça sur ses épaules. Après la Messe, l'abbé de Musy en fit la remarque :

— C'est sans y faire attention que je vous ai remis cet amict, tout mouillé de ma sueur.

— Qu'importe ? J'y étais à mon aise comme dans le mien : on eût dit qu'il était fait pour moi !

(1) *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me... Domine, clamavi ad te, et sanasti me*, Messe du XI[e] dimanche après la Pentecôte, Offertoire.

— Oh ! reprit l'abbé de Musy, je ne regrette qu'à demi ma distraction. Ce vieux linge usé est une relique : c'était l'amict du Curé d'Ars !...

Et il pensa en lui-même :

— Le Curé de Lourdes devait le porter !...

Mais il ne fit point tout haut cette réflexion, qui eût provoqué quelque réponse orageuse de la part de cette âme, à la fois si humble et si brusque. Le curé Peyramale recevait mal les louanges et regardait de travers quiconque lui en adressait.

XXVI



Tandis que ces choses s'accomplissaient à Lourdes, que se passait-il depuis deux jours à Digoine ?

Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, Mme de Musy, avec une certitude que nous avons appelée effrayante, attendait, pour la fête de l'Assomption, la dépêche qui allait lui annoncer la guérison de son fils.

La matinée cependant s'écoula tout entière sans que cette dépêche arrivât. Le facteur apporta une lettre de Lourdes, écrite par l'abbé Antoine, l'avant-veille : elle parlait seulement de la physionomie générale du Pèlerinage et de l'état, toujours le même, du malade.

Les longues heures de l'après-midi sonnèrent, les unes après les autres : la nouvelle ne venait point. Au moindre bruit qui se faisait, à tous les pas qu'elle entendait dans les vestibules, Mme de Musy avait un éclair de joie, mais la joie tombait vite : rien ! toujours rien ! Néanmoins sa foi tranquille resta longtemps sans se troubler, son espérance sans faiblir. Le soleil disparut à l'horizon : le soir se leva, aussi stérile que le jour ; et la nuit enveloppa dans ses ombres le château de Digoine.

La fermeture prématurée du télégraphe, le 15 août, dans une gare intermédiaire entre Lourdes et Épinac, avait produit ce retard extraordinaire de la dépêche, — expédiée, comme on s'en souvient, immédiatement après le Miracle. Un incident ignoré, une fausse direction, la rupture d'un fil, nous ne savons, devait malheureusement la retarder encore, hors de toute proportion.

Nox nocet. Les insomnies sont fécondes en pensées noires. L'esprit, comme la nature, prend des teintes sombres au milieu des silencieuses ténèbres durant lesquelles les yeux demeurent ouverts....

Le lendemain matin, quand madame de Musy quitta sa chambre, chacun remarqua sa tristesse profonde.

Vers onze heures, le courrier arriva. La lettre quotidienne de l'abbé Antoine était datée du jeudi, vigile de l'Assomption, et ne contenait que quelques lignes sans importance.

Ce jour-là, 16 août, était la fête de Mme de Musy. Il y a parfois, dans les familles, un saint spécial et traditionnel, sous le patronage duquel sont placés tous ceux qui naissent, quel que soit leur sexe. Dans la maison Costa de Beauregard il en était ainsi. Mme de Musy, qui en était issue, se nommait Armance-Geneviève-Marie-*Roch*. Bien que son prénom usuel qui servait à la désigner dans l'intimité, fût « Armance », sa fête se célébrait le jour de Saint-Roch.

On avait, à cette occasion, invité à dîner pour midi M. l'archiprêtre de Couches-les-Mines et son vicaire... La Mère avait compté (nous avons dit avec quelle invincible assurance) que l'on fêterait en même temps la guérison de Victor... Hélas ! un vaste écroulement s'était fait en elle. Ce qui, jusque-là, lui avait semblé certain comme une parole divine, n'était plus que possible, et, par mille côtés, improbable. A la tranquillité de sa foi avaient succédé le doute le plus cruel et l'incertitude la plus douloureuse sur le résultat de tant de prières. La voix intérieure qu'elle avait jugée infaillible l'ayant trompée, elle ne savait plus à quoi rattacher son espérance déçue. Elle voulait croire cependant ; et ses mains, jointes à tout instant, témoignaient qu'elle tentait de se contraindre elle-même à cette foi sans hésitation à qui le Seigneur a promis les miracles. Mais ses efforts étaient infructueux : et, ce qu'elle possédait pleinement la veille, elle essayait, vainement, de le reconquérir... Hier, elle était sur la terre ferme ; aujourd'hui, elle se débattait dans les angoisses désolées d'une mer sans rivage, et elle murmurait tout bas le mot de Jésus dans les affres de l'agonie : «Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?»

Accoutumée à s'oublier elle-même, elle se fit un devoir de tenir compagnie à ses hôtes, et, après le dîner, elle resta au salon, ainsi que M. de Musy, Humbert et Geneviève, avec M. l'archiprêtre et son vicaire.

Symphorien, à l'issue du repas, était allé aux environs. La jeune Marie se promenait dans le parc. M. l'abbé Bourbonne achevait son bréviaire dans une allée de tilleuls.

XXVII

Vers trois heures, Mlle Geneviève sortit pour rejoindre M. l'abbé Bourbonne, ayant besoin de s'entretenir encore, et

de son frère, et de la Grotte de Lourdes, où sa pensée était toujours... Dans le salon, elle n'osait aborder ce sujet devant la tristesse de sa mère.

Au bas de l'escalier qui donne sur l'allée de tilleuls, elle aperçut une femme, étrangère à Digoine, qui arrivait le long de l'avenue. Geneviève s'avança vers elle pour s'informer de ce qu'elle voulait. La femme était envoyée par le Chemin de fer. Elle tendit un pli télégraphique.



Mlle GENEVIÈVE DE MUSY

Le sang de Geneviève afflue à son cœur et il se fait en elle comme un bouillonnement tumultueux. Elle prend la dépêche. Le télégramme venait de Lourdes et portait cette adresse : *A madame de Musy...*

Elle se dirige vers le château et, rencontrant l'abbé Bourbonne :

— C'est peut-être la guérison de mon frère ! dit-elle toute tremblante..C'est la dépêche que ma mère annonçait depuis deux jours ! Je cours la lui porter.

L'abbé Bourbonne regarde l'adresse, lève les yeux au ciel et s'éloigne... Veut-il réfléchir, veut-il recueillir ses forces et prier?

Mlle Geneviève franchit le perron; elle peut à peine marcher. Une réaction de son espérance, une grande crainte l'a saisie tout à coup. Elle redoute que ce ne soit quelque mauvaise nouvelle. « Les dépêches, à Digoine, n'ont, jusqu'ici, annoncé que des morts! » songe-t-elle en elle-même. Et son pas se ralentit. Elle est violemment tentée de briser le cachet, mais elle n'ose, par respect pour sa mère: « Si c'était le Miracle! nulle autre qu'elle ne doit l'apprendre la première... Cette chère mère! elle l'a bien mérité!... Mais pourra-t-elle soutenir une telle émotion?... Les sentiments les plus opposés se heurtent dans son âme. Elle ouvre la porte du vestibule, puis celle du salon. Elle s'efforce de maîtriser sa voix et de la rendre calme:

— Ma mère, dit-elle, on vous demande...

A cette heure de la journée, les pauvres, quand ils n'avaient pu arriver le matin, se présentaient parfois chez la « Bonne Dame ». Comme le Curé de Lourdes, elle avait une « clientèle ». Mme de Musy crut que c'était quelqu'un de ces visiteurs habituels.

— Me voici à l'instant, répondit-elle, ne voulant pas interrompre la conversation de l'un de ses hôtes.

Elle tarda donc quelques minutes à sortir.

Dans le vestibule, Geneviève, fiévreuse, attendait. Craignant de voir sa mère défaillir sous le coup de la brusque impression qu'allait lui causer le seul aspect de la dépêche elle dissimula dans la manche de son vêtement le papier bleu de l'administration télégraphique.

La porte du salon s'ouvre enfin. Mme de Musy est surprise de trouver sa fille seule dans le vestibule...

— Qui me demande? Je n'aperçois personne.

— C'est une femme... Elle est à la cuisine.

Et, cela disant, Geneviève avance un fauteuil.

— Asseyez-vous là un moment...

— M'asseoir ?... répond Mme de Musy étonnée, et ne comprenant rien au je ne sais quoi d'étrange qu'il y a dans la physionomie et dans l'accent de sa fille.

— Je vous en prie, maman, asseyez-vous ! reprend celle-ci avec une insistance suppliante.

— Mais qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? répète alors Mme de Musy, en cédant à la pression qui lui est faite et s'asseyant.

— Voici une dépêche pour vous. Elle est de Lourdes.

La mère la saisit, mais sans rompre le cachet. Elle la tient serrée dans ses mains convulsives. Haletante et pouvant à peine parler, elle prononce cependant ces mots :

— C'est la guérison de Victor ! O mon Dieu ! quelle grâce ! il est guéri ! il est guéri !

— Ma mère ! ma mère ! je vous en conjure, ouvrez la dépêche ! s'écrie Geneviève épouvantée.

Les doigts agités ont peine à briser l'enveloppe.

Elle regarde, elle lit : et, par un phénomène extraordinaire, sa parole devient ferme :

« *De Lourdes, 15 août.* — Vive Marie ! M. de Musy est guéri à huit heures, matin. — Antoine. »

Elle se lève, elle rentre au salon, tenant toujours le télégramme dans sa main droite, tournée vers le ciel. La majesté de son visage est incomparable, son regard est transfiguré. Les cordes les plus sublimes de la nature humaine, l'adoration, la gratitude, l'amour maternel, vibrent dans l'éclat de sa voix :

— Victor est guéri ! c'est la délivrance de mon fils ! c'est le triomphe de la Mère de Dieu !

Le père, muet de bonheur, fait un geste pour bénir le Tout-Puissant, et des larmes silencieuses coulent sur les joues du vieillard. Des exclamations de félicité délirante

traduisent les impressions d'Humbert. Les deux prêtres sont bouleversés. Accourant du dehors, la jeune Marie, qui avait si souventes fois soigné, distrait et égayé son oncle, tressaille et bondit de contentement, comme jadis David devant l'arche sainte.... L'abbé Bourbonne est entré aussi, et toutes ces âmes ne sont qu'une seule âme.

Mme de Musy est demeurée debout... Mais voici que ses traits s'affaissent. Elle devient d'une pâleur extrême, toute blanche comme un linceul.

— Ma mère, qu'avez-vous?

— Oh! ce n'est rien. C'est la joie, dit-elle en souriant. C'est mon cœur qui bat de bonheur!... Oh! comme il bat vite!... Quelle grâce! Vingt ans de maladie, toute une vie d'infirmité, tous ces maux incurables, disparus sur un mot de Notre Dame de Lourdes! Remercions Dieu! remercions la sainte Vierge! A genoux!...

M. Humbert entonna le *Magnificat*.

Mme de Musy voulut faire part, elle-même, de la nouvelle à tous ses serviteurs.... Elle embrassa la vieille Claudine, les femmes de chambre, les plus humbles servantes. Puis elle sortit, elle alla chez le jardinier : « Mon fils est guéri ! »

Sa joie surabondait; elle avait besoin de la crier, de la faire déborder, de la répandre.

Le soir, la chapelle de Digoine ne put contenir l'affluence qui commençait à remplir le château. Tout le pays connaissait déjà le bienfait de Dieu. L'abbé Bourbonne prêta la grande voix de l'Église à la gratitude universelle : *Te Deum laudamus! Te Dominum confitemur!*

En sortant de la chapelle, Mme de Musy fut prise de nouveau par cette pâleur subite qu'elle avait eue quelques heures auparavant au salon. Et, comme alors, elle répondit encore :

Ce n'est rien !... C'est la joie... C'est mon cœur qui bat de bonheur... Ce n'est rien !...

Ce n'est rien ! — Ah ! pauvre mère, la joie est quelque chose. Elle peut, hélas ! ainsi que la douleur, briser notre fragile nature. Et le cœur qui bat trop vite peut finir par se rompre sous le poids soudain de la félicité !

Mme de Musy venait de ressentir la première atteinte de la maladie qui devait, non point d'une façon immédiate, mais, à la suite d'un certain temps, lui ouvrir les portes du Ciel.

Le médecin, M. le docteur Bidault, fut mandé.

— Hélas ! dit-il, elle ne pourra plus désormais quitter le lit ou le fauteuil !...

— Le jour de l'Assomption m'eût trouvée préparée, répéta plusieurs fois Mme de Musy. J'attendais la dépêche. Mais le lendemain, je ne l'espérais plus.

Elle ne permit point que l'on instruisît son fils Victor du contre-coup qu'elle avait reçu de sa guérison :

— Je veux, dit-elle, que rien ne trouble, aux pieds de Notre Dame de Lourdes, ni son bonheur, ni son action de grâces !

XXVIII

M. l'abbé de Musy et son fidèle Achate quittèrent la cité bénie le jeudi 21 août, après avoir fait leurs adieux au curé Peyramale, à M. Pellegrin, à l'abbé Sire, à petit Pierre, aux amis qu'ils avaient, en quelque sorte, reçus des mains mêmes de Notre Dame de Lourdes.

Quel que fût son profond désir de revoir Digoine et ses chers habitants, ce ne fut pas sans larmes abondantes que

le paralytique guéri s'arracha à sa dernière prière, devant les Roches de Massabielle.

Il avait, ainsi qu'il se l'était promis, choisi pour la chapelle de sa famille, la magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes, qui, la première, avait frappé son regard, au moment de son douloureux débarquement dans la maison de la rue de la Grotte :

— Que Notre Dame de Lourdes, dit-il, soit désormais la patronne de notre foyer !

Les deux pèlerins partirent vers six heures du matin et voyagèrent toute la journée sans interruption, jusques à Cette, où ils couchèrent.

Nous ne raconterons ni la stupeur des employés du chemin de fer ou des gens d'hôtel, reconnaissant dans ce prêtre, à l'allure vive et forte, le malheureux et inerte infirme qu'ils avaient si péniblement transporté à bras, deux semaines auparavant ; — ni l'émotion de l'assistance chrétienne dans l'église Saint-Joseph de Cette, lorsque, pendant qu'il célébrait la messe avant de reprendre le train, le bruit se répandit parmi les Fidèles que c'était là l'homme miraculeusement guéri par la sainte Vierge ; — ni la peine qu'il eut à s'échapper de cette ville et à se dérober à une ovation. Comme lui-même, nous refusons de nous attarder aux incidents de la route ; comme lui, nous sommes pressés de courir à toute vapeur : nous avons hâte de retourner à Digoine.

XXIX

Le vendredi, M. Humbert de Musy, quoique plus souffrant encore que de coutume et se mouvant avec difficulté, quitta Digoine dans la soirée, et se trouva à la gare de Chagny bien avant l'heure du train.

Il lui semblait qu'il allait s'éveiller d'un rêve extraordinaire.

Malgré les lettres de Lourdes, malgré toute évidence morale, il se sentait, en dépit de lui-même, envahir par cette incrédulité à laquelle ne put échapper l'apôtre Thomas se refusant à tout témoignage.

— Le voir marcher ! le voir marcher ! oh ! non, c'est impossible !... Sans doute, en m'apercevant, il va ramasser toutes ses forces.... Ah ! si, à l'écart et sans qu'il me sût là, il m'était permis de suivre de l'œil ses mouvements naturels !

Et, dans ce but, il résolut de rester dans le bureau du chef de station et d'assister ainsi, perdu dans l'ombre d'une encoignure, à la descente des voyageurs.

Le roulement lointain des roues d'acier sur les rails de fer se fit entendre ; la cloche sonna ; les employés se précipitèrent ; et, à travers les ténèbres de la nuit, apparurent les reflets flamboyants



de la locomotive qui s'arrêta, docile, en face de la gare vivement éclairée.

La résolution de M. Humbert ne peut tenir contre l'anxieuse impatience dont il est dévoré, et d'un pas, à la fois rapide à cause de son empressement et pénible à cause de ses douleurs, il s'avance sur le quai du débarcadère. Mais déjà, de l'autre extrémité du train, le regard perçant de son frère l'a reconnu. Descendant avec agilité de son wagon, l'abbé de Musy est accouru et le presse dans ses bras.

— Humbert !

— Victor !

Étreinte pleine de larmes.

— Quel bonheur ! Oh ! quel bonheur de te voir guéri !

— Oh ! mon pauvre Humbert, que je voudrais que ce fût toi !

— Non ! non ! oh ! certes, non ! Et comme Dieu, cher frère, a mieux choisi !... Ta vie est mille fois plus précieuse que la mienne ! Que de bien tu vas faire !

Pendant que l'on transportait les malles, les deux frères s'assirent sur un banc, hors des salles d'attente.

— Et notre père ? et notre mère ? et ma sœur ? et tes enfants ? Je vais donc vous revoir tous !... Il va falloir presser les chevaux.

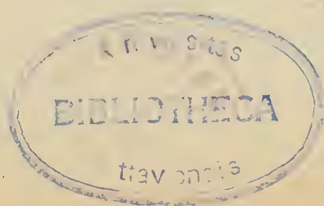
— Mais, mon cher Victor, nous ne pourrions être à Digoine avant une heure du matin, reprit Humbert.

— Eh ! bien, qu'importe ?

— C'est que notre mère est un peu souffrante.

L'abbé de Musy eut un tressaillement.

— Rassure-toi ! se hâta d'ajouter Humbert, il ne s'agit que d'un léger malaise. La nouvelle de ta guérison et de ton retour l'a agitée, et elle a mal dormi hier. Il lui faut une nuit bien tranquille, que notre arrivée troublerait. Nous allons coucher ici, à l'hôtel, et partir demain dès le point du jour.



Devant les paroles d'Humbert, l'abbé de Musy n'eut aucune inquiétude.

XXX

Au moment où, le samedi matin, ils traversaient Couches-les-Mines, M. le docteur Bidault, qui habitait cette petite ville et qui attendait les voyageurs au passage, vint féliciter son ancien malade et demanda à monter dans la voiture, pour prendre part, disait-il, au bonheur de la famille.... Le lecteur devine que le vieux médecin craignait pour Mme de Musy le second coup de joie foudroyante qu'allait recevoir son cœur, et qu'il tenait à être présent pour toute éventualité.

La calèche suivait, au galop des chevaux, le chemin de Digoine. On connaissait cette calèche dans le pays et on savait qu'elle ramenait le paralytique guéri, celui qu'on appelait « le bon monsieur Victor ». Tous ceux qui la rencontraient, tous ceux qui, travaillant aux champs ou aux vignes sur le bord de la route, apercevaient la physionomie radieuse du prêtre, levaient les bras au ciel, poussaient des exclamations, faisaient entendre des vivats. L'abbé de Musy les saluait de la main, de la voix, du sourire :

— Oui, mes amis, c'est bien moi ! et je suis tout à fait guéri !

Mais on ne s'arrêtait jamais. Outre que chacun comprenait la hâte des voyageurs, M. Humbert avait donné ordre de ne faire aucune halte, quoi qu'il advînt, de peur que l'on ne prononçât quelque mot imprudent sur l'état de Mme de Musy. Il voulait que son frère goutât dans toute sa douce saveur l'allégresse universelle.

Les fermiers, les domestiques du dehors, tout le vaste personnel des exploitations agricoles, s'étaient portés au-devant de la voiture. Un grand nombre d'entre eux, mal

informés de l'heure de l'arrivée, étaient restés toute la nuit à attendre. Plusieurs s'agenouillèrent au bord de la route quand la calèche passa ; et l'abbé de Musy, répondant à leur désir, les bénit avec simplicité.

Tout à coup les lignes austères du château de Digoine se profilèrent à l'horizon : les sombres murailles, la haute tour, les chênes séculaires. L'abbé de Musy fondit en larmes et avec lui le compagnon fidèle de son pèlerinage :

— Voilà Digoine !...

Ils étaient de retour après leur miraculeuse odyssée !

Un long silence se fit.... Sur un signe de M. Humbert, le cocher avait ralenti le pas des chevaux. A mesure que l'on s'approchait, tout devenait plus distinct.

— Qu'est-ce donc ? demanda vivement l'abbé de Musy, les volets de la chambre de notre mère sont fermés....

Humbert lui prit la main.

— Cher Victor, notre mère est souffrante comme je te l'ai dit, mais un peu plus que je ne te l'ai dit. Elle garde le lit, et les volets sont fermés pour empêcher qu'elle n'entende les bruits extérieurs.

Et il fit connaître à son frère toute la vérité...



M. HUMBERT DE MUSY

La guérison du fils avait produit le mal de la mère ! Au sein de l'angoisse, la mère avait été frappée par la joie comme par une épée. Et voici que dans toutes les exubérances de la plus pure

félicité, le fils était atteint par le glaive de la douleur !... O mystères de la Providence !...

XXXI

Arrivé à la grille du parc, l'abbé de Musy commanda d'arrêter et descendit de voiture : il voulut parcourir à pied et le front découvert l'ombreuse avenue que ses ancêtres avaient plantée et par laquelle il allait rentrer, — à la suite d'événements si extraordinaires, — dans ce temple domestique et béni que l'on nomme la Maison paternelle.

Mais déjà on avait aperçu celui que tous attendaient.

— Courez ! courez à lui ! avait dit la Mère.

Et à peine avait-il fait quelques pas, que son vieux père, sa sœur, sa nièce, son neveu, étaient dans ses bras.

Vous vous souvenez, lecteur, de cette scène touchante, esquissée par Notre-Seigneur dans la divine parabole de l'Enfant prodigue. Le père, qui allait souvent sans doute sur le chemin où l'ingrat avait disparu, a de loin reconnu son fils dans le misérable en haillons qui s'avance le front courbé. Et il accourt, et il l'étreint sur son cœur ; et inclinant sa tête blanchie sur l'épaule du jeune homme, il embrasse en versant des pleurs son enfant reconquis.

Tel, mais avec un sentiment auquel ne se mêlait aucune amertume, tel le vieux comte de Musy pressa Victor sur sa poitrine, s'écriant, lui aussi, au milieu des larmes : « Mon fils était perdu et le voilà retrouvé ! Mon fils était mort et il est ressuscité ! »

Mais il n'était pas besoin d'aller quérir la robe de fête !... La Vierge Marie elle-même avait pris soin de le revêtir de la robe sans pareille : la robe de santé et de force, la belle robe de la Vie. Les pieds, jadis infirmes, étaient agiles ; les

yeux, jadis sans lumière, rayonnaient. Au lieu d'être parti dans le péché et de rentrer dans l'humiliation comme le Prodigue, Victor était parti dans la souffrance héroïquement supportée, dans l'humble patience et dans la supplication, et il rentrait dans la gloire.

Le père s'appuie sur le bras de son fils. Ce groupe est devenu un cortège. Frémissant d'une émotion indicible, le triomphateur a franchi le seuil du château paternel. Sur son passage la haie des serviteurs accourus le regarde marcher : toutes les âmes en quelque sorte se penchent vers lui. Mais nul n'ose ni s'approcher, ni parler, ni baiser le pan de ses vêtements.... Un religieux respect contient tous les élans : le paralytique guéri s'avance vers la chambre de sa mère.

XXXII

La porte s'est ouverte au bruit de ses pas.

Mme de Musy est étendue sur son lit de douleur. Pâle et comme mourante, mais illuminée par une céleste béatitude, elle tend vers son fils ses bras avides de lui.

Il est auprès d'elle. Faisant passer toute son âme dans le baiser de ses lèvres, il est tombé à genoux devant la couche maternelle, comme devant l'autel du sacrifice où repose le corps des Saints....

— Mon fils, dit-elle d'une voix dont rien ne peut traduire l'harmonieuse suavité, mon fils, tu étais déjà l'enfant de Marie. Tu l'es encore plus aujourd'hui. Elle sera à jamais ta protectrice, ta force et ta consolation.... Ah ! ajouta-t-elle en souriant, je ne serai point jalouse d'une telle Mère !

L'abbé de Musy s'était relevé, et tenait dans sa main la main de la Femme forte, celle-ci ne pouvait se lasser de contempler, dans toute la splendeur de la vie nouvelle qu'il rapportait de Lourdes, son enfant de prédilection. Pour lui,

son cœur se serrait à la vue de sa mère; et il se demandait, non sans une vague terreur, quel était le prix de la grâce inouïe qu'il avait reçue du ciel. Elle devina ses pensées :

— Ne crains rien, Victor ! ta guérison va me faire vivre.

Filtrant à peine à travers les volets fermés, un jour discret éclairait cette scène incomparable que nous voudrions voir immortalisée par l'art, et qui est si bien faite, en vérité, pour tenter le génie d'un grand peintre.

Autour de la mère malade et du paralytique miraculeusement dressé sur ses pieds, se détachent les physionomies les plus diverses. Le père courbé par l'âge et incliné sur le bois du lit, considère ces deux êtres bien-aimés, partageant à la fois, et dans toute sa douceur, le ravissement de la malade, et dans toute leur amertume, les angoisses du prêtre guéri. A son côté, Humbert de Musy, le corps endolori et le front radieux, bénissant le Seigneur. Puis Geneviève, les mains jointes et ployant comme un roseau, sous le poids de ces émotions écrasantes. Là, le jeune Symphorien et sa sœur Marie, bouleversés par la joie, par l'étonnement, par le sentiment de l'extraordinaire. Ici, debout auprès de sa maîtresse, la vieille Claudine émue, elle aussi, jusqu'au fond des entrailles, mais nullement troublée par ce spectacle qui ne surprend point sa foi.

A l'arrière-plan, se pressant contre la porte de la chambre, les domestiques, les servantes, les fermiers, forment un groupe compact dont les têtes s'échelonnent pour voir.

L'abbé Antoine, le compagnon du vainqueur, le témoin personnel de l'événement prodigieux, est le second centre de tous les regards, de toutes les muettes interrogations. Il répond à cette curiosité sacrée : il raconte, au milieu des larmes, les détails que tous veulent connaître. Il fait passer sous leurs yeux, et le curé Peyramale, et petit Pierre, et l'abbé Sire ; et la guérison à la Crypte, et le *Magnificat* de

la Grotte, et la conversion de l'incroyant, et la seconde « première messe ».

Écoutant ces épisodes du drame et assistant à son dénouement, le docteur Bidault est pétrifié par la stupeur. Le vieux médecin, tout pensif, dirige tour à tour l'anxiété de ses yeux, et sur Victor de Musy, et sur l'image du Dieu Rédempteur, appendue au mur. Il tente de palper l'Invisible. Il voudrait pénétrer les secrets de Dieu....

Oui, en vérité ce serait là un admirable tableau !

XXXIII

La vieille Claudine ayant dû sortir un instant, afin d'aller quérir quelque tisane, tous ceux qui étaient dans l'antichambre s'empressent tumultueusement autour d'elle pour avoir de ses lèvres le récit qu'elle vient d'entendre et qui n'était parvenu jusqu'à eux que par paroles insaisissables. Mais elle est comme étouffée par son émotion contenue, et il lui est impossible de dire quoi que ce soit d'une façon suivie. Résumant toutes choses avec une concision peu habituelle à son sexe et tout à fait digne de César, elle lève vers le ciel ses mains éperdues et ne peut que



CLAUDINE

prononcer ces trois mots : « Il voit ! Il est debout ! Il marche ! »

Durant toute la journée, le château de Digoine fut visité et pour ainsi dire assiégé par les populations environnantes. Chacun voulait contempler l'homme du Miracle.

L'abbé Antoine pouvait à peine satisfaire aux mille questions dont il était assailli. A la prière de M. Humbert, il écrivit en hâte une relation sommaire du fait surnaturel accompli à Lourdes, relation qui fut envoyée aux membres lointains de la famille, à quelques amis, et communiquée plus tard aux journaux.

XXXIV

Le 8 décembre suivant, en la fête de l'Immaculée-Conception, M. l'abbé de Musy et son frère Humbert se rendirent à Lourdes en action de grâces et firent enchâsser dans le sol de la Grotte une plaque commémorative de la miraculeuse guérison du 15 août (1).

Mgr Langénieux, qui venait d'être récemment promu à l'évêché de Tarbes, se trouvait en ce moment au sanctuaire de Marie. Il désira voir le prêtre qui avait reçu, quelques mois auparavant, une grâce si éclatante. Le prélat annonça l'intention de faire une enquête canonique et la commença même par un questionnaire, auquel M. l'abbé de Musy dut répondre par écrit, après avoir, à genoux et la main étendue sur le saint Évangile, prêté le serment de ne dire que la vérité.

(1) Voici le texte de cette inscription :

SURGE ET AMBULA (Luc, V, 23)
VICTOR-MARIE DE MUSY, PRÊTRE
DU DIOCÈSE D'AUTUN
GUÉRI LE 15 AOUT 1873

Le paralytique guéri était saintement avide de tout ce qui touchait à Notre Dame de Lourdes, de tout ce qui se rapportait au mémorable événement dont le souvenir allait désormais remplir sa vie entière. Comme tout le monde, il cueillit çà et là quelques-unes des plantes qui avoisinent le lieu béni, poussant naturellement, ou semées jadis par le curé Peyramale sur le bord des lacets et les rives du Gave....

Avouerons-nous toutes choses ? Bien que les administrateurs de l'Œuvre eussent fait écrire en gros caractères devant la Grotte : « Il est défendu de rien emporter », il advint, nous a-t-on raconté, que par une froide et ténébreuse nuit de décembre les deux frères parvinrent à détacher (sans doute sous les auspices du Bon Larron) quelques fragments des Roches Massabielle. . . . .

. . . .

Ils repartirent pour Digoine.

Nous pourrions terminer ici le récit de ce long épisode. Toutefois, nous nous tromperions fort sur le sentiment de ceux qui nous lisent, s'ils n'éprouvaient pas le besoin de savoir ce que le prêtre guéri a fait de sa vie ressuscitée, et aussi ce que sont devenus quelques-uns des personnages que nous avons rencontrés dans le cours de cette histoire et que nous avons appris à aimer.

XXXV

Au milieu de ses joies et de ses émotions, le cœur de l'abbé de Musy avait gardé vif et tendre le souvenir du compagnon d'infirmité qu'il avait rencontré à la Crypte, du bon et innocent petit Pierre.... Dès son retour à Digoine, il avait écrit au père pour s'informer de l'angélique enfant. L'état du jeune malade était toujours le même. Il souffrait

cruellement. Plusieurs mois s'étant cependant écoulés depuis ce moment, l'abbé de Musy, inquiet, écrivit encore. La réponse du père fut celle-ci :

« Siros, le 28 janvier 1874.

« Monsieur l'Abbé, vous demandez des nouvelles de mon cher enfant.... Il n'est plus de ce monde. Il a rendu son âme à Dieu, et est allé au ciel, le 21 octobre, après avoir reçu les derniers sacrements. Avant de mourir, il me dit de nous souvenir de lui, et que lui à son tour ne nous oublierait point.

« Depuis notre retour de Lourdes, sa vie a été un vrai martyre. Quelque temps avant sa mort, il fut pris par une enflure qui peu à peu envahit tout son corps, grossissant les jambes et la poitrine. — « Papa, me dit-il, je ne puis plus « respirer. » Toutes les personnes qui étaient là me dirent : « Il va finir ». Je répondis que non. Et l'idée me vint de prendre de l'eau de Notre Dame de Lourdes et de frotter son pauvre corps avec une éponge. Et à mesure que l'eau miraculeuse mouillait la peau, l'enflure disparaissait, et le corps et les membres reprenaient leurs proportions naturelles. Puis le mal l'envahissait de nouveau. Pendant trois fois, nous avons fait la même chose. Trois fois l'enflure a disparu immédiatement par l'eau de Lourdes, et trois fois elle est revenue ensuite. Et c'est ainsi que Dieu nous a fait connaître sa volonté. En nous montrant qu'il entendait notre prière, et qu'il pouvait le guérir, il nous a fait voir clairement que s'il ne le faisait point, c'est qu'il réservait à notre enfant une autre vie meilleure. Et c'est pourquoi, monsieur l'Abbé, je viens de vous dire qu'il est allé au ciel. Dieu l'a voulu ainsi : Dieu soit loué !

« Pierre Rochon. »

Durant le cours de ces pages, nous avons fait pénétrer nos lecteurs dans la pensée et dans l'existence intime d'une

noble famille chrétienne, portant un des plus aristocratiques noms de Bourgogne. Et voici que nous rencontrons, dans l'échoppe d'un cordonnier de village, des sentiments qui ne le cèdent en rien en sublimité à ceux de la patricienne maison : tant la Religion, se jouant des différences ou des dissonances d'ici-bas, élève au même diapason les âmes de l'illettré et du savant, du misérable et du grand seigneur, tant elle les fait vibrer à la même tonalité et harmonise leurs accents dans le plus magnifique unisson. Les Mages et les Bergers chantent un même *Hosanna !*

XXXVI

Bien que Mme de Musy eût été frappée d'un coup irrémédiable par la joie du Miracle, il plut à Dieu de la laisser encore quelque temps sur la terre pour qu'elle eût, dès ici-bas, la consolation de voir l'aurore de l'apostolat de son fils, et pour que, comme aux jours lointains où il s'éveillait à la vie, elle pût en sa vieillesse se réjouir également aux premiers pas de sa naissance nouvelle.

De toutes parts, dans le diocèse, on appelait l'abbé de Musy pour qu'il racontât lui-même devant le peuple chrétien l'étonnante histoire de sa guérison.

A Paris on voulut l'entendre.

Il parla à Notre-Dame-des-Victoires... L'exposé de cet événement merveilleux, la minutieuse analyse des circonstances qui l'avaient préparé et entouré, rendaient manifeste l'acte de la main divine ; et partout cette parole émue, témoignant de ce qui s'était accompli, pénétrait l'âme des auditeurs, et les faisait entrer dans la route du ciel. La nature humaine est plus accessible aux faits palpables qu'aux idées spéculatives, à un simple récit vivant et vrai qu'à une savante dissertation. De là ces résultats extraordinaires.

L'abbé Antoine prêchait aussi en diverses églises, avec semblables fruits d'édification, la gloire de Notre Dame de Lourdes et la guérison de M. de Musy....

XXXVII

Depuis de longues années, cependant, Mme de Musy avait pour confesseur un très vénérable prêtre, homme d'ardente piété et de rare savoir, M. l'abbé Genty, aumônier des Carmélites d'Autun. C'était pour elle une longue et douce habitude de lui ouvrir tout son cœur et de lui demander fréquemment, au saint Tribunal, le secours de ses avis pour l'incessant labeur auquel elle avait si vaillamment travaillé dès sa tendre jeunesse : celui de se rendre de plus en plus digne du ciel.

Or, M. Genty, ayant été appelé par son évêque, Mgr Perraud, aux fonctions de vicaire général du diocèse, Mme de Musy, malade et dans l'impuissance de sortir de Digoine, avait scrupule de déranger, pour l'appeler à son chevet, ce bon et excellent prêtre, accablé d'occupations multiples. De sorte que, discrète en cela comme en toutes choses, elle se privait souvent des entretiens et des consolations dont sa sainte âme éprouvait le besoin.

Un jour elle lui écrivit pour solliciter une visite et l'envoya chercher en voiture.

Lorsqu'il fut introduit dans sa chambre, l'abbé de Musy s'y trouvait.

— Mon Père, dit-elle, j'ai voulu vous consulter une dernière fois sur une nouvelle phase de ma vie de chrétienne, sur un acte important dont j'ai conçu le dessein.

L'abbé de Musy fit le mouvement de se retirer. Elle l'arrêta d'un mot :

— Tu peux rester, tu dois rester.

Sa physionomie grave et solennelle faisait pressentir de sa part l'accomplissement de quelque résolution d'un ordre exceptionnel.

— Mon Père, continua-t-elle, en vous-même et devant Dieu, persistez-vous à croire et à décider que je puisse, en tant que pénitente, avoir confiance en mon fils, l'abbé Victor de Musy, et le choisir désormais pour mon confesseur et mon directeur ?

— Oui, répondit le prêtre ; et je remets dès ce moment à ce fils la conscience de sa mère.

Mme de Musy regarda alors avec une indicible expression l'enfant qu'elle avait mis au monde et donné à Dieu. Il était tombé à genoux et sanglotait.

— Mon fils, dit-elle, à partir de cette heure, tu seras mon confesseur : et c'est avec toi que je traiterai des affaires de mon âme et de mon éternité. Je serai ton enfant spirituelle et je t'obéirai comme à mon Père.

XXXVIII

Quelques saisons se passèrent ainsi, d'une douceur incomparable. La maladie de Mme de Musy restait stationnaire, et on éloignait la crainte de toute fatale isssue. Prêchant, dans le diocèse et hors du diocèse, l'évangile de sa guérison, l'abbé de Musy poursuivait ses courses apostoliques. Puis il rentrait au vieux château de Digoine. Sa mère, à chaque retour de ces prédications, se réjouissait des belles gerbes de conversions qu'il avait à présenter au Seigneur : ses missions étaient des moissons.... Et les jours s'écoulaient rapides comme s'écoulent rapides les jours heureux.

Le bonheur cependant n'est ici-bas qu'une halte. Là-haut seulement il sera une permanente demeure. A peine le voya-

geur a-t-il repris des forces et s'est-il reposé un instant dans les joies d'une félicité passagère, qu'il entend sonner l'heure du travail et des peines, peines et travail qu'il faut bénir, puisque ce sont là les échelons successifs de notre graduelle ascension vers notre Père céleste, qui nous dirige mystérieusement par les voies cachées de sa Providence et qui nous attend au bout du chemin.

Il était à prévoir que, dans la pénurie de prêtres dont le diocèse d'Autun était affligé, l'Évêque pourrait avoir besoin de confier à M. l'abbé de Musy un poste fixe et régulier. Arrêtant parfois mélancoliquement sa pensée sur cette hypothèse, la Mère rêvait alors pour lui les fonctions d'aumônier de couvent, fonctions qui laissent quelque loisir et qui convenaient à la haute spiritualité de son fils, à son penchant pour la retraite, à son amour de l'étude.

Emprisonné pendant tant d'années dans la maladie et l'infirmité, comme dans une cellule claustrale, qui l'avait séparé du monde, accoutumé par suite et comme voué à la vie contemplative, l'abbé de Musy eût été effrayé de se voir jeté dans la militante existence du ministère paroissial. Le temps n'est plus où le pasteur du troupeau, tranquillement assis à l'ombre de la Croix et méditant les pages du Bréviaire, pouvait garder en paix, et presque sans effort, ses ouailles soumises. Hélas ! les brebis fidèles sont rares ; les brebis égarées, innombrables ; les agneaux sont devenus des béliers ; les loups courent sus à la bergerie et au berger ; l'irréligion a envahi les peuples ; les passions hostiles ont gagné les autorités, les administrations et les puissances...

Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, que les fatigues ou les dangers eussent fait reculer en quoi que ce soit le courage du bon prêtre ; mais son humilité n'ignorait point que la volonté, même la meilleure et la plus ardente, a besoin d'expérience ; et il eût considéré comme téméraire, au sortir de sa longue solitude, de se jeter présomptueusement parmi

ces difficultés pratiques, auxquelles rien dans sa vie ne l'avait directement préparé, et dont les prêtres les plus zélés ne parvenaient pas toujours à triompher. A l'époque même où nous porte notre récit, il n'était bruit dans tout le pays que des circonstances impérieuses qui avaient contraint le curé d'une des villes importantes du diocèse, le curé de Chagny, à renoncer à sa paroisse et à donner sa démission.

Le fait de cette démission du curé de Chagny avait beaucoup impressionné l'abbé de Musy. Bien qu'il ne se sentît menacé, pour ses débuts dans le sacerdoce actif, que d'un simple vicariat ou de la modeste cure d'un village, il s'effrayait cependant, et se disait, non sans justesse, que celui qui n'a jamais manié une rame peut tout aussi bien échouer sa barque contre le tronc d'arbre d'un petit étang que sur les récifs d'un grand lac.

Mgr Perraud, évêque d'Autun, connaissait ces dispositions, ces humbles désirs et ces vœux.

XXXIX

Sur la fin de septembre, le vendredi 25, M. l'abbé de Musy fut mandé à l'évêché. Il sortit très ému et presque bouleversé de son entretien avec Sa Grandeur.

Que s'était-il donc passé ? Une lettre de l'Évêque datée du surlendemain, et adressée au prêtre guéri, va nous l'apprendre.

« Évêché d'Autun, le 27 septembre 1874.

« Cher monsieur l'Abbé,

« Je me suis acquitté, on ne peut plus consciencieusement, de la promesse que je vous ai faite vendredi. J'ai répété au Conseil, sans en rien retrancher ou affaiblir, les

objections que vous m'avez présentées ; et, bien qu'à mon corps défendant, je me suis constitué l'avocat de votre cause. Mais je l'ai perdue, et les membres du conseil épiscopal, plus aptes que moi à juger cette question, ont déclaré que M. l'abbé de Musy, dont ils savent toute la filiale obéissance à son évêque, devait incliner la tête et plier les épaules.

« Nous comptons donc lui confier la paroisse de Chagny, et nous aurons soin de le faire seconder par un bon vicaire.

« Si je vous fais de la peine en insistant, mon cher abbé, vous voudrez bien me pardonner ; et Notre Dame de Lourdes saura bien, je l'espère, justifier le choix que nous avons fait.

« Veuillez agréer tous mes dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

« † ADOLPHE-LOUIS, *Évêque d'Autun.* »

Cette lettre produisit le plus profond émoi et les impressions les plus diverses dans la patriarcale famille de Digoine.

Le père, qui avait craint peut-être qu'une aumônerie de couvent ne fût pour son fils le vestibule du cloître, n'accueillit point sans satisfaction la décision épiscopale. De même Humbert, qui voyait dans cette nomination à l'un des postes les plus difficiles du diocèse un témoignage de haute estime pour les vertus et les capacités de son frère.

Mais bien différents étaient les sentiments qui s'agitaient dans le cœur de Mme de Musy et dans l'âme de Victor. Au premier moment, tous deux furent atterrés : le Prêtre, par la pensée de son insuffisance ; la Mère, par la perspective de la séparation. Les quatorze mois qui venaient de s'écouler avaient été pour Mme de Musy la délicieuse oasis de sa vie. Elle s'était laissée aller à se reposer pleinement dans cette béatitude anticipée, elle s'était comme endormie dans les délices presque célestes de cette idéale existence avec son fils ressuscité, devenu son Confesseur et son Père....

La Femme forte, paraît-il, se sentit faiblir un instant. Mais ce ne fut qu'un instant, — à peine quelques heures de trouble violent et de combat intérieur, — le temps de se vaincre, fallût-il en mourir, et de gagner une palme nouvelle.

La vaillante Chrétienne releva le courage de son fils, abattu et accablé de tristesse. Elle s'était dit à elle-même et elle lui répéta le mot qui fait les saints, les vrais héros et les martyrs : Dieu le veut !

— Oui, Victor, Dieu le veut ! Notre Dame de Lourdes ne t'a point guéri pour le repos, mais pour le labeur, non pour moi ni pour toi, mais pour ce peuple. Elle t'envoie vers lui et te donnera la force.

Ainsi parla la Mère, faisant passer dans le cœur de son fils tout ce qui était en elle-même. Elle l'avait nourri de son lait ; elle le nourrissait de son âme.

Mlle Geneviève était absente de Digoine depuis quelques jours.

Citons ici la lettre que son frère lui écrivit la semaine suivante, et qui laisse voir le fond admirable de ces natures limpides.

« Ma chère sœur, lui disait-il, j'ai encore revu Monseigneur. Il a été très bon. Je lui ai parlé de moi avec une franchise qui me donne la paix du cœur ; mais son Conseil et lui ont la pensée *absolument arrêtée* de me placer à Chagny.

« Cette nomination, je le vois, est l'œuvre de la sainte Vierge : il m'est impossible d'en douter. Notre bonne Mère d'en-haut veut éprouver ma foi et mon cœur. Je suis à Elle pour faire tout ce qu'elle voudra. L'humiliation comme l'honneur, la paix ou le trouble, les peines ou la joie, je dois être prêt à tout.

« Tous attendent de moi la sainteté : — l'évêque, les paroissiens, les quinze curés de mon canton, le clergé du diocèse et les administrations civiles. Notre Dame de Lourdes

me laisse en pleine eau : Elle seule peut me faire arriver au port. Ma confiance en Elle doit être aveugle et sans limites. Que je serais heureux, si, à force de confiance et d'abandon en Elle, je parviens à accomplir le bien qu'il faut que je fasse !

« Notre mère semble contente ; notre père est toujours très satisfait ; Humbert est touché de l'estime qu'on a de moi. Et toi, que penses-tu de cette terrible affaire?

« A Chagny, paroisse de 1400 habitants, il y a une église très laide, un presbytère misérable, presque pas de jardin. Le poste est pénible, difficile.... Marie Immaculée m'a fait le très grand honneur de me placerlà, malgré mon incapacité, et peut-être pour cela.... Elle saura bien s'en tirer : je suis sous sa sainte garde. Adieu, chère sœur. »

XL

Les formalités gouvernementales qui entourent la nomination d'un curé de canton prirent deux ou trois mois; et ce fut seulement le 17 janvier suivant qu'eut lieu l'installation de M. l'abbé de Musy dans l'église de Chagny.



VUE DE DIGOINE

Le provicaire de l'évêché, M. l'abbé Gardette, archiprêtre de Saint-Vincent de Châlon, venu pour l'installer au nom de

Sa Grandeur, malade en ce moment, esquissa dans son discours le portrait du pasteur catholique, du véritable envoyé du Seigneur.

« Ce prêtre vous arrive, dit-il, avec l'auréole du Miracle. Et ce n'est pas sans dessein que Dieu fait des miracles ; ce n'est pas au profit d'une âme ordinaire, mais bien d'une âme qui l'a mérité par la sainteté de sa vie passée, et que la Providence destine à de grandes choses.... » (1).

L'abbé de Musy, gravit, à son tour, les degrés de la chaire. Il s'agenouille, prie quelques instants, et tourne vers le peuple, qui désormais sera sa famille, son visage profondément ému.

« Tout à l'heure, dit-il, vous écoutiez une parole pieuse et savante, vous faisant le portrait du vrai prêtre, du « curé de Paroisse » selon le cœur de Dieu.... Dans toute la sincérité de mon âme, j'ai promis d'être ce prêtre-là ; je l'ai promis à Notre-Seigneur et à sa divine Mère.

« Je viens parmi vous, et me voici, dès ce moment, chargé de vos âmes contre toute prévision naturelle.... Je n'avais jamais exercé le saint ministère. Depuis vingt ans j'étais malade ; je ne pouvais me servir de mes yeux. Onze ans, j'ai été privé du bonheur de dire la sainte Messe. Cette voix

(1) *Semaine religieuse* du diocèse d'Autun, du 30 janvier 1875.

En citant textuellement ces paroles (très vraies assurément dans la circonstance particulière où elles furent prononcées), qu'il nous soit permis de ne point les approuver sans réserve, et de leur refuser le caractère d'un principe général. Le Miracle n'implique en rien la sainteté de l'homme qui en est l'objet. Il s'accomplit parfois en faveur de certaines âmes endormies dans la tiédeur ou plongées dans le mal, et par elles-mêmes très indignes de telles grâces. L'auteur de ce livre, guéri jadis miraculeusement n'a qu'à se regarder lui-même pour avoir la preuve que la Providence fait des miracles, non seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs. Elle en fait pour les incrédules, et même pour les païens : à preuve le blasphémateur Macary, guéri subitement à Lavaur ; à preuve les Turcs de Constantinople, guéris, en si grand nombre dans ces derniers temps, au sanctuaire érigé dans cette ville à Notre Dame de Lourdes.

que vous entendez, pendant plusieurs années, j'en avais perdu l'usage. Résigné à mon mal, je n'espérais ni demandais ma guérison. On la demandait pour moi, on m'a comme contraint de l'implorer, et Notre Dame de Lourdes a daigné me l'obtenir.

« J'ai reçu avec joie cette insigne faveur, et chaque jour j'en remercie cette bonne Mère.... Mais c'est pour vous, mes frères, qu'elle me l'a accordée, pour vous, qui allez être et qui êtes déjà ma première et ma plus chère affection. Aussi vous donnerai-je tout ce que j'ai : mes journées et mes veilles, ma santé et mes forces, retrouvées à la Grotte de Lourdes. J'ai laissé ma famille, mes amis, un ministère de missions que j'aimais, tout cela pour vous ; et je l'ai fait avec bonheur. Je ne regarderai pas en arrière, je ne regarderai pas en avant, mais seulement le sillon à creuser dans vos âmes ; et pour cette œuvre importante, je ne compte que sur Marie. Non, non ! grâces à Dieu ! je n'ai pas eu confiance en moi-même. C'est à Notre Dame de Lourdes de continuer son Miracle. C'est Elle, c'est Marie immaculée, qui sera le pasteur de cette paroisse, je veux qu'elle soit vénérée et aimée parmi vous, je veux qu'elle y soit la Reine... Oui, mes chers frères, vous lui donnerez la plénitude de vos cœurs, et vous aurez pour elle un culte filial. Et Elle achèvera ce que, pour le salut de vos âmes, elle a commencé à Lourdes.

« Tous les jours je la prierai pour vous. — Je la prierai pour vous, vieillards blanchis par les ans, et qui approchez du Paradis, afin qu'elle prolonge et bénisse le soir de votre vie : je la prierai, afin qu'elle vous assiste à l'heure redoutable et qu'elle vous ouvre alors les portes du Ciel. Je la prierai pour vous, hommes de l'âge mûr, qui portez le poids du travail et qui avez souvent tant de difficultés et de peines à mener toutes choses dans la conduite de la vie : je la prierai afin qu'elle vous aide, vous éclaire et vous dirige. Je la prierai pour vous, jeunes gens, en proie aux tentations et

aux orages de l'adolescence, afin qu'elle vous préserve de tout mal, et qu'elle vous fasse la grâce d'employer au bien les énergies puissantes qui bouillonnent en vous. Je la prierai pour vous, jeunes filles, afin qu'elle garde de tout péril votre belle innocence et qu'elle vous embrase de l'amour du Seigneur. Je la prierai pour vous, enfants, afin qu'elle vous fasse grandir comme son divin fils Jésus, en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. Je la prierai pour les égarés, afin qu'elle les remette dans le chemin ; pour les méchants, afin qu'elle les rende bons ; pour les bons, afin qu'ils deviennent meilleurs.... Et vous aussi, vous la prierez pour moi, afin qu'elle me donne quelque chose de son cœur, pour vous aimer de plus en plus quelque chose de sa puissance, pour vous servir de mieux en mieux.... »

Tels furent quelques-uns de ses accents apostoliques et paternels. La multitude qui se pressait dans l'église versait des larmes.

Dans l'après-midi, un employé du chemin de fer vint au Presbytère apporter quelque colis ou quelque dépêche. C'était l'un de ceux qui, un an et demi auparavant, dans la nuit du 6 août, avaient transbordé, de la voiture dans la salle d'attente, et de la salle d'attente dans le wagon, le prêtre sans mouvement et sans force, qui allait chercher, à Lourdes, le plus étonnant des prodiges. Se souvenant de tous ces détails et les rappelant aux uns et aux autres, il ne pouvait détacher son regard de ce même prêtre, miraculeusement guéri, et devenant, par une particulière disposition de la Providence, curé de cette même paroisse où, dans son pèlerinage d'espérance, il avait fait sa première halte nocturne, sa première station douloureuse.

Tous les cœurs chrétiens dans la paroisse de Chagny, et même bien des cœurs encore incroyants, étaient dans l'allé-

gresse. Cette installation de l'homme du Miracle, cette parole qui remuait les plus nobles sentiments de l'âme, étaient l'annonce du plus heureux avenir. Durant cette fête radieuse, un mot retentissait sur toutes les lèvres : le mot de l'aube sans nuage et de la confiance joyeuse : — C'est le commencement d'un beau jour !

Mais il en est de toutes choses en ce monde comme de la terre qui tourne sur son axe, perpétuellement emportée, par son mouvement mystérieux, de la clarté aux ténèbres et des ténèbres à la clarté. Tandis que ces rayons d'aurore se levaient à Chagny, les ombres mélancoliques du couchant descendaient peu à peu sur le vieux manoir de Digoine.

XLI

Quelques jours après le départ de son fils pour la prise de possession de sa cure, Mme de Musy sentit s'aggraver soudainement la maladie de cœur que lui avait donnée la joie du Miracle, — et dont, sans la guérir, hélas ! — la période heureuse n'avait fait que suspendre le cours. De nouveaux symptômes plus alarmants se déclarèrent, et les médecins ne tardèrent point à reconnaître leur impuissance à arrêter le mal.

— Elle n'en a que pour peu de mois, dirent-ils.

La Femme forte descendit cette pente suprême, elle suivit cette avenue de la tombe, avec la sublime sérénité de sa vie habituelle.

— Si vous deviez mourir demain, demandait-on à un Saint, occupé à travailler ou écrire, que feriez-vous ?

— Je continuerais ce que je fais.

Mme de Musy n'eut rien à changer et ne changea rien à l'ordonnance de ses occupations quotidiennes.

Elle continua de s'entretenir avec Dieu, par la lecture, la méditation et la prière ; elle continua de gouverner sa maison ; elle continua d'accomplir ses œuvres de miséricorde ; elle continua de secourir les pauvres et les malades. La nature de son mal lui permettait d'être levée et de se tenir dans son fauteuil. Il n'y eut donc qu'une seule différence : c'est que ceux vers qui elle allait durent venir à elle. Les malheureux, conduits par Claudine, arrivaient autour de ce siège de mourante.

Quand sa fin lui apparut toute proche, elle demanda à panser encore les plaies de Jésus-Christ dans la personne d'un indigent de la contrée. De ses doigts défaillants elle plaça elle-même et assujettit la charpie et les bandages. Héroïne de la charité, elle expirait sur son champ de bataille.

De temps en temps, son fils bien-aimé retournait auprès d'elle. Quelles heures douces et amères ils passaient l'un près de l'autre !

Le 7 juillet, elle l'envoya chercher à Chagny.

— Madame désire vous voir, lui dit le domestique.

— Serait-elle plus mal ?

— Je ne sais.

M. l'abbé de Musy accourut en toute hâte.

— Mon fils, lui dit-elle, je veux régler aujourd'hui toutes mes affaires, spirituelles et temporelles.

Elle se confessa alors à l'enfant qu'elle avait confié à Notre Dame de Lourdes, si infirme et si accablé de maux, et que la Mère de Dieu lui avait rendu si fort. Soumettant à la sagesse et à la puissance du Prêtre toutes ses difficultés ou ses inquiétudes, elle épancha une dernière fois son âme dans la sienne avant de quitter ce monde. Et quand quelque mouvement, quelque accent de la voix, quelque signe, lui laissaient deviner les sanglots intérieurs qui étouffaient la

poitrine de son fils, elle s'interrompait doucement : « — Allons, mon cher Victor, du courage ! » Et elle poursuivait sa confession.

— Et maintenant, reprit-elle, quand elle eut reçu l'absolution, il faut également mettre ordre à toute affaire temporelle.

Cela disant, elle tendit à Victor la clef du secrétaire pour qu'il dépouillât sous son regard, en recevant ses instructions et éclaircissements, divers papiers de famille. Sa mémoire était nette, son esprit tranquille, sa parole claire et précise, sa physionomie parfois souriante : la lumière de cette lampe brillait sans intermittence de son éclat accoutumé....

Cette paix profonde rassurait un peu l'âme filiale de l'abbé de Musy, et, sans lui enlever sa tristesse, mêlait à ces suprêmes entretiens des dernières semaines ou des derniers jours une souveraine douceur.... Malgré les médecins, il se laissait aller à une vague espérance. Il est des réalités que le cœur se refuse à croire.

Mme de Musy lui remit, pour un pauvre infirme, le prix d'un voyage à Lourdes :

— Il y priera pour moi ! dit-elle.

— Pour votre guérison ! ajouta le fils.

Elle secoua la tête et répéta gravement :

— Il y priera pour moi !

Ayant à Chagny des malades dont la vie était doublement en danger du côté du corps et du côté de l'âme, l'abbé de Musy devait y rentrer, ce soir-là, pour être de retour le lendemain. Mais un peu avant son départ pour sa Paroisse et comme le beau soleil de juillet descendait vers l'horizon, Mme de Musy se tourna vers lui :

— Mon fils, dit-elle, le moment est arrivé de me donner le sacrement de l'Extrême-Onction, que je veux recevoir de tes mains.

— Eh quoi ! ma mère !...

— Allons, mon enfant, encore du courage ! L'heure est venue.... »

Il obéit et, au milieu de la famille en larmes, il procéda à cette cérémonie solennelle.

Mme de Musy guidait elle-même son fils, profondément troublé et contenant ses sanglots. Il oignit de l'huile sainte ces yeux maternels si souvent fixés durant le cours de la vie sur l'image du Christ Jésus ; ces oreilles, qui, à travers les bruits discordants de la terre, avaient écouté les harmonies du ciel et les enseignements de la sainte Église ; cette langue, aux paroles chrétiennes, qui avait répandu tant de vérités et consolé tant de douleurs ; ces pieds, qui connaissaient si bien le chemin du pauvre et qui avaient marché dans la voie droite ; ces mains charitables, qui avaient répandu l'aumône et pansé les plaies de tant de malheureux. Il disposa à la mort celle de qui il avait reçu la vie ; il prépara à l'entrée du cercueil celle qui l'avait jadis couché lui-même dans le berceau. Quand tout fut terminé, elle dit à son fils :

— Me voilà en règle maintenant, et toutes choses sont accomplies.... Retourne dans ta Paroisse. Il y a des âmes qui ont besoin de toi.

Mais le prêtre, bouleversé autant que sa mère était calme, la conjure de lui permettre de rester.

— Non ! dit-elle, ton devoir est à Chagny, auprès de ceux qui vont mourir.... Moi, je suis prête.

L'abbé de Musy, le cœur déchiré, insiste :

— De grâce, de grâce, laissez-moi auprès de vous !

— Eh quoi ! manquerais-tu de courage ? dit-elle. Dieu t'appelle là-bas !...

Et la Femme forte donna le baiser d'adieu à son enfant bien-aimé.

Puis, quand il fut parti, elle écarta le rideau de la fenêtre, et demeura là, le regardant s'éloigner jusqu'au moment où la voiture qui emportait son fils eut tout à fait disparu, et où elle cessa d'entendre le grelot lointain du cheval. Alors elle fondit en larmes.



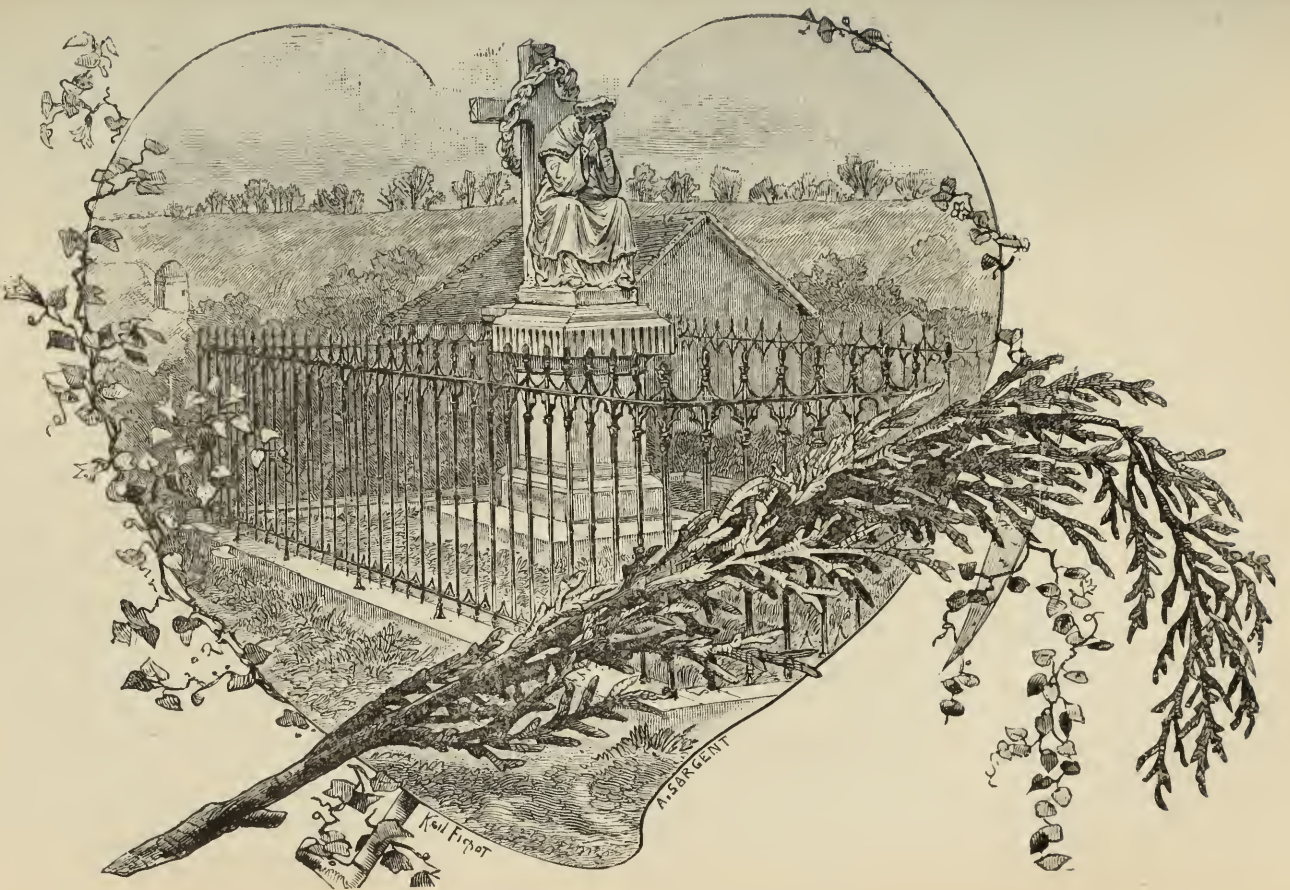
Quelques instants après, elle fut saisie par la fièvre. Durant toute la nuit elle demanda Victor.... Hélas! lorsque le lendemain Victor arriva, sa mère vénérée, étendue sur le lit d'une chapelle ardente, s'était endormie pour jamais.

XLII

Voici que six ans et plus se sont passés depuis cette mort (1). Le comte de Musy et son fils Humbert reposent à côté de la chrétienne admirable dont nous avons essayé de faire revivre ici la physionomie si suave et si ferme.

Symphorien de Musy, le fils d'Humbert, habite le château de Digoine.

(1) Ce récit a été écrit en février 1882.



TOMBEAU DE LA FAMILLE DE MUSY

Sa sœur Marie, devenue Mme la comtesse de Prunelé, y vient souvent avec tous les siens. Pour marcher dans la voie du bien, les uns et les autres n'ont qu'à suivre la route tracée.

Il y a, à travers bois, un sentier moins long que l'avenue, qui mettait en communication plus directe et plus proche les malades et le remède, les pauvres et le secours, les misères du dehors et la charité du dedans. Un poteau, placé à l'entrée, porte le nom que la contrée entière a donné à ce chemin béni : *Passage de la Bonne-Dame.*

Notre ami, M. l'abbé Antoine, après avoir été professeur au séminaire d'Autun, est Directeur de la Maîtrise de Chauffailles, préparant les âmes au sacerdoce, comme lui-même y fut préparé, et rendant au centuple à l'Église le bienfait que lui-même a reçu.

Mlle Geneviève de Musy s'est fait construire une petite habitation attenante au presbytère de Chagny, et s'associe aux bonnes œuvres de son frère.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à ses paroissiens, le prêtre guéri a voulu que Notre Dame de Lourdes fût son secours de toutes les heures et la Reine de cette contrée. Le trône où il l'a assise est semblable à celui qu'Elle s'était elle-même choisi au pied des Pyrénées. M. l'abbé de Musy a érigé dans son Église une reproduction de la Grotte de Massabielle, avec la statue de Marie. Devant cette Grotte est un autel où chaque matin celui qui fut si longtemps paralytique vient remercier sa Libératrice et lui dire : « Que voulez-vous que je fasse aujourd'hui ? »

Employant tout son cœur, toute son intelligence et toutes ses forces au soin de la vigne que Dieu lui a confiée, il travaille à convertir la génération actuelle et consacre sa fortune à préparer une génération meilleure. Il a bâti à ses frais de vastes écoles où sont élevés des centaines d'enfants.

A ces écoles on le voit tous les jours ; — de temps en temps il visite Digoine ; — chaque année il va à Lourdes,

pour l'anniversaire de sa miraculeuse guérison. Et c'est ainsi, s'il lui advient une fois ou l'autre de rencontrer quelque tristesse dans le présent, qu'il retrempe constamment et réconforte son âme, par la contemplation de l'avenir et la mémoire du passsé.





LE MENUISIER

DE LAVAUR

Nous soussignés,

Charles Macary, fils de François Macary ;

Marie Bonafous, née Macary, sa sœur ;

P. Bonafous, prêtre, professeur au Petit Séminaire, son neveu ;

Ayant reçu communication du récit intitulé Le Menuisier de Lavaur, *en attestons l'entière exactitude. Les faits qui y sont relatés sont absolument tels que les racontait François Macary, — tels que nous, membres de sa famille, en avons été les témoins, — tels qu'ils sont notoires dans la ville de Lavaur.*

Lavaur, le 7 juin 1882.

C. Macary. — P. Bonafous. — Marie Bonafous.

Je soussigné, Curé-Archiprêtre à Lavaur, m'unis à la famille Macary pour attester l'authenticité du récit de M. Henri Lasserre.

Lavaur, le 16 juin 1882.

Roques,
Curé-Archiprêtre de Lavaur.

Lagrave, ce 25 janvier 1883.

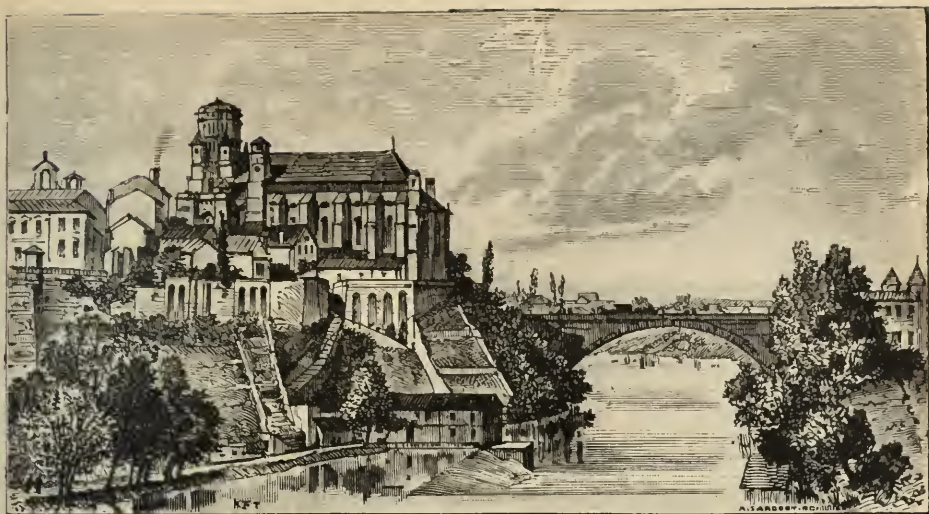
Bien honoré Monsieur Lasserre,

Vous voulez bien invoquer mon témoignage.... Ce témoignage, je vous le donne volontiers et de grand cœur. Votre récit est de tout point conforme à la vérité d'un fait, *qui sera l'un des plus doux souvenirs de ma vie de prêtre....*

Laissez-moi vous dire combien vous avez réussi à peindre au vif François Macary. En vous lisant je me disais : C'est bien lui ! C'est sa parole ardente et colorée ; c'est sa physionomie intelligente et énergique.... Je suis convaincu que les quelques pages que vous avez bien voulu lui consacrer feront du bien à ceux qui auront le bonheur de les lire ; et ainsi une fois de plus vous aurez mérité de la Très sainte et glorieuse Immaculée-Conception de Marie.

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma considération très distinguée,

J. Coux,
Curé de Lagrave (diocèse d'Albi).



VUE DE LAVAUR

LE MENUISIER
DE LAVAUR

I



C'ÉTAIT en son temps un compagnon de belle humeur que l'apprenti menuisier François Macary. Il avait le propos vif et jovial, et nul plus que lui n'était constamment disposé à se gaudir et à rire. Il avait le pied alerte et faisait son tour de France : à Nantes, à Cambrai, à Nîmes, à Marseille, à Lyon. Il avait la main habile, et cet apprenti ne tarda pas à passer maître.

Bon ouvrier et bon convive, il aimait le travail et ne dédaignait pas le plaisir. Les préjugés ne le gênaient guère. Après avoir achevé dans quelques mauvais romans et quelques méchantes feuilles son cours très complet de philosophie, il s'était prestement délivré de la moindre parcelle de superstition, jetant toute croyance par-dessus les moulins et se débarrassant ainsi de tout bagage, afin de voyager d'une allure plus leste dans le chemin de la vie.

A mesure qu'il roulait ainsi de par le monde pour se former de plus en plus dans la pratique de son métier, sa libre pensée devenait plus libre encore. Il n'obstruait point les églises. Sa voix chantait peu de cantiques : d'autres couplets avaient ses préférences.

Quand quelqu'une des bonne femmes chez lesquelles il prenait son gîte et sa nourriture lui parlait de prière :

« — Travailler, c'est prier ! » répondait-il brusquement à ces diseuses de patenôtres.

Et jamais, en prononçant une telle parole, il ne songea à cette seconde face de la Vérité : « Prier, c'est travailler. »

En matière de religion, comme en toute autre chose, son ardent caractère ne pouvait supporter ni tiédeur ni juste milieu. Macary avait donc bien vite fait sa trouée dans la fragile barrière qui sépare l'indifférence de l'hostilité....

Brave garçon, d'ailleurs, il en faut convenir : tête chaude et cœur droit. Loyal et avenant, serviable à tout camarade, franc comme l'or, doué de cet esprit naturel et de cette verve pittoresque que l'on rencontre fréquemment parmi les méridionaux, il était partout le bienvenu. Devant ce qui lui semblait noble et bon il s'émouvait facilement. Il savait compatir aux peines d'autrui, prompt à aider de son robuste bras quiconque était plus faible que lui, et à secourir de sa chétive bourse quiconque était plus pauvre....

Prompt aussi à s'emporter et vif comme la poudre. La moindre contrariété, une varlope ébréchée, un établi bran-

lant, une planche qui avait un nœud, lui faisaient pousser un cri, et ce cri d'impatience était invariablement un jurement, une imprécation, un blasphème.

Jamais le perroquet Vert-Vert, — perverti, lui aussi, par les voyages, — n'avait fait entendre de pires interjections que celles qui, du matin au soir, retentissaient, mêlées au grincement des scies et aux coups de marteau, dans l'atelier de François Macary.

Il entonnait tous les horribles mots
Des mariniers criant sur leurs bateaux :
« Jour de Dieu ! Mor... Mille pipes de diables ! »
Les B... les F... voltigeaient sur son bec,
Bien pis encor : des jurons effroyables !...
Les bonnes Sœurs croyaient qu'il parlait grec...

II

Lorsque, en 1833, après huit ans passés ainsi de ville en ville à la recherche de la perfection, le compagnon menuisier rentra à Lavaur, sa cité natale, il lui restait tout juste assez de Christianisme pour désirer le sacrement de Mariage (1).

Disons, avant d'aller plus loin, que s'il répudiait ainsi pour lui-même et pour les hommes en général toute idée d'un culte quelconque, il tenait pourtant, et beaucoup, à ce que les femmes eussent de la piété. Et à ceux qui lui cherchaient querelle à ce sujet et relevaient cette contradiction de principes, il opposait les arguments les plus inattendus.

(1) Lavaur est une sous-préfecture du département du Tarn. Avant la Révolution, cette petite ville de sept à huit mille habitants était le chef-lieu d'un Évêché et a eu l'honneur de compter parmi ses prélats l'illustre Fléchier, qui ne fut promu que plus tard au siège de Nîmes.

— Du temps que j'étais écolier, leur répliquait-il en riant, j'ai appris, dans ma grammaire, que « la Religion » appartient au genre féminin et non point au genre masculin.

— Mais enfin, si vous trouvez que la Religion est vraie et convient aux femmes, pourquoi ne conviendrait-elle pas aux hommes et n'en useriez-vous pas pour vous ?

— C'est absolument comme si vous alliez prétendre que, du moment où je trouve qu'une robe va bien à une femme, je dois moi-même me revêtir d'un jupon.

Le vrai motif qui se cachait derrière ces mauvaises plaisanteries et ces paradoxes, c'est que Macary, très-observateur de sa nature, avait remarqué dans ses voyages que les bonnes chrétiennes font les bonnes épouses et qu'il en est tout autrement des demoiselles sans religion.

Peu après son retour à Lavaur il conduisit donc à l'autel une jeune et pieuse ouvrière, qui semblait faite tout exprès pour lui donner le bonheur.

Elle avait de la grâce, du dévouement, des qualités charmantes. Fervente catholique et aimant tendrement son mari, elle voulut aborder la grande question et ramener François dans le giron de l'Église par un petit discours apostolique, soigneusement médité, qu'elle lui débita un soir à l'heure propice, en se promenant sous les arbres, aux doux rayons de la lune de miel.... Mais l'ouvrier coupa court à cette homélie :

— Ma chère petite Virginie, lui dit-il, je t'aime passionnément et tu prêches très bien, — presque aussi bien que M. le Curé. Mais puisque je ne vais pas chercher les sermons à l'église, c'est que sans doute ils ne me plaisent point. Il est, par conséquent, inutile de les porter chez moi. J'ai mes idées très fixes, — fixes comme mon cœur, ma chérie, qui est véritablement tout à toi. Au lieu de me sermonner, bornetoi à m'aimer et contente-toi d'être aimée. Ne fais pas la faute de vouloir imposer de force tes croyances à ton mari,

de le harceler à tout instant pour le conduire à la messe, au confessionnal, aux Pâques ; et ne compromets point notre paix, en prétendant diriger et violenter, suivant ta tête, celui à qui tu dois obéir.... Nous aurions des disputes perpétuelles, et cela finirait par me faire prendre en grippe la religion, même chez les femmes....

La pauvre Virginie avait des larmes dans les yeux.

— Allons, lui dit François en l'embrassant, ne parlons plus de cela, ou plutôt n'en parle plus. Si tu trouves que je n'ai pas assez de religion, j'accepte volontiers que tu en aies davantage : ton bon Dieu n'y perdra rien de ce côté, ni moi du mien. A chacun sa tâche dans le ménage, ma chère petite femme. Je travaillerai pour toi, et tu prieras pour moi. A toi ma peine et mes sueurs, à moi tes oraisons.

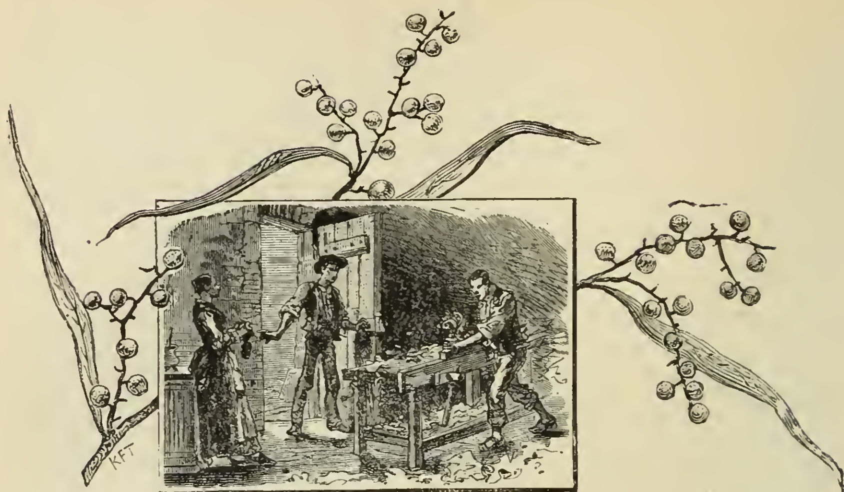
Virginie était intelligente. Elle comprit (ce que beaucoup de femmes ignorent) que la conversion d'un mari ne se fait point par pression extrême, insistance perpétuelle et flux de paroles, tous moyens rarement efficaces et souvent périlleux, mais par la voie plus patiente et plus sûre, quoique peut être moins aisée à suivre, des vertus chrétiennes pratiquées à toute heure et de mieux en mieux au foyer domestique, par la voie de la prière persévérante, frappant sans jamais se lasser à la porte du Ciel.

Refoulant sa peine en son cœur, la jeune femme se condamna à un mutisme absolu sur ce point délicat.

— Je me tairai désormais, se dit-elle, je prierai, j'attendrai l'heure de la grâce, et mon unique prédication sera de m'améliorer et de le rendre heureux.

Donc, François Macary fut heureux.

Mais le bonheur est un oiseau fugace. Et l'on a à peine mis la main sur lui, qu'il s'envole tout à coup et disparaît au loin en quelque branchage touffu. Telle fut, hélas ! la rapide félicité de Macary.



III

Il n'était marié que depuis quelques mois, jouissant des premières douceurs de son union avec cette épouse excellente, lorsqu'un mal, dont il avait déjà été vaguement menacé dans les derniers temps de ses voyages, prit des proportions plus sérieuses. Il lui vint aux jambes de fortes varices. On sait combien ce mal est douloureux et accablant. L'infortuné qui en est atteint éprouve à se tenir debout une lassitude extrême et une souffrance vive. Macary en fit la pénible expérience.

Dur à lui-même, il se mit à lutter contre l'infirmité de son corps.

— Mes jambes sont des paresseuses ! disait-il. Elles veulent se lever tard, se coucher tôt et ne rien faire. Si c'étaient deux servantes, je les mettrais à la porte et j'en prendrais d'autres. Mais puisqu'il faut que je les garde, je leur secouerai si fort le tempérament que je les forcerai, bon gré mal gré, à remplir leur devoir.

Et se faisant violence toute la journée, rabotant et verlopant comme de coutume, il se refusait obstinément à aller

chez le médecin. Quelques années se passèrent de la sorte. Mais un incident, la maladie de sa mère, amena chez lui le docteur Rossignol.

— Eh bien, François, lui dit ce dernier, vous êtes donc toujours infatigable? Je ne passe jamais dans la rue sans vous voir à la besogne.

— Infatigable? dit Macary, pas précisément! Le matin, à peine levé, et durant toute la journée, j'ai du plomb dans les jarrets et parfois des élancements comme si vous m'y promeniez votre lancette. Le soir mes jambes sont tout enflées....

— Vous travaillez trop, mon ami.

— Parole de riche! le pauvre ne travaille jamais assez. Ma fillette et mon garçon mangent déjà comme des loups.

— Est-ce que vous n'auriez pas une grosse veine le long de la cuisse?

— J'en ai deux qui sont devenues énormes; une à chaque jambe.

— Voyons un peu.

— Ce sont des varices, reprit le docteur, après avoir examiné. Elles sont énormes en effet et menacent d'atteindre des proportions tout à fait anormales. Il y a des nodosités considérables, avec engorgement très caractérisé. Vous avez à prendre les plus sérieuses précautions.

— Lesquelles?

— D'abord comprimer vos jambes avec des bandages de toile, emprisonnés eux-mêmes dans des guêtres en peau de chien. Et puis vous reposer et vous tenir étendu sur le lit à la moindre fatigue.

Les vitres durent trembler au formidable juron que fit entendre Macary.

— Me sevrer de travail à l'âge de vingt-six ans? Vous voulez faire de François Macary un joli père de famille. Vous vous.... moquez de moi.

Il eut grand'peine à ne pas chasser le Docteur par les épaules.

Il continua son propre régime. Mais le mal s'aggrava rapidement. Macary alla consulter un autre médecin, celui de la société de secours mutuels de Saint-Louis, dont il était membre. Le docteur Ségur lui parla comme le docteur Rossignol.

— Si vous ne faites ce que je vous conseille, vous allez droit dans un fauteuil d'impotent. A quarante ans vous serez vieux.

Or Macary avait un sens très pratique. L'accord parfait des deux médecins, commenté d'ailleurs par d'invincibles accablements et des douleurs qui commençaient à devenir intolérables, le réduisit à la raison. Non sans fureurs, imprécations et tonnerres, il se résigna, comme le voulaient les docteurs, à se reposer de temps en temps, à emprisonner ses jambes depuis la naissance des orteils jusqu'au genou, dans des bandelettes de toile, maintenues dans des guêtres en peau de chien, guêtres qui se laçaient avec une courroie, à la façon d'un corset de femme, et que l'on serrait fortement.

Malgré ces précautions, les varices se développèrent d'année en année. Vers l'âge de trente-cinq ou quarante ans, les deux veines saphènes internes s'étant enflées démesurément, faisaient saillie d'une épaisseur de doigt. Des nodosités se formèrent d'une dimension extraordinaire : une grosseur d'œuf. Elles ressemblaient, lorsque le malade retirait son appareil compresseur, à des loupes énormes. Un peu plus tard, il se déclara des ulcères, et on fut obligé de recourir aux pansements de charpie et de cérat.

Le malheureux ne pouvait dorénavant travailler que quelques heures par jour. Souvent même il était obligé de suspendre tout labeur pendant un mois et plus, et de garder le lit ou la longue chaise, recouverte d'un matelas. Comme l'avait prévu le docteur Ségur, la vieillesse arrivait prématurément, du moins quant aux jambes, car le reste du corps était parfaitement sain, et l'esprit, toujours vif, gardait sa jeunesse.

Ce triste état s'empirait lentement. Autour de lui, Macary voyait grandir ses enfants, et s'indignait de ne pas être le premier et le dernier au travail.

— Je ne vaux pas le quart d'un apprenti ! s'écriait-il souvent en assénant sur l'établi un coup de marteau formidable.

Parfois, hors de lui et grinçant des dents, il défaisait ses guêtres de cuir, ses bandages, ses ligatures, et les jetait par la fenêtre, comme si, en se débarrassant du remède, il eût expulsé la maladie. Puis, quelques instants après, il poussait des rugissements. Les varices et les nodosités n'étant plus comprimées, il s'y portait des flots de sang ; et des douleurs, cuisantes comme le feu, s'allumaient dans les chairs. Macary, souffrant comme un damné et jurant de même, redemandait alors son appareil avec la même fureur qu'il avait mise à s'en débarrasser.

— Allons ! allons, s'écriait-il, remettez-moi ma peau de chien sur ma chienne de peau.

Le mot *remettez-moi* n'est qu'un synonyme adouci du verbe qu'il employait, et que la dignité de l'Histoire ne nous permet aucunement de faire passer du langage parlé dans le langage écrit. Nul dictionnaire ne l'a encore osé.

Aussi triste que le présent, l'avenir n'offrait nul espoir de guérison. Le menuisier avait consulté encore d'autres médecins, notamment le docteur Bernet : partout et par tous il avait été déclaré incurable. La Faculté était unanime.

Il ne lui restait donc qu'à prendre son mal en patience et à se résigner. Mais Macary ne connaissait point la patience et la résignation était une fleur qui ne poussait point parmi les fruits âpres de son jardin. Cet homme actif et impétueux, condamné à l'immobilité ; cette nature de salpêtre et de poudre, violemment refoulée et tenue captive entre quatre murs, s'exhalait en imprécations. Il grondait, tempêtait et

fulminait du matin jusqu'au soir. C'était un tonnerre en chambre.

Cet orage de douleur et d'emportement dura dix ans, dura vingt ans, dura trente ans. Pendant trente années, Macary au supplice ne sut à quel saint se vouer, ou plutôt, le lecteur le devine, ne songea à se vouer à aucun saint, se donnant au contraire à tous les diables depuis le matin jusqu'au soir. Il ne s'adressait au Ciel que par des jurons; et, pour lui, le blasphème remplaçait la prière. *Non precabat, imprecabat.* Le nom de Dieu ne retentissait à toute heure dans son logis que pour exprimer des formules de frénésie et des interjections de colère.

IV

Dans cette même maison cependant, ce même nom sacré se prononçait aussi tout bas. — La pieuse femme de Macary et sa fille Delphine priaient de tout leur cœur... Et Celui dont l'oreille entend ce que l'âme chrétienne murmure dans le secret était plus attentif sans doute à ces humbles paroles qui ne troublaient pas le silence, qu'aux bruyants éclats de voix de l'ouvrier exaspéré.

N'espérant point la guérison d'un mal incurable et ne demandant point l'impossible, elles suppliaient Dieu d'adoucir du moins l'amertume de l'épreuve, et d'apaiser cette âme frémissante.

Ajoutons, pour ne rien oublier, que si Macary se rebellait ainsi contre le Ciel par une sorte de guerre ouverte, il avait constamment vécu en paix avec la terre, étant demeuré — en son âge mûr et au second versant de la vie — l'homme franc, ouvert et serviable qu'il avait été en sa jeunesse....

Il chérissait femme et enfants. Et assurément, s'il était mort en ce moment, on eût pu sur sa tombe graver en toute vérité l'épitaphe (si souvent menteuse !) que l'on lit à chaque pas sur le marbre des cimetières : « il fut bon père et bon époux ». Ses colères s'adressaient aux choses, à la malechance, nullement aux personnes. Il était doux et profondément affectueux pour la compagne de sa vie ; et quand, au milieu de ses impatiences et de ses jurons, arrivait près de lui quelqu'un de ses enfants ou petits-enfants (car, le temps ayant marché, il était déjà grand-père), il se calmait soudain et se prenait à sourire. Il était excellent voisin, charitable et cordial. L'indigent ne frappa jamais en vain à sa porte.

Macary avait peu ; mais ce peu, il le partageait de grand cœur. Sa compassion des peines d'autrui lui faisait oublier les siennes ; et si son propre mal lui arrachait des cris, le mal du prochain lui arrachait des larmes. Combien de fois, faisant l'aumône de son travail, si pénible pourtant ! il se donna la noble joie de fabriquer un lit, une armoire, une table, pour quelque pauvre ménage manquant de tout. De même que la veuve dont parle l'Évangile et que loua le Sauveur, il donnait sur sa subsistance même, — comme si céder à la pitié lui eût été plus nécessaire que le nécessaire.

Quand un homme sans religion a ces qualités, parlons plus justement, quand il possède ces vertus envers le prochain, son apparente impiété envers Dieu n'est vraiment qu'un malentendu. Il ne blasphème que parce qu'il ignore, parce qu'il ne comprend pas, parce qu'il a de fausses idées.

Le mal qu'il commet alors (quelque monstrueux qu'il soit dans sa forme et qu'il paraisse à notre jugement), procède infiniment moins de la perversion de la volonté que d'une erreur de l'esprit et d'un enténèbrement partiel de la raison. — misères intellectuelles dont le Seigneur a pitié et dont il

tient grand compte dans le touchant verdict de sa pardonnante justice.

A travers les fanges du ruisseau, le regard de Dieu discerne le diamant pur. Aussi advient-il que ce Père de toute miséricorde se plaît souvent à prendre ses serviteurs et ses amis parmi ces égarés généreux. Tandis que ces blasphémateurs profèrent leurs blasphèmes et que ces furieux exhalent leurs fureurs, arrive le jour de grâce marqué par sa Providence : il les appelle alors tout à coup comme il appela saint Paul, et, d'une voix qui les fait tomber à genoux, il leur dit : « Pourquoi me persécutes-tu ? » A la stupeur de tous, il donne la préférence, entre mille autres, à la demeure de ces publicains, pour y recevoir l'hospitalité : « Zachée, descends vite ! je veux aujourd'hui loger en ta maison. » — Bien plus ! il les cite parfois pour exemple aux orthodoxes officiels, aux hommes de dogme strict et de pratique littérale ; et s'il veut montrer à ces derniers un type et un modèle à suivre, il s'en va, sur la route de Jérusalem à Jéricho, choisir quelque enfant perdu, qui, tout en étant hors de la voie par l'intelligence, est dans la droiture par le cœur, et il raconte à ses Disciples la divine histoire du secourable Samaritain.

Ne l'oublions jamais ! ce n'est point en vain que le Seigneur a voulu être nommé « le bon Dieu ». Parmi ses perfections sans limite et sans nombre, c'est en quelque sorte la bonté qui est sa perfection maîtresse ; et c'est avant tout la bonté qui constitue le vrai caractère de ses enfants. « Soyez miséricordieux, dit-il, comme votre Père lui-même est miséricordieux.... Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ! » Aussi quiconque est bon, semblât-il hors du bercail, appartient au troupeau ; — et voici que le céleste Pasteur vient alors, dans un moment béni, chercher la brebis fuyante qui porte sa marque, la dragme perdue qui porte son effigie et sa devise : *Deus charitas est !*

La Bonté, c'est le fond des natures augustes,
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Plutôt que de ne point sauver de telles âmes et de tels cœurs, Dieu accomplit un miracle. Faisant entendre, du sein de l'Invisible, une parole accessible au sens, il criera à Augustin : « Prends et lis : *Tolle, lege !* » et il placera sous ses yeux la page apostolique qui le doit convertir.

V

Le bon blasphémateur Macary était donc depuis plus de trente années dans l'état que nous venons de décrire.

Ainsi que nous l'avons dit, s'il pouvait se tenir debout, travailler quelques heures et marcher un peu durant certaines périodes, il y en avait d'autres — et de bien longues ! — où il était contraint de demeurer étendu. Cela arrivait notamment lorsque ses ulcères variqueux suppuraient plus abondamment que de coutume.

La petite industrie de l'ouvrier avait dû être organisée en vue de ces chômages, qui eussent fini, si l'on n'y avait pourvu, par ruiner entièrement la famille, en lui faisant perdre toute clientèle. Macary avait formé son fils Charles à la profession de menuisier, et ce dernier l'égalait en habileté. Charles était marié et habitait une maison voisine ; mais il venait chaque matin pour le travail du jour et faisait marcher l'atelier paternel.

VI

Vers la mi-juillet 1871, l'intensité du mal et les plaies vives des ulcères ayant ainsi condamné Macary à une en-

tière immobilité, il était depuis six semaines étendu sur la chaise à matelas. Ses souffrances physiques et morales étaient grandes : son corps était rongé par la douleur, et toute son âme dévorée par un profond ennui.

Pour se distraire, il voulut lire, et demanda un livre dont on lui avait parlé comme contenant des récits extraordinaires. Il indiqua cet ouvrage, de même qu'il eût nommé les *Contes de Perrault* ou *les Mille et une Nuits*. La Providence cependant allait se servir, pour ses desseins, de cette lecture de hasard...

Lorsque Dieu, dans les heures d'hier, — il y a quinze siècles, mais pour Lui ce n'est pas un jour, — lorsque Dieu voulut conquérir le fils de Monique, il mit dans la main de ce philosophe, de ce penseur, de ce prince de l'intelligence et du savoir, le livre divin lui-même, le texte tracé par la plume du grand apôtre Paul et inspiré par le Paraclet. Mais pour le menuisier Macary, pour ce Samaritain peu lettré, pour ce pauvre publicain, pour cet ouvrier aux mains calleuses, maniant sur son humble établi la scie et le rabot, il n'était point nécessaire de recourir à ces profondeurs, ni à ces splendeurs ; ni à l'Épître d'un Saint, ni à un texte inspiré.

Le volume qu'avait demandé Macary était un ouvrage contemporain, une histoire d'Apparitions et de Miracles. Il était écrit par un laïque, par un homme du monde qui était le premier venu ou le dernier venu, — un publicain aussi !

Ce livre, intitulé *Notre Dame de Lourdes*, lui ayant été apporté assez tard dans la soirée, le malade le prit nonchalamment le lendemain à son réveil et se mit à en parcourir les premières pages, s'interrompant de temps en temps pour donner quelques ordres de travail, pour s'informer si telle ou telle livraison avait été faite, pour intervenir, en un mot, dans les détails du ménage ou de l'atelier. Mais, peu à peu,

son attention devint captive et sa bouche muette. Il parut, pour ainsi dire, ne plus rien voir et ne plus rien entendre des choses extérieures. De même qu'un voyageur, quittant la grande route, toute brûlante sous le soleil de l'été, et entrant dans une forêt touffue, se sent peu à peu envahir par l'ombre épaisse, la fraîcheur et le silence; de même qu'en marchant sous la voûte des vieux arbres et dans les sentiers solitaires, il se voit séparé du reste des humains et comme perdu dans le sein majestueux de la grande nature : — de même Macary, à mesure qu'il avançait dans cette lecture, se sentait gagné par une émotion inconnue qui le pénétrait et l'absorbait invinciblement, de même il se voyait, hors de toute préoccupation d'ici-bas, comme entouré mystérieusement par l'atmosphère vivifiante et par la présence du Dieu souverain.

Les larmes inondaient l'énergique visage de l'ouvrier.

— Eh quoi ! tu pleures ? s'écria sa femme dans une profonde stupéfaction. Qu'a donc ce livre de si terrible ?

— Ma pauvre amie, je ne puis l'exprimer... Laisse-moi ! laisse-moi !

— Lis-m'en quelques pages alors, que je sache au moins ce que c'est.

— Non ! non ! c'est impossible ! Les larmes m'étouffent.... Plus tard, nous le lirons ensemble. Mais pour le moment il faut qu'il soit pour moi seul.

Il semblait à François Macary qu'il s'éveillait d'un long rêve, et que se dissipaient brusquement les ténèbres d'une immense nuit. Il entrevoyait des clartés nouvelles, et une lumière inatte ndue pénétrait dans son œil ébloui. Sa patrie la patrie des âmes, depuis si longtemps oubliée, se retrouvait devant lui avec ses fleuves d'eau vive, sa paix rafraîchissante et ses célestes horizons. Le vieux Macary renaissait à la foi de son enfance.

Qui donc agissait si puissamment sur lui ? Était-ce ce livre lui-même ? Non certes ! — pas plus que n'agit dans le

baptême l'onde vulgaire des terrestres fontaines ; — pas plus que n'agissaient les trompettes des Juifs quand s'écroulèrent, au son de leur musique, les murailles de Jéricho. Il n'y avait que la bénédiction de Dieu, se servant d'un moyen par lui-même sans valeur aucune. A Celui qui a créé le monde avec le néant, tout est instrument pour le bien.

Lorsque Macary fut parvenu aux divers chapitres où l'auteur raconte les miraculeux effets de la Source surnaturelle que la Vierge Marie a fait jaillir à la Grotte de Lourdes, il eut en lui-même comme comme un tressaillement.

— Et moi aussi, se dit-il, si je pouvais me procurer de cette eau, je serais guéri !

La foi ne rentrait point seule en son âme ; elle y ramenait l'espérance.

Ayant ouvert le livre aux premières lueurs de l'aube, il le termina aux derniers rayons du soleil.

VII

Ce jour-là, qui devait être une date dans sa vie, était un dimanche, le 16 juillet 1871, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, treizième anniversaire de la dernière Apparition de la très sainte Vierge à Bernadette Soubirous.

« Dès cet instant, écrivait-il plus tard à un ami, la main de Dieu fut sur moi et se mit à me guider. Et il le faut bien pour que, étant en ce moment cloué par mes varices sur ma chaise et ne pouvant me tenir debout sans éprouver d'atroces souffrances, j'aie pourtant eu l'idée de sortir et de faire les quelques pas qui devaient me conduire sur un chemin béni que je ne soupçonnais guère. »

Il était environ huit heures du soir. La chaleur était accablante.

— Je n'en peux plus sur ma longue chaise, dit Macary : il faut que je prenne l'air ! Sortons un peu.

— Où veux-tu aller, mon pauvre homme ? lui répondit sa femme. Tu ne peux pas marcher.

— Tant pis ! ça m'est égal ; mes jambes se plaindront si elles veulent. Il y a assez longtemps que je les supporte : il faut bien que parfois elles me supportent aussi.

— Voyons ! voyons ! sois raisonnable....

— Je veux quitter cette chambre et respirer un peu dehors. Donne-moi ton bras.

Il était déjà sur ses pieds. Et, bon gré mal gré, on dut en passer par sa fantaisie.

Appuyé d'une main sur sa bonne Virginie, fidèle bâton de vieillesse et de maladie, et de l'autre sur une grosse canne noueuse, il se traîna avec effort le long de la rue qui mène à Saint-Alain, la cathédrale de Lavaur.

Ses douleurs étaient violentes ; il ne fallait rien moins que son extraordinaire énergie pour marcher avec de telles souffrances.

Il parvint de la sorte jusqu'à la maison de sa sœur, Mme Bonafous, qui l'aperçut de sa fenêtre et l'interpella.

— Où vas-tu donc, François ?

— Pour deux liards j'irais me jeter au bas du pont. J'ai des fers rouges dans les jambes.



— Entre un moment pour prendre un peu de repos !

— Du repos ? ma pauvre Marie !... Je n'en connais plus....

La pièce était au rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte et s'assit accablé.

On causa quelques instants. De quel sujet ? je l'ignore, et cela importe assez peu.

Le soir se faisait, on ne distinguait plus les visages.

Un prêtre passa dans la rue. C'était un vicaire de la cathédrale, M. l'abbé Coux (1).

Quand il fut en face de la fenêtre ouverte, ce prêtre reconnut la voix du menuisier, assez caractéristique d'ailleurs. Elle était nette et brève.

— Comment, Macary, vous voilà ? s'écria-t-il du dehors.... Ça va donc mieux ?

— Ça va plus mal au contraire, Monsieur l'abbé. Je voudrais bien vous vendre la peau de mes jambes. Mais je vous préviens qu'elle ne vaut pas grand'chose. Elle a des varices, des ulcères, des bosses et des nœuds. Devant, derrière, à gauche, à droite, aux chevilles, aux mollets, depuis le pied jusqu'au genou, elle est trouée comme un vieux bas.

M. l'abbé Coux entra dans la maison. Il exhorta Macary à être patient, à se résigner ; et, après quelques paroles échangées, il se leva pour prendre congé.

— Il faut que je vous quitte, dit-il, pour terminer mes petits préparatifs de voyage. Demain je pars pour Notre-Dame de Lourdes. Et je me chargerai volontiers de vos commissions.

A ces mots : « Notre-Dame de Lourdes ! » Macary dressa la tête vivement.

— Certes, oui, j'ai une commission ! Si votre sainte Vierge a compassion des malheureux, elle peut bien avoir pitié de

(1) M. l'abbé Coux est aujourd'hui curé à Lagrave, près Gaillac, dans le diocèse d'Alby.

moi. Vous allez lui dire qu'il y a, à Lavaur, un pauvre diable qui a ses jambes pourries, et qu'on ne laisse pas un homme dans cette position quand on peut l'en tirer. Dites-lui que je suis à bout de souffrance : dites-lui que je n'y tiens plus.... Qu'elle me guérisse ou qu'elle me tue !...

— Je me refuse, croyez-le, à lui demander de vous tuer, répondit l'abbé en souriant. Et assurément elle n'aurait garde de m'écouter.

Le souvenir du livre qu'il venait de lire et des guérisons miraculeuses dont il contient le récit se présentait à l'esprit de Macary, et il ressentait en lui une espérance vague, et forte cependant.

— Monsieur l'abbé, reprit-il gravement, rendez-moi ce service ! Apportez-moi de l'eau et priez pour moi.

— Je vous le promets.

VIII

Le mercredi suivant 19 juillet, vers neuf heures du soir, François Macary vit arriver chez lui sa sœur Marie, cette même Mme Bonafous chez laquelle il s'était si péniblement traîné, et où l'abbé Coux l'avait rencontré. Le prêtre était de retour, et elle lui apportait de sa part un petit flacon d'eau de Lourdes, environ un cinquième de litre.

— Voilà mon affaire ! s'écrie Macary rayonnant. Maintenant je vais être bientôt guéri !... Au revoir, ma sœur !

Boitant des deux côtés, tirant douloureusement le pied, s'accrochant aux murs, aux meubles, à l'épaule de sa femme, l'ouvrier quitte la chaise longue et se rend dans sa chambre. Il place sur une commode le flacon d'eau de Lourdes, et se met à genoux devant un crucifix qu'au premier jour de leur

mariage la piété de l'épouse avait appendu au-dessus de la cheminée.

— Je fis alors à la bonne Vierge, nous disait-il, une prière courte (la seule, je crois, que je savais encore !) et je la fis de toute mon âme.

C'était la prière « Je vous salue Marie », dont le souvenir avait surnagé en lui parmi tous les naufrages religieux de sa mémoire.

Puis il se débarrassa de ses appareils, de ses bandages, de ses guêtres de peau de chien, de ses lacets et, versant l'eau mystérieuse dans le creux de sa main droite, il en mouilla tout doucement ses deux jambes, ses varices, ses nodosités énormes, ses plaies suppurantes. Toute son âme priait : non plus, comme tout à l'heure, à l'aide d'une formule apprise, mais avec cet élan intime et profond, à la fois muet et éloquent, qui est la suprême prière en esprit et en vérité dont parlait le Seigneur Jésus, et qui monte tout droit à la pitié du Dieu tout-puissant.

Il y avait encore un peu d'eau dans la bouteille.

— Avale ça, mon garçon ! se dit à lui-même Macary.

Et portant le goulot à ses lèvres, il vida d'un trait tout ce qui restait.

Sur son lit étaient posées les bandes de toiles et les guêtres lacées dont il enveloppait ses jambes malades. Macary avait coutume, dès qu'il était couché, de rouler ces longues bandes (elles avaient chacune cinq ou six mètres), afin de pouvoir le lendemain les remettre facilement. Ce soir-là il fit d'autre sorte. La foi de cet homme brusque devait avoir des formes de brusquerie. Prenant ensemble tout son appareil, le chiffonnant et le tournant dans sa main en un paquet informe, il le lança violemment dans un coin de la chambre.

— Je vous dis bonsoir, guêtres et bandages ! cria-t-il en les jetant ; je vous dis adieu, peau de chien et lacets ! Puisque la sainte Vierge en a guéri tant d'autres, elle va certai-

nement me guérir aussi. Plus de la vie vous ne m'entortillerez les jambes.

Toute chrétienne qu'elle fût, la femme de Macary ne partageait point son imperturbable confiance. En voyant ce mélange de prière et de vivacité, elle ne put s'empêcher de sourire tristement en hochant la tête, et elle murmurait en elle-même :

— Hélas ! hélas ! mon pauvre cher homme ! il faudra bien que tu les reprennes demain, tes bandes de toile, et ta peau de chien !... Et c'est alors que nous allons en ouïr et des « Mille » et des « Tonnerre ! »

La foi générale en la puissance de Dieu et en la réalité des miracles n'implique pas en effet la foi particulière à tel miracle déterminé qu'il plaît à l'espérance d'autrui de proclamer comme indubitable. La nature est rebelle à croire ce qui la dépasse, et le prodige lui semble impossible. Ainsi, aux temps bibliques, avait ri la vieille Sara, épouse d'Abraham, quand elle entendit l'un des trois jeunes hommes prophétiser sa sénile maternité : ainsi riait, le mercredi 19 juillet 1871, la femme du menuisier de Lavaur, en le voyant annoncer avec cette audacieuse assurance, son immédiate et très certaine guérison.

Habituellement Macary était longtemps à trouver le repos de la nuit. Le sang, se portant à flots dans les veines des jambes après l'enlèvement de l'appareil compresseur, produisait pendant plusieurs heures dans toute l'économie une sorte de trouble fiévreux et de demi-insomnie.

A peine le menuisier fut-il au lit, ce soir-là, qu'il s'endormit d'un sommeil profond. Un peu surprise, sa femme se retira dans sa chambre sur la pointe des pieds et se coucha.

Une porte ouverte séparait les deux pièces.

Toutes les lumières s'éteignirent, et le silence se fit dans la maison.



IX

A minuit, Macary s'éveille un instant. Contrairement à l'état ordinaire, il ne ressent aux jambes aucune douleur. Il y promène la main : nulle nodosité !

— Femme, s'écrie-t-il, je suis guéri !

— Tu rêves, mon pauvre François, répond celle-ci de la chambre voisine, tu rêves !... Allons ! dors.

— Je ne rêve pas, dit Macary : j'ai touché mes jambes...

Mais le sommeil, un moment interrompu, s'était de nouveau appesanti sur lui. Et malgré l'heureux étonnement dont il était saisi, il laissa retomber sa tête sur son oreiller, ayant tous ses sens maîtrisés et vaincus par un irrésistible assoupissement.

A cinq heures, il rouvre les yeux. Le soleil matinal de juillet éclairait la maison. Macary peut non seulement toucher ses jambes, mais les voir. Tout avait disparu : plus de nodosités, plus de varices, plus d'ulcères. Les veines avaient repris leur proportion normale. Sous le regard comme sous la main, la peau était lisse et unie.

Ah ! si jusque-là les émotions de Macary s'étaient toujours traduites par des jurons retentissants, on peut dire que le cri qu'il poussa dénotait le complet renversement de sa nature. Le pauvre homme joignit les mains et les éleva vers le ciel :

— O mon Dieu ! ô très sainte Vierge de Lourdes !

Et en même temps que son cœur se tournait en haut, il se tourna aussi vers la vieille compagne de sa vie, et d'un accent qui laissait comprendre un indescriptible bouleversement, il cria :

— Virginie ! Virginie !

Effrayée, elle pense qu'il appelle au secours, et elle accourt à demi vêtue. D'un geste, son mari, le visage tout en larmes, lui montre ses jambes guéries.

Eh bien ! dit-il, cette nuit tu ne voulais pas me croire. Regarde !

A ce spectacle, elle est saisie par un tremblement. Puis elle se prosterne et sanglote, la tête dans ses mains, appuyée sur le bord du lit.

Macary se lève et se tient debout. Il marche sans guêtres et sans bandages, et n'éprouve ni douleur ni fatigue. Il s'agenouille et prie. Puis il court à son établi ! Il prend et porte sans effort une lourde planche sur son banc de travail, l'y assujettit et se met à la varloper. Un sang plus vigoureux circule dans ses veines. Il lui semble qu'il a retrouvé sa jeunesse.

Arrive son fils Charles, lequel venait, comme de coutume, pour travailler à l'atelier. Il pousse un cri de surprise.

— Comment ? père ! vous voilà sur pied et à l'atelier ?... Qu'est-ce qui se passe donc ?

— Ce qui se passe, mon ami ? c'est que l'eau de Lourdes a fait son effet. Approche !

Et, relevant jusqu'au-dessus du genou son large pantalon de toile, il découvre ses jambes.

Le fils, pas plus que la mère un instant auparavant, ne put trouver une parole. Il étreignit son père dans ses bras et il pleura silencieusement.

X

Durant a matinée, Macary aperçoit dans la rue, à travers les vitres de la fenêtre, la silhouette d'un ecclésiastique qui s'en allait rapidement dans la direction de la cathédrale. C'était l'abbé Coux. L'heureux menuisier se précipite; mais le prêtre, qui marchait vite et qui avait de l'avance, avait déjà dépassé la maison de quinze ou vingt pas.

— Bonjour, Monsieur l'abbé! lui crie Macary. La sainte Vierge vous a écouté et moi aussi : je suis guéri!... Venez donc voir.

— Très bien! très bien! répond l'abbé Coux, entendant mal ou craignant peut-être quelque mauvaise plaisanterie de l'ouvrier, et n'abordant même pas la pensée que la guérison d'un mal incurable, qui datait depuis plus de trente ans, eût pu s'accomplir brusquement depuis la veille au soir.... Très bien! très bien! je suis pressé.



Et il continua son chemin.

Dans la journée, le prêtre ayant de nouveau longé le trottoir devant l'atelier, Macary court à lui vivement et le rejoint.

— Je vous ai crié

ce matin que j'étais guéri, Monsieur l'abbé. Mais j'ai bien compris que vous ne me croyiez point. C'est pourtant vrai : et vous pouvez le vérifier de vos yeux. La sainte Vierge m'a sauvé !

L'accent de Macary excluait toute idée de raillerie et de mensonge. L'ecclésiastique eut comme une terreur intime : le Surnaturel était passé à côté de lui et il avait failli ne le pas reconnaître.

— Est-ce possible ! s'écria-t-il en pâlissant.

Ils entrèrent dans la maison la plus proche. C'était celle où demeurait la sœur de Macary, et où, trois jours auparavant, le vieil ouvrier avait chargé l'abbé Coux de prier pour lui aux Roches de Massabielle et de lui rapporter de l'eau de Lourdes.

Un groupe s'était formé dans la rue, en entendant le dialogue de Macary et du vicaire. Plusieurs personnes pénétrèrent avec eux chez Mme Bonafous. Macary fit palper à tous ses jambes guéries, ses varices supprimées, ses nodosités disparues et ses plaies cicatrisées....

— Et maintenant, Monsieur l'abbé, dit alors le menuisier, et maintenant que la sainte Vierge a guéri mon corps, il faut aussi guérir le reste, et c'est vous qui serez le médecin....

La main divine qui avait enlevé le mal physique, avait touché aussi le fond du cœur, et François Macary était transformé. L'incrédule, le jureur, l'homme des imprécations retentissantes, se leva, le dimanche suivant, du milieu de l'assistance fidèle, et alla, entouré de tous les siens, recevoir à la sainte table le Dieu qu'il avait si longtemps blasphémé.

Des larmes tombaient de ses yeux, et la même joie attendrie se traduisait sur tous les visages. S'il y a plus d'allégresse au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour

cent justes qui persévèrent, cette félicité du Père céleste fait également tressaillir ici-bas le cœur de tous ses enfants : le peuple de la cathédrale de Saint-Alain était en fête.

XI

Le bruit de cet événement se répandit bien vite dans la ville de Lavaur et dans la contrée environnante, et produisit partout une grande émotion.



Macary alla faire visite à ses trois médecins. Nulle stupeur ne peut égaler celle dont ils furent saisis en le voyant guéri. La maladie était notoirement incurable; elle remontait à trente années; jamais aucun Traité de Médecine n'avait relaté un semblable fait... et pourtant Macary était là sous leurs yeux, n'ayant plus ni ulcères ni varices. Une puissance, inconnue à la Science et supérieure à la Nature, avait tout enlevé. De ces nombreux et énormes paquets variqueux, de ces sortes de loupes monstrueuses qui donnaient aux deux jambes un aspect difforme, il ne restait rien, sinon à la jambe droite une seule nodosité, — la plus petite, — aplatie, diminuée, réduite à une proportion normale et sans nul engorgement. Le mal tout entier avait été enlevé et ces traces légères de l'état antérieur ne demeuraient que pour

rendre témoignage de l'infirmité passée. Ainsi le lit desséché d'un torrent atteste à tous les regards l'antique passage des eaux.

— Décidément, décidément, s'écriait le docteur Ségur après l'examen le plus minutieux, *je ne puis apercevoir* que quelques traces de ces énormes varices.

— Oui vraiment, reprenait le docteur Rossignol, examinant à son tour, *les accidents ont disparu tout à coup!* Et de ces nodosités énormes, il ne reste que celle-ci, si sensiblement diminuée.

— Et dans laquelle *il n'existe pas même l'ombre d'engorgement!* faisait observer avec stupéfaction le docteur Bernet. Ce qui est surtout frappant, c'est que les paquets variqueux *ont entièrement disparu*, et qu'à leur place, la palpation fait percevoir des cordons petits, durs, vides de sang et roulant sous les doigts. A chaque jambe, la veine saphène a actuellement sa direction et son volume normal... Or Macary, nous le savons, était atteint d'une infirmité *perpétuelle. Tous les médecins sont d'accord en effet sur ce point, que les varices abandonnées à elles-mêmes sont incurables; qu'elles ne guérissent point par les moyens palliatifs, et encore moins spontanément; qu'elles vont sans cesse en s'aggravant....* Et voici cependant que cette cure radicale s'est produite dans l'espace d'une nuit, et sous la seule influence de l'application de compresses imbibées d'eau de Lourdes!

— Ce cas de guérison spontanée me paraît d'autant plus surprenant, déclara le docteur Ségur, que *les Annales de la science ne mentionnent aucun fait de cette nature.*

— Il faut en convenir, disait en concluant le docteur Bernet: *nul auteur ne cite en effet une observation semblable ou analogue, et la Science est impuissante à expliquer une telle guérison.* Ainsi, certains détails du fait affirmé par Macary ne seraient-ils pas prouvés par des témoignages authentiques pris en dehors de lui, il n'en reste-

rait pas moins pour nous un des faits les plus extraordinaires, et, tranchons le mot, un fait SURNATUREL.

Tel fut le verdict *textuel* que prononcèrent l'un après l'autre, au nom de la science humaine, les trois éminents médecins dont nous citons les noms. C'est dans leurs déclarations *écrites* que nous venons de copier *littéralement* toutes ces expressions, si positives et si formelles. A la fin du volume (Note 1 de l'*Appendice*), nous reproduisons *in extenso*, comme pièces justificatives, ces trois certificats des membres de la Faculté, avec leurs signatures revêtues de la légalisation du Maire et du Sous-Préfet.

Les adversaires du Surnaturel demandent des preuves authentiques et des certificats émanant des hommes de science. En voilà.

XII

Deux mois après, le 18 septembre, Macary portait en ex-voto à la Grotte de Lourdes ses appareils compresseurs, témoins muets de ses anciens maux divinement guéris.

On peut les y voir encore aujourd'hui; mais peu à peu les intempéries des saisons détériorent et détruisent ces touchantes reliques, qui rappellent aux visiteurs le souvenir d'un miracle de Dieu (1).

(1) A cette occasion, qu'il nous soit permis d'exprimer le regret que des précautions ne soient point prises pour conserver à jamais à la piété des fidèles les ex-voto de cette sorte. Nous voudrions que ceux qui sont fragiles, fussent religieusement enfermés en des vases de cristal, comme des objets précieux. Nous voudrions que chacun d'eux portât une inscription qui marquât à quel événement, à quelle date, à quelle personne guérie il se rapporte, de façon que, à l'aide de cette indication, tout le monde pût, d'un côté, vérifier le fait, et, de l'autre, lire, dans les *Annales de Notre Dame de Lourdes* ou dans d'autres publications, le récit détaillé du Miracle dont tel ou tel ex-voto est le témoignage. — Ce serait la pierre de touche, mise dans la main de

A Lourdes, à l'ombre de ces Roches Massabielle sanctifiées par la présence de Celle qui l'avait si miraculeusement secouru et sauvé, les émotions de Macary furent grandes. Il les a lui-même exprimées dans une lettre que nous avons sous les yeux.



« Je tombai à genoux, a-t-il écrit, et pendant dix minutes au moins mon cœur fut tellement pénétré, que, voulant prier, je ne pus articuler aucune parole. Mais enfin un torrent de larmes me dégagea, et il me fut possible de trouver des mots et d'adresser un acte de remerciement à cette tendre Mère qu'il me semblait voir en réalité. De ma vie, Monsieur, je n'oublierai ce moment.... Ah ! si nos libres penseurs pouvaient goûter un peu de ce bonheur que l'on éprouve en de tels instants, comme ils reconnaîtraient bien vite la différence qu'il y a en notre foi et leurs doctrines ! »

chacun ; ce serait, sur un métal dont le public ignore la valeur intrinsèque, ce serait le poinçon officiel de la Monnaie et la garantie de l'Autorité. Quel prix incomparable une pareille authenticité ne donnerait-elle pas à cette masse de documents anonymes ?

XIII

De telles paroles font deviner que le changement moral de cet homme n'avait pas été moindre que son changement physique. Sa vie s'écoula, dès ce jour, entre le travail, puis qu'il avait retrouvé sa force, et la prière, puisqu'il avait retrouvé sa foi.

De même qu'avait été renversé le persécuteur Saül sur le chemin de Damas, de même avait été transformé, par la grâce de Dieu, le blasphémateur Macary.

Sans doute, son allégresse d'être délivré de son infirmité était vive; mais nous pouvons dire, après l'avoir vu et entendu, qu'elle n'était rien auprès de son bonheur d'être redevenu chrétien.

L'Évangile a parlé de la joie du Bon Pasteur recueillant sa brebis perdue, mais il ne nous a rien dit de l'attendrissement plein d'ivresse de la brebis elle-même, doucement rapportée au bercail, de l'Enfant prodigue embrassé par son Père, du pécheur réconcilié avec son Dieu. Cet attendrissement, cette joie filiale, cette intime et inénarrable félicité, l'excellent François Macary les goûtait dans leur plénitude.

Son âme était désormais une âme d'apôtre. Il eût voulu convertir la terre entière, et faire participer tous les membres de la grande famille humaine à la connaissance et à l'amour de la souveraine Vérité.

A partir de sa guérison, il ne cessa de rendre à Dieu son action de grâces, et aux hommes un témoignage public de la faveur céleste dont il avait été l'objet. Chaque soir, après le labeur du jour, il allait passer une heure seul à l'église, devant le saint Sacrement. A quiconque venait le soir, il répondait scrupuleusement par un exposé net, succinct et vivant, de ce grand événement de son existence.

Si, par hasard, il lisait dans quelque journal une attaque contre les Miracles, ce brave ouvrier quittait le rabot et prenait la plume pour adresser au rédacteur la relation circonstanciée de ce qui lui était advenu à lui-même.

Plusieurs des lettres qu'il écrivait ainsi nous ont été communiquées, et nous y avons largement puisé, essayant de transporter dans notre propre récit la saveur fruste de cette parole droite et franche. L'une d'elles se termine ainsi :

« ...Depuis ce moment, je n'ai plus à mes jambes que des bas comme tout le monde ; je n'ai plus revu la moindre enflure, ni ressenti la moindre douleur ; pourtant je travaille tous les jours depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

« Voilà le détail exact de la merveille que Notre Dame de Lourdes a bien voulu opérer sur moi, et que je vous livre, sur la foi du serment, vous priant de la publier, de la proclamer partout où bon vous semblera. Heureux si jamais j'apprenais de vous que ma lettre ait pu ramener quelque incrédule dans la bonne voie ! Pour moi, qui ne priais jamais, je vous certifie que je répare le temps perdu, et que je ne cesserai de remercier le bon Dieu et la sainte Vierge de m'avoir choisi pour servir de preuve à leur gloire, de preuve à leur bonté. — Adieu. Veuillez vous rappeler de moi dans vos prières et me croire en Jésus-Christ, votre frère : FRANÇOIS MACARY. »

XIV

L'année suivante, le 24 juin, une procession d'environ un millier de chrétiens, hommes et femmes, laïques et prêtres, suivaient, en chantant des cantiques, la route qui conduit à la Grotte de Lourdes. Ces Pèlerins se souvenaient que la

Vierge Marie invoquée avait jadis délivré soudainement leur cité : — une première fois, de la peste, au XIVe siècle ; une seconde fois, de l'invasion ennemie, au XVIe siècle ; — et une magnifique Bannière armoriée, qui tenait la tête de ce grand cortège, rappelait, par deux millésimes cette tradition des aïeux.... Mais, entre ces deux millésimes du passé, se détachait, en grandes lettres d'or, une date toute moderne : 19 JUILLET 1871. C'était la date de la guérison surnaturelle que nous venons de raconter. Sur l'autre face de la Bannière, on lisait : A MARIE IMMACULÉE, LA VILLE DE LAVAUR RECONNAISSANTE. L'homme qui portait ce drapeau de la gratitude de tout un peuple était François Macary.

Chaque année, depuis cette époque, il fit en actions de grâces le pèlerinage de Lourdes.

XV

Il se rendit comme de coutume au sanctuaire de sa Bienfaitrice, en 1875, au commencement d'octobre.

Nous nous trouvions à Lourdes en ce moment. Macary vint frapper à notre porte. Nous n'oublierons jamais son loyal visage.

— Ah ! monsieur, nous dit-il, que je désirais vous connaître ! C'est par votre livre que je suis entré dans le chemin de mes deux guérisons !

Ce qu'il nommait sa seconde guérison, c'était celle de son âme.

En prononçant ces mots, le brave homme ouvrit ses bras et nous donna l'amicale accolade et le baiser fraternel si en usage parmi les Fidèles des premiers temps.

Tout en l'entendant parler et en examinant avec soin ses membres jadis malades, nous remarquions le caractère particulier de son état physique.

Depuis sa miraculeuse guérison, qui avait eu lieu quatre années auparavant, Macary avait été préservé, non seulement de toute rechute relativement aux varices et aux nodosités, mais de toute autre indisposition. Il semblait que la main divine eût voulu délivrer désormais de toute altération de détail la santé totale de cet homme, qui avait si longtemps souffert. Maigre, agile, vigoureux, droit et ferme, il avait, en son aspect, je ne sais quoi d'invulnérable. Soumis à la loi de la mort, il paraissait soustrait aux accidents de la maladie. Il était comme ces soldats revêtus d'acier, sur la poitrine desquels toute pointe glisse, sans laisser de trace. Un choc violent peut les renverser, nulle atteinte ne les entame.

Nous le priâmes de s'asseoir à notre table et de partager notre repas; et c'est durant cette agape cordiale qu'il nous raconta son histoire avec un merveilleux entrain de récit, une verve extraordinaire et une émotion communicative. Le curé Peyramale; M. l'abbé Pomian, catéchiste de Bernadette; M. l'abbé Peyret, vicaire de Lourdes et aujourd'hui curé d'Aubarède; M. et Mme Ernest Ello, étaient avec nous. Nous étions tous sous le charme de cette parole chrétienne, pittoresque et vivante.

Dans un angle de la salle à manger, mon secrétaire était assis à un bureau de travail.

— Que fait donc là ce jeune homme? me dit Macary vers la fin du dîner.

— C'est un sténographe. Il écrit aussi vite que l'on parle : a pris au vol et fixé sur le papier tous les mots sortis de vos lèvres.

— Eh bien! il n'y en a pas un seul à raturer. Du commencement jusqu'à la fin, vous venez d'entendre la vérité.

Il accepta notre hospitalité, et ne nous quitta que le lendemain ou le surlendemain... Je le conduisis à la gare, et je lui promis d'aller le voir, le mois suivant, à Lavaur, en rentrant

à Paris. Je voulais l'interroger encore, pénétrer plus avant dans le cœur de cette histoire et dans l'histoire de ce cœur...

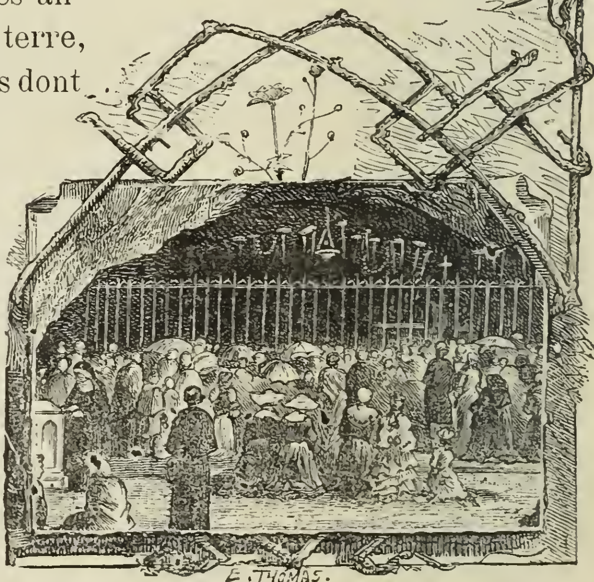
Hélas ! l'homme propose, et Dieu dispose.

XVI

Deux semaines après, le 21 octobre 1875, la ville de Lavaur était en deuil. Une foule immense accompagnait au cimetière l'ouvrier le plus populaire et le plus vénéré de tout ce pays. François Macary avait été emporté subitement par la rupture d'un anévrisme.

Nulle souffrance, nul malaise, n'avaient précédé son trépas soudain. Le miraculé de la Vierge n'avait point été malade. Après ces quatre années de santé puissante, il avait cessé tout à coup de vivre ici-bas, pour entrer dans la vie de là-haut. Il était mort guéri.

« Ainsi, a écrit ailleurs une plume amie, ainsi Lazare ressuscita et puis mourut. Ainsi moururent également, après des années passées sur la terre, tous les personnages dont l'Évangile nous raconte les surnaturelles guérisons par la main du Sauveur Jésus. Mais la santé et la vie qui leur furent rendues ont attesté au monde la puissance du Seigneur. Et une fois cette œuvre accom-



plie, Dieu leur permit de mourir comme au reste des hommes et de s'en aller, eux aussi au lieu de la récompense (1). »

Et voilà pourquoi, pieux et bon Macary, je n'ai pu vous revoir ici-bas, et tenir ma promesse de venir vous visiter. Priez Dieu pour que le rendez-vous ne soit que différé, et qu'un jour, avec tous ceux que j'aime, nous nous réunissions à vous, dans le rayonnement du trône de Dieu, aux pieds de Celle dont j'ai eu, quoique indigne, la profonde joie d'écrire l'Histoire, et dont, pour parler comme vous-même, la main puissante vous a guéri deux fois ! (2).

(1) E. Artus.

(2) L'événement miraculeux dont nous venons de raconter les détails a fourni le sujet de l'un des vitraux de la Basilique de Lourdes, celui de la chapelle du Rosaire; la septième à droite en entrant. François Macary est représenté au moment même où il constate sa guérison par l'eau de Lourdes. A côté de lui sur une table est le Livre qui lui a donné la foi. Dans le haut du vitrail, Notre Dame de Lourdes envoie sur l'ouvrier les rayons de sa grâce. Accourue aux cris de bonheur qu'elle entend, la femme du menuisier de Lavaur joint les mains et remercie Dieu.





MADEMOISELLE

DE FONTENAY

TROIS LETTRES
SERVANT DE PRÉFACE

I

A M. HENRI LASSERRE

Autun, 10 septembre 1882.

Monsieur,

La publicité à donner au récit que vous me communiquez est pour moi, vous ne l'ignorez point, l'objet d'un grand sacrifice. Il m'en coûte plus que je ne saurais le dire, de voir exposer au mille regards du monde, des choses si intimes.

Mais puisque la gloire de la sainte Vierge peut être intéressée à cette mise en lumière de ses bienfaits, je n'hésite plus à surmonter ma répugnance et je déclare, ainsi que ma famille, qui signe avec moi cette lettre, que dans ce récit tout est exact.

Laissez-moi ajouter toutefois qu'il s'y rencontre certaines appréciations personnelles et certains portraits trop bienveillants que j'aurais eu et que j'aurais encore grand désir de voir supprimer.

Jeanne-Marie de Fontenay,
Enfant de Marie.

E. de Fontenay.

M. de Fontenay,
née de Froissard-Broissia.

Joseph de Fontenay, S. J.

Henry de Fontenay.

II

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

Les Bretoux, 12 septembre 1882.

Mademoiselle,

La gloire de la sainte Vierge ne me permet point, vous l'avez compris vous-même, de laisser dans l'ombre et sous le boisseau le fait si considérable dont la Providence m'a rendu jadis le témoin à la Crypte de Lourdes. Il s'est accompli un peu pour vous, sans doute, mais infiniment plus, croyez-le, pour le bien des âmes et pour l'édification du peuple chrétien.

Quant à mes appréciations personnelles et aux teintes de mes portraits, je ne puis, hélas ! même pour vous éviter une petite peine, abdiquer les justes droits de l'Histoire. Aussi me pardonnerez-vous de publier ces pages, telles que je les ai écrites dans toute la sincérité de ma pensée et dans toute la droiture de ma conscience.

Priez Notre Dame de Lourdes de bénir ce récit et de s'en servir pour répandre dans tous les cœurs la foi, l'espérance et l'amour.

Henri LASSERRE.

III

A M. HENRI LASSERRE

Lourdes, 16 septembre 1882.

Monsieur,

Je viens de lire votre récit. L'histoire que vous racontez, histoire à laquelle j'ai été personnellement mêlé et dont depuis longtemps je connais les moindres détails, ne pouvait être redite avec plus de respectueuse exactitude. Je suis heureux d'ajouter mon témoignage à celui de la famille de Fontenay.

DE MUSY,
Curé de Chagny.



MADEMOISELLE DE FONTENAY

I

En 1865, Mlle Jeanne avait dix-huit ans. Son esprit était vif, son cœur enthousiaste, son corps alerte et vaillant. Elle allait, venait, courait, emportée par cette fièvre joyeuse de la jeunesse qui s'éveille à la vie et qui ne veut rien perdre de l'éblouissant spectacle que présente la nature aux regards de cet âge heureux. Pleine de force et de santé, douée de nerfs délicats pour sentir puissamment, douée de muscles d'acier pour se dépenser sans fatigue, elle se plaisait au grand air des campagnes, bravant volontiers les ardeurs du soleil, les rafales du vent et toutes les intempéries des saisons. Les glaces mêmes et les neiges des jours d'hiver n'arrêtaient point ses promenades, ses excursions, ses petits voyages d'exploration et de découverte à travers les champs, les prés et les bois qui bordent la Meurthe.

Dieu lui avait fait le don d'une grâce extérieure plus charmante encore que la beauté. Sa physionomie aux lignes nettes et fermes, ses grands yeux noirs, sa longue et soyeuse chevelure dont les tresses roulées formaient une couronne, sa taille souple, sa marche harmonieuse, donnaient à sa personne je ne sais quel ensemble qui attirait l'attention et se fixait dans le souvenir.

Élevée au couvent du Sacré-Cœur de Nancy par de savantes et pieuses maîtresses, elle avait reçu d'elles une éducation à la fois complète selon le monde et parfaite selon l'Église. On avait formé son intelligence à aimer le beau et le vrai, son cœur à aimer le bien. Et pour elle le type du bien, le type du vrai, le type du beau, c'était, après le Seigneur Jésus et par-dessus toute créature, la très sainte Vierge immaculée, pour laquelle elle avait une dévotion ardente. Le plus cher titre de gloire de la jeune fille était de compter parmi ses noms de baptême celui de la Reine des cieux, et d'avoir été consacrée à cette Mère par excellence. Sa signature était toujours celle-ci : « Jeanne-Marie, *Enfant de Marie* ».

Son père était de noble lignée, et occupait une situation considérable dans cette partie très élevée de l'industrie qui confine à l'art et se confond avec lui : M. de Fontenay était le Directeur des célèbres cristalleries de Baccarat. Les ouvriers, qui avaient vu Jeanne, au sortir du berceau, essayer ses premiers pas sur les pelouses de la Manufacture, se plaisaient maintenant à la regarder, tantôt jouant et courant dans le parc comme une gazelle, tantôt prenant le chemin de la ville, en tenant à la main ou sous le bras quelque mystérieux fardeau. Ainsi chargée et ployant parfois sous le faix, où donc se dirigeait-elle ? Elle allait, accompagnée d'une sœur de Charité ou de sa mère, vers la demeure de l'indigent ou dans la maison du malade ; elle allait porter le nécessaire et souvent aussi le doux superflu

à quelqu'un de ces pauvres dont Jésus-Christ a dit : « Ce que vous ferez au moindre d'entre ceux-ci, c'est à Moi-même que vous l'aurez fait ». Et voilà pourquoi tous, en ce pays, l'entouraient de tendresse.

Rapportant au Seigneur les mille splendeurs de la création, le remerciant de tous les biens dont elle jouissait et acceptant ses dons avec reconnaissance, Jeanne s'épanouissait innocemment dans l'exubérante félicité de vivre. Devant elle, et sur le chemin qu'elle avait à parcourir, elle voyait la fortune étendre ses moelleux tapis, et jeter sa jonchée de fleurs luxuriantes. C'était l'aurore et c'était le printemps : elle entendait au jardin de son âme les oiseaux du Paradis chanter la chanson du matin. En elle-même tout était contentement et fête ; autour d'elle tout était joie. Le jour présent s'appelait Bonheur, le jour de demain se nommait Espérance. Le ciel était pur, et, aux yeux ravis de Jeanne, l'avenir ne présentait que des paysages riants et des horizons sans nuages. Félicité, santé, — richesse, jeunesse, — chrétienne croyance, humaine science : Jeanne avait tout !... Que manquait-il à Jeanne ? — Rien.

Chimiste distingué, à qui la science de la Cristallerie doit de notables progrès, M. de Fontenay était un homme dont le haut mérite égalait la rare modestie. Tout le monde a admiré, à l'Exposition universelle de 1867, les incomparables merveilles qui avaient été faites sous sa direction (1).

(1) Voici comment parle de lui l'illustre chimiste Dumas : « C'est M. de Fontenay, dit-il, qui, à peine sorti de l'école, *transformait l'industrie des cristaux*, en créant en France la verrerie colorée, peinte ou décorée, devenue dans notre pays l'objet d'un immense commerce... » — « *La première fabrication des verres de couleur*, dit encore M. Émile Muller, *est due à M. de Fontenay*, qui a ouvert glorieusement la marche à nos ingénieurs verriers par le succès de la cristallerie de Baccarat, personnifiée pendant trente ans dans son Directeur, à qui nous devons encore d'intéressantes études sur les combustibles ligneux. » (Discours de MM. Dumas et Muller, le 21 juin 1879, sous la présidence du Ministre de l'agriculture et du commerce, à l'occasion du 50e anniversaire de la fondation de l'École des arts et manufactures.)

Mais c'était plus encore et mieux qu'un savant : c'était un homme de foi et de charité.

La population ouvrière de Baccarat était toujours sûre de trouver, auprès de son paternel Directeur, aide et secours en tout besoin. Le gentilhomme verrier était vénéré et béni par tous ces braves gens qu'il guidait depuis plus d'un quart de siècle dans la glorieuse voie du travail, et qu'il guidait aussi, par le grand enseignement de l'exemple, dans la voie des pratiques religieuses, réalisant en sa personne le type (hélas ! trop rare de nos jours) de l'industriel chrétien. Il était secondé dans cette tâche par une épouse digne de lui.

La bénédiction de Dieu était descendue sur cette maison. Du mariage de M. de Fontenay avec Mlle Marthe de Froissard-Broissia étaient issus cinq enfants. Deux, Antoine et Marthe, avaient dès leurs premières années pris la route de l'éternelle patrie. Les trois autres, demeurés ici-bas, réjouissaient ce foyer. Le fils aîné, Henry, suivait les traces de son père et se plaisait à scruter, lui aussi, au milieu des cornues et des alambics, les secrets féconds renfermés par le Créateur dans la constitution des corps. Agé seulement de dix à douze ans à cette époque, son frère Joseph était ardent, prime-sautier, plein d'entrain et de feu. C'était une flamme, mais une flamme pure : nul vent funeste ne la courbait vers la terre ; elle montait droit vers le ciel. Il avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, toute la fougue de l'innocence. L'aîné était le fruit déjà mûrissant ; le plus jeune, le bourgeon bouillonnant de sève et en train d'éclore. Entre l'un et l'autre, Jeanne était la fleur printanière, tout éclatante et parfumée... A cette famille que manquait-il ? — Rien.

Nous nous trompons. A cette famille et à Jeanne il manquait quelque chose : le Malheur.

En se promenant dans les vastes magasins de Baccarat, on avait sous les yeux, à toute heure, les plus brillants

spécimens de la cristallerie ancienne et moderne. Çà et là, sur de magnifiques vases en cristal-mousseline, ornementés de fleurs au burin et d'artistiques arabesques, étaient gravés de nobles noms, des blasons antiques, d'illustres devises. De toutes parts étincelaient les grands lustres aux innombrables pendeloques, les urnes, les coupes, les candélabres, les girandoles aux feux multicolores... Hélas ! hélas ! n'était-ce point le lieu de se souvenir, non sans trembler, de la strophe mélancolique et terrible du vieux Corneille :

Toute cette félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins que rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité ! (1)

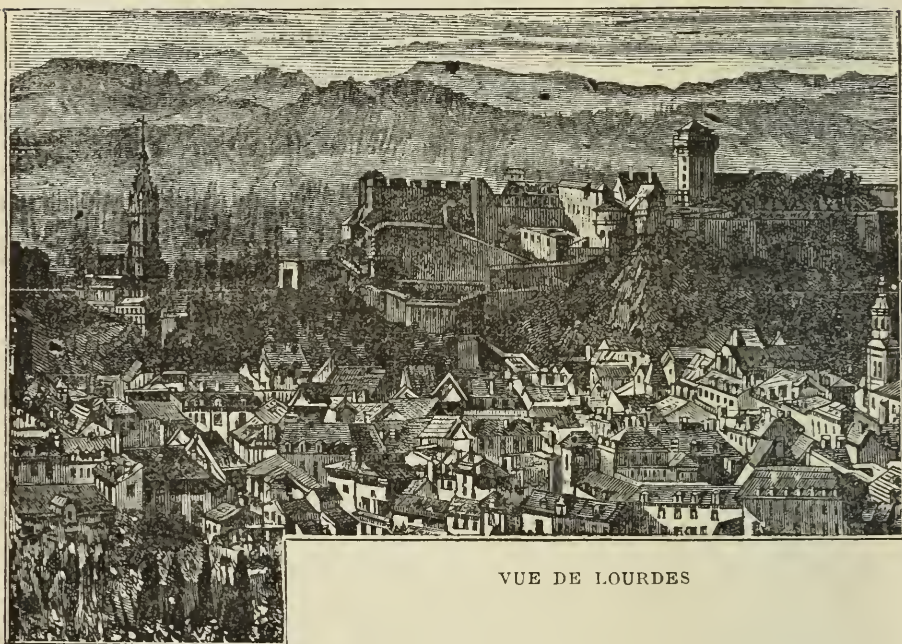
II

Un jour, par suite de l'emportement des chevaux ou de l'inhabileté d'un cocher, Jeanne faillit être tuée. Un choc violent et inopiné la jeta hors de la voiture, qui tomba sur elle lourdement, la foulant et l'écrasant sous son poids.... Aucun membre ne fut brisé ; mais cet accident, que vint encore aggraver plus tard une chute de cheval, avait produit dans l'organisation de la jeune fille un profond ébranlement et un trouble, dont les conséquences devaient être, à la longue, bien autrement funestes que toute fracture.

Ces conséquences, cependant, ne furent point d'abord très sensibles. Quoique un peu affaiblie, Jeanne, après un certain temps, parut suffisamment remise pour qu'on lui permît, dans le courant de 1867, de réaliser le rêve constant de son enfance, et d'aller avec sa mère passer deux mois dans la capitale du monde chrétien.

(1) Pierre CORNEILLE, *Polyeucte*.

Elle y vit le pape Pie IX, et rapporta, comme précieux souvenir de son pieux voyage, un chapelet que le Saint-Père avait tenu dans sa main durant toute l'audience, et qui, depuis lors, ne la quittait jamais.



VUE DE LOURDES

Un épisode de ce voyage était particulièrement resté dans la mémoire de Jeanne. Comme sa mère et elle se promenaient une après-midi aux environs de Rome, elles aperçurent tout à coup, à quelques pas, l'auguste successeur du Prince des Apôtres. Il était venu, lui aussi, chercher de ce même côté le bon air et la solitude. En ce moment, quelques gouttes de pluie commençaient à tomber, et le Pape remontait dans sa voiture. Jeanne accourut et se précipita à ses pieds :

— Très Saint-Père, bénissez-moi !

Le Vicaire de Jésus-Christ étendit sur la jeune fille ses mains vénérables :

— Je vous bénis, dit-il.

Puis, ayant arrêté sur elle ses yeux perçants et doux, il ajouta ces paroles :

— Et la sainte Vierge vous bénira aussi.

Ce pèlerinage de Rome, cette poétique course à travers les plaines enchanteresses qui bordent les Apennins, ce séjour dans la Ville éternelle, cette radieuse audience du Vatican, cette prosternation filiale aux pieds du Souverain Pontife, furent la fête suprême de sa jeunesse.

Les ombres allaient descendre sur cette belle aurore, et les durables épreuves succéder aux joies éphémères.

III

A partir de son retour en France, les conséquences latentes des deux chutes antérieures de Jeanne commencèrent à devenir plus accentuées et plus menaçantes, et sa santé s'altéra gravement. Elle fut prise par de vives douleurs d'entrailles, et ressentit en sa constitution intime des dislocations anormales....

L'effet de sa maladie, comme cela advient souvent, ne tarda pas à se porter sur les jambes, qui graduellement s'affaiblirent. Autant elle avait aimé le mouvement, autant elle redouta dès lors toute fatigue et rechercha le repos. Presque plus de courses au dehors : la moindre promenade lui devenait une lassitude, à la suite de laquelle elle était contrainte de s'asseoir, accablée, sur un fauteuil ou de s'étendre sur un canapé.... Ses yeux se cernèrent, et prirent l'éclat particulier que donnent la fièvre et l'insomnie.

Elle était dans cette situation lorsque, dès le début de la guerre, les Prussiens envahirent Baccarat.



Il n'entre point dans le cadre de notre récit de retracer les sombres scènes, les angoisses et les épouvantes de ces heures terribles. Mais il est facile de s'imaginer ce que devait être pour la malheureuse enfant le spectacle de ces officiers et soldats tudesques, commandant en maîtres, occupant la table et le foyer, remplissant la maison du tumulte de leurs cris et de leurs jurons, de l'atmosphère suffocante de leur fumée, du bruit sinistre de leurs armes traînantes.

Bien que la chambre où Jeanne était si souvent retenue et alitée, fût gardée par la mère comme un sanctuaire de douleur, la curiosité brutale des envahisseurs n'en respectait pas toujours le seuil ; et plus d'une fois la jeune fille vit avec terreur sa porte s'entre-bâiller, et une tête, revêtue d'un casque à pointe d'acier, promener dans l'appartement l'insolente inquisition de son regard.

Comment peindre les effrois et les bouleversements de son cœur, lorsque, à la moindre apparition de quelques

francs-tireurs dans le voisinage, elle entendait les Prussiens menacer de tout incendier et de fusiller le Directeur des Manufactures ?

Admirable d'énergie au milieu de tant de périls, le père pensait à ses ouvriers non moins qu'à sa famille, le père veillait à tout et à tous....

Engagé volontaire dès le commencement de nos désastres, le fils aîné, Henry, accomplissait son devoir et combattait dans les rangs, si décimés, de nos armées. Il fut atteint par le feu ennemi, et dut même subir l'amputation d'un doigt.... Que de chagrins et d'amertumes à ce foyer, naguère si calme et si heureux !

A la fin de la guerre, l'état de Jeanne s'était considérablement aggravé. Ses membres fatigués ne trouvaient quelque bien-être ou plutôt n'échappaient un peu au mal-être que sur une chaise longue garnie d'oreillers et de coussins. Elle y passait ses longues journées, tantôt en compagnie d'un livre, — tantôt l'œil fixe, et la pensée perdue en des réflexions ou des mélancolies dont Dieu seul avait le secret ! — tantôt aussi les mains jointes, et demandant assistance et courage au Consolateur souverain.

Parmi les ouvrages qu'elle feuilletait ou lisait pour distraire sa solitude, il s'en rencontra un qui la rendit, pendant une semaine environ, toute préoccupée et méditative. Les divers chapitres de *Notre Dame de Lourdes* (c'était le titre de ce volume) parlaient en effet de prodiges divins, de guérisons extraordinaires survenues en notre siècle, au pied des Pyrénées, sans autre secours que celui de la prière et par une intervention directe de la Vierge Marie... Quoiqu'il lui eût semblé ambitieux d'aspirer à un Miracle, de telles faveurs célestes n'étant accordées, croyait-elle, qu'à des âmes très saintes, l'idée qu'on pourrait la conduire à Lourdes traversa alors l'esprit de la pauvre Jeanne, émue par ces récits, et la fit parfois tressaillir de quelque vague espérance,

tandis qu'elle égrenait entre ses doigts fiévreux le chapelet de Pie IX....

Mais la pauvre Jeanne, comme une fleur flexible et fragile que le vent incline de côté ou d'autre, suivant le caprice de ses souffles divers, ne tarda point à tourner ses rêveries vers quelque autre horizon et à ne plus songer à cette impression fugitive.

IV

Mme de Fontenay était mère. C'est tout dire en un seul mot, et expliquer à la fois et ses diverses angoisses et ses multiples sollicitudes. Cette cruelle maladie était l'inquiétude constante, l'infatigable occupation de toutes ses heures. Tenant à exécuter elle-même les prescriptions des médecins et à ne point céder à des dévouements étrangers le cher et cruel privilège de soigner sa fille, elle était, elle voulait être l'unique garde-malade de Jeanne. Prête à se lever à tout appel, à tout gémissement, à toute plainte, même inconsciente, de son enfant, elle était constamment près d'elle durant le jour, et couchait la nuit à côté de son lit, dormant d'un sommeil léger, — de ce sommeil qui veille, — si ignoré du lourd égoïsme et si connu de la tendresse en alarme.

Par une conséquence facile à comprendre, cet état de choses portait la famille à vivre isolée, à concentrer en elle-même une peine que ne pouvaient soulager ni les banales paroles des indifférents, ni même les sympathies de l'amitié. Il est de telles douleurs, que les consolations les désolent.

Ajouterons-nous que la pauvre mère cherchait d'autant plus la retraite, qu'elle se préoccupait, peut-être avec excès, des mille propos du monde, et redoutait à l'extrême pour sa fille le renom de malade. Tremblant que la vue de cette langueur prolongée ne fît monter aux lèvres de quelques-uns le mot fatal de « poitrinaire », elle ne cessait d'exhorter

Jeanne à réagir en public, et coûte que coûte, contre son atonie.

Douée d'une grande force d'âme, celle-ci prenait donc sur elle, quand survenait une visite, de quitter la position horizontale et de s'asseoir dans un fauteuil, causant avec une grâce charmante et dissimulant, autant qu'il lui était possible, les souffrances qu'elle endurait. Quand les visiteurs étaient partis et que, dans un dernier effort, elle les avait accompagnés jusqu'à la porte, la malheureuse enfant allait se jeter sur son lit et expiait, en se tordant sous l'étreinte des tortures les plus aiguës, la violence momentanée qu'elle avait faite à la nature.

Très expansive par caractère, et communiquant volontiers ses impressions, Mme de Fontenay gardait sur cette plaie de son cœur une réserve absolue. Quand on lui demandait des nouvelles de sa fille, elle répondait invariablement :

— Mais Jeanne ne va point trop mal ! Ces petits malaises sont de son âge, et ne tarderont pas à disparaître.

V

Si l'on s'efforçait ainsi, devant les yeux étrangers, de jeter un voile (bien transparent, hélas !) sur ce deuil intime, on ne négligeait rien, d'autre part, pour parvenir à la guérison. On frappait à toutes les portes, on recourait à toutes les eaux ; on épuisait toutes les pharmacies. Mme de Fontenay aurait voulu montrer son enfant bien-aimée à tous les docteurs de la terre, et essayer, pour la sauver, de toutes les panacées d'ici-bas.

Hélas ! « la science humaine, comme disait Montaigne, est ondoyante et diverse, malléable et ployable à tout vent de doctrine ! »

Le premier médecin consulté avait été naturellement celui de Baccarat, M. le docteur Mangin, qui connaissait le tempérament de Jeanne, et avait pu observer le mal dès son origine. L'expérience du docteur Mangin était grande, son diagnostic très sûr, son dévouement sans limite. C'était un ami. Avec un infatigable zèle, il déploya à tenter cette cure toute son intelligence, tout son savoir, tout son talent. Il avait appelé au secours des cent remèdes du Codex l'action puissante des eaux thermales, et envoyé la malade à Aix-les-Bains, durant les deux saisons de 1869 et 1870. Les ressources de la médecine traditionnelle et classique avaient échoué contre la ténacité du mal et sa marche envahissante.

Mme de Fontenay, sur le conseil d'un oncle, M. d'Hotelans, qui habitait Besançon, s'adressa alors à un savant praticien de cette ville, M. le docteur Labrune.

Parmi les Disciples ou les successeurs de Hahnemann, M. le docteur Labrune était assurément l'un des plus distingués et des moins exclusifs. En présence de cet organisme, déjà profondément atteint, il pensa qu'il importait avant toutes choses de ne point en accroître le désordre par la fatigue inutile des médicaments excessifs. S'appliquant à ménager les forces de la nature dans son travail réparateur et à les aider doucement sans fausser leur direction, il conseilla la méthode des doses non perturbatrices.

L'allopathie fut donc un instant abandonnée par Mmes de Fontenay, et l'homœopathie adoptée avec la ferveur impatiente de l'espérance.... Mais, hélas ! les heureux effets qu'elles s'étaient promis se faisant attendre, la mère et la fille prirent un autre chemin et se rendirent près d'une célébrité lorraine, M. le docteur Schustemberg, de la Faculté de Strasbourg.

— Qu'il est difficile de ne pas faire fausse route ! s'écria celui-ci. L'allopathie a dévié à droite, l'homœopathie s'est égarée à gauche ! *In medio stat virtus.* Constitution rhumatismale, anémie prononcée. Il faut le tonique universel,

il faut le vivificateur tout-puissant : l'eau froide ! Immersion subite, jet vigoureux, douche glacée. Le salut est dans l'hydrothérapie.

Ce fut le tour de la méthode hydrothérapique.

Bien que rigoureusement mis en pratique par Jeanne, au grand établissement de la Hoube, dans le duché de Bade, cet énergique moyen thérapeutique ne produisit aucun résultat sérieux.

Vers cette époque, après avoir pendant trente-deux ans dirigé les cristalleries de Baccarat, M. de Fontenay prit sa retraite. Retournant sur le soir de sa vie dans son pays d'origine, il vint habiter Autun, sa ville natale.

A Autun se trouvait un médecin très dévoué à la famille, M. le docteur Lagoutte. Il fut appelé. Après s'être rendu compte de tout et avoir constaté, outre l'état que nous avons décrit, une maladie des bronches, il condamna formellement la méthode de son prédécesseur.

— Ce qu'il vous faut, dit-il, ce n'est pas l'eau froide, c'est l'eau chaude. Retournez à Aix-les-Bains....

A Aix-les-Bains, M. le docteur d'Espines conseilla un traitement chirurgical que la malade ne put se décider à subir....

— Oh ! qui me révélera le secret de la guérir ? se demandait avec angoisse la pauvre mère éperdue, recourant successivement à tous les moyens, prêtant l'oreille à tous les avis et implorant, l'un après l'autre, tous les conseils.

Elle songea alors à un illustre médecin des contrées méridionales, qui avait jadis soigné son fils Henry avec une habileté remarquable, à la suite de l'amputation de son doigt, opérée dans des conditions difficiles. Il habitait Lyon. Mme de Fontenay lui conduisit sa fille.

La vie diminuait peu à peu dans ces veines exsangues et épuisées : Jeanne avait toujours froid.

— Pour ce sang qui se congèle, pour cette santé délabrée et sujette à prendre tous les germes des maladies ambiantes, il faudrait pouvoir ordonner une atmosphère absolument pure et un perpétuel été. Il ne s'agit point de baigner la malade dans l'eau chaude ou froide : c'est dans les rayons du soleil qu'il faut l'immerger. Allez à Cannes.

Ainsi parla M. le docteur Bouchacourt.

Voilà donc Mmes de Fontenay dressant leur tente voyageuse sur les tièdes pentes de cette plage incomparable qui borde le golfe de la Napoule.

Abritée de tous côtés par les masses alpestres ou par les montagnes de l'Estérel, contre les vents d'autan et contre les aquilons, la pauvre Jeanne au sang glacé s'y chauffait au soleil. La population cosmopolite de Cannes remarquait cette jeune malade qui se traînait péniblement au bras de sa mère, et qui semblait toujours mesurer d'un regard anxieux la petite distance qui la séparait de la chaise ou du banc où elle allait trouver un peu de repos pour sa lassitude. A peine était-elle assise, que la main empressée d'une femme de chambre l'enveloppait aussitôt de couvertures épaisses et de châles aux longs replis.

Depuis les faiblesses et les crises morbides qui avaient, en 1867, marqué les premières phases de la maladie, six années s'étaient écoulées : on était alors au commencement de 1873. Longue période de douleurs subies et d'espérances trompées ! D'année en année et de traitement en traitement, l'organisme s'était de plus en plus profondément délabré.

Disons ici, pour expliquer en cette circonstance les incertitudes et les errements divers des médecins, que, par suite d'une entière ignorance de la portée physiologique de cer-



CANNES

tains détails, Jeanne, en consultant les hommes de science, se bornait à leur parler de ce qui seul lui paraissait grave. Et elle gardait un silence qu'elle croyait sans inconvénient sur les phénomènes internes....

« — Ces maux d'entrailles et ces malaises sont dans mon tempérament, pensait-elle. Ce ne sont là que des souffrances; et pour ce qui n'est que souffrance la résignation suffit.... Que je guérisse de cette impuissance qui me paralyse, que je parvienne à marcher, le reste ne sera pour moi qu'une épreuve à offrir à Dieu! »

Et c'est ainsi que, sans le savoir et sans le vouloir, elle égarait le traitement des médecins, en leur taisant entièrement ou en rejetant dans un arrière-plan couvert d'ombre les troubles et les violentes souffrances qu'elle éprouvait dans les parties du corps, foulées et broyées jadis par le poids écrasant de la calèche renversée.

Quelque aisément concevables, quelque louables même que fussent les motifs de la réserve de Jeanne, nous croyons qu'un sentiment plus vrai des nécessités et des lois de la vie eût dû la déterminer à ne rien celer dès l'origine. Les médecins sont en quelque sorte les confesseurs du corps : il faut tout leur avouer... Malgré ses réticences, quelques-uns soupçonnèrent que le principe était dans quelque lésion organique, quelque plaie cachée....

VI

Vers la fin de janvier 1873, il devint totalement impossible à la jeune fille de faire un pas et de se tenir sur ses jambes. D'autre part, ses déchirements intérieurs prirent une acuité telle, que force fut bien d'ouvrir les yeux et de comprendre la gravité de ces symptômes. On fit venir M. le docteur

Buttura. Jeanne eut devant lui une crise ; elle cria. Et, ayant crié, elle parla.

Le médecin comprit. Il avertit la mère et s'expliqua nettement.

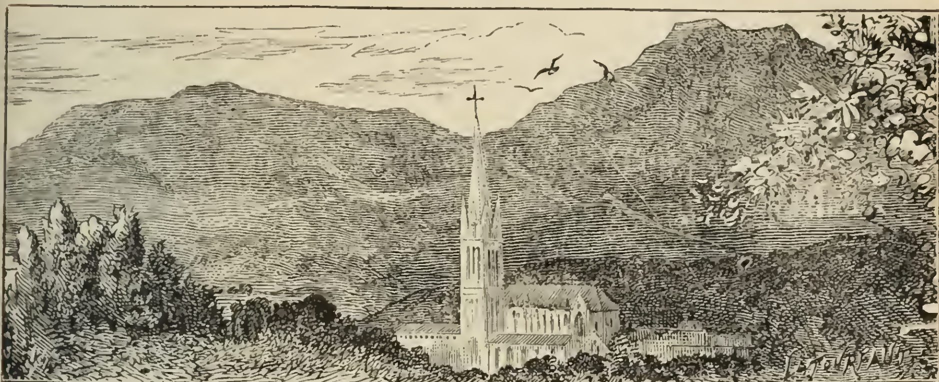
— La question est complexe et ne peut se résoudre ni par des pilules ni par des globules, ni par l'eau froide ni par l'eau chaude, ni par les rayons du soleil. Les désordres extérieurs que nous constatons proviennent d'une cause interne. Comme vous l'a déjà fait entendre, à Aix, le docteur d'Espines, il faut, quelque pénible que cela puisse être, recourir à la chirurgie... Quant à moi, si mademoiselle était ma fille, je n'hésiterais point à la conduire à un spécialiste expérimenté. Il y a justement dans la ville voisine, à Menton, un docteur anglais fort renommé. Voyez-le, et sans perdre un instant ! Il est déjà tard.

La pauvre Jeanne s'abandonna donc à la cure chirurgicale du professeur Bennets, et passa ainsi dix ou douze semaines dans son lit, en proie aux cautérisations graduelles du Dupuytren d'outre-Manche.

Tout habile qu'il était, le praticien anglais ne réussit qu'à la faire souffrir savamment, et ne parvint pas plus à la guérir que ses nombreux prédécesseurs.

Parfois même des accidents d'exaspération nerveuse précédaient ou suivaient ses visites. Le moral de la jeune fille, en effet, se rebellait contre cette nature de traitement, que les supplications de sa mère et sa propre foi en la science humaine lui faisaient un devoir de subir. Fort docile en général envers les médecins proprement dits et acceptant volontiers toutes leurs ordonnances, elle avait eu toujours une vive et profonde horreur des impitoyables mains de la chirurgie. Aussi, après avoir durant trois mois tout supporté infructueusement et avec une répulsion croissante, ce soulèvement et cette révolte devinrent-ils insurmontables. — Et elle allait se refuser absolument à continuer,

lorsqu'un voyage du docteur Bennets en Angleterre vint momentanément, et jusqu'à son retour, interrompre ce traitement.



VII

Informé de la situation et justement alarmé. M. de Fontenay, alors à Autun, accourut en toute hâte.

Malgré tant d'essais inutiles et tant d'insuccès répétés, le père et la mère n'avaient point perdu je ne sais quelle crédulité tenace en la puissance de la Médecine. Tous deux, penchés au chevet de la malade, l'encourageaient à vaincre ses répugnances.

— Si ce n'est pour toi, chère enfant, que ce soit au moins pour nous!....

Jeanne, cependant, dans ses longues heures d'insomnies, avait retrouvé le souvenir de l'une de ses lectures du temps passé. Le cours de ses pensées avait ramené en son imagination et en son cœur une impression jadis fugitive.

— Père, répondit-elle, je me soumettrai à tous les traitements qu'on voudra : — mais à la condition qu'avant d'en recommencer un seul vous me laisserez aller à Lourdes.

Bien qu'ils n'osassent guère compter sur une intervention céleste, les parents étaient trop chrétiens pour faire, en principe, la moindre résistance à la pieuse requête de leur enfant.

Toutefois, on jugea bon de demander avis à un personnage fort éminent dans le clergé, qui, depuis de longues années, connaissait la famille. Mgr Caverot, alors évêque de Saint-Dié et, depuis, Cardinal-archevêque de Lyon, répondit par la lettre suivante, que nous transcrivons sans commentaires. Elle parle assez d'elle-même, et dénote, par les quelques mots que nous imprimons en caractères italiques, à quel point la situation était inquiétante :

« Évêché de Saint-Dié, le 25 avril 1873.

« Ma bien chère enfant, ce que vous me dites de l'état auquel le bon Dieu permet que vous soyez réduite est tout à fait de nature à confirmer l'appréciation contenue dans la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à madame votre mère.

« Si vous étiez à Lourdes, sans doute on pourrait vous permettre de vous faire transporter à l'église. *Mais entreprendre le voyage de Cannes à Lourdes dans la situation où vous êtes serait*, à moins d'un ordre ou d'une révélation de Dieu, *une véritable folie.*

« Du reste, mon enfant, consultez votre médecin. S'il déclare que ce voyage sera pour vous *sans inconvénient grave*, mes objections tombent d'elles-mêmes, car je ne suis pas homme de l'art, sans quoi je ne saurais changer d'avis.

« Voyez en tout cela, mon enfant, la volonté de Dieu, et *sachez, au besoin, lui faire le sacrifice de la vôtre.* Rien n'empêche, d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, que vous promettiez un voyage, *si vous guérissez.* La Sainte Vierge n'est pas gênée pour faire des miracles à distance, et Notre

Dame de Lourdes en opère chaque jour.... Offrez mes hommages, etc. »

« L.-M., *évêque de Saint-Dié.* »

Suivant le conseil de Sa Grandeur, le médecin fut consulté. Et l'homme de science répondit littéralement comme le prélat :

— Entreprendre un tel voyage dans de telles conditions serait *une véritable folie*....

M. le docteur Buttura, personnage d'expérience autant que de savoir, n'avait pas été cependant sans remarquer, durant sa longue pratique, combien il est pénible, combien il est dur parfois aux malades de renoncer à une idée de leur esprit, à un projet conçu, à un plan arrêté. Par la pente naturelle des choses, les malades sont choyés comme des enfants gâtés et ils ont souvent de ces obstinations terribles dont aucune considération ne triomphe, et que l'on ne peut briser sans péril pour eux. Le tendre amour de ceux qui les entourent s'étant appliqué, souvent pendant des années, à éviter tout ce qui les peut affliger et à épier leurs moindres vœux pour y satisfaire, ils se sont peu à peu habitués à une condescendance absolue. Et lorsque cette redoutable accoutumance est prise, il devient presque impossible de leur résister. Un refus opposé à leur désir formel avive encore ce désir, surtout chez les femmes, et le porte à sa plus extrême acuité : il les chagrine, il leur enlève tout appétit, il trouble toute digestion, il empêche tout sommeil, il provoque des fièvres ardentes.... Que faire alors ? Céder, céder encore, céder toujours, quoi qu'il advienne.

Assurément, tel n'était point le cas de Jeanne, mais le docteur Buttura en fut sans doute moins convaincu que nous, car il ajouta :

— Oui, entreprendre un tel voyage dans de telles circonstances, *est une véritable folie*... Toutefois, *étant donnée l'intensité du désir de la malade,* il est peut-être moins

périlleux encore de lui laisser faire cette folie que de l'en empêcher.

VIII

Bien que, par un étonnant euphémisme, Jeanne se plût à appeler une telle sentence « le consentement du Docteur », il lui fallut, ainsi qu'à sa mère, un rage courage pour se décider, — malgré tout, — à se mettre en route. Et ce ne fut certes point sans tremblement et sans terreur qu'elles se firent conduire au chemin de fer.

Grâce à ces ingénieuses inventions qui permettent de transformer un vagon en un divan ou une chaise longue, la malade parvint à franchir les deux cent cinquante lieues qui la séparaient de la ville de Lourdes, où elle arriva le 21 mai, jour qui se trouvait être, en 1873, la veille de l'Ascension.

De son côté, M. de Fontenay, son père, avait quitté Cannes se dirigeant vers Autun. Il était l'un des organisateurs du pèlerinage diocésain qui devait se rendre, le 5 juin suivant, à Paray-le-Monial; et il avait assumé cette pénible charge dans la pensée d'augmenter par cette bonne œuvre les probabilités — incertaines, hélas! — que pouvait avoir sa fille de retrouver la santé à la Grotte de Lourdes.

Jeanne avait la foi aux Miracles; la preuve en était dans le long et pénible voyage qu'elle accomplissait, à travers tant d'obstacles. Mais il faut ajouter cependant — pour dire en toute sincérité notre sentiment personnel — que ce n'était point une foi à transporter les montagnes.

La foi de Jeanne, comme aussi celle de sa mère, confinait un peu à cette vague espérance — opiniâtre dans ses tentatives et pourtant peu sûre d'elle-même — que conservent certains malades, et qu'ils appliquent, tant dans l'ordre na-

turel que dans l'ordre surnaturel, à tout ce qui leur semble contenir une chance quelconque de salut. Jeanne croyait et ne croyait pas; elle voulait et ne voulait pas. « Je n'avais point confiance que je serais guérie, a-t-elle raconté, et je dois même ajouter que quelque chose d'intime m'empêchait de le demander de tout cœur. » Elle hésitait; et, comme les natures dans l'hésitation, elle s'imaginait tout concilier en prenant un moyen terme et en se bornant à ce que l'on pourrait appeler la demi-demande d'une demi-guérison : « Bonne Mère, permettez au moins que je marche pendant que je serai près de vous! » Et la jeune fille, inconsciente d'elle-même et inhabile à jeter la sonde dans les profondeurs de son âme, ne comprenait point que cette timidité dans la prière, c'était le ver dans le fruit mûr et le doute au sein de la foi; elle ne comprenait pas que c'était le contraire de ce que commandait Jésus lorsqu'il s'écriait jadis: *Confidite* « Ayez confiance! » *Nolite timere!* « Ne tremblez point! »

IX

S'étant souvenues du rôle historique que le curé Peyramale avait rempli durant la période des Apparitions de Notre Dame de Lourdes, Mmes de Fontenay eurent la bonne inspiration, en arrivant dans la ville de Lourdes, de le choisir pour confesseur et directeur. Cet homme, en matière de foi, avait surabondamment tout ce qui pouvait manquer à autrui; et il était en mesure, sans appauvrir son trésor, de combler tous les déficits. Sa réconfortante parole emprunta, pour donner courage à nos deux voyageuses, les expressions du divin Maître :

— *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti :* Si vous pouvez croire, tout est possible *à celui qui croit!...* *Omnia quæcumque petieritis in oratione, credentes,*

accipietis : Tout ce que dans la prière vous demanderez *avec foi*, vous l'obtiendrez !...

Et comme l'Israélite dont parle l'Évangile, elles répondaient :

« — Nous croyons !... nous croyons !... »

Mais, ne se rendant point compte de leur défaillance secrète,e lles n'ajoutaient point humblement : « Venez en aide à notre incrédulité ! »

Le Serviteur de Marie les aida cependant... Voilà que peu à peu, durant le cours d'une neuvaine à Notre Dame de Lourdes, les forces de Jeanne se mirent à revenir graduellement. Un jour elle put hasarder cinq ou six pas. Le lendemain, elle en fit quarante ou cinquante. Le surlendemain, elle marchait assez facilement. Enfin, après la neuvaine, le 3 juin, double anniversaire de sa première communion et de la première communion de Bernadette, elle alla à pied, avec tout le monde, à la Chapelle et à la Grotte, suivit les processions de l'Ariège et de Pontacq, et retourna ensuite en ville... A chaque pas en avant, à chaque progrès qu'elle faisait, la surprise de Jeanne s'accroissait. Après ces multiples courses, elle était dans une totale stupeur de n'éprouver aucune fatigue.... Elle se dirigea alors, avec sa mère, vers la demeure de M. le curé de Lourdes.

X

Il nous paraît opportun, avant de continuer ce récit, de rappeler une scène du Nouveau Testament, et d'insérer ici, pour la grande édification du lecteur, une page du livre sacré :

« Jésus pressa ses Disciples de remonter dans la barque et de le précéder de l'autre côté du lac, tandis qu'il congédierait lui-même les multitudes....

« Ayant donc renvoyé le peuple, il gravit la montagne, afin de prier dans la solitude. Le soir arriva, et il était seul en ce lieu.

« Pendant ce temps, la barque, qui avait le vent contraire, était battue des flots au milieu du lac.

« Or, à la dernière veille de la nuit (entre trois et six heures du matin), Jésus marchant sur les eaux du lac, alla vers eux. Mais quand ils le virent cheminant ainsi sur les ondes, ils furent bouleversés.

« — C'est un fantôme ! » disaient-ils.

« Et ils poussaient des cris de terreur.

« Mais soudain Jésus leur parla :

« — Ayez confiance ! c'est moi.

« — Si c'est vous, Seigneur, lui répondit Pierre, com-
« mandez que je vienne moi-même à vous, sur les flots.

« — Viens, » dit Jésus.

« Descendant aussitôt de la barque, Pierre marcha sur l'eau pour aller à Jésus. Mais quand il vit la violence du vent, il eut peur. Et, commençant à s'enfoncer :

« — Seigneur ! s'écria-t-il, sauvez-moi !... »

« Jésus étendit la main et le saisit.

« — Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi as-tu
« douté ? »

« Dès qu'ils furent entrés dans la barque, le vent cessa. Et alors tous ceux qui s'y trouvaient se prosternèrent devant Lui, et prononcèrent cette parole :

— « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! »

XI

La joie du curé Peyramale fut grande de voir la jeune fille marcher. Quelque habitué qu'il pût être à de tels spectacles, ses yeux s'emplissaient toujours d'heureuses larmes à chaque

nouvelle grâce accordée par Notre Dame de Lourdes aux malades et aux souffrants.

— Gloire à Dieu et vive Marie ! ma chère enfant, s'écria-t-il : vous voilà délivrée de vos sept ans de douleurs et d'infirmité !

— Mais, Monsieur le curé, je n'ai point du tout en moi la preuve que je suis guérie.

L'abbé Peyramale la regarde, et ses traits expriment la stupéfaction.

— Comment ! en arrivant à Lourdes la semaine dernière, vous gisiez immobile dans votre lit, entièrement impuissante à vous tenir debout ou même assise ; on vous portait à bras : — et aujourd'hui, après être allée à la Grotte et en être revenue ; après avoir suivi une procession au départ et au retour ; après avoir ensuite couru en hâte chez moi ; après avoir, en un mot, arpenté les chemins comme un facteur rural et gravi les sentiers comme un cerf, voilà que vous demandez si vous êtes guérie ?

— C'est que...

— C'est que... quoi ? Êtes-vous fatiguée ?

— Non, Monsieur le curé, pas plus qu'une personne bien portante.

— Auriez-vous eu quelque difficulté à marcher ?

— Aucune.

— Souffrez-vous quelque part ?

— Non.

— Eh bien ! si vous ne souffrez nulle part, si vous n'avez nulle difficulté à marcher ; si, après de telles courses, il n'y a en vous nulle lassitude, comment peut-il vous venir la pensée que vous n'êtes pas guérie ?...

— Mais je ne suis pas dans l'état ordinaire.... il me manque quelque chose.

— Je le crois bien ! il vous manque votre maladie... Vous y étiez depuis si longtemps habituée, qu'elle vous fait un vide.

— C'est que je n'ai pas éprouvé ce que j'attendais, ce

qu'évidemment l'on doit ressentir quand la sainte Vierge intervient et fait un Miracle : ni secousse, ni tressaillement intime, ni illumination de l'âme. Rien de tout cela ne s'est produit. Je marche comme tout le monde, cela est vrai. Je ne souffre d'aucun malaise. Je ne suis même point fatiguée, c'est encore vrai : — mais je n'ai compris à aucun moment que tout ait été en moi remis en place ; je ne puis me persuader que je sois guérie.

— Allons ! allons ! ce qui n'est pas en place, c'est votre tête ; ce qui est malade, c'est votre foi qui chancelle. Vous doutez en plein miracle, mon enfant, ainsi que douta Simon-Pierre au moment même où, sur l'appel du Seigneur, il foulait la nappe des eaux comme on foule la terre ferme. Réagissez, réagissez vivement contre cette tentation qui assaille souvent les miraculés, et ne tombez pas dans le piège du perfide Ennemi....

Ce jour-là était le mardi de la Pentecôte, et le souffle sacré de cette grande octave de l'Esprit-Saint, semblait passer par les lèvres du Serviteur de Notre Dame de Lourdes. Le prêtre ajouta :

— Partez demain matin pour Paray-le-Monial, où doivent se trouver jeudi M. de Fontenay et le pèlerinage de votre Diocèse. Et là, avec toute la famille agenouillée, avec vos amis de l'Autunois, avec vos compatriotes, vous remercierez Notre-Seigneur Jésus-Christ de la surnaturelle guérison que sa sainte Mère vous a accordée ici....

Mmes de Fontenay étaient comme maîtrisées par cette puissante et communicative éloquence, qui avait le don de chasser les hésitations ou les troubles de l'âme et de les dissiper, comme le vent du ciel dissipe les brumes et les nuages.

XII

En sortant du Presbytère, la mère et la fille s'entretenaient de l'homme de Dieu.

— C'est vraiment une âme apostolique que celle de ce Prêtre ! se disaient-elles l'une à l'autre. Notre cœur n'était-il point brûlant pendant qu'il nous parlait ?



La tradition chrétienne rapporte que Simon-Pierre, «doutant en plein miracle», comme disait le curé de Lourdes, ne laissa ici-bas d'autre descendance directe que sa fille unique, sainte Pétronille ; quelques érudits prétendent même qu'elle ne fut que son enfant spirituelle. Mais sa descendance indirecte est des plus nombreuses. Mmes de Fontenay appartenaient sans doute à cette antique race, ayant aussi, croyons-nous, quelques alliances avec l'apôtre Thomas.

Donc, rentrées à l'hôtellerie et s'occupant des préparatifs du départ, toutes deux se mirent à réfléchir, — et à fléchir.

Quoiqu'elle vît de ses yeux sa chère Jeanne marcher, mouvoir, vaquer à toutes choses, Mme de Fontenay, par un excès de sollicitude maternelle, était encore dans l'alarme. Elle ne pouvait se désaccoutumer de craindre. Après avoir si souvent tremblé en face de la cruelle maladie de son enfant bien-aimée, voici qu'elle tremblait maintenant en présence de cette santé, si miraculeusement mais si récem-

ment reconquise. Cet état extraordinaire lui paraissait sans racine, à cause même de sa soudaineté, et privé de cette solidité qu'apportent dans leur lent progrès les convalescences normales. De son côté, Jeanne, bien que guérie, aurait voulu se sentir plus forte. Ses pieds, ayant depuis tant d'années perdu la pratique de la marche, trouvaient un peu durs les cailloux de la rue. En s'apercevant dans la glace, elle était effrayée de sa persistante pâleur. Que dirons-nous encore?... Tout en remerciant Dieu de la faveur dont elles venaient d'être l'objet, elles inclinaient de plus en plus à donner à l'expression de leur gratitude une forme notablement différente de celle que leur avait conseillée et presque commandée le Curé des Apparitions.

— Quel insigne bienfait nous a accordé Notre Dame de Lourdes, et qui aurait pu l'espérer?... Combien notre reconnaissance doit être grande ! La sainte Vierge, cependant, veut que l'on soit prudent : la Prudence n'est-elle pas la vertu des sages? Gardons-nous du péché qui lui est contraire, et ne nous livrons point présomptueusement à des audaces inconsidérées. Notre Dame de Lourdes entend évidemment que l'on aide à la grâce.... Et dans la circonstance où nous sommes, le meilleur moyen de coopérer à la grâce ne serait-il pas d'y ajouter les ressources de la nature, découverte par la science des Médecins? Au lieu donc de nous exposer, par une coupable témérité, aux fatigues de Paray-le-Monial, ne ferions-nous pas mieux de partir pour Aix-les-Bains? Ces eaux fortifiantes ne pourront qu'ajouter au bienfait surnaturel et consolider puissamment le Miracle.

Arrêtant dans leur esprit cet admirable projet, Mmes de Fontenay bouclent leurs malles et leurs valises, afin de se mettre en route pour Aix, dès le lendemain matin, par le premier départ....

Or, le lendemain matin, au moment où l'aube parut et où Jeanne voulut se lever, il advint que ses pieds et ses jambes

se trouvèrent tout à coup dans l'entière impuissance de faire un mouvement, et de la soutenir debout. La malheureuse jeune fille était retombée brusquement dans son premier état.

On imagine aisément son cri de douleur et de terreur à cet effroyable réveil. Avoir reçu le bienfait de la guérison et le perdre! avoir tenu en quelque sorte le Miracle en sa possession, avoir été investie un instant de la plénitude de la santé, et voir tout cela disparaître, s'évanouir, s'anéantir comme un mirage d'Orient! Tel la Fable nous montre le désespoir de Sisyphe à la minute fatale où le rocher si péniblement porté au sommet de la montagne roule de nouveau au fond du ravin : tel dut être, dans la réalité de la vie, le désespoir de Jeanne et de sa mère.

Malgré leur intelligence, ni l'une ni l'autre ne comprirent le sens de cette subite rechute. Un voile sans doute était sur leurs yeux, ou plutôt leurs yeux se tournaient du côté opposé à la vérité. Les plus clairvoyants ne discernent que ce qu'ils regardent, et sont comme aveugles pour l'horizon qu'ils ont derrière eux.

— Me voilà malade comme auparavant et loin de tout médecin! s'écriait la pauvre Jeanne.... Ah! combien j'avais raison! Non, non! je n'étais pas guérie!.... Partons pour Aix! partons pour Aix !

Lourdes lui était devenu insupportable. Le bruit des cloches, les processions qui passaient sous sa fenêtre, le chant des cantiques, ne faisaient qu'irriter sa douleur.

Le Curé de Lourdes rencontra la voiture qui conduisait Jeanne à la gare.

— Que Notre Dame de Lourdes vous accompagne! Vous allez à Paray?...

— Non, Monsieur le curé, dit la mère : nous allons à Aix-les-Bains. Jeanne est retombée....

Et elle le mit au courant de l'accident du matin....

Le Serviteur de Notre Dame de Lourdes l'écouta tout pensif, et les paroles du Seigneur à Simon-Pierre s'enfonçant dans les eaux montèrent d'elles-mêmes à ses lèvres.

— *Quid dubitasti, modicæ fidei ?* « Pourquoi avez-vous douté, femmes de peu de foi ? »

Mais, malgré ses hautes vertus, le curé Peyramale n'avait point le don des miracles : il ne pouvait guérir Jeanne de son mal, comme Jésus, le prenant par la main, avait jadis sauvé le chef des Apôtres.

Son regard suivit longtemps l'infortunée jeune fille que le galop des chevaux emportait vers le chemin de fer, et de toute son âme il pria pour elle :

— O Notre Dame de Lourdes ! demanda-t-il, que vos dons soient sans repentance et que ceci ne soit qu'une épreuve !

Quelque temps après, parlant au Supérieur du petit séminaire d'Autun, M. l'abbé Duchêne, directeur spirituel de Jeanne, qui était venu en pèlerinage à Lourdes, il lui expliqua la rechute par ces mots :

— Fille et mère ont manqué de foi. La maladie ira s'aggravant, puisqu'on a préféré les eaux d'Aix à celles de Lourdes.

XIII

Déçues et attristées, Mmes de Fontenay rentraient dans la vie nomade et se préparaient à recommencer, au hasard des consultations médicales et des avis contradictoires de la science humaine, leurs tâtonnantes pérégrinations à la recherche de la santé.

A mesure qu'elle s'éloignait de la cité de Marie, Jeanne se sentait plus souffrante. Une violente bronchite se déclara

durant le voyage, et il fallut faire halte à Montpellier. On appela l'un des plus habiles professeurs de la célèbre Faculté, M. le docteur Courty. Il soigna la bronchite et la guérit à peu près, mais il ne dissimula point ses craintes sur l'état général de la jeune malade.

Il vous faut à tout prix reconstituer le système musculaire atrophié, stimuler l'appareil digestif, activer la circulation, ressusciter le jeu des muqueuses. Partez d'abord pour Aix-les-Bains.

— Nous y allions justement, docteur, essayer encore d'une saison, lorsque la bronchite nous a contraintes de nous arrêter dans votre ville.

— Vous resterez six semaines à Aix-les-Bains : après quoi, vous vous rendrez à Brides, en Tarentaise. Là, pendant vingt et un jours, faisant porter votre lit en plein air, vous respirerez à pleins poumons la vivifiante atmosphère des Alpes, toute chargée d'aromes toniques. De Brides, vous aurez encore à traverser la France pour gagner, dans les montagnes d'Auvergne, les thermes de la Bourboule, dont les sources très actives complèteront l'effet des eaux d'Aix. Votre station de la Bourboule achevée, vous reviendrez ici à Montpellier, où je vous soumettrai pendant soixante jours à un traitement chirurgical énergique, que vous serez alors en état de supporter, — traitement dont vous vous reposerez ensuite en passant l'hiver à Amélie-les-Bains, dans les Pyrénées-Orientales...

XIV

Durant trois ou quatre mois, les préceptes successifs de cette savante consultation furent suivis partout à la lettre sous la direction du meilleur médecin local, et partout infructueusement. Ni à Aix-les-Bains, ni à Brides, ni à la



Bourboule, Jeanne n'éprouva la moindre amélioration (1)... Les pressentiments les plus tristes assombrissaient son âme. Elle se voyait descendre vers la mort ; et après avoir, — à Lourdes et alors qu'elle était guérie, — douté malheureusement de la réalité du Miracle, voici qu'elle perdait aussi peu à peu, sous le coup de ses souffrances croissantes, son chimérique espoir dans la puissance des Médecins.

Vers le milieu de septembre, elle se trouvait à la Bourboule, immobile et étendue sur sa chaise longue. Elle considérait l'ombre de toutes choses qui grandissait démesurément à mesure que le soleil couchant s'approchait de l'horizon, derrière lequel il allait disparaître.

(1) A Brides, Mlle de Fontenay fit l'heureuse rencontre de l'évêque de Tarentaise, qui fut pour elle plein de bonté et de bienveillance. Mgr Turinaz, aujourd'hui évèque de Nancy, a été ainsi l'un des témoins de la longue maladie dont nous racontons ici l'histoire.

Par une pente que suivent souvent les âmes endolories, elle rapportait à elle-même les divers détails du paysage que la nature déroulait à son regard. L'été finissant faisait place à l'automne ; et à travers sa fenêtre elle distinguait çà et là et contemplait tristement, parmi la verdure des arbres, quelques feuilles jaunissantes qui tombaient en tourbillonnant sur le sol, prématurément atteintes par le trépas. Dans l'immense roc granitique dont les masses écrasantes dominent ce pauvre village, elle voyait le symbole de l'inéluctable malheur qui semblait peser sur sa jeune existence, et qui résistait — et résisterait toujours sans doute — à tous les efforts. La Dordogne, qui s'écoulait à ses pieds, au bas du coteau, lui présentait l'image mélancolique des flots fuyants de sa vie.

— Ma mère, ma bonne mère, dit-elle, retournons à Autun !...

— Mais Montpellier ? mais Amélie-les-Bains ?... Y penses-tu, ma fille ?

— Retournons à Autun ! Je me meurs de ces perpétuelles tentatives de guérison.... A la longue, tout en moi s'est révolté et se révolte contre l'existence que nous menons. N'est-ce pas assez d'être exilée, hélas ! de la santé, et faut-il que je sois en outre exilée de notre pays, de notre famille, de notre foyer. Je suis prise par la nostalgie. Les eaux thermales et les remèdes, les voyages et les séjours, les médecins et les médecines ne sont plus pour moi qu'un intolérable tourment, et je veux un peu de répit. Je veux vivre à nouveau dans notre maison, revoir mon père et mes frères, dormir dans ma chambre de jeune fille.... Je le veux pour moi, je le veux aussi pour vous, ma pauvre maman, qui épuisez vos forces loin de nos serviteurs habituels, pour vous, qui usez à me soigner vos jours et vos nuits et qui vous tuez à me faire vivre.

— Mais, ma chère enfant, il te faut cet hiver un climat doux. M. le docteur Courty....

— M. le docteur Courty a dit ce qu'il a voulu et il dira ce qu'il voudra. Je veux rentrer à Autun. On doublera les bourrelets des fenêtres, on calfeutrera les portes; on aura un calorifère gradué : pendant la journée on mettra des fleurs dans ma chambre. On m'entourera d'un printemps artificiel. Et puis....

— Et puis quoi ?

— Et puis rien ! répondit Jeanne, essuyant une larme.

La pensée de Jeanne se refusait à exprimer, afin de ne point affliger l'oreille maternelle, c'était que mourir pour mourir, elle aimait mieux rendre son âme à Dieu sous le toit paternel, entourée des prières et des adieux de tous les siens, que d'expirer en pays inconnu, dans l'appartement banal d'un hôtel garni, au milieu de soins mercenaires.

La mère finit par consentir et l'on quitta la Bourboule.

XV

A Autun, les rares amis qui furent admis à d'intimes visites remarquèrent avec effroi les ravages que la maladie avait faits dans cette constitution, jadis si exubérante de vie. La pauvre Jeanne n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa faiblesse dépassait tout ce que l'on peut imaginer : ses bras alanguis en vinrent à ne pouvoir porter la nourriture à ses lèvres; et sa mère dut, pendant trois semaines ou un mois, la faire manger comme un petit enfant. Entendre une conversation suivie lui était une lassitude. Ses yeux se refusaient à lire et sa tête à penser.

Du fond de cet abîme, elle se tournait vers Dieu et implorait la Vierge Marie, espérance des désespérés. Dans les profondeurs de son âme commençait à poindre le désir de retourner à la Grotte sainte. A sa mémoire, se représentait à toute heure le souvenir de Lourdes. Elle voulut voir son

évêque. C'était alors le très vénérable Mgr de Léséleuc de Kerouara. Elle lui fit connaître l'étrange incident de sa guérison fugitive.

— J'ai dans mon diocèse, lui dit-il, un prêtre miraculé : M. l'abbé de Musy. Eh bien! je supplierai la sainte Vierge de faire de vous aussi une miraculée. *En son Nom*, je vous ordonne de la prier de vous guérir ; et moi de mon côté, je vais la sommer de le faire.

Puis, prenant une image du Sacré-Cœur qui se trouvait dans son Bréviaire, il traça quelques lignes sur le revers et remit à Jeanne ce petit souvenir. Les mots que le prélat venait d'écrire étaient ceux-ci, empruntés au Verbe de Dieu : « Demandez et vous recevrez. »

Donc Jeanne demanda.

Un ecclésiastique de grand mérite et de grand cœur, qui vivait alors, s'unissait à ses prières et l'encourageait à croire. C'était M. l'abbé Duchêne, supérieur du petit séminaire d'Autun. Parmi toutes les ouailles qu'il dirigeait vers la céleste patrie, la pauvre Jeanne, accablée de souffrances, était son enfant de prédilection et l'objet spécial de sa plus paternelle sollicitude. Il visitait fréquemment la jeune malade. Sa parole faisait fuir le doute ou l'abattement dans l'esprit de Jeanne, et réconfortait aussi ses chers parents. Quand ces derniers se sentaient trop accablés par le chagrin, ils se rendaient aussitôt auprès de celui que tous appelaient « le bon Supérieur », et rarement s'en retournaient-ils sans avoir trouvé chez lui quelque apaisement à leur trouble, quelque consolation à leur peine, quelque adoucissement à leur intérieure amertume.

Un matin (c'était en novembre), Mme de Fontenay, ployant plus que de coutume sous le faix de sa croix, alla chercher un peu de force à la source où elle avait coutume de puiser.

Comme elle sortait de chez M. l'abbé Duchêne, elle croisa, à la porte du petit séminaire, un prêtre de haute taille, qui lui était inconnu.

— Quel est son nom ? demanda-t-elle à la concierge.

— C'est M. de Musy.

— M. de Musy ? Le paralytique guéri à Lourdes ?

— Lui-même.

La pauvre mère accourt avec empressement vers ce prêtre si favorisé du ciel :

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, j'implore de vous une œuvre de miséricorde. Voudriez-vous entrer dans notre maison pour y bénir ma fille, infirme comme vous l'étiez ?

— Bien volontiers.

Quelques minutes plus tard, M. l'abbé de Musy était auprès du lit de la malade.

— Hélas ! hélas ! que faut-il faire ? murmurait Jeanne.

— Croire et prier ! se résigner pour l'heure présente et espérer pour l'heure à venir.

— Monseigneur de Léséleuc m'a déjà donné le même encouragement et m'a spontanément promis d'intercéder pour ma guérison.... Quel grand miracle ce serait ! Vous le demanderez aussi pour moi, n'est-ce pas ?

— Oui, certes, et de grand cœur ! Très prochainement je vais à Lourdes, remercier ma Bienfaitrice. Le jour de l'immaculée-Conception, à l'autel même devant lequel j'ai été exaucé, je conjurerai la très sainte Vierge de faire pour vous ce qu'elle a fait pour moi.

XVI

Dans la première huitaine de décembre, M. de Musy partit en effet pour son pèlerinage de gratitude. Nous avons écrit ailleurs le récit de ce voyage (1).

(1) Voir plus haut, *le Miracle de l'Assomption*, p. 106.

L'immense retentissement de sa miraculeuse guérison avait eu pour résultat naturel que de toutes parts, dans le Diocèse et au delà, on s'était recommandé à ses prières.

Aussi, au *Memento* de la Messe, en ce moment où le prêtre se fait, auprès de Dieu, l'interprète des habitants de la terre et lui présente leurs vœux et leurs requêtes, le bon abbé de Musy chercha-t-il avec un soin extrême à recueillir tous ses souvenirs. Il interrogeait minutieusement sa mémoire et faisait effort sur efforts, afin de n'oublier aucun de ceux qui l'avaient chargé de leurs invocations et de leurs messages pour Notre Dame de Lourdes.... Or, parmi ces intentions si multiples, il en était une qu'il sentait se détacher et dominer sur toutes les autres, non point par une inclinaison de son cœur ou par une direction de sa volonté, mais par une sorte d'obsession divine dont il n'était pas lui-même le maître et qui s'imposait à lui, malgré lui. Cette intention, cette pensée, cette prière, c'était celle qui était relative à la guérison de Mlle de Fontenay.

Il s'empressa, le jour même, de transmettre à Autun ce symptôme de bon augure. Le projet de retourner à la Grotte des Apparitions et de se plonger dans la Piscine se fixa dès lors définitivement dans l'esprit de Jeanne.

XVII

Durant le cours de sa longue maladie, elle avait pu, de loin en loin, être transportée jusqu'à l'église Notre-Dame ou à la chapelle du Petit séminaire. Mais, malgré la précaution que l'on prenait de faire marcher la voiture au pas pour éviter toute secousse, malgré le peu de distance à parcourir, il fallut renoncer à se rendre désormais à l'église, à cause des intolérables souffrances que le trajet imposait à Jeanne, à cause surtout des graves conséquences que redoutaient les

Médecins. Grâce à des démarches qui furent faites à Rome, elle obtint l'autorisation de faire dresser un autel dans la pièce voisine de sa chambre, de façon à pouvoir, la porte de communication étant ouverte, assister de son lit, par le jeu d'un reflet de glace, à la célébration du saint Sacrifice

Pendant que la situation physique de la jeune fille s'aggravait visiblement, son état moral entrait dans une phase nouvelle et traversait une crise des plus étranges. Tandis que, d'un côté, ce corps maladif, déjà si frêle et si épuisé, devenait de plus en plus faible, de l'autre, dans cette âme qui semblait à tous sur le point de quitter la terre, l'espérance de guérir devenait de plus en plus forte.

L'accroissement d'une telle espérance procédait-il de cette foi sans hésitation à laquelle Notre-Seigneur a promis les Miracles, ou de cette exaltation ardente et déréglée que la fièvre et l'oisiveté forcée engendrent si fréquemment dans le cerveau des malades? Question douloureuse que chacun se posait dans son entourage.

On pouvait d'autant plus craindre que, par moments, cette certitude d'apparence si absolue tombait tout à coup et faisait place à des sentiments opposés. Jeanne avait parfois des pressentiments inquiets, des appréhensions de ne pouvoir supporter le voyage ou de rencontrer le trépas au lieu même où tant d'autres avaient retrouvé la santé et la vie....

Ayant résolu d'être à Lourdes pour le 15 août, fête de l'Assomption, Jeanne voulut faire échelonner sur les trois mois qui précédaient cette date, un triduum de messes pour la préparer à ce pèlerinage, si désiré et si redouté.

Or, la veille de la première des messes du triduum mensuel, le 14 mai au soir, elle était si profondément abattue et si près de défaillir, que l'abbé Duchêne, qu'elle avait fait mander, ne crut pas pouvoir la confesser, craignant de l'exposer à une fatigue fatale. Ce refus la chagrina beaucoup

et elle s'endormit toute triste, suppliant la Mère des affligés de la soutenir dans ses peines.

Et voici que, durant son sommeil, Bernadette, la sœur Marie-Bernard (encore vivante alors au couvent de Saint-Gildard), lui apparut en songe, gracieuse et souriante. Elle était revêtue de son costume de Sœur de Nevers.

— Ne vous troublez point et n'ayez peur de rien, dit-elle à Jeanne. Vous serez guérie à Lourdes. Priez seulement la sainte Vierge, *avec confiance.*

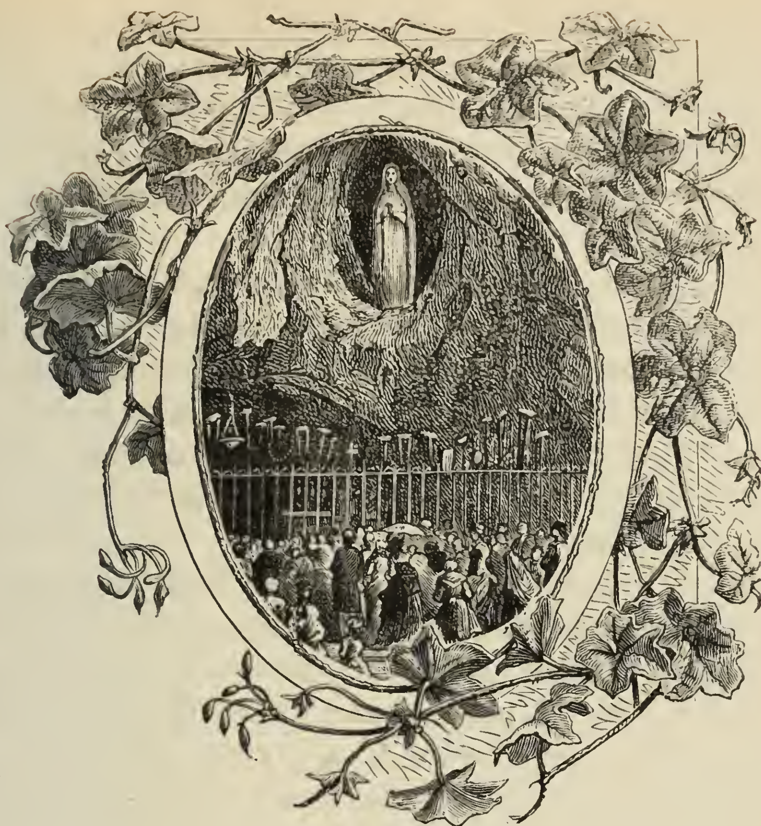
Jeanne alors, se penchant vers la Voyante de Lourdes, l'embrassa avec effusion : puis, se trouvant gênée quelque peu dans cette étreinte par la cornette de la Religieuse, elle s'éveilla. Elle ne vit devant elle que les rideaux de son lit, vaguement éclairés par la vacillante lueur de la veilleuse ; mais elle se sentit toute remplie d'une inexprimable allégresse et comme pleinement assurée d'être exaucée.

Nul ne le disait tout haut à côté d'elle, mais plusieurs, parents et amis, prêtres et laïques, murmuraient avec mélancolie : « — Hélas ! hélas ! pour une semblable espérance, c'est une base fragile qu'un songe de jeune fille, durant une nuit de printemps ! »

Jeanne elle-même désirait de plus solides fondements à ce qu'elle nommait « sa certitude ». Elle fit écrire de tous côtés aux divers membres de sa famille, à des personnes amies, à des Religieuses, à Bernadette pour demander des prières. Elle répandit des aumônes ; elle implora l'aide des faibles d'ici-bas (qui sont si fort là-haut !) ; elle emprunta la richesse des pauvres ; elle mendia le secours des mendiants.

Elle se tourna vers Rome et s'adressa au Saint-Père, le pape Pie IX. Il lui envoya sa bénédiction avec ces mots : « Que la sainte Vierge vous bénisse et vous guérisse ! »

La pieuse et bien-aimée grand'mère de Jeanne, Mme la vicomtesse douairière de Froissard-Broissia, prenait la part



la plus active à cette croisade d'instances et d'invocations. Comme Moïse sur la Montagne, elle élevait vers le ciel ses bras tout chargés d'œuvres; et elle réclamait humblement, mais ardemment, pour ses quatre vingts ans de charitable et sainte existence, la guérison de sa petite-fille....

XVIII

Au milieu du doute et des inquiétudes d'un grand nombre, M. l'abbé de Musy était plein de confiance. Tout lui était raison d'avoir foi et d'affirmer hautement ce qu'il appelait, lui aussi, « sa certitude ». Et, à cette occasion, quelques sceptiques, même parmi les fidèles, faisaient remarquer,

non sans vérité d'ailleurs, que la mesure est la chose la plus rare en ce monde ; et ils étaient disposés à penser que le prêtre de Digoine, à la suite du miracle qui avait transformé sa vie, n'avait pu s'empêcher de tomber dans l'excès de sa qualité ou de sa vertu et qu'il était enclin à croire trop.

Les semaines et les mois s'étant écoulés, M. de Musy célébrait, le 3 août, la sainte Messe, à l'autel privé de la maison de Fontenay. De son lit de douleur, Jeanne y assistait.

Comme on était à l'époque de la fête de saint Pierre-aux-Liens, l'officiant s'inspira naturellement de ce souvenir dans les quelques mots qu'il adressa à son auditoire intime, et il termina ainsi son allocution :

« — Vous le voyez, chrétiens, vous le voyez ! Quand le Seigneur commande, rien ne résiste ! la prison s'ouvre et les chaînes tombent soudain.... Mais il y a d'autres chaînes que celles dont les persécuteurs avaient lié durement les mains bénissantes du Prince des Apôtres. Il y a des chaînes, jusqu'ici infrangibles, qui retiennent captive sur un grabat et comme à jamais attachée à la maladie, une créature de Dieu ; il y a des chaînes qui, tout en n'étant portées que par une seule enfant, meurtrissent toute une famille.... Eh bien, j'en ai la ferme confiance, la voix du ciel va bientôt retentir *et ces chaînes aussi tomberont !* »

Ces paroles, comme celles qu'avait prononcées en novembre précédent Mgr de Léséleuc, pénétraient dans l'âme de Jeanne ; et elle se plaisait à se les répéter tout bas durant ses terribles journées et ses longues insomnies.

Le pieux prélat dont nous venons de rappeler le nom s'était endormi dans le Seigneur peu de semaines après avoir promis à Jeanne de demander sa guérison à la très sainte Vierge. La jeune fille, qui avait un culte pour sa mémoire, l'invoquait souvent dans le secret de ses prières comme un puissant auxiliaire et un céleste ami.

Le jour même de l'allocution sur « les chaînes qui devaient tomber », Jeanne et sa mère, sachant que M. l'abbé de Musy comptait arriver à Lourdes un peu avant le 15 août, sollicitèrent la permission de s'unir à lui et de partir ensemble.

M. l'abbé de Musy s'y refusa vivement :

— Non certes, dit-il. A cause du miracle dont j'ai été l'objet, tout le Diocèse a les yeux sur moi. Si j'accompagnais la malade et qu'elle rentrât à Autun dans le même état, cela ne ferait que donner plus d'éclat à un échec. Si, au contraire, conduite par moi, elle revenait guérie, on croirait que j'y suis pour quelque chose; et il se trouverait immanquablement des gens qui se mettraient à me considérer comme un thaumaturge, un saint à miracles, qui prétendraient me canoniser, et se feraient des idées absurdes... Non! non! mille fois non !

Cette décision si nette fut accueillie avec grande tristesse. Jeanne s'était bercée, depuis l'origine, de la pensée que le prêtre miraculé serait l'ange Raphaël de ce pèlerinage lointain. Aux raisons qu'il donnait, il n'y avait rien à objecter cependant; et elle n'y répondit en effet que par ses larmes silencieuses — argument du cœur, plus puissant souvent que les arguments de l'esprit.

Troublé par ces muettes instances, affligé par la peine que faisait son refus, l'abbé de Musy était au fond plus perplexe qu'il n'avait voulu le laisser paraître. Quelque légitimes et décisifs que pussent être les motifs qui le déterminaient, la pitié criait en lui. Dans son angoisse, et suivant sa coutume, il eut recours à la prière.

Or, de même que la famille de Fontenay, il avait une vénération profonde pour la pieuse mémoire de Mgr de Léséleuc. Il supplia le prélat de l'éclairer et de le guider au milieu de ses incertitudes et de ses anxiétés.

Que se passat-il? Nous ne savons. Toujours est-il que, durant la dernière messe d'une neuvaine à l'intention de l'évêque défunt, M. l'abbé de Musy sentit ses hésitations cesser tout à coup, sous l'impression d'une voix intérieure qui se faisait entendre en lui-même avec un irrésistible accent. Et sa volonté, comme un navire que la main du Pilote fait brusquement virer de bord, se fixa dans un sens opposé au parti qui avait semblé tout d'abord à sa raison le meilleur et le seul possible.

— Je consens à tout ce que vous voulez, dit-il à Mmes de Fontenay. Votre itinéraire sera le mien. Choisissez vous-mêmes le jour et l'heure du départ — et que Dieu soit avec nous !

On convint de se mettre en route le lundi suivant.

XIX

La religieuse ivresse de Jeanne grandissait au point d'alarmer plusieurs de ceux qu'elle aimait. Elle éprouvait le besoin d'annoncer le Miracle, d'en préciser la date prochaine.

Des considérations théologiques se mêlaient à son enthousiasme et à son espérance :

— Toute ma vie, répétait-elle souvent, la solennité de l'Assomption de la très sainte Vierge a été pour moi la Fête des Fêtes; et je l'ai, en vérité, célébrée entre toutes. Dès mes premiers ans, mon âme s'est réjouie à ce triomphe suprême de notre céleste Mère : et les 15 du mois je communiais en mémoire du grand 15 août qui lui est consacré par la liturgie catholique. Si l'Immaculée Conception a marqué l'entrée de Marie sur notre pauvre terre, l'Assomption a marqué l'instant bienheureux de sa prise de possession du Royaume éternel. L'Église a proclamé comme

dogme de foi l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge. J'appelle de tous mes vœux l'heure où elle proclamera aussi, comme dogme de foi correspondant, la glorieuse Assomption de la Mère de Dieu.

Ainsi s'exprimait Jeanne, et on l'écoutait non sans surprise. Puis elle ajoutait :

— C'est pour la solennité de l'Assomption que je verrai la fin de mes cruelles misères.... Dès que la Vierge m'aura guérie, je veux revêtir ses couleurs.... Allons! allons! qu'on prépare ma parure : la robe blanche et la ceinture bleue!

Une telle exubérance d'espoir faisait trembler pour le cas d'une déception. Toutefois, nul n'osait troubler cette conviction assurée et avoir l'air de douter.... On se trouvait dans un courant qu'il n'y avait aucun moyen de remonter.

Donc, cédant au désir de Jeanne, Mme de Fontenay envoya chercher la couturière, afin de lui commander le vêtement de fête. Mais la pauvre enfant, le lendemain, ne put même se soulever pour essayer le blanc corsage.

Une de ses jeunes parentes, très aimée d'elle, Mme Harold de Fontenay, était venue, ce jour-là, comme elle le faisait parfois, passer quelques instants avec elle.

— Eh bien, lui dit la malade, remplacez-moi, chère amie! Vous êtes à peu près de ma taille : ce qui vous ira bien sera parfait pour moi. Et puis je serai contente que votre souvenir se mêle à ma robe de résurrection.

La jeune femme essaya le costume. Tandis qu'on l'habillait, les yeux fiévreux de Jeanne suivaient attentivement les moindres détails et se rendaient compte de l'ajustement et de la coupe. Les proportions avaient été bien prises, et la couturière avait bien dirigé ses habiles ciseaux. Tout était à souhait.

Il y avait quelque chose de gracieux et de terrible dans cette scène. Pour que Jeanne, pour que la pauvre infirme, impuissante à se soulever de son lit, pût revêtir ce costume qu'une amie essayait à sa place, pour qu'elle pût porter la

robe blanche aux longs plis flottants et la ceinture bleue, il ne fallait rien moins qu'une intervention du Dieu tout-puissant et un de ces miracles inouïs comme en opérait la main de Jésus-Christ.

— Mettez-vous donc devant la glace, dit Jeanne à sa cousine. Voilà comment je serai dans huit jours, lorsque Notre Dame de Lourdes m'aura guérie.

Mme Harold était bouleversée. La mousseline légère pesait sur ses épaules comme une tunique sinistre, et il lui tardait de se dépouiller de ce vêtement, blanc comme le linceul.... « Hélas ! pensait-elle, cette robe de résurrection ne sera peut-être que la virginale parure de son ensevelissement ! » Elle avait hâte de sortir, car les larmes l'étouffaient.... A peine eut-elle fermé la porte de la chambre que ses sanglots éclatèrent.

— Qu'avez-vous ? qu'avez-vous ? lui dit son mari qui l'avait attendue dans le salon voisin.

— Ce que j'ai, mon ami ? Le langage de cette pauvre Jeanne tient du délire. Elle affirme sa guérison. Elle fait préparer sa robe de fête !... Oh ! je n'ai jamais si bien compris à quel point elle est malade ! (1).

XX

Dès le matin du lundi 10 août, « le bon Supérieur » apporta à Jeanne la sainte communion, viatique bien nécessaire pour un si périlleux voyage, entrepris, à l'encontre de toute prudence humaine, pour aller chercher un remède divin.

(1) Mme Harold de Fontenay, dont il est ici question, a été, depuis cette époque, prématurément enlevée à l'affection des siens, laissant ci-bas le souvenir des plus exquises et des plus suaves vertus.

On eut les plus grandes difficultés à mouvoir la malade dans les circuits et les corridors de la maison et à la coucher dans le landau qui devait la conduire au chemin de fer. Depuis longtemps les cruels élancements que lui faisait éprouver toute flexion du corps empêchaient, quand on voulait la déplacer, de l'asseoir sur un pliant ou sur les bras. Il fallait la transporter dans la position horizontale, comme le moribond dans la civière ou le cadavre dans le cercueil.

Toute la domesticité et quelques autres personnes amies qui entouraient la voiture ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Au milieu de tous ces visages inquiets ou désolés, Jeanne était radieuse d'espérance.

— Ne pleurez point, dit-elle en souriant, mais regardez-moi bien. C'est la dernière fois que vous me voyez ainsi.

— Dieu le veuille ! ma chère enfant, répondit une tante, vraiment excellente et pleine de sollicitude, Mme Joseph de Fontenay, mais il faut tout prévoir. Tu sais que, dans les gares de province, les commandes de wagons-lits doivent être faites au moins une semaine à l'avance. A-t-on bien pris la précaution d'en retenir un pour le retour ?

— Pour le retour ? s'écria Jeanne. Je reviendrai comme tout le monde, — et en troisième s'il le faut.

De telles paroles produisaient sur ceux qui les entendaient les effets les plus différents.

— Quelle foi ! disaient les uns.

— Quelle exaltation ! pensaient les autres.

La malade fut installée dans un coupé-lit. Auprès d'elle s'assirent sa mère et une ancienne domestique, la fidèle Pierrette, à moitié percluse elle-même et affligée de surdité, qui avait voulu aller à Lourdes pour prier, non pour sa guérison, mais pour celle de sa jeune maîtresse. Selon sa promesse, M. l'abbé de Musy était dans le train. Joseph prit place à côté de lui dans le compartiment voisin de celui de Jeanne.

Henry étant souffrant et condamné à garder la chambre, M. de Fontenay seul avait pu accompagner les pèlerins à l'embarcadère. Lorsque la locomotive s'ébranla, il suivit des yeux cette longue file de noirs wagons, emportés bruyamment dans l'espace par les puissances rugissantes de la flamme et de la vapeur ; et il demeura là, immobile et l'œil fixe, jusqu'à ce que les dernières ondulations de la fumée se fussent évanouies à l'horizon, et qu'il n'entendît plus rien de cet orage de fer qui entraînait loin de lui, l'épouse, la fille et le fils. Où allaient les êtres bien-aimés qui venaient ainsi de disparaître à sa vue? Ils allaient à l'inconnu, inconnu plein d'espérance peu d'instants auparavant quand tous, priant ensemble, s'excitaient à croire; inconnu plein de terreur, maintenant que l'on était séparé et que ni l'étonnante certitude de Jeanne, ni les ardentes exhortations du prêtre guéri, n'étaient plus là pour réchauffer les cœurs et ranimer la foi défaillante!

A la bifurcation de Montchanin, le train ayant fait un arrêt de quelques minutes, les pèlerins aperçurent, sur le quai de la gare, un évêque, jeune et grave, qu'ils reconnurent aussitôt.

—Voilà une coïncidence d'heureux présage! s'écrièrent-ils.

C'était leur évêque, Mgr Perraud, qui arrivait de Paray-le-Monial et retournait à Autun. Il s'approcha de la malade et la bénit.

Cette rencontre fut pour Jeanne une joie ; cette bénédiction, une grande force.

— Je m'en vais, dit-elle, sous la protection de mes deux évêques. Au ciel, où il est certainement, Mgr de Léséleuc tient la parole qu'il m'a donnée et il implore pour moi la sainte Vierge. Ici-bas, par une disposition providentielle, Mgr Perraud, son successeur, se trouve à notre passage pour me bénir, au moment même où nous touchons aux frontières de son Diocèse.

Après d'indescriptibles fatigues, après les plus douloureuses crises déterminées par les trépidations du chemin de fer, la malade arriva à Lourdes, le mardi soir. Jeanne était brisée comme jamais elle ne l'avait été : le voyage avait duré trente-trois heures.

XXI

Le lendemain elle eût voulu, dès son réveil, être portée à la Grotte : mais ce brisement de ses membres, cet écrasement de lassitude, cet épuisement de toutes ses forces, ne le permirent point. Il fallut attendre assez avant dans l'après-midi.

La matinée pourtant ne fut point perdue tout à fait. Vers onze heures on frappa à la porte de la chambre, et un prélat d'aspect rude et bon apparut sur le seuil.

— Monseigneur Peyramale ! s'écrièrent avec émotion la mère et la fille....

Et le souvenir des paroles du Serviteur de Marie, l'année précédente, se représenta vivement à leur mémoire.

— Nous voici encore invoquant de nouveau la puissance de Notre Dame de Lourdes ; nous voici croyant de toute notre âme !

— *Fiat tibi sicut credidisti !* « Qu'il vous advienne suivant votre foi ! » Ayez confiance et espérez un grand miracle !... J'ai quelque idée que la sainte Vierge va tuer le veau gras pour le retour de l'Enfant prodigue !

— Ah ! Monseigneur, priez pour nous.

— C'est déjà fait !...

Au mois d'août, à Lourdes, la chaleur est souvent torride. Ce jour-là, le soleil brûlant de ces contrées poursuivait sa course dans un ciel sans nuage et embrasait l'atmosphère. Et cependant la pauvre Jeanne avait froid, grand froid.

Transie et grelottante en la fleur de ses ans,
On eût dit que l'hiver habitait son printemps !

En la mettant dans la voiture qui devait la conduire aux Roches de Massabielle, il fut nécessaire de l'envelopper de châles, de couvertures de voyage. On plaça sous ses pieds une boule d'eau chaude....

Surmontant sans défaillance les répulsions instinctives de la chair et des nerfs, Jeanne voulut tout d'abord être immergée dans l'eau glaciale de la Piscine.

Or, la maladie qui l'avait tant affligée dans tous ses membres, avait respecté sa puissante et magnifique chevelure. Ses tresses et ses bandeaux, quand on les déroulait, descendaient jusqu'à ses pieds.... Et telle est la nature féminine, que la mère certainement, et la fille peut-être, ne voyaient point sans quelque complaisance les ondes splendides de ce manteau soyeux.

Jeanne baigna son corps dans l'onde sacrée. Cependant, cette fois-là et les jours suivants, on prit soin de ne l'y plonger que jusqu'au cou, afin de ne mouiller en aucune sorte cette épaisse chevelure qui eût été si longue à sécher, et dont l'humidité prolongée eût pu, disait-on, engendrer le rhume et la fièvre.... Précaution pleine de prudence, mêlée aux élans de la foi.

Un peu par nécessité, un peu aussi peut-être par je ne sais quelle idée semi-superstitieuse, on eut, en sortant de la Piscine, l'idée d'emprunter, pour conduire Jeanne sur ce sol de miracles, un chariot d'infirme laissé en ex-voto au sanctuaire, l'année précédente, par une paralytique qui avait soudainement retrouvé l'usage de ses jambes. Il y a parfois, dans l'esprit humain, je ne sais quelle tendance enfantine à croire que certains objets portent bonheur.

XXII



De même qu'à Jérusalem, autour des cinq portiques de la fontaine Bethsaïde, on rencontrait devant la Grotte des souffrances de tout genre, attendant l'heure incertaine de leur délivrance.

Parmi ces malades qui imploraient le céleste Médecin, quelques-uns attiraient plus particulièrement l'attention.

Il y avait là, du matin au soir, un pauvre vieux prêtre du diocèse d'Agen, M. l'abbé Cabane, qui se traînait péniblement à l'aide d'un bâton, paralysé qu'il était de tout son côté gauche....

Il y avait là aussi, entièrement infirme et conduite dans une petite voiture, une dame déjà âgée : Mme la comtesse du Boulet, des environs de Rouen, qui demandait sa guérison avec une piété fébrile, avec une ardeur extrême et presque impatiente. Depuis une ou deux semaines, passant la totalité de ses journées aux pieds de la statue de Marie, elle appelait à son secours les prières de tous ceux qu'elle supposait avoir crédit auprès de Notre Dame de Lourdes. Quand un prêtre, un évêque, un pèlerin d'apparence fervente, frappaient son regard, elle leur dépêchait aussitôt sa femme de chambre (personne de contenance très digne et qui semblait lui être très dévouée), pour leur dire à l'oreille : « Priez, de grâce, pour ma pauvre maîtresse, que vous voyez là-bas ! »

Comme cette pieuse ambassade se renouvelait souvent et auprès d'un grand nombre, plusieurs avaient fini par remarquer que cette caméristе, qui requérait pour sa maîtresse tant de prières à Marie, n'en faisait jamais une seule de son chef et qu'elle ne s'agenouillait, ni ne s'inclinait même devant l'image de Notre Dame de Lourdes.

— Hélas ! répondit Mme du Boulet, à la réflexion que fit devant elle quelque indiscret, cette camériste est parfaite, bonne, affectionnée, religieuse même : — mais elle est protestante et ne croit pas en la sainte Vierge.

Autour de ces infortunes suppliantes, deux ou trois cents pèlerins étaient agenouillés silencieusement ou s'entretenaient à voix basse.

Traînée dans son chariot, et tenant entre ses doigts le chapelet qui ne la quittait point, Jeanne traversa la foule des fidèles et pénétra sous la voûte de la Grotte.

Ce fut là que celui qui écrit ces pages aperçut pour la première fois, à demi couchée sur des oreillers et des coussins, la malade dont il raconte aujourd'hui l'histoire. Il la remarqua comme une nouvelle venue parmi toutes ces humaines misères qui se pressent devant le rocher des Miracles; et il ressentit pour elle cette compassion attendrie et cette pitié que l'on éprouve toujours en présence de la jeunesse, frappée dans sa floraison, et vaguement menacée par un trépas prématuré. Il ignorait qui elle était et ne connaissait point davantage le Prêtre, de grand aspect, qui priait non loin d'elle et qui semblait par moment, l'encourager.... Ce ne fut que plus tard que nous apprîmes que c'était le célèbre abbé de Musy.

Prosternée à côté de sa fille, la Mère adressait, — non sans larmes, — ses invocations à la Vierge puissante. Auprès d'elle, une humble domestique, d'apparence souffreteuse, joignait les mains avec ferveur. Debout, les bras croisés sur

la poitrine, le regard tourné vers la statue de Marie, agité et recueilli tout ensemble, un jeune homme au front pur et dans le vif éclat de son adolescence, laissait voir sur son mobile visage toutes les ardeurs de sa foi et toutes les inquiétudes de son amour fraternel. C'était Joseph de Fontenay.

XXIII

Le vendredi 14 août, vigile de l'Assomption, dans la maison d'emprunt où nous avions pris domicile pour la durée de notre pèlerinage annuel, un inconnu se présenta et demanda à nous voir. On le fit entrer.

C'était le jeune homme dont la pieuse attitude et la physionomie m'avaient frappé l'avant-veille.

— Monsieur, me dit-il, j'ai ma sœur qui est malade depuis sept ans et qui est arrivée ces jours-ci pour obtenir, s'il est possible, un miracle de la sainte Vierge. C'est votre livre qui lui a révélé Lourdes et donné autrefois la première pensée d'implorer sa guérison et de faire ce grand voyage.... Elle souhaiterait beaucoup de vous entretenir; mais elle est infirme et ne peut se faire transporter qu'au prix des plus pénibles souffrances. Aussi vous serait-elle fort reconnaissante de venir la visiter....

— Eh bien, annoncez-lui que vous ne me précédez que de quelques instants.

Dix minutes après, en effet, je me rendis rue de la Grotte, à l'adresse que m'avait indiquée le jeune Joseph.

— Merci, Monsieur, me dit Mme de Fontenay, d'être accouru si vite à notre appel.

Et elle m'introduisit dans la chambre de sa fille.

La malade était dans son lit, et malgré la chaleur de la saison, littéralement ensevelie sous les couvrepieds et les édredons.

Elle me tendit sa main amaigrie, que je portai respectueusement à mes lèvres.

— Vous êtes l'auteur de *Notre Dame de Lourdes?* me dit-elle d'une voix faible et en me considérant avec une curiosité naïve. Oh ! Monsieur, que vous m'avez captivée et que vous m'avez fait pleurer ! Quel récit !

— Les choses étaient si belles par elles-mêmes que je n'ai pu les gâter tout à fait, lui répondis-je en souriant. Il a plu à Dieu de bénir ces humbles pages et de s'en servir pour sa gloire. Mais le livre, hélas ! vaut mieux que l'auteur, et vous auriez grand tort, Mademoiselle, de conclure de l'un à l'autre. Malheureusement pour moi, il est préférable de lire mes écrits que de connaître ma personne.... Je suis pourtant venu puisque vous avez désiré me voir.

En quelques mots, elle me fit connaître ses longues peines.

— C'est M. l'abbé de Musy qui m'accompagne à Notre Dame de Lourdes. Nous sommes ici dans l'appartement où il était lui-même l'année dernière, et d'où il est sorti si complètement infirme, le jour de l'Assomption, pour y rentrer bientôt après, si complètement guéri.... Oh ! je crois ! je crois ! je suis pleine d'espoir et de confiance.

Pendant qu'elle me parlait, je la regardais attentivement et je lisais, dans les lignes si expressives de son visage, altéré et comme ruiné par la souffrance, le muet commentaire de son récit douloureux.

Elle était très pâle, et cette blanche pâleur ressortait d'autant plus que ses grands yeux brillants étaient noirs, noirs aussi ses cheveux. Toute sa physionomie avait cette transparence particulière que donne parfois la maladie, lorsqu'elle finit par toucher à l'essence même de la vie. Il semble alors que les opacités du corps s'écartent et s'effacent, et que la matière, devenue partiellement immatérielle laisse entrevoir, plus que dans l'état de santé, l'éclat de

l'être intérieur. A travers les traits diaphanes de la jeune fille apparaissait une belle âme, innocente par elle-même et épurée encore dans le feu de l'épreuve.

La pauvre enfant se considérait comme certaine de guérir, et de guérir le lendemain, fête de l'Assomption.

A mesure qu'elle m'ouvrait son cœur, sa confiance communicative me gagnait et j'avais, moi aussi, les plus heureux pressentiments. Toutefois, je n'osais m'y abandonner, parce que, en plus d'une circonstance, de pareils pressentiments m'ont trompé.... Et malgré cela cependant, je ne pouvais m'empêcher d'exciter moi-même sa foi, en lui rappelant quelques-uns des prodiges accomplis par Notre Dame de Lourdes. Je lui racontai, notamment, la guérison miraculeuse de Lucie Fraiture, guérison des plus touchantes que nous nous proposons aussi de faire connaître bientôt à nos lecteurs..... Jeanne écoutait, tout émue, les divers détails de ce drame céleste; et les yeux de cette souffrante pleurèrent sur les douleurs et aussi sur les joies de cette sœur inconnue, — comme elle, « enfant de Marie ».

Elle reprit :

— Demain, M. l'abbé de Musy priera pour moi durant la Messe d'actions de grâces qu'il doit célébrer à huit heures à ce maître-autel de la Crypte, devant lequel, l'année dernière, à pareil jour et à pareille heure, il fut lui-même guéri. Mgr Peyramale m'a promis son puissant secours et demandera instamment ma délivrance. Bernadette, un grand nombre de Religieuses, de pauvres, d'amis, de parents, feront demain la sainte communion pour obtenir la grâce que je sollicite.... Unissez-vous à ces pieuses âmes, vous qui avez été si miséricordieusement exaucé par la sainte Vierge.

— De grand cœur, Mademoiselle, je la prierai de vous guérir aussi, et j'assisterai, avec tous les miens, à la messe que vous m'annoncez.

XXIV

L'aurore de l'Assomption s'était levée. Joseph entra dans la chambre, comme sa mère et Pierrette achevaient d'habiller sa sœur.

— Eh bien, Jeanne, c'est donc aujourd'hui que la sainte Vierge comblera tous nos vœux?

— Oui, répondit-elle avec une joie d'enfant, — et aussi avec une foi d'enfant, — oui, c'est aujourd'hui, que Notre Dame va me guérir.... C'est aujourd'hui, Joseph, c'est aujourd'hui!

Puis elle ajouta, après un silence :

— Veux-tu me faire un grand plaisir, mon cher frère?

— Lequel? Je suis à tes ordres, — et à tes désirs.

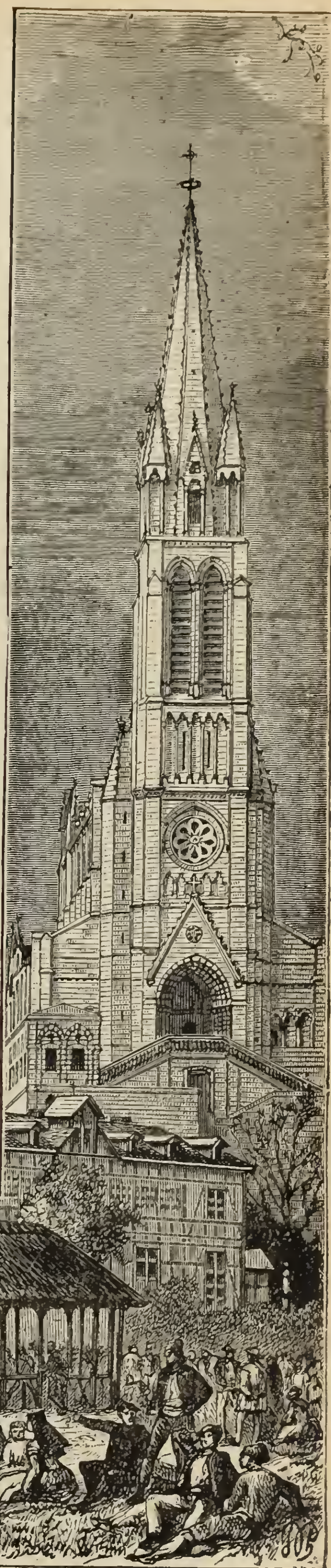
— Va dire à Mgr Peyramale qu'à l'instant de partir pour cette messe où je compte voir la fin de mes maux, j'ai tenu à implorer encore de lui une prière toute spéciale.

Il sortit en courant et fut bientôt de retour.

— Monseigneur te mande qu'il espère plus que jamais, et qu'il redoublera ses prières.

M. l'abbé de Musy avait pris les devants. Joseph se rendit à la Grotte pour y chercher le chariot à bras et le monter à l'esplanade de la Basilique, afin d'y être tout prêt à recevoir sa sœur et à la conduire dans la Crypte.

Il était déjà plus de sept heures et demie. A l'occasion de la solennité il y avait à Lourdes une immense affluence. La plupart des voitures qui passaient dans la rue de la Grotte étaient occupées; les autres refusaient de s'embarrasser d'une personne impotente que le cocher aurait préalablement à transporter dans les escaliers.... On s'inquiétait, on



se troublait, on s'alarmait : on tremblait de ne pouvoir être à la Crypte pour la messe de l'abbé de Musy.

Jeanne seule était pleine de sérénité et rassurait tout le monde.

— Ne craignez rien, disait-elle, voici bientôt l'instant béni où je n'aurai plus besoin de me faire porter à la Grotte... Et quant à cette dernière voiture qui m'est nécessaire, le bon Dieu saura bien — puisqu'il me la faut — donner à celui qui la conduit la compatissante pensée de m'accepter.

Quelques minutes après, il convint en effet à un cocher de s'arrêter, sans soupçonner assurément que le Seigneur venait d'être invoqué à son sujet et qu'il était l'agent de la Providence. Non sans un peu de mauvaise humeur, il descendit sur ses bras la pauvre malade, impuissante à se mouvoir, et l'étendit dans le fond du landau découvert.

Mme de Fontenay s'assit en face de sa fille. La voiture ne tarda pas à franchir les dernières maisons de la cité et à



entrer dans cet incomparable bassin de verdure au centre duquel le Gave roule, à travers les roches et les cailloux, ses eaux limpides et écumantes. A droite, on apercevait les douces pentes des collines de Visens ou de Bartrès, et, à travers la ramure des arbres, un long ruban d'ondoyante fumée : c'était le train du chemin de fer qui amenait à Lourdes des pèlerins de Pau, d'Orthez ou de Bayonne. Sur la gauche, les pics pyrénéens et les glaciers éternels étincelaient de mille feux.

Il faisait un temps superbe en cette belle matinée de l'Assomption, et la Nature, comme l'église, semblait en fête et en liesse. Le ciel était pur, le soleil radieux. La brise légère des montagnes neigeuses apportait à tout ce qui respire sa vivifiante fraîcheur. Çà et là, les oiseaux gazouillaient gaiement. Sur la route, piétons et voitures se pressaient en foule et se croisaient rapidement : les uns, courant en hâte à la Grotte et à la Basilique ; les autres, retournant en ville ou se dirigeant vers la prairie du Chalet, après les Messes de l'aurore. Ceux-ci portaient en bandoulière ou à la ceinture le gros Rosaire à six dizaines, particulier à ce pays ; ceux-là s'étaient munis d'un panier de provisions et allaient, après la Communion, faire en famille ou entre amis une agape chrétienne sous le chaume et les ombrages de la Rotonde rustique (1). Plus loin, c'était un groupe de jeunes filles qui suivaient le chemin en chantant l'*Ave maris Stella* ou quelque cantique à Notre Dame de Lourdes. Et sur tous ces visages se voyaient l'innocente joie, la bienveillance fraternelle, le contentement cordial des enfants de Dieu.

— Voilà une pauvre infirme qui demande sa guérison. Que Notre Dame de Lourdes l'exauce ! disait-on en rencontrant la malade.

Mais à ce beau paysage et à ce vivant spectacle, Jeanne

(1) Au sujet de la Rotonde rustique, voir à l'Appendice, note II.

semblait insensible. Ses mains étaient jointes; ses lèvres décolorées murmuraient de suprêmes invocations....

Comme on venait de dépasser la Rotonde, ses yeux, qui regardaient en haut, aperçurent tout à coup le clocher de la Basilique, ce clocher qui s'élançait du sol de ce monde vers le bleu firmament. C'était l'image et le symbole de son espérance, laquelle aussi, fuyant la terre, se tournait tout entière vers la céleste miséricorde.... A cette vue, elle fut saisie d'une émotion si profonde, que sa prière, impuissante à s'exprimer par le langage articulé, se traduisit par l'explosion des larmes.

Pleurez, pleurez, ma sœur! Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés!

XXV

Sur l'esplanade de la Basilique, son frère Joseph, entouré d'un groupe sympathique, l'attendait avec le chariot. Il y avait là des personnes de sa parenté. Mme de Fontenay de Sommans et sa fille Jeanne, tante et cousine de la malade. Elles arrivaient de Luchon pour unir leurs supplications aux siennes. Citons aussi, parmi ceux qui étaient présents : Mme la comtesse du Boulet, tristement assise dans sa voiture d'infirme; le pauvre abbé Cabane, à demi paralysé et s'appuyant sur son bâton; Mme la duchesse Salviati, Mme et Mlle de Montille, Mlle de Charodon, Mme la comtesse d'Armaillé et ses nièces. D'autres encore, désireux d'assister à la messe anniversaire qu'allait dire à la Crypte le prêtre miraculé, stationnaient également sur le parvis....

Ce fut avec les plus grandes précautions que l'on sortit Jeanne de la voiture pour la placer dans le chariot à bras. Toutefois, malgré tous les soins qu'apportait à ce transbor-

dement la sollicitude fraternelle, on surprenait sur les traits de la malheureuse jeune fille les contractions de la douleur, tant le moindre mouvement lui était pénible et cruel.

Chacun s'empressait autour d'elle, lui adressant un mot d'espérance, lui faisant une promesse de prières....

Elle remerciait, elle répondait avec gratitude. Mais elle avait soif de cette paix et de ce recueillement que l'on ne rencontre que sous les voûtes sacrées; il lui tardait d'être en face de l'Autel :

— Il est temps, mon bon Joseph, conduis-moi à la Crypte.

Or le Supérieur des Missionnaires, le R. P. Sempé, dont l'active piété et le zèle universel dirigeaient toutes choses dans le Pèlerinage, avait coutume, aux jours de Fête, d'interdire absolument aux Fidèles l'accès de la Crypte, afin que tout le monde fût contraint à assister aux cérémonies de la Basilique, et, par suite, à en augmenter l'éclat et la pompe.

La porte extérieure de la Crypte se trouva donc fermée à double tour. En vain, pour la faire ouvrir, Joseph et maint autre y frappèrent-ils à coups redoublés.

— C'est inutile de tant frapper, dit l'un des Frères attachés à la Maison : le Révérend Père Supérieur a défendu de laisser entrer ce matin dans la Crypte.

Cette interdiction jeta ce groupe de pèlerins dans une véritable angoisse et une consternation malaisée à décrire.

— Mais c'est impossible!

— Je vous dis que c'est l'ordre du Supérieur, répète le bon Frère.

— Mais pourquoi cet ordre?... Peut-on au moins lui parler, au Supérieur?

— Non. Il est occupé à faire les recommandations à la Basilique.

Joseph s'avise alors d'un moyen qui lui permettra peut-être d'arriver jusqu'à la Crypte par une voie détournée.

Quittant Jeanne et sa mère, après les avoir averties tout bas, il monte à la Basilique, parvient à percer, non sans efforts, les rangs pressés des assistants, fait irruption dans la sacristie et descend en hâte l'escalier de la chapelle souterraine, où M. l'abbé de Musy se préparait déjà à célébrer les saints Mystères. Par un pur hasard, ce dernier avai pris le chemin de l'Église haute, et était ainsi entré sans obstacle, et sans se douter en quoi que ce soit des prohibitions de sa Révérence.

— Mais où donc est votre sœur? demande-t-il apercevant Joseph.

— Elle est dehors. Le P. Sempé a interdit de venir ici ce matin entendre la Messe et ordonné de tenir fermée la porte de la Crypte.

L'abbé de Musy se lève aussitôt et s'adresse aux employés du Temple, lesquels lui opposent encore la prescription formelle du Supérieur.... Il insiste, comme on insiste en une circonstance urgente et suprême : il commande presque. Devant l'ascendant du prêtre que la vierge a guéri, les Frères lais et sacristains finissent par céder.... Ils essayent du moins de limiter le mal à une seule exception.

— Rien que les infirmes! Rien que les infirmes! C'est la volonté du Révérend Père Supérieur! crie à la foule celui d'entre eux qui va entr'ouvrir la porte.

Mais, malgré cette impérative injonction, ceux qui étaient en avant ne craignent point de se précipiter irrésistiblement à la suite de Jeanne et des autres malades. Cinquante à soixante personnes pénètrent ainsi, à l'encontre de tous les ukases, dans l'intérieur de l'édifice, avant que la porte ait pu être repoussée sur le flot des envahisseurs. Un ecclésiastique à cheveux blancs, et de grande distinction, M. l'abbé Bouvier, était l'un des plus ardents dans cette pieuse insurrection. Il croyait au miracle et voulait en être témoin à tout prix.

XXVI

Cette porte était déjà refermée, et de nouveau entourée d'un groupe compact, faisant entendre des réclamations et doléances, lorsque, suivant ma promesse de la veille à Mlle de Fontenay, j'arrivai, un peu avant huit heures.

— Monsieur Lassère ! s'écrièrent plusieurs de ces pauvres gens, dites, je vous prie, que l'on nous permette d'entrer.

— Hélas ! mes bons amis, je n'ai aucune autorité pour cela. Ne pouvant, pas plus que vous, me faire ouvrir, je vais essayer de tourner la difficulté.

Prenant alors la voie indirecte qu'avait suivie Joseph de Fontenay, un instant auparavant, je réussis comme lui à gagner la Crypte, accompagné de tous les miens et de deux ou trois autres pèlerins insubordonnés qu'avait entraînés mon mauvais exemple.

Assise et presque couchée dans son chariot, Mlle de Fontenay, que notre regard chercha tout d'abord, s'était fait porter contre le double pilier de gauche, à la place où se tenait M. l'abbé de Musy, l'année précédente. Auprès d'elle étaient sa mère, la fidèle servante, les parents ou amis que nous avons nommés.

Quelques minutes plus tard, la porte s'entre-bâilla encore par faveur. Mais les précautions furent si bien gardées contre les invasions de la foi populaire qu'on ne laissa pénétrer que Mgr le duc de Nemours, le prince Ladislas Czartoryski, la princesse Czartoryska, la princesse Blanche d'Orléans. Tous les autres pèlerins, malgré leurs instances, demeurèrent exclus.

Un tiers de la Crypte à peine se trouva occupé.

Ainsi que je viens de le dire, mon attention s'était dirigée sur la malade. Comme la première fois que je l'avais vue, elle tenait entre ses doigts le chapelet de Pie IX.... Ses yeux s'arrêtaient fréquemment sur sa mère; et leur expression filiale faisait bien clairement comprendre que si elle désirait tant guérir, ce n'était point seulement pour elle-même, mais bien plus encore pour ceux dont elle était aimée....

On croit aisément ce que l'on souhaite, et mon cœur ému était rempli d'espoir.

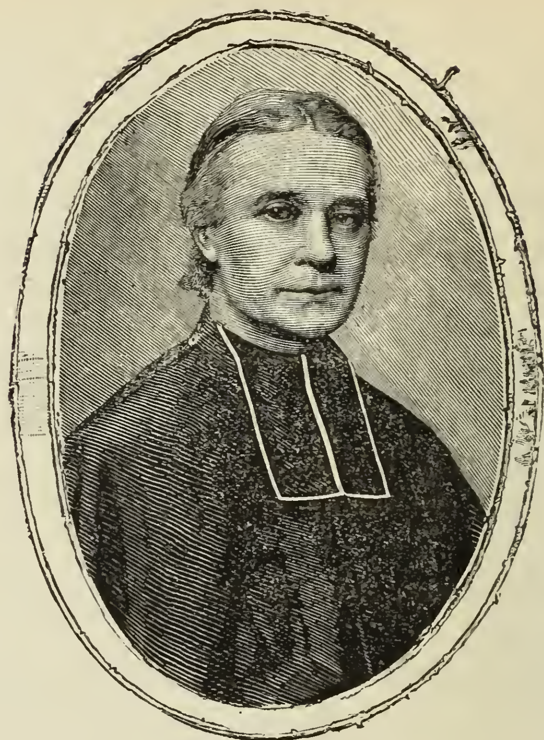
Ce fut un religieux tressaillement lorsque M. l'abbé de Musy, revêtu des ornements sacrés, gravit les degrés du Sanctuaire.

Joseph de Fontenay, frère de Jeanne, remplissait l'office de servant de Messe.

Le saint Sacrifice commença et se poursuivit au milieu du recueillement général. Après s'être nourri lui-même de la chair divine, le prêtre distribua le Pain du Ciel à tous ceux qui se présentèrent à la table eucharistique; puis, descendant parmi les Fidèles, il alla porter aux divers malades, et enfin à Jeanne, le corps sacré de Jésus-Christ.

Ainsi s'acheva la messe de M. l'abbé de Musy. Mlle de Fontenay était toujours immobile dans son chariot. Le Roi de gloire l'avait-il visitée sans la guérir et entendait-il lui laisser à jamais la croix et la maladie? Voulait-il seulement éprouver, par la déception d'un instant, cette malheureuse enfant et cette famille, pour rendre leur foi plus méritoire et la récompenser ensuite d'une façon plus magnifique? Ou bien, dans le mystère et à l'insu de tous, s'était-il accompli quelque action surnaturelle? L'anxiété était unanime.

Il y avait visiblement dans l'assistance le sentiment que tout n'était point fini : car chacun resta, semblant attendre un dénouement.



M. L'ABBÉ SIRE

XXVII

Accompagné, lui aussi, du jeune Joseph comme enfant de chœur, le prêtre qui allait célébrer la messe suivante sortit de la sacristie. Ayant levé la tête au moment où il passa devant moi, je le reconnus.... Et, en le reconnaissant, toute espérance m'abandonna soudain.

Ce prêtre était M. l'abbé Sire, professeur au séminaire Saint-Sulpice, ce même abbé Sire qui, l'année précédente, en la même fête de l'Assomption, et à cette même heure de huit heures et demie, offrait le saint Sacrifice, à ce même autel de la Crypte, lorsque M. l'abbé de Musy fut guéri. Or,

à l'aspect inattendu de sa personne, un flot de pensées s'imposa impétueusement à ma raison :

« — Étrange égarement! me dis-je, la famille de Fontenay aura convié cet ecclésiastique, afin que toutes les conditions extérieures dans lesquelles s'est accomplie, il y a un an, la guérison de M. de Musy se trouvant minutieusement et scrupuleusement copiées et répétées aujourd'hui, le même phénomène surnaturel se produise encore !... Et l'on est allé s'imaginant que parce que ce serait la même place, — le même pilier, — la même messe, — le même autel, — la même fête de la Vierge, — la même date, — la même heure, — le même célébrant, — on verrait tout à coup se renouveler le même miracle !... O vaines superstitions ! Le Miracle n'est pas un précipité chimique que l'on puisse réaliser à son gré, en mélangeant et unissant ensemble, dans des conditions identiques, les mêmes doses des mêmes éléments. Dieu est Esprit ! — et les actes de sa puissance et de sa bonté n'ont rien de commun avec ces habiles agencements de choses externes et ces mathématiques calculs de combinaisons matérielles. Le Seigneur s'indigne, au contraire, contre cet outrage à son intime essence. La pauvre Jeanne ne sera point exaucée et restera infirme!... »

Tandis que je suivais ainsi le cours logique de mes déductions, M. l'abbé Sire finissait la lecture du saint Évangile, qu'avait peu écoutée mon oreille distraite.

Faut-il l'avouer ? Ces considérations me semblaient empreintes d'une philosophie si rationnelle et si religieuse, que je m'admirais quelque peu, *in petto*, d'analyser avec tant de justesse les actes de Dieu et les lois mystérieuses de l'ordre surnaturel. Quelques vagues échos de l'action de grâces du Pharisien, quelque sotte ressemblance avec l'imbécile vanité de Garo, se mêlaient à ma méditation et à ma prière. « Oui, vraiment, Seigneur, et je vous en remercie, vous m'avez accordé le rare bienfait d'une foi équilibrée,

clairvoyante et sagace! Comme je m'élève, grâces à vous, au-dessus de ces puérilités de forme et de ces tendances superstitieuses si répandues, hélas! et qui, encore aujourd'hui, ont égaré cette jeune fille, — qui ne va point guérir!... »

J'en étais là de ma complaisance en moi-même lorsque, plus rapide qu'un éclair, un frissonnement électrique fit se dresser toutes les têtes.... Jeanne venait de se lever de son chariot, laissant tomber à ses pieds les châles et les couvertures dont elle était enveloppée....

Que s'était-il donc passé dans l'âme si vivante et dans les membres si infirmes de Mlle de Fontenay ?

Pour le bien retracer, il faut remonter un peu en arrière.

XXVIII

Durant la messe de l'abbé de Musy et peu de temps après la communion, Jeanne avait ressenti dans ses jambes inertes un pénible fourmillement.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? s'était-elle demandé alors avec angoisse. Serait-ce une crise ?.. Eh quoi! sainte Vierge, vous ne voulez pas me guérir ?

Le pénible fourmillement avait cessé aussitôt. Et la jeune fille avait poursuivi sa prière : — « Notre Dame de Lourdes, ayez pitié de moi ! »

Mais de nouveau ce fourmillement l'a reprise, et Jeanne s'adresse encore à la céleste Mère.

— Eh quoi! très sainte Vierge vous ne voulez donc pas me guérir ?

Au murmure de cette plainte, le fourmillement, ainsi que tout à l'heure, s'est arrêté net....

Il s'est arrêté : et Jeanne, par une sorte de divination du cœur, comprend tout à coup que ce travail intime qui pénètre ses fibres, ses muscles, ses nerfs et jusqu'à la moelle de ses os, c'est la guérison qui s'opère dans le mystère de son organisme. Elle s'abandonne sans réserve :

— O Marie ! ô ma Mère ! faites de moi ce que vous voudrez !...

Et, comme si le Dieu souverain n'eût attendu que cet acquiescement, voilà que le cœur de Jeanne est envahi tout entier par l'action providentielle. Il lui semble qu'il se fait en ses membres et dans son sang une fermentation sourde, pareille à celle du vin nouveau ; la chaleur rénovatrice bouillonne en elle et la brûle comme un feu intérieur. Puis le calme s'établit graduellement, ne laissant d'autre agitation que celle de l'âme, toute tremblante encore de ce qui vient de s'accomplir.

Jeanne avait l'intuition que le regard de la sainte Vierge était sur elle. Et elle entendait une parole qui lui répétait avec une impérieuse douceur :

— Lève-toi ! lève-toi !

C'est en ce moment que M. l'abbé Sire était monté à l'autel.

Bouleversée et hésitante, la jeune fille interrogeait le Seigneur et s'interrogeait elle-même.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve ? N'est-ce pas un rêve du ciel ?... Ne suis-je pas dans l'illusion ? Que faire ? que faire ? Dois-je donc me lever et traverser cette foule ?

Et, pendant qu'elle appelle une réponse d'en haut à sa perplexité croissante, l'Officiant a prononcé la première phrase du Symbole : *Credo in unum Deum Patrem omnipotentem.*

« *Credo !* je crois » : c'était le mot qu'il fallait dire. —

« *Credo !* je crois » : c'était le sentiment qu'il fallait avoir. — « *Credo !* je crois » : c'était l'acte qu'il fallait faire.... Et c'est alors que Jeanne s'était dressée toute droite et que l'électrique frisson avait parcouru l'assistance.



Elle descendit de la petite voiture. Puis, faisant quelques pas en avant, elle alla s'agenouiller à la balustrade du Sanctuaire.

J'étais auprès d'elle, et j'entendais ses sanglots...... Les pleurs avaient jailli de mes yeux ; et, en vérité, en vérité, je ne songeais plus à ma philosophie (1).

(1) Ajoutons pourtant, afin de ne point induire en erreur ceux qui nous lisent, que M. l'abbé Sire n'avait nullement été convoqué, que la famille de Fontenay ne le connaissait point, et que ces coïncidences que nous supposions cherchées et préparées par la main des hommes, étaient absolument fortuites et avaient été disposées par celle de Dieu.

Nous pourrions exposer ici (et nous en serions vraiment tenté) comment M. l'abbé Sire, de même que l'année précédente à pareil jour, demandait à cette Messe un signe à la sainte Vierge, en faveur de l'œuvre qu'il avait entreprise pour la glorification du dogme de l'Immaculée Conception. Mais un tel exposé, quelque intéressant qu'il pût être en lui-même, nous entraînerait trop loin hors de notre sujet. Il nous conduirait dans des régions mystérieuses et surnaturelles qui exigeraient un voyage à part et une exploration spéciale.

Le récit d'un Miracle est comme la descente d'un fleuve dans une barque paisible. On aperçoit des ruisseaux charmants ou de majestueuses rivières qui y aboutissent de tous côtés et dont la Providence a incliné la pente et dirigé le cours. On n'aurait qu'à les remonter pour admirer encore l'action de Dieu ; mais la marche du fleuve emporte la barque et permet de jeter seulement un rapide regard sur les prairies riantes ou les vallons ombreux par où débouchent ces belles

XXIX

Il s'est fait dans cette assemblée en prière comme un tumulte étouffé et une agitation contenue.

Entendant cette vague rumeur d'exclamations à voix basse, ce mouvement extraordinaire qui se produit et dont il ignore la cause, le jeune Joseph de Fontenay, qui servait la Messe, se retourne vivement pour imposer silence et rappeler d'un geste qu'on est dans la maison de Dieu.... Mais voici qu'il manque défaillir en apercevant devant lui sa sœur bien-aimée, sa sœur Jeanne, marchant vers la grille du Sanctuaire et s'y prosternant.... Il se trouble et peut à peine continuer de répondre aux diverses oraisons du saint Sacrifice.

Jeanne demeura prosternée de la sorte durant le *Credo*, l'Offertoire et l'Élévation.... Des larmes irrésistibles, des larmes d'une ineffable douceur coulaient sur son visage, que cachaient ses deux mains. Elle n'avait jamais pleuré ainsi.

Ayant communié à la messe précédente, elle se retira au moment même où les fidèles s'approchèrent de la Table sainte, et revint à côté de son chariot s'agenouiller sur une chaise d'église que la main émue de l'un des assistants s'empressa de lui offrir.

Tel était cependant le recueillement de cette famille, telle était aussi la religieuse crainte de tous, en présence du travail de Dieu sur sa créature, que nul ne se pencha vers Jeanne, pas même sa mère, afin de l'interroger et de savoir

eaux. D'où viennent-elles et quelle est leur histoire? Qu'un passager de la barque, qu'un lecteur de ce livre aborde un jour sur le rivage et s'achemine vers leur source, il rencontrera de merveilleux pays.

ce qui se passait en elle. Pour pénétrer dans le mystère du divin labeur, il semblait qu'il fallût un homme consacré, un homme du Seigneur.

Prévenu de l'état extraordinaire de Mlle de Fontenay, M. de Musy arrive :

— Qu'est-ce donc ? lui demande-t-il tout bas : et qu'est-il advenu ? Êtes-vous guérie ?

Chacun a deviné le sens des questions posées, chacun s'attend à voir, sur la réponse de la jeune fille, s'illuminer d'allégresse le visage du prêtre et celui de la mère. Mais, tout au contraire, les traits de l'un et de l'autre deviennent soucieux. Inquiet et presque troublé, M. de Musy s'éloigne silencieusement pour monter à l'église supérieure achever son action de grâce. Et, dans toutes les âmes, le doute reprend le dessus.

L'explication de ceci, c'est que Jeanne était tellement oppressée qu'elle n'avait pu parler, et répondre, même par un mot, aux interrogations qui lui étaient adressées. La voix lui avait totalement manqué ; et elle avait été aussi impuissante à faire sortir un son de ses lèvres, que si, comme Zacharie dans le temple, elle eût été frappée de mutisme par le contact du Surnaturel.

La messe de M. l'abbé Sire était terminée, et Jeanne demeurait toujours absorbée en son adoration et aussi immobile qu'une statue de la Prière. Tous les yeux étaient fixés sur elle.

Quelques minutes s'écoulent ainsi.

Enfin Jeanne se lève de nouveau. Faisant lentement un grand signe de croix, elle regarde une dernière fois l'autel, qu'elle semble ne quitter qu'à regret. Puis, au milieu de l'inexprimable émotion des Fidèles, elle traverse la Crypte. Elle entre dans le long couloir qui mène au dehors, et voyant

l'espace libre, elle s'élance et court, émue, agitée, transfigurée, superbe. Mais, comme on se le rappelle, la porte de sortie était fermée par ordre. Arrêtée par cet obstacle, Jeanne revient vers la Crypte.

Une haie de respect, que la mère elle-même n'ose franchir, se forme au-devant de ses pas. Seul, dans un élan fraternel, Joseph se précipite vers elle et la serre étroitement dans ses bras :

— Oh ! ma sœur ! ma chère sœur !

Le cœur de Jeanne, cependant, se reporte vers le prêtre, miraculé comme elle, qui l'a amenée à Lourdes, et qui, depuis tant de mois, l'encourage à espérer et à croire....

En passant auprès de celui qui écrit ces pages, elle lui dit :

— Je voudrais voir M. l'abbé de Musy.

Je gravis rapidement l'escalier qui monte à la Basilique.

— Descendez ! descendez ! criai-je à M. de Musy. Mlle de Fontenay vous demande.

Il arrive en hâte.

— Ah ! mon Père ! dit-elle, je ne puis plus douter. Je suis guérie.

— Eh bien ! répondit-il, suivez l'impulsion intérieure et obéissez à ce que la sainte Vierge vous inspire.

XXX

Jeanne se dirige alors vers la place où elle vient d'être touchée et guérie par la droite toute-puissante du Dieu sauveur. En se reculant pour lui faire passage, on s'interroge de toute part :

— Que va-t-elle faire? que va-t-elle faire?

Ce qu'elle va faire ? Elle va prendre le timon de son chariot et réaliser à la lettre cette parole de l'Évangile : « *Tolle grabatum tuum et vade*, « Emporte toi-même ton grabat ».

Quelques-uns veulent lui prêter secours et pousser derrière elle ce siège roulant....

— Non ! non ! s'écrie Joseph. Que personne ne l'aide.

Et elle se met en marche.



Elle sort de la Crypte; elle longe les vestibules; elle dépasse l'esplanade de la Basilique et arrive sur la grande route, entourée de sa famille en larmes ! Et, à ce moment, sa famille, c'était nous tous ; c'était ce peuple, saintement tumultueux, dont les flots grossissaient autour d'elle. Elle était notre sœur, elle était notre enfant.

Rayonnante et les yeux baissés, ressentant à la fois, et la gloire de la grâce reçue et la confusion d'être le centre de cette grande scène, la jeune fille descend la route d'un pas très ferme.

Jeanne s'aperçoit cependant qu'elle a oublié, dans la Crypte, le chapelet de Pie IX, ce chapelet qui avait été le compagnon de sa maladie et que le souvenir du Miracle allait rendre plus précieux encore. Lorsqu'elle s'était dressée soudainement, il était tombé contre le pilier.

Sa jeune cousine, Mlle de Fontenay de Sommans, remonte aussitôt le chercher, et on s'arrête pour l'attendre. Jeanne se retourne vers le Temple auguste. Elle se prosterne : et, tenant en ses mains le timon du charriot, elle récite à haute voix la prière virginale : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.... » Toute cette multitude s'est agenouillée comme elle et répond : « — Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. »

Le chapelet est retrouvé. L'heureux cortège poursuit son chemin vers la bifurcation qui conduit à la Grotte.

Or, en ce temps-là, le R. P. Sempé, alors Supérieur des Missionnaires, avait jugé nécessaire de faire tendre jour et nuit, en travers de la route, des chaînes cadenassées permettant aux piétons de circuler de chaque côté, mais opposant un obstacle aux voitures, jusqu'à ce qu'une autorisation de lui ou de quelqu'un des Pères levât le *veto* pour un malade ou une personne favorisée. Cette formalité, dont l'exécution était parfois compliquée par l'absence du Gardien, avait malheureusement pour résultat de contraindre souvent à une longue attente les infirmes qui se faisaient transporter en voiture à la Grotte ou à la Piscine.

M. l'abbé de Musy songea instinctivement à cette circonstance par laquelle il avait été lui-même gêné un an auparavant, ainsi que Mlle de Fontenay le jour précédent. Il courut, par un sentier de traverse, à la résidence des Missionnaires, se fit donner la clef et alla lui-même ouvrir le gros cadenas de fermeture ; de sorte que, lorsqu'arriva Jeanne, traînant son chariot et suivie par les foules, elle vit

étendus à terre sur le sol de la route, les lourds anneaux de la chaîne de fer.

Se souvenant alors, par une subite réminiscence, de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens et des paroles qu'il avait fait entendre du haut de l'autel à la pauvre malade qui gisait dans le lit de douleur, l'abbé de Musy s'écria avec l'accent de l'Hosanna :

— Vous pouvez passer! Vous pouvez passer!... *Les chaînes sont tombées!...*

Et Jeanne passa.

Jeanne ne ressemblait plus à elle-même. Toute sa personne était animée d'une force mystique. La poitrine était haute et toute haletante. La tête était rejetée en arrière par un mouvement d'une incomparable noblesse. Le visage, naguère si pâle, avait pris un éclat extraordinaire.... Ah! sans doute, c'étaient les premières respirations d'une vie nouvelle, c'était, dans cette frêle enveloppe, la première course d'un sang plus vif et plus fort; mais, — avant toutes choses, — c'était le divin reflet et le rayon d'en-haut qu'avait laissé sur cette fille des hommes la main lumineuse de la Reine du Ciel.

Loin de s'épuiser, sa surnaturelle vigueur allait grandissant. Après avoir foulé sous son pied les chaînes tombées, la jeune fille, ainsi qu'un coursier échappé, précipita son pas et prit le galop, entraînant après elle, comme un char de triomphe, ce misérable grabat roulant sur lequel, un instant auparavant, étaient tenues captives et immobiles, toutes les énergies de sa jeunesse. Elle galopait, elle galopait, pleurant, riant, tirant parfois son chariot par brusques saccades et se jouant en quelque sorte au milieu du Miracle, comme l'enfant sous les caresses de sa mère. N'ayant aux pieds que des pantoufles de malade, il lui advenait, tous les cinq ou six pas, de perdre une de ses chaussures. Elle se baissait,

agile et souple, ramenait en place la pantoufle fuyante et se remettait à courir.

Non loin de la Piscine, elle fait halte. Et son frère, le jeune Joseph, apporte à Jeanne ce qu'elle a réclamé, ce dont son cœur a soif plus encore que ses lèvres : — un verre de l'eau miraculeuse, un verre de cette eau, jaillie jadis au commandement de sa Bienfaitrice.

A peine a-t-elle bu, qu'un prêtre à cheveux blancs se précipite sur ce verre, devenu pour lui une relique. Il s'en empare avec un empressement tel, que nous croyons ne point calomnier le bon abbé Bouvier, en soupçonnant que les gardiens du Pèlerinage n'ont jamais revu ce gobelet.

Elle reprend sa course et arrive devant les Roches Massabielle. Il y avait, dans le magasin des Missionnaires, un cierge énorme : Joseph le saisit et le présente à sa sœur. Et c'est ainsi, arborant de la main gauche ce cierge allumé, et traînant de la main droite son chariot triomphal, qu'elle fait son entrée dans la Grotte des Apparitions.

Elle s'est jetée à genoux, et elle adresse tout d'abord à la Vierge une silencieuse prière de gratitude. Mais le besoin d'une action de grâces publique s'imposait à toutes les âmes; et Jeanne chercha du regard M. l'abbé de Musy, pour qu'il entonne le *Magnificat* ou le *Te Deum*.

— Le voyez-vous dans la foule ? me demanda-t-elle tout bas.

— Non, Mademoiselle. Et il ne viendra point.

Je devinais que ce prêtre si humble, redoutant les ovations, avait dû se dérober à cette fête. Je devinais que, s'il avait été à la peine, il ne voulait pas être à la gloire et qu'il était allé remercier Notre Dame de Lourdes dans l'ombre de la Crypte ou dans la solitude de sa chambre.

Un ecclésiastique alors prononce ces mots:

— J'appartiens au diocèse d'Autun ; et à ce titre j'élève la voix pour bénir le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum !...* (1).

Le chant de la Vierge éclate sous la voûte de la Grotte, et la multitude y répond du dehors avec un indescriptible enthousiasme.

On récite ensuite une dizaine de chapelet pour les malades qui attendaient encore leur guérison.

XXXI

Deux malades, en effet, étaient présents : Mme la comtesse du Boulet, dans sa petite voiture ; et le prêtre à moitié paralysé, toujours péniblement appuyé sur sa canne noueuse.

Pauvre femme, qui avait appelé avec tant d'ardeur impatiente et tant d'espérance tenace la guérison de ses maux ! Pauvre prêtre, vieux et indigent, qui avait tant besoin de la santé pour exercer son saint ministère !... En les apercevant, mon cœur se serra et une ombre passa sur mon allégresse.

Aussi, à peine le dernier *Ave Maria* fut-il achevé que je m'approchai de Mme du Boulet.

— Du courage, Madame ! Espérons que Notre Dame de Lourdes, qui, ce matin, inaugure de la sorte la belle fête de son Assomption, ne la terminera point sans vous faire aussi une pareille grâce !

— Ah ! Monsieur Lasserre, me dit-elle en me pressant la main fortement, je ne songe plus à moi-même ! Je suis trop heureuse ! et je déborde de joie ! Regardez donc les traits radieux de Mlle de Fontenay !... En la voyant hier si jeune, si jeune, si jeune ! et infirme comme dans la vieillesse,

(1) Cet ecclésiastique était M. l'abbé Bonnamour, professeur au Petit Séminaire d'Autun.

infirme comme moi, je ne pouvais en vérité penser à mon mal, et je faisais cette prière à la sainte Vierge : « Oh ! Marie ! guérissez-la plutôt que moi ! »

Puis elle se tourne vers la caméristе protestante qui lui était si dévouée :

— Voyez, ma chère enfant, voyez ce que fait la sainte Vierge !

— C'est vrai ! répond cette femme toute troublée.... Il ne s'accomplit point de semblables miracles dans notre religion !...

— Eh bien ! reprend Mme du Boulet, peut-être que la sainte Vierge attend votre conversion pour me guérir, moi, votre maîtresse que vous aimez !

Et la bonne caméristе pleure, balbutie, ne sait que résoudre.... Éclairez-la, Seigneur !

Je vais alors vers l'infortuné prêtre du diocèse d'Agen, M. l'abbé Cabane.

De grosses larmes coulaient sur ses joues. Le sang s'était porté au visage et sa respiration était oppressée. Il arrête vivement toute expression sur mes lèvres :

— J'étouffe de bonheur ! murmure-t-il d'une voix toute tremblante : je goûte le ravissement du ciel !... Oh ! que cela est beau ! que cela est beau ! Je voudrais que tout le monde guérît, excepté moi !...

Et en entendant de tels accents, je comprenais de mieux en mieux que les yeux du corps ne perçoivent ici-bas que la trompeuse écorce des choses, je comprenais que les plus merveilleuses splendeurs de la vraie vie sont tout intérieures et échappent au témoignage des sens.

Certes, la grâce de Dieu était descendue bien grande et admirable sur cette jeune fille qui venait, toute triomphante, de traîner son grabat après elle, le long du chemin ; — certes, ces multitudes avaient raison de glorifier le Seigneur d'un prodige si manifeste ; — certes, nous avons nous-même

raison de le raconter aujoud'hui, pour en perpétuer la mémoire au milieu du peuple chrétien... Mais, au jugement de l'esprit et dans une réalité supérieure, n'était-elle pas incomparablement plus grande et admirable, la grâce sans éclat visible qui était descendue secrètement sur ces âmes, perdues dans la foule, la grâce puissante et douce qui pénétrait ainsi jusques à l'essence du cœur humain, — ce cœur, si naturellement porté, hélas! à l'égoïsme et au retour sur soi, — et qui y faisait germer et fleurir des sentiments si nobles, si désintéressés, si divins?

XXXII

Comment se passa le reste de la matinée et de l'après-midi? En vérité, nous ne saurions le dire. Sauf les détails qui, durant ces heures extraordinaires furent à jamais éclairés pour nous par la réverbération du Miracle, tout s'est effacé aujourd'hui dans le brumeux horizon de nos souvenirs.

Je sais seulement que Mlle de Fontenay, toute guérie qu'elle était, voulait encore quelque chose qui lui paraissait devoir être comme le sceau de la faveur céleste : il lui manquait la bénédiction de Mgr Peyramale. Elle courut à Lourdes la demander.

Le Curé des Apparitions étendit sur elle ses mains vénérables :

— Votre foi vous a sauvée!... Allez maintenant et ne doutez plus!

Puis, se tournant vers Joseph dont la physionomie juvénile était éclatante de félicité, il l'étreignit dans ses bras puissants; et le pressant sur sa poitrine :

— Heureux mortel! s'écria-t-il, je vous l'avais bien dit!

Il voua Jeanne à porter pendant un an, à partir de cette date, les couleurs de la sainte Vierge : le bleu et le blanc. On sait que, dès Autun, elle s'y était préparée.

En la consacrant de la sorte, le patriarche de Lourdes, tout rempli de la pensée de la grande Assomption, adressa à la miraculée ces simples et graves paroles :

— Ma fille, vivez saintement, afin qu'à votre mort l'on puisse dire de vous, comme de la sainte Vierge : *Assumpta est in cœlis*, « Elle est partie pour le ciel ! »

C'est à l'issue des vêpres de l'Assomption que, depuis l'origine du pèlerinage, la ville de Lourdes fait sa procession solennelle à la Grotte. Ce jour-là fut le premier où l'on vit Mgr Peyramale revêtu de la *cappa magna* du prélat romain. Ce fut aussi le dernier. Il souffrait vivement de tout ce qui le signalait aux regards, et le pompeux costume gênait sa simplicité profonde. Mais, dans un tel moment, il n'avait pu résister au désir d'un ami fidèle qui lui disait : « En l'honneur du Miracle et pour le contentement de votre peuple, mettez aujourd'hui la robe de gloire et habillez-vous du manteau de fête. »

A côté du Curé de Lourdes marchait l'abbé de Musy.

Dans les rangs de la Procession et au milieu des Enfants de Marie, Jeanne-Marie de Fontenay avait pris sa place. Revêtue de la robe blanche et de la ceinture bleue, elle s'avançait d'un pas paisible parmi cette légion virginale, et elle chantait avec ses compagnes :

Un souffle de grâce
Pousse vers ce lieu :
Ce souffle qui passe
Est celui de Dieu !
Ave, ave, ave Maria !
Ave, ave, ave Maria !

XXXIII

Vers cinq heures du soir, je me trouvais devant la Grotte. Sachant que j'avais été présent à la guérison miraculeuse

accomplie le matin à la Crypte, des pèlerins s'assemblèrent autour de moi pour m'interroger et me demander le récit.... Un groupe considérable s'était formé promptement. On voulait ouïr un témoin qui pouvait dire : « J'ai vu cela de mes yeux. »

Après avoir répondu à toutes les questions qui m'étaient faites, je m'éloignai pour aller, à la suite de tant d'émotions, chercher un peu de solitude. Un inconnu se détacha alors de la foule et m'aborda, non sans trouble. C'était un Anglais.

— Monsieur, me dit-il, j'ai entrepris le voyage des Pyrénées en touriste, pour admirer....

— Et vous avez, en effet, rencontré un pays admirable, n'est-ce pas?

— *Very beautiful! Very splendid!* Mais, j'étais venu à Lourdes en incroyant, pour tout dénigrer et pour tout combattre.

— Eh bien?

— Eh bien, Monsieur, en arrivant avant-hier, j'ai voulu lire l'histoire des événements qui ont été l'origine de ce Pèlerinage. Voilà ensuite qu'à l'instant même, je vous ai entendu raconter cette guérison, dont on s'entretient dans toute la ville.... Et je sens que je commence à tourner. Je tourne, je tourne, je tourne.... Monsieur! Monsieur! que dois-je faire?

— Tourner tout à fait.... Oui! tournez tout à fait; l'heure a sonné de la conversion totale!

Mais il paraît que les gonds étaient durs. Catholique de naissance, l'Anglais avait perdu la foi depuis longtemps; et, quoique fort ébranlé par l'évidence qui s'imposait à lui, il essayait encore, balbutiant quelques objections, de se dérober à l'étreinte de la grâce de Dieu, qui le saisissait et l'entraînait vers la Vérité. Je tentai de lui faire comprendre que c'était la Providence elle-même qui, pour le ramener à sa première croyance, l'avait conduit devant la Grotte des

Apparitions, et rendu presque le témoin direct de ce prodige, dû à l'intercession de Marie.

— Mais enfin, si je me décidais à faire ce que vous me conseillez, finit-il par me répondre, à quel prêtre faudrait-il ouvrir mon âme?

— A celui que vous voudrez : tous peuvent recevoir l'aveu de vos fautes, et vous absoudre... Cependant, il est toujours préférable, même au saint Tribunal, de demander une direction et de se confier à ceux qui semblent les plus éclairés et les meilleurs.... Allez à M. le Curé de Lourdes, à M. l'abbé de Musy, à M. l'abbé Sire....

— M. l'abbé de Musy? repartit-il. Celui qu'on prétend avoir été guéri aussi, et qui a célébré la messe pour cette jeune fille?

— Précisément.

— Oh! comme son discours m'a semblé éloquent aujourd'hui, à l'office de la Basilique, où j'étais entré en curieux et par hasard....

— Eh bien, voulez-vous que je vous présente à lui?

Il accepta. Et, comme nous nous approchions de Lourdes, nous croisâmes un passant que je crus reconnaître.

— Voyez-vous cet homme de haute taille? dis-je à l'Anglais.

— *Yes*, me répondit-il, un peu étonné.

— Eh bien, ajoutai-je, l'année dernière à pareil jour, cet homme se convertit à la suite de la guérison de M. l'abbé de Musy.... Il suivit seul le chemin que nous suivons ensemble, et il alla où vous allez.

Cela frappa beaucoup l'Anglais. Il se sentait comme enveloppé par l'action mystérieuse du Surnaturel.

Nous arrivâmes chez M. l'abbé de Musy. On l'avertit. Il sortit du petit salon. Et, supposant qu'il s'agissait d'une simple visite :

— Hélas! dit-il en nous saluant, je suis avec quelqu'un que je ne puis renvoyer. Nous nous reverrons ce soir ou demain.

— Non ! non ! repris-je vivement, point de délai !... Je ne viens pas aujourd'hui pour l'unique joie de vous voir, cher Monsieur l'abbé ; et ce n'est point moi qui vous demande audience.... Souvenez-vous de l'an passé, en cette même fête de l'Assomption. La journée qui commença, pour vous, par une guérison matérielle, se termina, pour un autre, par une guérison d'un ordre plus élevé. Est-ce qu'il ne vous manque rien ?....

L'Anglais se tenait un peu en arrière, agité, le front soucieux, semblant lutter avec lui-même.

Je le montrai du geste à M. l'abbé de Musy :

— Voici, lui dis-je, la moisson du soir !

Je les laissai seuls.

Le surlendemain, à l'autel devant lequel Jeanne avait été guérie, l'Anglais recevait la communion des mains de M. de Musy.

Et quelques jours plus tard, agenouillé également au pied du saint Tabernacle, la camériste de Mme la comtesse du Boulet abjurait le protestantisme. Son nom est inscrit dans les registres du pèlerinage. Elle se nomme Mme Lefèvre.

XXXIV

Jeanne ne pouvait se résoudre à quitter Lourdes : elle y voulut faire une neuvaine de reconnaissance.

Des dépêches avaient porté au loin l'heureuse nouvelle. A Autun, le père, la famille, le bon Supérieur, les amis, tous étaient dans l'allégresse. Au château de Dammartin, Mme la vicomtesse de Froissard-Broissia, la vénérable aïeule, chantait son *Nunc dimittis*... Henry de Fontenay, qui n'avait pu suivre sa sœur, s'empressa de partir pour Lourdes et de la rejoindre, tenant à la voir de ses yeux au plus tôt, et à remercier avec elle la Vierge maternelle qui les avait tous exaucés.

La bénédiction des cloches de la Basilique eut lieu le lendemain de la guérison de Jeanne. Cette cérémonie avait attiré un concours immense. Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et Leurs Grandeurs, Mgr Langénieux, évêque de Tarbes, Mgr d'Outremont, évêque d'Agen, Mgr Épivent, évêque d'Aire, désirèrent connaître la jeune fille guérie par miracle... Elle se rendit auprès d'eux, au Chalet des Évêques(1), et répondit à toutes leurs interrogations.

Durant le cours de cette semaine, plusieurs autres prodiges, non moins éclatants et touchants, s'accomplirent à Lourdes(2).—Cette octave de l'Assomption, en 1874, présenta le spectacle des temps évangéliques. Au milieu de la foule allaient et venaient ceux que le Miracle avait visités. Tous ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et ce petit coin de terre était comme baigné dans les rayons du ciel.

XXXV

Vers les derniers jours du mois d'août, un groupe de quatre ou cinq personnes entrait dans l'église de Paray-le-Monial. Une gracieuse jeune fille, à la taille droite et ferme aux mouvements agiles, marchait la première. Sa robe bleue, nouée par une cordelière autour de sa ceinture, semblait un vêtement de fête. Tout en elle exprimait le calme et la joie.

Elle s'agenouilla devant le Sanctuaire, inclina son front, et laissa son âme se plonger dans une prière profonde.... Sa mère, ses deux frères, une domestique à demi infirme, avaient pris place sur des chaises voisines.

(1) Au sujet du Chalet des Évêques, voir l'Appendice la note III.

(2) Angèle Lebroussard, de Valompierre (Oise); Marie Labonne, de Monpazier (Dordogne) ; une enfant de quinze ans, miss Hugues, amenée par son père, banquier à Toronto (Canada), recouvrèrent subitement la santé....

Tandis que tous étaient ainsi prosternés, un homme déjà sur l'âge, que le dernier train du chemin de fer venait d'amener à Paray, ouvrit la porte du Temple et s'avança dans la nef. En apercevant la jeune fille, il leva silencieusement les mains vers le ciel, par un élan d'indicible gratitude.

Bien qu'ils fussent tentés de courir à lui et de s'élancer dans ses bras, épouse et fils se continrent.

Tout entière à son adoration, la jeune fille cependant n'avait point entendu ses pas. Emu et tremblant, il alla se mettre à genoux auprès d'elle.

Qui dira ce qui se passa dans le cœur de Jeanne, quand elle le vit ainsi, priant à son côté ? Comme saisie de défaillance, elle appuya sa tête sur l'épaule de son bon père et se prit à pleurer. Sur le front de l'enfant tombaient aussi, toutes brûlantes, les larmes paternelles.

Ils demeurèrent là durant un certain temps, recueillis devant Dieu. Puis tous deux se relevèrent.... Qu'ils furent doux les embrassements de cette famille se rencontrant et se retrouvant, après le Miracle, dans cette enceinte bénie que les hommes ont vouée au Cœur sacré de Jésus-Christ !

XXXVI

Jeanne a repris sa vie normale. Six mois après sa guérison, rendant elle-même un compte officiel de son état, elle écrivait ceci : « Non seulement je ne suis pas retombée malade, mais ma santé générale se fortifie tous les jours. Quant à ma maladie intérieure, la sainte Vierge l'a *instantanément guérie*; et, depuis le 15 août, je me tiens debout des heures entières, je marche, je cours *comme tout le monde*. L'on me voit souvent, par tous les temps, et dans tous les sens, arpenter les rues de notre vieille cité. Je suis heureuse et

fière de porter les livrées de la sainte Vierge et de proclamer bien haut ses miséricordes. En plus, je soigne depuis trois mois ma mère malade, je commande la maison : et ma bonne santé fait l'étonnement de ma famille, des étrangers et des médecins qui n'auraient jamais pu croire que je résiste à tant de fatigue. Combien je voudrais que ces détails consolent un peu les pauvres malades et leur donnent toute confiance en la bonne Vierge de Lourdes! J'ai tant et si longtemps souffert; j'ai eu tant de défaillances physiques et morales, que, *me sentant aujourd'hui pleine de santé, de force et de vie*, je voudrais amener *tous ceux qui souffrent* aux pieds de Celle *qui m'a si bien guérie!* » (1).

Mlle de Fontenay se livre à de longues courses. Ses pieds, robustes à toute marche, semblent ignorer la fatigue. Elle ne se souvient plus de cette plaie intérieure dont les effets désastreux l'avaient si longtemps rendue semblable aux paralytiques et aux infirmes. Tous les maux qui ont été guéris en elle ont été bien guéris.... Et cependant elle a parfois de violentes douleurs de tête, migraines et névralgies, contre lesquelles les médecins, fréquemment consultés, ont été impuissants.

— J'en sais la cause, nous a dit Jeanne bien souvent.

— Et laquelle?

— Lorsque, demandant ma guérison, je me plongeai dans la Piscine de Lourdes, on pensa qu'il ne fallait point immerger la tête, à cause de mes épais cheveux.... Rien ne m'ôtera de l'esprit que c'est cette préoccupation tout humaine et ce manque de foi, *sur un point*, qui, — *sur ce même point*, — ont mis obstacle à la grâce de Dieu. Aussi, me faisant un devoir de soigner mes maux de tête et névralgies par les moyens naturels, je subis avec résignation ces conséquences de mon doute qui confirment encore ma foi. Et je suis con-

(1) Déclaration de Mlle de Fontenay, publiée dans les *Annales de N.-D. de Lourdes*, du 30 mai 1875. — Voir également à l'Appendice, Note IV, les certificats de médecin.

tente d'accepter la petite épreuve que Dieu, en m'enlevant la grande, a jugé bon de me laisser.

XXXVII

Avec la permission de l'Évêché de Tarbes, occupé alors par Mgr Langénieux, une dalle commémorative a été encastrée dans le sol de la Grotte de Lourdes avec l'inscription suivante :

15 AOUT 1874
EN LA FÊTE DE L'ASSOMPTION
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE
GUÉRISON DE Mlle JEANNE DE FONTENAY
DU DIOCÈSE D'AUTUN

—

« ALLEZ ET QU'IL VOUS SOIT FAIT COMME VOUS AVEZ CRU. »
ET A L'HEURE MÊME EUT LIEU LA GUÉRISON.

S. Matthieu, ch. VIII, v. 13.

Il y a à la cathédrale d'Autun une chapelle latérale, recueillie entre toutes, qui est en quelque sorte le centre religieux du Diocèse. On l'appelle « la Chapelle des Évêques ». C'est là que reposent, endormis dans le Seigneur, les prélats qui se sont succédé sur le siège d'Autun. Tout autour on voit, enchâssées dans le mur, des plaques de marbre noir, sur lesquelles sont gravés les noms de ces successeurs des Apôtres...

Au milieu des mementos funèbres se détache un grand *ex-voto* de marbre blanc rappelant le souvenir, non plus de la mort survenue, mais de la vie retrouvée.... Une attente de trois années ayant permis de constater, en toute certitude, la pleine permanence de la faveur miraculeuse accordée par la très sainte Vierge à Mlle de Fontenay, Mgr l'évêque d'Autun a autorisé en effet, par ordonnance épiscopale, l'érection de l'*ex-voto*. Nous en reproduisons le texte mémorable :

A PERPÉTUITÉ
LE 15 DE CHAQUE MOIS A HUIT HEURES ET DEMIE
MESSE D'ACTIONS DE GRACES
A MARIE IMMACULÉE
EN RECONNAISSANCE DE LA GUÉRISON
DE Mlle JEANNE-MARIE DE FONTENAY
OBTENUE A LOURDES
LE 15 AOUT 1874

—

PIEUX SOUVENIR A LA MÉMOIRE DE MONSEIGNEUR
DE LESÉLEUC, ÉVÊQUE D'AUTUN

—

CETTE FONDATION
ACCEPTÉE PAR LE CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE
A ÉTÉ AUTORISÉE PAR ORDONNANCE ÉPISCOPALE
DU 2 AOUT 1877
AVEC LA CONDITION
QU'ELLE SERA ANNONCÉE CHAQUE ANNÉE
LE DIMANCHE AVANT L'ASSOMPTION
AUX DEUX MESSES PRINCIPALES
ET SERA DITE
DANS LA CHAPELLE DES ÉVÊQUES

XXXVIII

Les sentiments et l'éternelle gratitude de Jeanne sont partagés par tous les siens. A la suite du Miracle, cette famille, déjà chrétienne, a été plus chrétienne encore.

Peu de temps après avoir reçu une seconde fois leur fille des mains de Dieu, M. et Mme de Fontenay goûtèrent le bonheur plein de larmes d'offrir au Maître souverain un précieux joyau de leur trésor, un fruit exquis de leur jardin.

Au mois de novembre de cette même année 1874, leur plus jeune fils, que nous avons vu servir la messe du Miracle, revêtait à Saint-Acheul l'habit de novice dans la Compagnie de Jésus. Il se nomme aujourd'hui le Père Joseph de Fontenay et a eu la gloire d'être expulsé par les fondateurs de

nos libertés.... « Heureux ceux, a dit Notre-Seigneur, qui, pour la justice souffrent persécution ! »

Quant à Jeanne, elle est retournée bien souvent à Lourdes pour remercier sa bienfaitrice, et recevoir encore la bénédiction de Mgr Peyramale. Le Curé des Apparitions était devenu son conseiller, son directeur suprême, son père.

Hélas! il fut un jour où elle ne le retrouva plus et où, pour lui demander encore ses inspirations, son secours, ses prières, elle dut se prosterner sur un tombeau (1)....

Mlle de Fontenay se plaît à employer au soin des infirmes ses forces reconquises. A l'un des derniers pèlerinages du Salut, dont elle faisait partie, elle a passé deux ou trois nuits en chemin de fer, allant à chaque station, d'un wagon à l'autre, veiller aux besoins des malades et poursuivant ensuite sur la terre des Prodiges, ce rude office de sœur de charité

Au moment où nous traçons les dernières lignes de ce récit (septembre 1882), nous venons de la rencontrer encore à Lourdes, durant le mois anniversaire de sa délivrance. Assistant ceux qui souffrent comme elle souffrait, les baignant pieusement dans l'onde miraculeuse, savourant l'ineffable joie d'en voir parfois guérir quelques-uns comme jadis elle-même a guéri, elle accomplissait ce précepte du Sage: « Exerce envers le prochain la miséricorde que Dieu a exercée envers toi. »

Les Bretoux, 8 septembre 1882.

En la fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge.

(1) De quel coup sensible elle fut frappée lorsqu'elle apprit la mort du Serviteur de Marie, dont elle avait connu les amères souffrances: « Le martyre de ses dernières années touchait à son comble, nous écrivait-elle. Je m'en veux de ne pouvoir retenir mes larmes.... Je devrais chanter le *Te Deum* pour sa délivrance. Mais sans lui, Lourdes sera-t-il tout à fait Lourdes?... Il était le dépositaire des vraies traditions. Près de lui, on se sentait chez soi. Sa bénédiction portait bonheur ses conseils étaient suivis avec joie !... »



Mme GUERRIER

LA NEUVAINE
DU CURÉ D'ALGER

A M. HENRI LASSERRE, A PARIS.

Beaune, le 1er décembre 1877.

Monsieur,

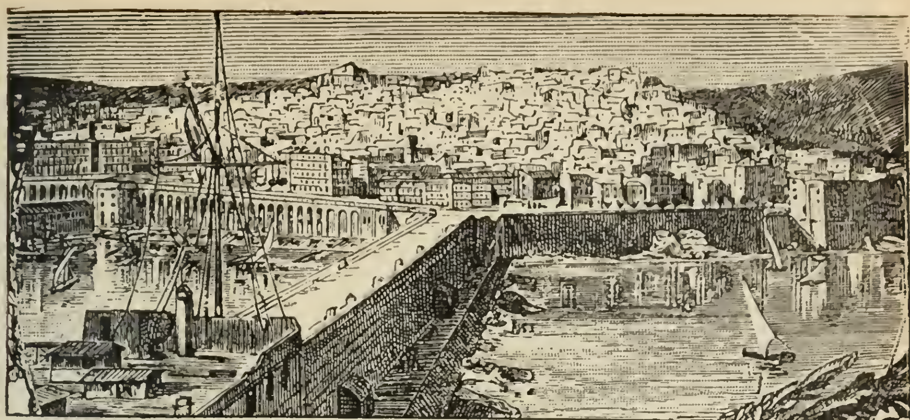
Madame Guerrier et moi, nous avons pris connaissance du manuscrit que vous nous avez communiqué et dans lequel vous racontez comment elle a été guérie, le 16 septembre de cette année, au sanctuaire de Lourdes.

Votre récit est en tout de la plus parfaite exactitude, et tous les deux nous nous plaisons à l'attester : tous les faits que vous relatez sont vrais, vrais *dans les détails*, vrais *dans leur ensemble.*

Recevez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments très distingués.

ÉD. GUERRIER.

JUSTINE GUERRIER,
née BIVER.



VUE D'ALGER

LA NEUVAINE DU CURÉ D'ALGER

CHAPITRE PREMIER

I



Vers le mois d'août 1874, arriva à Lourdes M. le chanoine Martignon, ancien Curé-archiprêtre d'Alger. C'était un homme d'environ quarante ans. Atteint, sur le sol africain, d'une extinction de voix et d'une affection de la poitrine, il avait franchi la Méditerranée et venait dans la cité de Marie, attiré par le bruit des miracles qui s'accomplissaient à la Grotte, et espérant, lui aussi, obtenir une part dans ces grâces extraordinaires.



M. L'ABBÉ MARTIGNON

Aux Roches de Massabielle, il s'agenouilla; il pria; il se plongea dans la Piscine; il but à la Source miraculeuse : mais la guérison demandée ne descendit point du Ciel.

— Allons ! se dit-il, ne nous décourageons pas. Une si courte insistance est loin de suffire : il faut frapper plusieurs coups à la porte, pour qu'elle s'ouvre à qui veut entrer. Faisons une neuvaine.

La neuvaine s'achève. Nulle amélioration.

La foi du Chanoine ne défaille aucunement, ni son espérance non plus.

— Je vais faire une neuvaine de semaines.

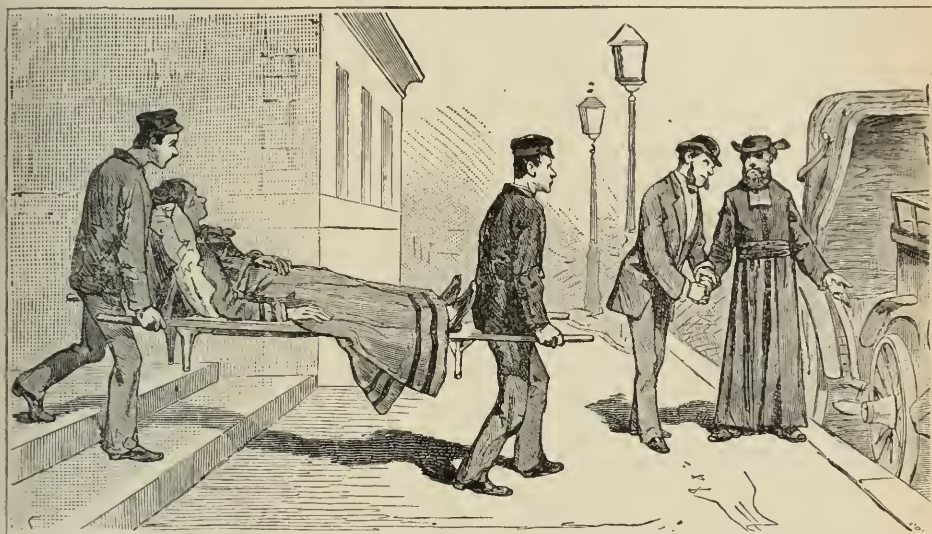
Le voilà donc à Lourdes pour soixante-trois jours.

Au soixante-quatrième, se trouvant absolument dans le même état, il va passer un certain temps à Pau, cherchant dans la douceur du climat quelque allègement momentané.

Mais il se reprochait en lui-même cette fuite de Lourdes comme une faiblesse et un manque de confiance. Il avait, du reste, dans le fond de son cœur, je ne sais quel indéfectible pressentiment que la Très Sainte Vierge, à une date

proche ou lointaine, finirait par céder à ses instances et exaucer sa prière.

Dans cette pensée, il ne tarde point à revenir à la Grotte bénie, et à s'installer en ville dans un domicile moins provisoire. Il commence dès lors à y prendre racine.



Lui malade, il se constitue garde-malade. Et les pèlerins qui ont fait à Lourdes un séjour un peu prolongé, à l'époque dont nous parlons, se souviennent assurément d'y avoir remarqué un prêtre encore jeune, à longue barbe blonde, au regard vif et doux, au visage distingué, à la taille haute et grêle, au corps amaigri, aux épaules étroites et quelque peu voûtées par la souffrance. Ce prêtre conduisait des aveugles, donnait le bras à des infirmes, amenait à la Piscine des estropiés, employait à consoler les affligés le souffle de sa voix éteinte. C'était l'abbé Martignon.

— Si cette fois-ci la sainte Vierge ne m'exauce pas, disait-il en souriant, je suis résolu à faire une neuvaine d'années et puis encore une neuvaine de siècles ; mais après cela, je m'arrête....

Il eut la joie de voir guérir miraculeusement plusieurs des malades dont il s'était fait le guide et le soutien ; mais lui-même, bien qu'il éprouvât parfois quelque léger soulagement, ne reçut point le don surnaturel de la guérison totale qu'il implorait.

Finit-il alors par avoir le sentiment de quelque résistance secrète de la Vierge à accorder la grâce qu'il sollicitait ? Nous ne savons; mais nous crûmes comprendre que, si sa foi était toujours la même et si sa charité s'accroissait, la vertu d'espérance tournait peu à peu, chez lui, à la vertu de résignation, ou, pour mieux dire, qu'il ajournait son espérance. Heureux d'habiter en ce coin de la terre, où la Reine du Ciel avait posé ses pieds; se contentant de respirer cette atmosphère sacrée et d'aller, chaque jour, prier devant la Grotte sainte, il n'entreprit pas cette neuvaine d'années et de siècles dont il avait parlé en souriant. Il nous disait :

— Je reste là, à la disposition de Notre Dame de Lourdes. Elle m'exaucera quand elle voudra. Je suis comme quelqu'un qui est assis dans une antichambre et qui attend son audience. Mon tour viendra. J'aurai mon heure ou ma minute, et je ne la laisserai point échapper.

Il attendit cette minute ou cette heure pendant trois ans.

Or, après ces trois ans, il eut l'inspiration intérieure de frapper de nouveau à la céleste porte.

Dans le courant de 1877, il forma la résolution de faire, en septembre, une nouvelle *Neuvaine* de façon à la terminer à la Fête de Notre Dame des Sept-Douleurs.

Faisons observer, entre parenthèse, qu'il n'avait nullement remarqué, d'ailleurs, que cette Fête étant mobile, le premier jour de cette Neuvaine coïnciderait, cette année-là, avec la Nativité de la très sainte Vierge, et que sa prière irait ainsi, en quelque sorte, de la naissance de Marie au

dernier soupir de Jésus, du berceau de la Mère au tombeau du Fils (1).



Pourquoi Marie n'avait-elle pas exaucé immédiatement les vœux et les prières de l'abbé Martignon? pourquoi n'avait-elle pas rendu la santé, les forces et la voix à celui qui l'aimait si filialement et qui parlait si bien d'elle ? Il devait y avoir quelque raison cachée. Nous est-il permis de la soupçonner et de nous pencher sur le cœur de notre Mère pour lui demander ce secret ?

Guéri, ce prêtre eût quitté les abords de la Grotte et repris, en quelque ville de l'Algérie, l'exercice du saint ministère. Malade, il demeurait à Lourdes, et y remplissait son admirable office de miséricorde, édifiant infiniment plus par la grande prédication de l'exemple, qu'il n'eût jamais pu le faire par ses discours, quelque éloquentes que fussent ses lèvres.

Nous nous imaginons donc que, si la Vierge n'accordait point tout d'abord la guérison implorée, c'est qu'elle n'entendait point donner si vite son congé à un pareil serviteur. Dieu n'y perdait rien, ce nous semble, et le serviteur n'y perdait rien non plus. Quand le Seigneur refuse à nos prières ou nous fait attendre telle ou telle grâce temporelle, c'est que en place de la monnaie de cuivre que nous implorons, il nous prépare la monnaie d'or et le centuple, soit en ce monde, soit au delà.

Une nouvelle mission n'avait pas tardé d'ailleurs à s'imposer au zèle et à l'ardente charité de l'abbé Martignon.

(1) La Fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs se célèbre le troisième dimanche de septembre. Or, en 1877, le troisième dimanche étant le 16 septembre cette Fête arrivait le neuvième jour après celle de la Nativité, qui a lieu le 8 septembre.

Et elle découlait tout naturellement de cette fonction, qu'il s'était assignée à lui-même, de consoler les affligés.

II

Dès le commencement de son séjour à Lourdes, il avait rencontré un homme plus endolori que les malades et plus éprouvé que les affligés ordinaires : et à celui-là aussi il avait prêté son appui. Mêlé à l'événement religieux le plus considérable de notre époque, l'homme dont nous parlons avait eu en sa vie l'honneur inouï de recevoir un message du Ciel et d'accomplir, malgré tous les obstacles, les ordres divins. Mais la Vierge, lui préparant sans doute une place plus haute, avait dit : « Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon amour. » Et les peines les plus inattendues étaient venues alors torturer cet héroïque cœur.

Par un étrange et saisissant contraste, il était à la fois sur le Calvaire et sur le Thabor. Tandis qu'en toute terre chrétienne on célébrait son nom, tandis qu'il était béni de sa grande famille paroissiale, dont il fut toujours le Père et le Patriarche bien-aimé, il avait d'autre part (surtout depuis quelques années) l'amère douleur d'être méconnu, délaissé et sourdement persécuté dans ce qu'il avait de plus cher, dans son zèle pour les intérêts de son peuple et pour la maison du Seigneur. Comme le Cyrénéen, c'était l'homme portant la Croix ; et ses robustes épaules étaient déchirées et ensanglantées par le fardeau sacré. Autour de son supplice, comme autour de celui du Maître, plusieurs hochaient la tête et murmuraient : « Puisqu'il a été l'instrument de Marie, qu'elle le délivre et lui vienne en aide. »

A l'époque des Apparitions de la Mère de Dieu à la Grotte de Lourdes, voilà bientôt vingt ans, il avait demandé à la Vierge de faire fleurir des roses en la saison des neiges. Mais

Notre-Dame de Lourdes, qui devait, en ce même lieu, opérer tant de miracles, avait refusé celui-là. Au prêtre qu'elle avait choisi, elle avait répondu par le mot austère de « Pénitence ». — Les roses ne sont point pour le froid hiver de ce monde. C'est pour l'éternel printemps, c'est après le trépas, que Marie les réserve à ses élus, à ses serviteurs, à ses amis. L'illustre abbé Peyramale, le grand curé de Lourdes, le prêtre de l'Immaculée-Conception, avait donc été condamné à souffrir.



Il le comprenait lui-même, et nous ne pouvons résister au désir de citer ici ses propres pensées sur les dispositions de la Providence, dans l'ordre de la Douleur. Une personne pieuse, dont il dirigeait la conscience et qui notait ses moindres conseils avec un soin religieux, a bien voulu nous confier un recueil des avis et instructions qu'il lui faisait entendre au saint Tribunal.

Dans ce qu'il enseignait ainsi aux autres, il nous a été aisé de reconnaître ce qu'il se répétait chaque jour à lui-même. Or voici comment il parlait :

« Souffrons avec force et courage, et même avec joie, afin d'assurer notre élection, comme dit saint Paul!.... Oui! quand l'âme a été fidèle et qu'il voit alors, ce grand Dieu qui sonde les reins et les cœurs, qu'il peut compter sur cette âme et qu'elle ne l'abandonnera pas, voici qu'après l'avoir

visitée par des grâces qui sont l'avant-coureur des plus rudes épreuves, il se cache et l'abandonne à sa personnelle faiblesse et à sa misère, aux ennuis, aux désolations, aux opprobres, quelquefois aux médisances, aux mépris, aux calomnies.

« Que cette âme sache souffrir, sache se taire; Dieu est là : il ne la perd point de vue, et elle lui est bien chère.

« Vainement cependant elle l'appelle, elle le cherche, elle soupire vers cet unique époux qui est seul son amour et sa joie. Il paraît sourd et muet. Il veut qu'on soit en quête de lui et qu'on le poursuive; et, au moment où vous semblez le tenir, il fuit!... C'est ainsi qu'il agit avec vous, n'est-ce pas? Mais un jour, comme un enfant caché derrière une porte et se faisant chercher par ceux qu'il aime, il vous ouvrira le Ciel en riant, tout heureux de vous avoir contraint à acquérir des mérites, que vous auriez laissé perdre s'ils eussent été à votre choix.

« Quand Dieu a vu qu'une âme est fidèle et généreuse, il a toujours les yeux sur elle ; car il la réserve pour le Ciel et il compte en faire une des plus belles pierres de cette éternelle Cité. Aussi, pour la tailler, emploie-t-il le ciseau et le marteau. Et, malgré ses cris, il la soumet aux plus cruels brisements. Si elle lui reste fidèle au milieu de toutes ces afflictions, pour la récompenser il les redouble ; et si elle se montre toujours constante et généreuse, il fait peser sur elle d'autres peines plus grandes encore. Si enfin elle ne l'abandonne pas, si elle est prête à tout accepter, que fera-t-il pour lui témoigner qu'il est content et satisfait? — Il lui enverra de ces tortures, intolérables parfois, qu'il ne donne qu'aux cœurs héroïques ; et c'est là sa meilleure récompense. Il la traite comme son fils Jésus, car il la regarde comme son véritable enfant ; et il l'aime trop pour ne pas la combler de tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre :

les souffrances, les humiliations, les afflictions. *Mais dans ce chaos de peines, cette âme s'unit à Dieu pour l'éternité.* Que doit faire cette pauvre âme affligée, désolée, torturée? Se souvenir que Dieu l'aime et ne pas en douter un instant, volontairement. »

Tel était l'homme, tel était le prêtre dont M. l'abbé Martignon avait été, depuis quelques années, le consolateur filial et l'ami de toutes les heures.

Un autre ecclésiastique le secondait dans cette œuvre si noble. Celui-là, uni au grand curé des Apparitions depuis les jours de l'enfance, se nommait l'abbé Lafont et était aumônier de l'hospice de Tarbes. C'était un homme de Dieu, plein de courage et de foi, prompt à tout dévouement, inébranlablement fidèle. On avait voulu un jour le détacher du curé de Lourdes : « Vous vous ferez des ennemis puissants, » lui avait-on dit. « — Moi! abandonner Peyramale, et le trahir quand on le persécute? Jamais! » Sa vie s'écoulait humble et simple, il s'était voué à Jésus-Christ dans la personne des malades et des pauvres : *Christo in pauperibus.*

Mgr Peyramale, l'abbé Lafont, l'abbé Martignon, étaient trois amis selon Dieu.

III

Il n'entre pas dans notre dessein de faire connaître ici sous le poids de quelles douleurs succomba le vénérable prêtre, dont Mgr Langénieux a dit autrefois : « Que Notre Dame de Lourdes se l'était choisi pour Confident, pour Témoin et pour Apôtre des merveilles de son Apparition » (1).

Rappelons seulement que, lorsque fut achevée et enrichie de tous les dons de l'univers la Basilique de la Grotte, qui

(1) Lettre de Mgr Langénieux, évèque nommé de Tarbes, en date du 22 août 1875. Cette lettre est entre nos mains.

doit être le point d'arrivée des processions demandées par la Vierge, rappelons que le curé Peyramale entreprit de construire l'Église paroissiale, qui, dans sa pensée, devait en être le point de départ.

Il mourut à la peine, sans avoir pu compléter son œuvre.

Et cette mort, il l'avait plus d'une fois annoncée comme une sorte de nécessité, comme un sacrifice suprême dans l'intérêt de la Maison de Dieu.

L'église inachevée s'était arrêtée à la hauteur des voûtes.... Des secours sur lesquels il avait droit de compter lui avaient fait défaut ; des hostilités étonnantes avaient entravé ses efforts.

— Je ne pénétrerai point dans la terre promise, et je ne la verrai que de loin, disait-il quelquefois. Il faut que je meure pour parer à la ruine. Quand je ne serai plus ici, toutes difficultés finiront par s'aplanir. Mon corps sera le levain. Ma mort payera. Il faut que je meure pour parer à la ruine.

Paroles mélancoliques qui faisaient monter des larmes à ses propres yeux, et aux yeux de ceux qui l'aimaient.

Nous avons eu la douloureuse consolation d'assister à son départ de la terre, et nous aurons à raconter, dans l'histoire de sa vie, comment Dieu avait choisi la bienheureuse fête de la Nativité de la Vierge pour ouvrir à son serviteur les parvis de l'éternité.

Au jour de la Nativité, l'incomparable Vierge, que l'Office de l'Immaculée Conception nous montre présente aux conseils du Très-Haut, avait paru, toute rayonnante d'innocence et de gloire, parmi les ombres de ce monde. Au jour de la Nativité, le Curé de Lourdes quitta les ombres de ce monde pour entrer dans l'autre patrie.

Autour du lit de Mgr Peyramale étaient groupés son frère, sa parenté, ses vicaires, ses amis, tous ceux de son peuple qui avaient pu pénétrer dans la chambre.

Parmi cette famille en pleurs, l'intime ami des dernières années, M. l'abbé Martignon, était là, tout brisé de chagrin et ne pensant guère à lui-même, ni à sa maladie, ni à sa guérison, ayant presque oublié sa *Neuvaine* à Notre Dame des Sept-Douleurs, neuvaine qui se trouvait justement devoir commencer en cette même journée....

IV

Donc, après une longue agonie, Mgr Peyramale venait de rendre à la terre son dernier soupir et à Dieu son âme immortelle.



L'ami fidèle, le bon chanoine de la capitale Africaine, se sentit seul ici-bas, non qu'il n'eût encore un Père en la personne du vénérable Archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, mais était-il sûr de jamais le revoir, et n'était-il pas trop malade pour entreprendre la traversée ?... En cette heure de tristesse et d'abandonnement, il porta le regard de son esprit vers les invisibles régions dans lesquelles était désormais le Serviteur de Marie. Et, en tournant son cœur vers la Consolatrice des affligés, il se rappela la neuvaine projetée et promise, et il se souvint que ce 8 septembre, fête de la Nativité, en était précisément le premier jour.

Que se passa-t-il en son âme? Agenouillé contre la couche mortuaire, tenant en ses mains les mains inanimées du curé de Lourdes, il resta un instant prosterné et silencieux.

Puis il se releva et dit à plusieurs de ceux qui étaient là, aux vicaires de la paroisse, à celui qui écrit ces lignes, à quelques autres :

— Je viens de faire la première prière de ma Neuvaine à Notre Dame des Sept-Douleurs et ma demande de guérison, auprès de cette sainte dépouille. Et je conjure Notre Dame de Lourdes *de permettre que*, en son nom à Elle, *et le neuvième jour*, *notre ami me transmette* lui-même *la réponse*.

Puis il ajouta :

— Car le choix que Dieu a fait de la fête de la Nativité de sa Mère, pour appeler à lui le Curé des Apparitions, m'autorise suffisamment à associer à mon humble supplique le souvenir de mon ami....

On s'adressa à l'abbé Martignon pour l'inscription à graver sur le tombeau du serviteur de Marie :

— Inscrivez ces deux paroles du livre sacré : « *Domine dilexi decorem domus tuæ*, Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison. *Zelus domus tuæ comedit me*, le zèle de votre maison m'a dévoré. » Le premier texte est l'histoire de sa vie. Le second est l'histoire de sa mort.

Le Maître avait quitté la terre. Quel sera le sort des deux disciples, des deux amis, des deux prêtres demeurés ici-bas dans la vallée de l'exil? L'un et l'autre regardaient le ciel. *Quid statis, aspicientes in cœlum, viri Galilæi?*

V

Le soir même des obsèques de Mgr Peyramale et après y avoir assisté tout en larmes, l'un d'eux, M. l'abbé Lafont, vint nous voir et nous dit :

— Il n'y est plus! qu'allons-nous devenir?

Or le lendemain, M. l'abbé Lafont, rentré à Tarbes où il était aumônier de l'hospice, se trouva présent à un vaste incendie, celui de la maison dite du *Petit Couvent*, rue Saint-Louis. Il s'élança pour sauver des enfants et mettre à l'abri le Saint-Sacrement.

Atteint par la chute d'un pan de mur en flamme, il tomba mort. Il était allé rejoindre dans le sein de Dieu celui qu'il pleurait la veille.

Ainsi, entrant dans la vie éternelle par un acte sublime de dévouement, le premier ami de Mgr Peyramale, l'ami des anciens jours, était parti de ce monde, immédiatement après le Serviteur de Marie.

L'ami plus récent, l'abbé Martignon, devait attendre encore.

VI

En même temps qu'une immense douleur, une immense espérance était descendue dans l'âme du Prêtre malade auprès de la couche funèbre du Serviteur de Marie. Assurément, la pensée de guérir n'allégeait en rien son affliction, car nulle considération personnelle ne pouvait atténuer le chagrin qu'il avait de la perte de son ami. Mais, en se voyant seul désormais, il lui était doux de songer que son protecteur était au Ciel, et que ce serait sans doute à son intervention qu'il devrait, après la sainte Vierge et après Dieu, la grâce qu'il sollicitait depuis si longtemps.

Il lui semblait qu'avec un tel intercesseur la sainte Vierge, *au neuvième jour*, allait se mettre en quelque sorte à la disposition de sa prière. Il écrivit même à Paris, au R. P.

Picard, de l'Assomption, pour lui faire part de son espoir ou plutôt de sa certitude.

Déjà il s'entretenait de ce qu'il ferait une fois guéri, et comment il s'emploierait encore à l'œuvre inachevée du curé Peyramale. Au milieu de son deuil et de ses larmes, il goûtait par avance les douceurs de sa santé rétablie, de ses forces revenues et de sa voix recouvrée.

Il priait avec ferveur. Des cœurs qui l'aimaient s'unissaient à lui. Et ainsi l'on arriva au samedi 15 septembre. C'était la veille de Notre Dame des Sept-Douleurs ; c'était la veille du *neuvième jour*.

Ce samedi-là, dans la matinée, il reçut un télégramme lui annonçant le départ de M. et Mme Guerrier pour Lourdes, et lui demandant le service de vouloir bien les attendre à la gare avec une voiture....

M. et Mme Guerrier lui étaient entièrement inconnus. Une lettre de M. le curé de Saint-Gobain, que la poste avait apportée vingt-quatre heures avant la dépêche, lui avait appris seulement que, depuis plusieurs années, Mme Guerrier était atteinte d'une maladie très grave, et qu'elle partait pour aller à Lourdes, implorer une guérison à laquelle elle avait une foi absolue. On recommandait instamment à M. l'abbé Martignon cette dame et son mari, qui se rendaient pour la première fois dans la cité de la sainte Vierge.

Le Chanoine n'eut garde de refuser cet office de charité, et s'achemina vers la gare, pour s'y trouver au train de trois heures.

Laissons-le, durant quelques instants, penché sur son Bréviaire et lisant son Office dans la salle d'attente ; et faisons connaître au lecteur par quelle série de circonstances M. et Mme Guerrier arrivaient à Lourdes ce jour-là.



CHAPITRE DEUXIÈME

I

M. Édouard Guerrier, juge de paix à Beaune, avait épousé, environ quinze ans auparavant, une femme des plus chrétiennes, Mlle Justine Biver. Mlle Biver appartenait à une honorable famille. Son père était un médecin distingué; ses frères occupaient dans l'industrie des positions considérables. L'un d'eux était directeur général de la Compagnie de Saint-Gobain; l'autre était directeur des célèbres manufactures de glaces de Saint-Gobain et de Chauny.

Dieu avait béni cette union. Trois enfants étaient successivement venus au monde, tous bien portants, tous heureusement doués. Ces trois enfants grandissaient en âge, en taille et en sagesse, sous le regard et par les soins maternels. Mme Guerrier les élevait elle-même, leur apprenant les lettres humaines, et, avant tout, l'amour des pauvres et la science de Dieu.

Ainsi s'étaient écoulées onze années de bonheur non interrompu. Onze ans de bonheur sans interruption, c'est bien court et c'est bien long!... C'est bien court, car les jours de félicité s'enfuient si rapides, qu'ils semblent ne durer qu'un instant. C'est bien long! car il est rare qu'un tel espace de temps, en cette vallée de larmes, ne soit pas traversé çà et là de douleurs et de catastrophes.

En 1874, cet horizon si pur devint noir. La santé de Mme Guerrier s'altéra rapidement. A la suite de violents maux de tête, de syncopes fréquentes et d'un affaiblisse-

ment progressif, un état général de paralysie atteignit successivement les organes les plus importants. L'épine dorsale perdit toute force; les jambes refusèrent leur service; la vue se troubla et s'obscurcit. Mme Guerrier ne pouvait se tenir assise sur son lit, et était obligée d'être toujours couchée. La partie inférieure du corps finit par tomber dans un état d'insensibilité absolue : non seulement les pieds et les jambes étaient incapables de faire aucun mouvement, mais, si on les piquait ou les pinçait, la malade ne le sentait même point.

Plusieurs fois, pendant ses longs évanouissements, on craignit un trépas soudain. La mort apparaissait sur le seuil et projetait déjà sur cette maison, naguère si rayonnante et si heureuse, son ombre menaçante.

Ayant dû renoncer à continuer l'éducation de ses enfants et à suivre leurs leçons, la pauvre mère n'assistait plus qu'à leurs entretiens avec Dieu. Réunis autour de son lit, elle les entendait prier chaque soir et chaque matin, et demander sa guérison.

II

La maladie durait depuis environ deux ans : 1876 était arrivé. Alice, la fille aînée, allait faire, le 2 avril, sa première Communion. Et ce grand jour, en lequel l'enfant devait recevoir son Dieu, était la constante préoccupation de cette pieuse Mère. Elle y pensait pour sa fille, et aussi un peu pour elle-même. Il lui semblait impossible qu'en venant prendre possession du cœur de son enfant, le Sauveur miséricordieux n'apportât point quelque soulagement à ses propres maux, et ne laissât en la maison quelque royal témoignage de sa visite et de son séjour. N'avait-il pas jadis, entrant

dans la demeure de Simon Pierre, ordonné à la belle-mère malade de se lever et de les servir?

— J'en suis certaine, disait Mme Guerrier, je me lèverai et je marcherai ce jour-là.

Le 2 avril, Alice reçut pour la première fois le corps de Jésus-Christ; et le soir un dîner cordial, auquel était convié le prêtre qui avait préparé la jeune fille, réunissait quelques membres de la famille. Mais nul changement ne s'était opéré dans l'état de la mère.... Et sa place allait rester vide comme elle l'était depuis si longtemps, lorsque, — au moment même où on se mettait à table, Mme Guerrier, retrouvant tout à coup ses forces, se fit habiller et vint s'asseoir au milieu des convives, stupéfaits de joie et d'étonnement. La vue était claire et nette; l'épine dorsale avait recouvré son jeu naturel; les jambes portaient le corps, comme autrefois.

Le prêtre entonna le cantique d'actions de grâces, auquel chacun répondit : tous comprirent que Celui qui, le matin, s'était donné lui-même au banquet divin, était invisiblement présent aux agapes du soir.

Durant la nuit le sommeil fut doux et profond.

Mais le lendemain, hélas! quand Mme Guerrier voulut quitter son lit, ses jambes étaient retombées dans leur état d'inertie.

III

Était-ce donc un rêve ou une illusion que cette soirée de la veille où elle avait, en pleine santé, fait elle-même les honneurs du repas et fêté le plus beau jour qui se fût encore levé pour sa fille? Était-ce un effort d'imagination, un effet nerveux, comme disent parfois les médecins? — Non! non! ne le croyez point.

Le Maître de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, avait disposé toutes choses, de manière qu'il fût impossible de méconnaître sa main et d'attribuer à la nature ce que sa grâce avait fait.

Le jour de la première Communion de la fille il n'avait point voulu tromper l'espérance et la foi de la Mère ; et, la touchant invisiblement de son doigt, il lui avait commandé de servir les convives, comme il le fit jadis pour la belle-mère de Simon Pierre. Mais après avoir montré de la sorte, par un acte de sa puissance, qu'il était le Dispensateur Souverain, il voulut faire entendre que, pour un but caché et connu de lui seul, son dessein était qu'elle portât encore le poids de l'épreuve. Et afin de bien marquer que c'était Lui-même qui avait agi, en même temps qu'il ordonna à l'infirmité de reprendre les jambes, il commanda à la maladie de laisser libre la partie supérieure du corps. Les intolérables douleurs de tête ne revinrent plus, les syncopes disparurent, et la vue demeura claire et nette.

Combien il avait raison, le Centenier de l'Évangile, lorsque, essayant d'exprimer la soumission de la Nature à la toute-puissance du Sauveur, il empruntait sa comparaison à la soudaine et ponctuelle obéissance de la discipline militaire. « Je n'ai qu'à dire : Va-t-en ! à l'un des soldats qui sont sous mes ordres, pour qu'il s'en aille. Qu'à un autre je dise : Viens ! et il vient. De même à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait.... »

Ainsi avait commandé Jésus dans une maison de la ville française de Beaune, de même qu'il avait autrefois commandé en la cité juive de Capharnaüm.

Comme un chef qui fait mouvoir ses soldats d'après un plan de bataille que les soldats ignorent, il avait dit à la maladie : « Va-t-en. » Il avait dit : « Viens ! » Il avait dit : « Fais ceci » ; et tout, à sa parole, s'était aussitôt accompli.

Pourquoi? Pour quelle raison, après cette guérison totale, cette rechute partielle? Quel était le plan mystérieux que Jésus suivait? Il était seul à le savoir; et sans doute, si on lui eût posé au sujet de cette femme une telle question, il eût renouvelé la réponse qu'il fit à l'occasion de l'aveugle-né:

« — S'il en est ainsi, c'est pour que la gloire de Dieu éclate en sa personne. »

Est-il besoin d'ajouter qu'à partir de ce jour la résignation de Mme Guerrier, déjà très grande, devint plus grande encore? Son âme, ainsi que son corps, avait reçu une grâce d'en haut. Les ténèbres qui lui cachaient le visage de ses enfants, de son mari, de tous ceux qu'elle aimait, avaient disparu sous un souffle du ciel, et, quoique toujours étendue sur son lit, elle était dans la joie.

IV

Depuis le commencement de sa maladie, elle n'avait point eu le bonheur d'embrasser ses vieux parents. Elle demeurait à Beaune, dans la Côte-d'Or : son père et sa mère habitaient Saint-Gobain, dans le département de l'Aisne. Cent quarante lieues séparent ces deux villes. Or, le bon docteur Biver était alors dans sa quatre-vingt-deuxième année, et tout déplacement lui était difficile. Sa fille désirait ardemment le revoir. Des premiers jours d'avril au commencement de septembre, ce désir grandit dans son cœur.

Vainement on lui objecta qu'elle était malaisément transportable, qu'un trajet si fatigant pourrait la précipiter dans une pire situation; toutes ces considérations furent moins fortes que le besoin filial d'aller presser dans ses bras la mère qui l'avait nourrie de son lait, et le vieillard qui l'avait bercée sur ses genoux quand elle était tout enfant.

On fit l'imprudence de se mettre en chemin.

Ainsi que les médecins l'avaient prévu, le voyage amena une aggravation considérable dans les souffrances de Mme Guerrier. Le moindre mouvement, comme par exemple lorsqu'on essayait de la transporter d'une pièce dans une autre, produisait en elle une sorte de vertige et les crises les plus pénibles. De sorte qu'il fut totalement impossible à la malade de reprendre le chemin de fer et de retourner à Beaune.

Il fallut donc rester, par impuissance absolue de repartir.

La conséquence d'un tel état, en de telles circonstances, était le brisement même de la famille. Ses fonctions de juge de paix obligeaient le mari d'habiter Beaune : les infrangibles liens de l'infirmité et de la maladie retenaient l'épouse à Saint-Gobain. Mme Guerrier avait demandé à avoir ses enfants auprès d'elle. Toutes les huit ou dix semaines, le magistrat faisait, entre deux audiences, une course de cent quarante lieues, afin de passer quelques rapides journées auprès de ceux qui étaient toute sa vie.

Près d'un an s'écoula ainsi.

On était à l'affût d'un instant de mieux pour se hasarder à reconduire la malade chez elle, dans la Côte-d'Or ; mais ce mieux n'arrivait pas, et, tout au contraire, la paralysie commençait à gagner le bras gauche.

L'expérience de l'aller rendait très alarmante la tentative du retour.

V

Dans le courant du mois d'août dernier, M. Guerrier se trouvant à Saint-Gobain, désolé comme toujours de cette situation sans issue, sa femme lui dit :

— Mon ami, je veux faire le pèlerinage de Lourdes. Et j'y guérirai.

Cette parole effraya fortement le mari. Les perspectives les plus inquiétantes se présentèrent d'elles-mêmes à son esprit. Il combattit vivement une idée qui lui semblait devoir infailliblement amener de funestes résultats.

— Ma chère femme, lui répondit-il, tu me demandes l'impossible. Souviens-toi de ce qu'il nous en coûte pour avoir, il y a onze mois, suivi ton désir et nous être risqués à faire le voyage de Beaune à Saint-Gobain. Songe que depuis lors tu ne peux même point supporter d'être doucement traînée au jardin, dans une chaise longue. Et tu ferais maintenant la folie de t'aventurer à travers toute la France, pour nous rendre dans un pays où nous ne connaissons personne, avec la belle chance de ne pouvoir en revenir ? N'y pense point, mon amie. Ce serait tenter Dieu et se jeter dans des hasards insensés.

— Je suis certaine que je serai guérie à Lourdes, reprenait Mme Guerrier. Je veux y aller.

C'était la lutte de la raison ou du raisonnement contre la foi et l'espérance. Energique de part et d'autre, cette lutte dura plusieurs jours.

La confiance de Mme Guerrier avait fini par ébranler ses deux frères, les directeurs de Saint-Gobain. Ils conseillèrent à M. Guerrier de céder ; et ce dernier, de guerre lasse, en arriva à se laisser arracher son consentement. Muni du certificat de médecin, constatant l'état de sa femme, il demanda au Ministre un congé de quelques semaines pour la conduire dans les Pyrénées.

Le voyage fut définitivement résolu en principe, le samedi 8 septembre, en la fête la Nativité.

Que de prières ils adressèrent tous ensemble ce jour-là à Notre Dame de Lourdes, dans cette même matinée où son grand Serviteur, le curé Peyramale, quittait la terre et entrait dans ce pays de toute justice, où les pervers re-

çoivent leur châtiment, et où ceux qui furent bons sont couronnés de puissance et de gloire !

M. Guerrier cependant était assez préoccupé de se trouver, en cas de fâcheuses éventualités, dans une ville étrangère où il n'aurait ni aide ni soutien, sans autre secours que les soins mercenaires et indifférents que l'on rencontre dans les hôtels.

— Que je voudrais, répétait-il souvent, avoir là-bas quelqu'un qui pût nous guider un peu ! Je suis effrayé de cet inconnu.

C'était le 10 ou le 11 septembre.

A cette date, M. l'abbé Poindron, curé de Saint-Gobain, qui visitait cette famille fréquemment, apprit, par un journal, la mort de Mgr Peyramale ; et, dans le récit de ses derniers instants, il remarqua le nom de M. l'abbé Martignon, l'ancien curé d'Alger, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Il se rendit aussitôt auprès de Mme Guerrier.

— Vous aurez quelqu'un à Lourdes pour vous recevoir et pour vous guider, dit-il à son mari. Je connais M. l'abbé Martignon, et je vais lui écrire pour vous recommander à ses bons soins. Télégraphiez-lui en route l'heure de votre arrivée. Il sera prévenu.

VI

Le moment précis du redoutable départ fut dès lors arrêté, et fixé au jour le plus proche, au mercredi 12 septembre. Il fut décidé qu'on se reposerait vingt-quatre heures à Paris, et qu'ensuite le voyage, si c'était possible, se ferait d'un trait jusqu'à Lourdes. La Compagnie du chemin de fer reçut l'ordre de tenir prêt un wagon-lit.

C'était un grand émoi dans cette famille. La malade affirmait sa prochaine guérison. Entraînés par sa foi, ses frères espéraient avec elle. Le mari, tout en acquiesçant à la volonté de sa femme, était plein de crainte. Il voyait les difficultés matérielles, tandis que Mme Guerrier semblait ne pas même y penser. Elle regardait les possibilités divines : il regardait les probabilités humaines.

Habitués à n'entendre sortir des lèvres de leur Mère que des paroles de vérité, et inclinés d'ailleurs, comme on l'est surtout à cet âge, à croire aisément à la réalisation de leurs désirs, les enfants se réjouissaient à l'avance.

— Oui, oui, vous serez guérie, disait l'aînée.

Marie, la plus petite, qui ne se souvenait point d'avoir jamais vu sa mère autrement qu'infirme et dans son lit, s'écriait :

— Maman va nous revenir comme une autre maman ! Et nous aurons une maman qui marche.

— Et elle pourra nous prendre sur ses genoux, ajoutait Paul, qui avait eu souvent le cœur serré de ne point goûter ce bonheur.

D'autres fois ils s'attristaient de ce long voyage, qui avait pour eux des proportions illimitées, de ces jours et de ces nuits où ils seraient si loin des baisers maternels.

— Mère, demandaient-ils, pourrez-vous, de là-bas, nous envoyer votre bénédiction ?

Rien n'est pénible comme les hésitations, les angoisses, les tiraillements divers qui précèdent une décision grave. On en avait épargné au vieux père de Mme Guerrier, à M. Biver, les inutiles émotions. Ce fut seulement quand tout fut arrêté, sauf son adhésion, que sa fille lui annonça le projet d'aller chercher, en ce sanctuaire lointain, auprès de la Mère de Dieu, une guérison que la science des hommes avait été impuissante à opérer.

A cette nouvelle, devant ce suprême parti de quitter les moyens de la terre pour recourir à l'intervention du Ciel, le vieux médecin fut profondément remué. Des larmes montèrent à ses yeux.

— Je consens à ce que vous voulez, dit-il.

Et à l'heure du départ, il étendit sur sa fille ses mains vénérables et la bénit.

Le voyage se fit avec la plus cruelle fatigue. A Paris, on transporta, non sans de grandes difficultés, Mme Guerrier à l'appartement de son frère, M. Hector Biver.

Leur beau-frère, M. Louis Bonnel, professeur au lycée de Versailles, était venu tout anxieux à leur rencontre.

— Je me suis informé si M. Henri Lasserre est à Lourdes, leur dit-il. Je l'ai connu autrefois dans une réunion dont nous faisions partie. Voici une lettre pour lui.

Et c'est ainsi que celui à qui Dieu fait aujourd'hui la grâce de raconter cette histoire devait se trouver amené à en connaître tous les détails.

On se remit en route.

Malgré le courage de la malade, elle était tellement défaite au moment où le train entrait en gare à Bordeaux, que le mari épouvanté n'osa pas aller plus loin et voulut absolument qu'elle prît encore un jour de repos.



CHAPITRE TROISIÈME

I



Le samedi 15 septembre, M. et Mme Guerrier arrivèrent à Lourdes. Comme on s'en souvient, le prêtre algérien auquel on les avait adressés, M. l'abbé Martignon, était à la gare pour les recevoir.

Il s'était assis dans la salle des voyageurs, en disant son Office et en pensant à cette suprême Neuvaine dans laquelle il avait concentré toutes ses espérances de guérison.

Il songeait à tous les malades que, depuis plusieurs années, il avait vu guérir à la Grotte, il se disait que son tour était venu, que le lendemain était le dernier jour de la Neuvaine, et que le Miracle, si longtemps demandé, allait enfin s'accomplir. Le temps passe vite en compagnie de l'espérance; et c'est de la sorte que le bon Chanoine avait patiemment attendu les deux voyageurs que nos lecteurs connaissent déjà, mais que lui-même ne connaissait pas encore.

L'abbé Martignon avait tout préparé. Louée à l'avance, une voiture large et commode stationnait dans la cour du chemin de fer. Des hommes d'équipe y portèrent la malade, et on se rendit à la maison meublée de Mme Detroyat, qui demeurait alors avenue de la Gare, et chez laquelle M. l'abbé Martignon avait retenu une chambre.

Or, cette chambre était au premier ou au second étage, et l'état de Mme Guerrier réclamait, comme une absolue nécessité, un appartement au rez-de-chaussée. Le chanoine d'Alger avait été trop vaguement informé de la situation pour avoir prévu cela. Il était fort embarrassé.

— Ne vous tourmentez point, leur dit alors leur hôtesse. Faites-vous conduire ici, tout à côté, chez M. Lavigne. Il aura peut-être une chambre telle que vous la désirez.

M. Lavigne est propriétaire d'une belle maison, entourée d'arbustes et de fleurs. Par une porte à verte claire-voie, le parterre s'ouvre sur la grande route qui traverse Lourdes et en forme la principale rue. Cette habitation est située dans la partie inférieure de la ville, entre la cité et la gare.

L'excellent M. Lavigne, avec une bonne grâce parfaite, se met à la disposition des pèlerins.

Au lieu de descendre chez Mme Detroyat, ou dans quelque hôtel, M. et Mme Guerrier se trouvèrent donc installés à la maison Lavigne, au rez-de-chaussée, dans une grande salle, momentanément transformée en chambre à coucher et donnant sur un jardin.

Oiseux en apparence, ces détails doivent avoir plus tard leur utilité ou leur importance.

Ce fut dans cette salle que Mme Guerrier raconta à M. Martignon ses longues souffrances, son infirmité persistante, et le ferme espoir qui l'avait amenée à Lourdes.

On s'entretint des bienfaits sans nombre de Notre Dame de Lourdes, du souvenir de Mgr Peyramale. Le prêtre d'Al-

ger dit quelques mots de sa Neuvaine, engageant Mme Guerrier à s'y associer, lui offrant même, par une parole cordiale, de joindre ses intentions aux siennes....

Après un assez long repos on partit pour la Grotte. M. Guerrier prit avec lui deux domestiques d'emprunt, pour l'aider à descendre de voiture Mme Guerrier et à la transporter aux pieds de la statue de Marie. Il était environ cinq heures.

C'est là que nous eûmes l'honneur de la voir pour la première fois. M. Guerrier nous remit la lettre de son beau-frère, M. Louis Bonnel, et nous connûmes de la sorte les douleurs de cette famille.

La prière de Mme Guerrier fut fervente et recueillie. Immobile et fixe comme dans l'extase, son regard ne quittait point l'image matérielle de la Vierge invisible apparue jadis en ces lieux, et que, de si loin, elle venait invoquer. Tout, dans l'aspect de sa physionomie, dans l'élévation de ses mains jointes, exprimait la confiance et la foi.

II

Avant de partir, Mme Guerrier avait reçu l'absolution, et, autant que possible, disposé son âme à mieux implorer la miraculeuse grâce. Elle était prête. Bien que chrétien pratiquant, M. Guerrier était un peu plus en retard. Ayant eu tous les soucis temporels à sa charge, il avait mis moins d'activité à régulariser le spirituel. Au départ et pendant le voyage, il avait, avec une vigilance extrême, préparé toutes choses. Mais il avait un peu négligé de se préparer lui-même, attendant pour cela le moment décisif et la dernière heure,

Ce fut à Lourdes que l'heure sonna.

Assez avant dans la soirée, M. Guerrier demanda à M. l'abbé Martignon de vouloir bien l'entendre en confession. Ainsi qu'il en avait toujours eu le projet, il voulait, le lendemain, à la Sainte Table, être à côté de celle qu'il aimait : il voulait que leurs actes fussent d'accord comme leurs cœurs, et que leurs deux prières fussent l'une et l'autre également près de Dieu.

Et voilà comment, dans le mystère du sacrement de Pénitence, il ouvrit son âme devant le prêtre de Jésus-Christ. Il lui confessa ses fautes ; et il lui dit aussi ses douleurs, ses angoisses, les tristesses de son foyer, ses inquiétudes pour le présent et ses alarmes pour l'avenir, il avait besoin d'ouïr des paroles de courage ; et l'expérience lui avait appris que ce que l'Église appelle « le tribunal de la Pénitence » est aussi le tribunal de la Consolation.

Le détail de ces confidences est le secret du Seigneur. Nous l'ignorons et nul ne pourrait le répéter. Mais ce que nous savons, c'est que le Confesseur, qui tient un instant la place de Dieu et qui prononce, au nom du Père de toute créature, la parole de miséricorde, éprouve parfois plus que tout autre, plus que le commun des hommes, le sentiment de la pitié.

Devant l'infortune de cet époux désolé ; devant le spectacle de cette mère de trois enfants, condamnée depuis si longtemps à l'infirmité et à l'inaction ; devant toute cette famille qui avait encore tant besoin des soins maternels, la compassion de l'ancien curé d'Alger fut grande. Il oublia son mal pour ressentir la peine d'autrui. Non point, cependant, que nous voulions faire entendre qu'il ne se souvint plus de sa propre souffrance et de l'immense espoir qu'il avait conçu pour le lendemain. Tout au contraire, il y songea. Mais une pensée d'ordre supérieur, qui s'était déjà vaguement présentée à lui et dont il avait vaguement aussi dit quelques mots à Mme Guerrier, monta de nouveau à son cœur, s'y précisa, et il l'exécuta aussitôt.

— Que votre femme ait confiance, et ayez confiance vous-même avec elle ! dit-il à son pénitent, à celui qui dans le saint tribunal l'appelait « mon Père », et à qui il répondait « mon Fils ». Je l'ai vue prier ce soir à la Grotte : elle est de celles qui triomphent du cœur de Dieu et qui conquièrent le miracle....

« Voici que moi-même, ajouta-t-il, je fais une *Neuvaine* que j'ai commencée au pied du lit de mort où venait d'expirer mon ami, le vénéré curé de Lourdes, Mgr Peyramale. Depuis ce moment, j'invoque son souvenir, et j'ai prié Notre Dame de Lourdes de permettre qu'*au neuvième jour*, ce soit lui-même qui me transmette la réponse à mon instante demande. Nous sommes justement aujourd'hui à la veille de ce jour. Ma neuvaine, commencée le samedi 8 septembre, fête de la Nativité, se termine demain dimanche, fête de Notre Dame des Sept-Douleurs. C'est donc demain, à huit heures, que je célébrerai la Messe qui est ma suprême espérance....

« Eh bien ! veuillez annoncer à Mme Guerrier que cette Messe, non seulement je la dirai pour elle, mais que, si je dois avoir une part dans la réponse sensible que je sollicite, *je lui abandonne cette part. Je lui fais don de toutes les prières antérieures de cette Neuvaine. Je substitue ses intentions aux miennes*, de sorte que, si le signe donné en ce neuvième jour doit être une guérison, *ce soit la sienne et non la mienne*.... Ce soir, avant de s'endormir, et demain à son réveil, qu'elle mêle et associe à sa prière le nom de Mgr Peyramale ; et, à huit heures, venez tous deux à cette Messe à la basilique. J'ai bon espoir qu'il se produira quelque chose. »

En acceptant avec simplicité une telle offre, M. et Mme Guerrier ne pouvaient mesurer tout l'héroïsme et toute l'étendue du sacrifice que faisait le prêtre d'Alger. Il aurait fallu pour cela connaître un long passé, qu'ils ignoraient.

III

Donc, le soir, avant de fermer les yeux et le lendemain au lever de l'aube, la paralytique incurable joignit à ses invocations et à ses prières le nom de Mgr Peyramale. Et quand les huit heures du matin approchèrent, elle se fit conduire à la basilique pour assister à cette dernière Messe de la Neuvaine, en laquelle M. l'abbé Martignon attendait de son défunt ami la mystérieuse réponse.

Mme Guerrier était profondément pénétrée des infaillibles et consolants enseignements de l'Église sur la communion des Saints et la réversibilité des mérites. Aussi, à la suite de l'acte d'abnégation fait en sa faveur, le sentiment de confiance qui l'avait conduite à la Grotte de Lourdes s'était encore fortifié et était devenu absolu. Comment en donner une idée ?

En ce lieu de paix et d'édification, nous sommes bien loin des champs de bataille et des luttes sanglantes. Et cependant, c'est au milieu des camps que nous irons chercher notre comparaison, pour bien faire concevoir ce qui se passait au fond de cette âme en prière.

Le Capitaine, avec ses troupes, est parti pour livrer le combat. Il connaît le lieu, il connaît l'heure, il connaît l'ardeur de ses hommes et les dispositions de l'ennemi. Il compte sur le succès, et il l'annonce très haut.... Il a campé par la brume, dont les ombres blanchâtres, couvrant la campagne, cachent toutes choses à son regard. Mais le terrain lui est familier; et il masse en ordre parfait ses compagnies et ses régiments. Bientôt, un bruit vague de piétinements nombreux et de chocs d'acier lui révèle la présence

de celui dont il veut triompher. Le cœur lui bat. Malgré son courage et son assurance, il ne peut s'empêcher de songer parfois en lui-même au petit nombre de ses soldats et à la force de résistance de l'adversaire.

Brusquement, le vent se lève et dissipe le brouillard. Et voilà que le Capitaine aperçoit à côté de ses troupes l'armée d'un allié qui se prépare à combattre dans ses rangs, l'armée d'un puissant Prince arrivant, lui aussi, à travers l'épaisseur de la brume, sous la conduite d'un ami fidèle. « Secours inattendu ! Alliance irrésistible ! Le grand Prince est avec nous ! Oui, nous tenons la victoire ! » s'écrie le Capitaine en tressaillant d'allégresse.

Ainsi tressaillit en son cœur la chrétienne qui était venue à Lourdes, sans autre secours que ses propres prières et celles des siens : ainsi elle tressaillit quand elle vit tout à coup que, sur l'appel de l'ami fidèle, l'illustre Serviteur de la Vierge, le vénéré curé Peyramale allait unir sa grande prière à son humble prière et sa puissance à sa faiblesse. Elle comprit qu'elle allait triompher.

IV

Les pèlerins de Marseille, à Lourdes depuis la veille, occupaient presque entièrement la Basilique. Il eut été malaisé, à travers leurs flots pressés, de porter une malade, pour laquelle le plus léger mouvement et le moindre heurt étaient une fatigue et une souffrance.

On se résolut donc à choisir, pour dire la Messe, l'une des deux premières chapelles que l'on trouve en entrant. Et on prit celle de gauche, dédiée à sainte Germaine Cousin.

Ce fut dans cette chapelle, où ces circonstances de hasard amenèrent leurs pas, que l'on transporta Mme Guerrier, et

que M. l'abbé Martignon célébra le Saint-Sacrifice, en réservant du reste les suffrages du *Memento* des morts pour le défunt bien-aimé, dont la pensée était présente au cœur de tous.

La malade entendit la Messe, assise sur une chaise. Entièrement inertes, ses jambes, depuis si longtemps infirmes, reposaient sur un prie-Dieu placé en face d'elle.

Pendant qu'il lisait l'Épître, le souvenir de Mgr Peyramale se présenta soudainement avec une netteté extraordinaire à l'esprit de l'abbé Martignon. Dans les dernières lignes du texte qu'il avait sous les yeux il venait de voir saillir ces paroles, dont l'application saisissante s'imposa irrésistiblement à lui, à mesure qu'il les prononçait lentement : « Le Seigneur a rendu aujourd'hui ton nom si glorieux que ta louange demeurera toujours sur les lèvres des hommes, qui garderont à jamais mémoire de la puissance de Dieu. Pour eux, en vue des angoisses et de la tribulation de ton peuple, tu n'as point épargné ta propre vie; et tu t'es, au contraire, présenté, *pour parer à la ruine*, devant le Seigneur notre Dieu » (1).

« Mon corps sera le levain. Il faut que je meure pour parer à la ruine », avait dit souvent l'Homme de Dieu, avant de descendre dans le tombeau.

Au moment de l'*Élévation* tout le monde se prosterna. La malade seule demeura immobile. Quand arriva l'heure du banquet sacré, son mari alla s'agenouiller à la Sainte Table.

(1) « Hodie nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum, qui memores fuerint virtutis Domini in æternum, pro quibus non pepercisti animæ tuæ propter angustias et tribulationem generis tui, sed *subvenisti ruinæ* ante conspectum Dei nostri. » (Épître de la messe de Notre Dame des Sept-Douleurs. IIIe dimanche de septembre.)

Pour elle, en son impuissance, elle attendit que son Dieu vînt à elle. Et il vint en effet, porté par des mains mortelles, pour nourrir et désaltérer celle qui avait faim et soif.

A peine eut-elle reçu le sacrement du Seigneur, qu'elle sentit une force invincible qui la pressa de se lever et de se mettre à genoux. Et en même temps retentit, au fond de son cœur, comme une voix souveraine qui lui en faisait le commandement.

Auprès d'elle, prosterné et la tête dans ses mains, son mari se recueillait après la communion, croyant sans croire, et espérant sans espérer.

Tout à coup il entend un frôlement de robe et un mouvement. Il relève la tête, il se retourne. Mme Guerrier était agenouillée à côté de lui.

Le respect du lieu saint arrêta dans sa poitrine le cri de reconnaissance, le cri de joie et de stupeur qui fut sur le point d'en sortir. Instinctivement ses yeux se dirigent vers l'autel et son regard se rencontre avec celui du Prêtre, qui était, comme le sien, tout brillant d'allégresse et d'attendrissement. Tourné vers l'assistance, le célébrant adressait en ce moment aux Fidèles la grande parole sacerdotale :

— *Dominus vobiscum*, que le Seigneur soit avec vous !

Le Seigneur y était en effet.

La messe s'achève, le dernier Évangile se dit. Mme Guerrier se lève sans effort, se tient debout, et de nouveau se met à genoux.... Quant à son mari, il avait peine à ne pas défaillir, et ses jambes tremblaient sous lui. Pâle, ému, frémissant, les yeux tout grands ouverts, mais obscurcis par les larmes, il la regardait sans oser lui parler et sans pouvoir ajouter foi au témoignage de ses sens. La malade guérie priait et remerciait, dans un recueillement profond. Tout le trouble était pour lui; tout le calme était pour elle.

Le Prêtre dépouilla ses ornements sacrés et se plaça au coin de l'autel pour faire son action de grâces.

Elle dut être fervente.

Il avait commencé sa Neuvaine au pied du lit de mort du Serviteur de Marie, mêlant à ses prières le nom de celui qui avait quitté ce monde, et demandant à Notre Dame de Lourdes de permettre qu'*au neuvième jour* cet ami vénéré donnât lui-même sa réponse. Puis, au plus fort de son espérance, il avait, par une charité héroïque, transmis à autrui le trésor sur lequel il comptait.

Et voilà qu'*au neuvième jour*, à l'heure marquée, à la Messe *que lui-même disait dans ce but*, la personne *désignée par lui* se dressait debout, subitement guérie, comme les paralytiques de l'Évangile.

La réponse qu'il avait implorée de la bonté et de la puissance de Notre Dame de Lourdes lui était faite, avec une clarté divine : le signe qu'il avait demandé lui était donné.

Quelle que fût la joie de la paralytique guérie, la joie du Prêtre était plus grande encore. Son ami, le curé Peyramale, parti pour le Ciel, commençait déjà à y manifester sa présence.

V

Ni les uns ni les autres cependant ne faisaient attention aux divers détails de cette petite chapelle latérale où ils se trouvaient, et où une main plus délicate et plus forte que celle des hommes les avait providentiellement conduits. — Et pourtant les pierres, les sculptures, les inscriptions étaient autant de voix mystérieuses qui murmuraient le même nom, ce nom qu'à travers les dernières paroles de l'Épître le prêtre avait cru entendre résonner à son oreille comme un écho des mondes supérieurs.

C'était la première chapelle en entrant, et le commencement de la Basilique ; et toutes choses y rappelaient les origines de cette divine histoire de Notre Dame de Lourdes dont, pour parler comme Mgr Langénieux, le curé Peyramale avait été le *Témoin*, le *Confident* et l'*Apôtre*.

Au-dessous du vitrail, le mur entier est couvert par trois plaques de marbre blanc, hautes et larges. Et, sur le marbre, est inscrit le récit sommaire des dix-huit Apparitions.

Le Curé de Lourdes avait été investi de ce grand rôle ici-bas, lorsque la Vierge lui avait envoyé Bernadette par ce commandement formel : « Allez dire aux prêtres que je veux que l'on me construise ici une chapelle.... » Or, sur ce marbre, on lisait cet ordre céleste : « Allez dire aux prêtres que je veux que l'on me construise ici une chapelle.... » — Pouvait-elle être remise plus nettement en mémoire, la mission et la personne du premier ouvrier de la première heure, de celui qui avait creusé le premier fondement et posé la première pierre ?

Le Curé de Lourdes avait un jour demandé à l'Apparition de la Grotte de faire fleurir les roses parmi les frimas de février, et la Vierge lui avait répondu par le mot « Pénitence ». — Or, courant par-dessus les frises et faisant le tour de la nef, une longue ligne, composée avec des cœurs d'or, reproduit quelques-unes des paroles de Notre Dame de Lourdes ; et voilà justement qu'au-dessus du grand arceau, qui forme l'entrée de cette chapelle latérale, est écrit ce mot même que Marie avait répondu à la demande du Curé de Lourdes, et que la vie du saint prêtre avait si douloureusement réalisé : « Pénitence ».

Le Curé de Lourdes, conformément à ce décret de Marie, avait reçu sur son épaule le poids d'une Croix terrible. — Or, quel était le sujet de la Voie douloureuse que l'artiste avait sculpté à la droite de l'autel, dominant la petite ogive

qui conduit à la chapelle suivante? C'était le Cyrénéen, c'était l'Homme portant la Croix.

A l'autel où M. l'abbé Martignon venait de célébrer la Messe, les souvenirs de cette même époque ressortaient également, sous le voile transparent des allégories.

Choisie parmi toute la légion des Bienheureux, on y pouvait contempler la Sainte qui figure le mieux la Voyante de Lourdes, une bergère comme elle, une innocente enfant de nos contrées méridionales, possédant la même jeunesse, et parlant le même idiome: la très pure et très radieuse Germaine Cousin. A son côté est la houlette de la gardeuse de brebis, et sa tête est recouverte de cette coiffure, ressemblante de forme comme de nom, qu'on appelle capuchon dans la région de Toulouse, et capulet dans celle des Pyrénées. « — De tous mes agneaux, disait Bernadette, celui que j'aime le plus, c'est le plus petit. » Aux pieds de Germaine se trouve le petit agneau. Derrière elle, le chien, symbole de la *Vigilance*, de la *Fidélité* et de la *Force*, pour défendre bergère et troupeau; et cette triple vertu rappelait le Pasteur énergique qui n'avait jamais permis à la persécution déchaînée de toucher à l'Enfant de Marie.

A la demande des Roses, Bernadette, on s'en souvient, était rentrée jadis les mains vides.... Mais voici que sur l'autel la sainte bergère a aujourd'hui son tablier tout plein de Roses, et que ses mains virginales les sèment à profusion devant elle. Et, comme aux Roses il faut un parfum, voici encore que, devant la pierre du sacrifice, un Miracle s'épanouit, embaumant toutes les âmes, et répandant toute bonne odeur sur la mémoire du serviteur de Marie.

Autrefois la Vierge avait souri comme pour promettre les Roses après cette vie, en la saison du printemps éternel.... Notre Dame de Lourdes venait de tenir la promesse que contenait son sourire.



Arrêtons-nous un instant, et appliquons à ce fait d'ordre surnaturel et à ce symbolisme mystique la simple logique de la raison.

Si, en rendant la santé à Mme Guerrier, Notre Dame de Lourdes n'avait point eu dessein de préciser ce sens manifeste et de mêler à cette guérison le souvenir de son Serviteur, n'est-il pas évident qu'elle eût choisi *un autre moment*, que ce Neuvième jour, marqué à l'avance, *une autre circonstance* que cette dernière messe de la Neuvaine, célébrée par l'intime ami, *un autre lieu* que cette chapelle significative ? Elle eût choisi la veille, le lendemain ou tout autre date ; la Grotte, la Piscine, un autre autel, faisant à un autre prêtre la grâce de dire la messe à l'heure et à l'endroit du Miracle. Mais il semble qu'elle ait expressément voulu que le jour, le prêtre et le lieu signifiassent le même nom et donnassent la réponse si instamment sollicitée. Et, sous l'action de sa volonté toute-puissante, tous les détails de l'événement, se faisant écho et reflet l'un à l'autre, proclamaient et mettaient en saillie la même Vérité.

Non ! non ! de pareilles concordances et de semblables rapprochements ne sont point de fortuites rencontres du hasard ! Ces délicates harmonies, si soigneusement et si heureusement combinées par Celui qui dirige tout, dénotent aussi infailliblement cette main divine, que les agencements d'une montre et le mouvement des aiguilles dénotent l'action d'un horloger. Ces circonstances sont le langage même de Dieu s'adressant aux hommes, langage à la fois clair et énigmatique comme celui des paraboles qu'il se plaisait jadis à raconter aux foules assemblées sur les rives du lac de Génézareth ou sur les places de Jérusalem. L'âme naïve écoute, comprend et adore. « A vous, disait le Seigneur à ses Disciples, il a été donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; mais à ceux-ci non pas. Ils ont des yeux, et ils ne voient point. Ils ont des oreilles et n'entendent pas. »

Et voilà pourquoi, en présence de tout fait miraculeux, de tout acte direct de la puissance divine, il est nécessaire d'ouvrir le regard et d'avoir l'oreille attentive, afin d'en mettre à profit l'enseignement, après en avoir saisi la véritable portée.

Vous n'avez pas oublié, lecteur, ce touchant passage de la Genèse, dans lequel il est raconté comment Éliézer, s'en étant allé en Mésopotamie, vers la cité de Nachor, chercher une épouse pour le jeune Isaac, s'arrêta au bord du puits qui est à l'entrée de la ville. Puis il tourna son cœur en haut et prononça ces paroles :

« — Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, venez aujourd'hui à mon aide, je vous en conjure, et que mon maître trouve grâce devant vous. Me voici près de ce puits, et les filles de la ville vont s'y rendre pour puiser de l'eau. Faites, ô mon Dieu, faites que celle à qui je dirai : « Inclinez votre urne pour que je boive » et qui me répondra : « Non seulement je veux que vous buviez, mais je veux encore donner à boire à vos chameaux » ; que celle-là soit celle que vous avez destinée à votre serviteur Isaac : et, par ce signe, je comprendrai que mon maître Abraham a trouvé grâce devant vous. »

« Il n'avait pas fini de parler et voilà que paraît Rébecca portant une amphore sur son épaule.... Elle descend, remplit son vase et va s'en retourner quand Éliézer se présentant :

« — Voudriez-vous, lui dit-il, me donner un peu de votre eau, car j'ai soif ?

« — Buvez, seigneur.

« Et la jeune fille, s'empressant d'abaisser l'urne qui était sur son épaule, la penche sur son bras pour lui présenter à boire.

« Et quand il eut fini :

« — Je veux encore, ajouta-t-elle, puiser de l'eau pour vos chameaux, afin que tous puissent boire jusqu'au dernier...

« Éliézer l'avait contemplée en silence, attentif à l'arrêt que rendait le Seigneur. Cependant il tirait de ses coffres des boucles d'or et des bracelets d'un grand poids.

« Et quand les chameaux eurent bu :

« — De qui donc êtes-vous la fille?...

« — Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha : mon grand-père est Nachor.... »

« Éliézer se prosterna, adora le Très-Haut, et s'écria :

« — Béni soit le Seigneur de mon maître Abraham, qui l'a comblé de sa grâce et de sa vérité, et qui m'a conduit tout droit à la maison de son frère. »

A ce parfait et rigoureux accord entre l'intime prière de son âme et le signe demandé, Éliézer avait reconnu la réponse du Seigneur Dieu, et la faveur dont jouissait son maître Abraham.

Ainsi faisons-nous, nous aussi, car le Dieu de ce temps reculé est le même Dieu qu'aujourd'hui. Il se nomme l'Éternel et, maintenant comme alors, il répond de même manière au cœur droit de ceux qui l'implorent.

Reprenons notre récit.

VI

Invoquée dans les circonstances que nous venons de raconter, Notre Dame de Lourdes avait accordé une grâce complète. Mme Guerrier était totalement guérie.

Elle avait prié pour obtenir. Elle pria pour remercier.

Puis elle se leva, calme, sereine, sans la moindre surexcitation physique ou morale, mais toute rayonnante encore du contact divin. Et, se tournant vers son mari, elle lui dit :

« Mon ami, donne-moi ton bras.... Partons! »

M. Guerrier ne pouvait croire un tel prodige. Tout ce qui s'accomplissait lui paraissait impossible. Il lui semblait faire un céleste rêve, Et son inexprimable joie était traversée par la terreur de voir tout à coup s'évanouir ce beau songe....

Dans son trouble, il voulut faire avancer les porteurs.

« — Non pas ! non pas ! lui dit l'abbé Martignon, le rappelant au sentiment de la réalité miraculeuse et divine. Laissez-la marcher.

Et alors, encore tout tremblant, M. Guerrier lui offrit son bras.

Elle le prit ; et, sans rien dire, le pressa un instant sur sa poitrine. Cette muette étreinte exprimait mieux que toute parole le souvenir des peines passées et l'immensité du bonheur présent, bonheur de l'épouse, bonheur de la mère, bonheur des enfants et de toute la famille à qui elle pensait en ce moment. De ce cœur, de ces deux cœurs qui n'en faisaient qu'un, montait vers Dieu et vers la Vierge Très Sainte un incommensurable élan de reconnaissance.

Mme Guerrier franchit les deux marches de la chapelle et traversa le bas de la nef. Les pèlerins de Marseille célébraient par leurs chants la toute-puissance de Notre Dame de Lourdes, sans se douter qu'à côté d'eux, dans une chapelle latérale, au milieu du silence d'une messe basse, cette puissance venait d'éclater.

En sortant de la Basilique, la paralytique guérie descend avec aisance les vingt-cinq degrés du grand escalier de pierre, au bas duquel stationnait la calèche.

Le cocher, dans sa stupeur, regardait ce spectacle et demeurait immobile. Sur un signe de M. Guerrier, il approcha la voiture et ouvrit la portière.

« Non, dit Mme Guerrier, je veux aller à la Grotte.

— Oui, sans doute, répond le mari : nous allons faire le trajet en voiture.

— Point du tout, je veux m'y rendre à pied, à ton bras. »

L'abbé Martignon se penche à l'oreille de M. Guerrier; et, de cette voix éteinte qui n'est qu'un souffle, il lui fait entendre la parole de foi.

« Elle est guérie. Laissez-la faire. »

On la laisse faire. Et tous ensemble s'acheminent vers la Grotte, en suivant les lacets Peyramale.

A la Basilique, devant l'autel, elle avait fait sa première action de grâces.

A la Grotte, devant la statue de Marie, elle fait la seconde.

Sans aide, sans appui, sans aucun secours étranger, elle met les deux genoux en terre et se prosterne. Puis elle se relève, va boire un verre d'eau à la Source miraculeuse, et se dirige ensuite vers la Piscine où l'on plonge les malades. Elle voulut s'y plonger guérie. Et tout son être y puisa une force nouvelle et comme une agilité plus vive dans le jeu des articulations.

Elle tint à parcourir à pied le chemin qui conduit à la ville. Devant eux, marchant au pas, la calèche les précédait.

A mi-route environ, l'abbé Martignon demanda grâce, non pour elle, mais pour lui.

« Madame, dit-il, je vous en prie, n'allez pas si vite.... Vous êtes guérie, vous, ajouta-t-il en souriant, mais moi, je ne le suis point : et je vous avoue que je n'en puis plus. Par charité pour moi, montons en voiture.

— Volontiers, » répondit-elle.

Et d'un pied léger elle gravit sans effort le marchepied.

La calèche traverse Lourdes; mais, arrivée un peu audessous de l'ancienne église, elle quitte la route ordinaire et tourne par la rue de Langelle. Le cocher se trompait-il donc de chemin?

Il prenait le bon chemin au contraire, et obéissait à l'ordre de Mme Guerrier. Il s'arrêta à l'endroit qu'on lui avait indiqué.

Mme Guerrier descendit avec son mari et l'ancien curé d'Alger; et, passant par un rapide et grossier escalier de bois, elle pénétra dans la crypte d'une église inachevée.

Là se trouvait un sépulcre, recouvert d'une simple pierre. Elle trempa ses doigts dans un bénitier; et, avec une branche de laurier qui y était déposée, elle jeta sur cette tombe quelques gouttes de l'eau sacrée.

Puis elle s'agenouilla et pria au-dessus des restes du Serviteur de Marie : le curé Peyramale.

Et ce fut là sa troisième action de grâces.

Pendant la semaine qui avait suivi la mort de Mgr Peyramale, aucun pèlerinage n'était apparu dans la ville en deuil. C'est en ce même jour, en ce jour de gloire, que vint prier devant ce Tombeau le premier Pélerinage, celui de la catholique Marseille, qui avait fait la veille son entrée à Lourdes, portant en tête de sa procession la bannière de Notre-Dame-de-la-Garde. De sorte que la première couronne lointaine, déposée sur ce sépulcre, porte la date même du miracle que nous venons de raconter : *Les Pèlerins marseillais, 16 septembre* 1877 (1).

Accompagnés de leur ami le chanoine Martignon, M. et Mme Guerrier rentrèrent enfin au logis, dans cette habitation de M. Lavigne, où la malade était arrivée la veille, en proie à une incurable paralysie.

(1) Inaugurant leurs processions par un acte de gratitude envers le grand Serviteur de Marie, les pèlerinages venus à Lourdes à cette époque, tels que Tours, le Rouergue, le Piémont, Villefranche, etc., passèrent par le Tombeau du Curé de Lourdes en allant de l'église paroissiale à la Grotte, et, conformément aux prescriptions canoniques, ils y récitèrent les prières de l'Eglise.

Quel étonnement et quelle joie éprouvèrent leurs hôtes! Il leur semblait que ce fût une bénédiction pour leur propre maison. Avec quelle émotion ils entendirent le récit de ce qui venait de s'accomplir!... Et comme ils comprenaient, avec l'intelligence et le cœur, les merveilleuses coïncidences qui donnaient à ce miraculeux événement sa particulière physionomie!



PRESBYTÈRE DE LOURDES A L'ÉPOQUE DES APPARITIONS

— Madame, dit M. Lavigne après avoir tout écouté, savez-vous où vous êtes et en quel lieu précis la Providence vous a conduite, afin que, étant partie tout à l'heure de cette maison, entièrement paralytique, vous y rentriez maintenant entièrement guérie?

— Je ne sais, répondit-elle en le regardant d'un air étonné.

— Vous êtes dans la maison qui était le Presbytère de Lourdes, à l'époque des Apparitions. Et vous habitez la salle où M. le curé Peyramale interrogea pour la première fois Bernadette, et où il reçut de sa bouche les ordres de la sainte Vierge.

A cette suprême coïncidence, à cette dernière lumière sur l'action de la Providence, il y eut comme un frémissement dans ce petit groupe. La clarté devenait si vive qu'elle semblait un rayonnement.

Tous gardèrent le silence et chacun demeura pensif.

CHAPITRE QUATRIÈME

I

M. et Mme Guerrier restèrent encore quelques jours à Lourdes. Ils ne voulurent point s'en aller brusquement, emportant en hâte le bienfait, et ils préférèrent remercier longtemps, au lieu même où ils l'avaient reçu.

Puis ils reprirent le chemin de Saint-Gobain, le chemin de la maison paternelle.

Le voyage fut rapide et sans fatigue.

Une lettre de M. Guerrier, que nous avons sous les yeux, contient des détails auxquels nous voulons laisser toute leur saveur.

— Que je vous retrace, seulement en courant, écrit-il, le prodigieux étonnement du frère aîné de ma chère femme, Hector Biver (1), qui nous attendait à la gare de Paris, lorsqu'il vit sa sœur sortir seule du wagon, prendre son bras gagner avec lui la voiture; sa complète stupéfaction, lorsque nous fûmes arrivés chez lui, et qu'elle gravit tout naturellement et sans effort l'escalier qui conduit à son appartement; l'ébahissement et les yeux mouillés de larmes de ses domestiques, qui avaient, dix jours auparavant, monté et descendu avec tant de précautions ma pauvre Justine, alors si malade.

« Le lendemain, nous étions à Chauny. Son frère plus jeune, Alfred Biver, directeur de la manufacture de Saint-Gobain, nous attendait à la station, plein d'anxiété, d'inquiétude et de trouble; car, malgré les lettres et les dépêches,

(1) Directeur général de la Compagnie de Saint-Gobain, Chauny, etc.

il ne pouvait croire. Vainement il était prévenu. Quelle ne fut pas sa surprise quand ma bien-aimée femme s'élança dans ses bras : surprise dont il ne pouvait pas revenir, et qui lui arrachait d'incessantes exclamations durant tout le temps que mit la voiture à parcourir les quatorze ou quinze kilomètres qui séparent Chauny de Saint-Gobain ! Nous allions vite, les chevaux brûlaient le pavé : nous avions hâte d'arriver. Que ce parcours nous parut long !

« Enfin, voici la maison ! Nous arrivons, il était cinq heures du soir. Nous apercevons toute notre famille : grands et petits, sœurs, belles-sœurs, neveux et nièces, et surtout nos chers enfants. Ils étaient tous accourus à la porte, le cœur bouleversé, avides de voir, de se convaincre, de boire à longs traits le bonheur dont nous étions inondés.

« Ah ! lorsqu'ils aperçurent leur mère, leur tante, leur sœur, sortant seule de la voiture et s'avançant vers eux, ce fut un tableau comme n'en saurait peindre nul pinceau humain. Quelle joie ! Quelles douces larmes ! Quelles étreintes ! La mère de notre Justine était là, ne pouvant se lasser d'embrasser cette fille que Notre Dame de Lourdes rendait à sa tendresse et qu'elle lui renvoyait debout, marchant d'un pas ferme, guérie.

« Retenu par ses quatre-vingt-trois ans, le vieux père était demeuré dans une pièce dont on était séparé par quelques marches. Nous montâmes. Tous les membres de notre famille, qui nous faisaient cortège, emplissaient l'escalier.

« Sur le seuil de son cabinet, le vénérable octogénaire se tenait debout. Ses mains étaient toutes tremblantes de bonheur plus encore que de vieillesse : son noble visage était baigné de larmes. Il ouvrit ses bras et dit :

« — Ma fille !

« — Mme Guerrier s'inclina et se prosterna à ses genoux.

« — Mon père, dit-elle, tu m'as bénie lorsque, malade et incurable, je partais pour Lourdes. Bénis-moi maintenant

que je reviens miraculeusement guérie, comme je te l'avais annoncé. »

« Les bras ouverts s'étendirent sur la tête de ma bonne Justine. Puis ils s'ouvrirent encore, et elle pleura sur la poitrine de son père.

« Et comme si rien ne devait manquer à notre félicité, il se trouva que ce jour-là était précisément le jour de la fête de celle qui rentrait ainsi triomphalement à la maison paternelle. Quelle belle sainte Justine nous célébrions !

« Mais ce n'est point tout. La famille avait sa large part, l'Église voulut avoir la sienne.

« Le zélé et excellent curé de Saint-Gobain, M. l'abbé Poindron, avait demandé à Mgr l'évêque de Soissons l'autorisation de célébrer un salut solennel d'action de grâces pour l'incomparable faveur que nous avions obtenue.

« Donc le lendemain nous nous rendîmes à la Paroisse. Ému, étonné, recueilli, un peuple immense se pressait sur notre passage. Les cloches sonnaient à toute volée. L'église était pleine comme aux jours de grande solennité.

« La statue de Notre Dame de Lourdes dominait l'assistance. En face de cette image sainte, une place avait été préparée pour celle que Marie avait daigné guérir. Le prêtre monta en chaire et raconta simplement, sans commentaires, le fait considérable qui donnait lieu à cette cérémonie. Après quoi, plusieurs jeune filles, vêtues et voilées de blanc, allèrent prendre et porter sur leurs épaules la statue de Notre Dame de Lourdes, et la procession se mit en marche. Derrière cette image de notre céleste Bienfaitrice, ma chère femme et moi, nous marchions au chant des cantiques enthousiastes, au son triomphal de l'orgue, au milieu d'une population pressée, qui ne pouvait retenir ses larmes. Puis le *Te Deum* éclata sous les voûtes, Dieu était sur l'autel... »

Qu'ajouterions-nous à cette lettre ? Si la terre a de pareilles fêtes, que doivent être les fêtes du Paradis ?

II

Nous voudrions arrêter là notre récit et laisser l'âme de nos lecteurs s'ensoleiller à ces rayons du Ciel. Mais il n'est point ici-bas de lumière sans ombre, et la vérité nous contraint, pour achever cette histoire, de tourner maintenant nos regards sur un plus mélancolique horizon.

Dans cette même lettre dont on vient de lire un long extrait, M. Guerrier parlait de M. l'abbé Martignon : « Nous n'oublierons jamais, disait-il, que la guérison de ma chère femme fut la réponse qu'il demandait à la sainte Vierge de lui faire, par l'intermédiaire du saint curé Peyramale. Pour le rétablissement de sa santé, pour sa guérison à lui-même, nous prions depuis ce moment. Nous voulons que Notre Dame de Lourdes nous vienne en aide, et qu'elle lui rende au centuple ce que, avec une charité toute sacerdotale, il a si généreusement, *et non en vain*, abandonné à Mme Guerrier. Nous le demandons tous ensemble à cette toute-puissante Mère ; et Dieu sait si dans cette demande nous mettons toute la chaleur et toute la reconnaissance de notre cœur !... »

Au milieu de sa joie, Mme Guerrier éprouvait parfois un sentiment qui la troublait comme un remords :

« Pauvre abbé Martignon, nous disait-elle, il me semble que je lui ai volé sa guérison ! »

Et son visage se voilait d'un nuage de tristesse.

— Non, madame, vous n'avez volé le trésor de personne en recevant le don de Dieu. Le Seigneur et la Vierge sainte ont tout disposé pour leur propre gloire, peut-être aussi pour la gloire d'un de leurs serviteurs, et très certainement pour le bien de tous. Vous avez reçu une grande et touchante grâce, et c'est avec des larmes dans les yeux que

nous venons de la raconter; mais, croyez-le bien, la grâce la plus insigne est celle qui a été faite au prêtre dont vous parlez, quand il lui a été donné de s'élever jusqu'au sublime par un tel acte d'abnégation et de dévouement, quand il lui a été donné de ressembler en cela au Maître divin, qui a dit en son Evangile et qui a prouvé qu'il n'est point de charité plus haute que de sacrifier sa vie pour ses amis. Le bon Pasteur s'est immolé pour une brebis du troupeau. Soyez reconnaissante, mais ne le plaignez point!.... Il a choisi la meilleure part.

Quelques semaines plus tard, l'abbé Martignon quittait Lourdes, où n'était plus son ami, le Curé des Apparitions. Trop malade pour suivre le penchant de son cœur, c'est-à-dire pour traverser la Méditerranée et rejoindre sur la terre d'Afrique son paternel Archevêque, il alla, au commencement de l'hiver, demander au climat d'Hyères de prolonger pour lui les tièdes journées de l'automne.... « Que les brises de la mer lui soient clémentes! disions-nous à Dieu, que le soleil lui soit doux ! » (1).

(1) « Hélas! tandis qu'il cherchait sur ces plages méridionales un peu de repos pour son corps, voilà que notre main amie infligea à son âme la plus sensible et la plus cuisante douleur, en publiant ce récent épisode de sa vie, tel que la Providence nous avait permis de le connaître dans ses plus intimes détails.

« Eûmes-nous raison, eûmes-nous tort alors de faire cette violence à son humilité, et de mettre au jour ce récit dont il ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'exactitude rigoureuse? Il nous parut et nous croyons encore que, supérieure à toute personne et à toute considération, la Vérité a le droit permanent d'être proclamée pour le bien des âmes.

« En nous demandant le silence, le bon abbé Martignon avait obéi à cette parole de Notre-Seigneur : « Que ta main gauche ignore ce qu'a « fait ta main droite, et qu'ainsi ta bonne action s'accomplisse dans le « secret. »

« Et nous, en divulguant le secret de la main droite et en refusant de laisser la lumière sous le boisseau, nous avions obéi à cet autre commandement : « Que votre lumière rayonne aux yeux des hommes,

III

Ce qui devait arriver cependant ne tarda pas à s'accomplir, Dieu ne différa point longtemps la récompense à son Serviteur.

L'hiver étant fini, l'abbé Martignon, de plus en plus souffrant, quitta Hyères, et se rendit à Poitiers dans une famille amie. Chaque jour, à l'église voisine, il pouvait encore célébrer les divins mystères.

— Je suis ici, nous écrivait-il, comme l'oiseau sur la branche : — en attendant qu'elle se brise !

Elle se brisa en effet, et l'âme prit sa volée vers les cieux éternels.

Huit mois et demi après la guérison de Mme Guerrier, le 27 mai 1878, vers trois ou quatre heures du soir, M. l'abbé Martignon fut pris par quelques frissons d'un caractère inaccoutumé. Il ne tarda pas à comprendre le sens suprême de cet avertissement.

« — *Magister adest et vocat te....* Marie, disait Marthe à sa sœur, le Seigneur est là et il t'appelle. »

Au moment où les dernières lueurs du soleil disparaissaient derrière l'horizon, le prêtre du Seigneur pencha la tête. Et ses yeux se fermèrent à la terre pour aller se rouvrir dans le pays de toute clarté où la Lumière ne s'éteint jamais.

Ainsi vécut, ainsi expira le second ami de Mgr Peyramale. Comme l'abbé Lafont au lendemain des obsèques du

« afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père, Celui « qui est dans les Cieux. »

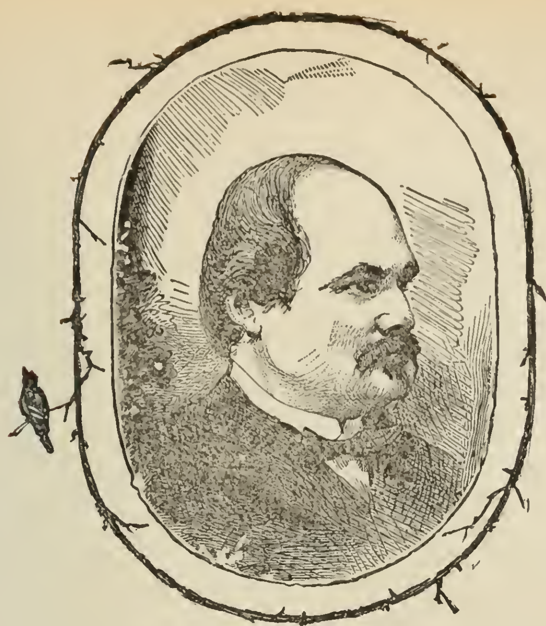
C'est par ces lignes que se terminait la 1re édition de ce récit publié en décembre 1877.

serviteur de Marie, l'abbé Martignon était entré dans l'éternelle vie par la porte du dévouement, de la charité, du sacrifice. L'inscription tracée sur le tombeau du Maître s'applique aussi aux deux Disciples. *Zelus comedit eos.* L'amour les avait dévorés.

Que tous trois reposent en paix ! Et si, comme nous en avons l'espérance, Dieu les a reçus dans la gloire, qu'ils se souviennent là-haut de ceux qui les aimèrent ici-bas (1) !

(1) Voir à l'*Appendice*, Note V, les pièces justificatives.





M. HENRI LASSERRE

LES

TÉMOINS DE MA GUÉRISON

PREMIER FRAGMENT DE MES *MÉMOIRES*

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

Il y a déjà vingt ans que je fus l'objet d'une guérison extraordinaire, dont j'ai publié le récit sommaire dans mon livre intitulé Notre-Dame de Lourdes.

Pour cette œuvre surnaturelle de ma guérison, il plut à Dieu de se servir de trois instruments, de trois hommes, alors dans l'ombre et présentement dans la lumière :

Le premier était un jeune Polonais, que j'avais connu en Italie;

Le second, un protestant, qui était mon ami d'enfance;

Le troisième, un saint vieillard, dont la vie se passait à adorer la Face du Seigneur.

Or je n'ai compris qu'en ces derniers temps, et à la clarté d'événements alors impossibles à prévoir, toute la portée providentielle qu'avait eue, dans l'économie du fait miraculeux, la présence et l'action du jeune Polonais, dont je viens de parler. — De là, dans la relation écrite par moi, une première et considérable lacune que je crois opportun de combler, afin de montrer, avec une netteté plus visible encore et plus indéniable, la main de Dieu dirigeant les choses humaines.

Avec l'assentiment de mon ami protestant, j'avais raconté le rôle principal qu'il avait rempli. Mais comme son nom était, à cette époque, sans aucun intérêt pour le public, je ne jugeai point utile de l'imprimer ; et dans tout le cours de mon récit, je n'employai d'autre appellation que celle de « M. de ***... »

— Il est advenu cependant que ce nom, dont j'avais gardé le secret, a été divulgué depuis lors par toute la presse française et étrangère. Il est tombé de la sorte dans le domaine public avec l'adjonction de maints détails apocryphes qu'il importe de ne point laisser s'accréditer, et qui me créent aujourd'hui la nécessité absolue d'intervenir au nom de la Vérité et de substituer aux erreurs de la Légende la pure et simple réalité de l'Histoire.

Craignant sans doute que quelque rayon de gloire humaine ne vînt blesser son humilité, le saint vieillard que la Providence avait associé aussi à l'histoire de ma guérison, me refusa, malgré mes instances, l'autorisation de parler de ce qui le concernait. — La publication, en dehors de moi, de divers fragments du manuscrit que je lui avais laissé, et qu'on a trouvé après sa mort dans ses archives, me délie désormais de mon obligation. Il m'est donc permis de compléter mon récit et de réparer cette omission involontaire et forcée, omission que j'avais, du reste, dès l'origine, fait pressentir au lecteur, dans toutes les éditions de Notre-Dame de Lourdes, *par une double ligne de points au dernier paragraphe du chapitre de ma guérison.*

Bien que le fond de ma relation primitive ne soit par là modifié en rien, ces importantes adjonctions donnent à l'ensemble et aux divers épisodes du récit une physionomie toute nouvelle. Le caractère particulier qui paraît en ressortir ne peut manquer, croyons-nous, de frapper quiconque a parfois médité sur les immixtions angéliques et les interventions divines dans les incidents d'ici-bas.

Les Bretoux, 25 mars 1883.



LES TÉMOINS
DE MA GUÉRISON

CHAPITRE PREMIER

LES AMIS ET LES ANGES

I

. . . .
. . . .

Le 31 octobre 1861, Vigile de la Toussaint, comme sonnaient aux innombrables Églises et Basiliques de Rome les cloches qui annonçaient la Fête du jour suivant, j'entrai, pour la première fois de ma vie, dans la Ville Éternelle. J'avais alors trente-trois ans.

De mes religieuses émotions parmi les grands souvenirs que l'on rencontre à chaque pas dans la capitale du monde chrétien, de la longue audience que daigna m'accorder le pape Pie IX, de mes entrevues avec le cardinal Antonelli, je n'entretiendrai point le lecteur, tous ces incidents étant entièrement étrangers à l'événement que j'ai à raconter ici.

Peu de jours après mon arrivée, j'eus l'honneur d'être présenté chez la princesse Sophie Odeschalchi. Cette grande dame romaine était Lithuanienne d'origine et appartenait à l'illustre famille des Branicki de Bialystok.

La princesse Sophie avait auprès d'elle un neveu à qui les médecins avaient ordonné le climat de Rome. C'était un jeune comte polonais, âgé d'environ vingt-six ans. J'ai rarement entendu une conversation plus attachante, plus émaillée de traits heureux, plus profonde parfois que celle de Wladimir : je n'ai jamais vu de physionomie plus distinguée et plus expressive.

Ses yeux clairs et doux étaient pénétrants comme la pointe d'une épée, son vaste front était plein de pensées. L'esprit, sous la forme de subtiles remarques, de fines observations ou de thèses puissantes, avait si souvent passé par ses lèvres minces et mobiles qu'elles en avaient gardé comme la permanente empreinte et qu'elles étaient spirituelles, même quand elles se taisaient.

Toutes les irradiations de la vie s'étaient d'autant plus concentrées dans les lignes délicates de cet aristocratique visage que le reste du corps était affligé par de précoces infirmités. Chétif et maladif dès son enfance, le comte Wladimir ne pouvait se tenir debout et se mouvoir que d'une façon en quelque sorte artificielle. Ses os, mal unis aux jointures, se seraient déboîtés à chaque pas sans l'aide d'articulations d'acier, adaptées au genou par la science des chirurgiens. Grâce à cet appareil et muni d'une canne, il

parvenait à marcher facilement, quoique d'une allure un peu saccadée. Chaque jour, il se plaisait à faire une promenade pédestre le long du Corso ou sur les hauteurs ombreuses du monte Pincio.

C'est avec un admirable courage et une résignation enjouée qu'il supportait son pénible état, fréquemment compliqué de douleurs dans les membres et de violentes migraines. Il avait cherché, il avait trouvé dans les vivifiantes pratiques de la piété chrétienne, la source et le principe de cette patience sans effort.

Ce jeune Polonais, grandi au soleil d'Italie, réunissait en sa personne toute la grâce caressante des Slaves, et toute la vivacité des habitants du Midi. Son intelligence forte et souple était apte à comprendre et à s'assimiler toutes choses. Histoire, philosophie, politique, théologie, rien ne lui était étranger.

La conversation était le lieu de sa puissance et de son irrésistible attrait. C'était là le vrai champ de bataille où il excellait à faire la conquête des hommes. Il en connaissait à fond la stratégie : les marches et contremarches, les évolutions et les circonvolutions, les calmes démonstrations, les rapides surprises, voire même les embuscades.

Possédant le bel art de parler à un suprême degré, il était également passé maître dans l'art, plus rare encore, d'écouter. Entrant merveilleusement dans la pensée des autres pour les amener à la sienne, il gagnait déjà son interlocuteur par la façon dont il lui prêtait son attention et dont il paraissait s'intéresser à ses paroles. Une de ses grandes tactiques pour triompher, c'était d'avoir l'air de se rendre : il combattait en fuyant, il subjuguait en se dérobant. Tout lui servait de projectiles : les raisonnements concluants, les bons mots, les fines reparties, les compliments bien tournés. Quand il ne parvenait point à abattre et à terrasser immédiatement son adversaire, il entrepre-

nait de le séduire, ou plutôt il se livrait à la fois aux deux tentatives, et réussissait toujours, au moins dans la dernière : car si on pouvait le quitter sans être convaincu ou vaincu, nul ne pouvait le voir et l'entendre sans être charmé.

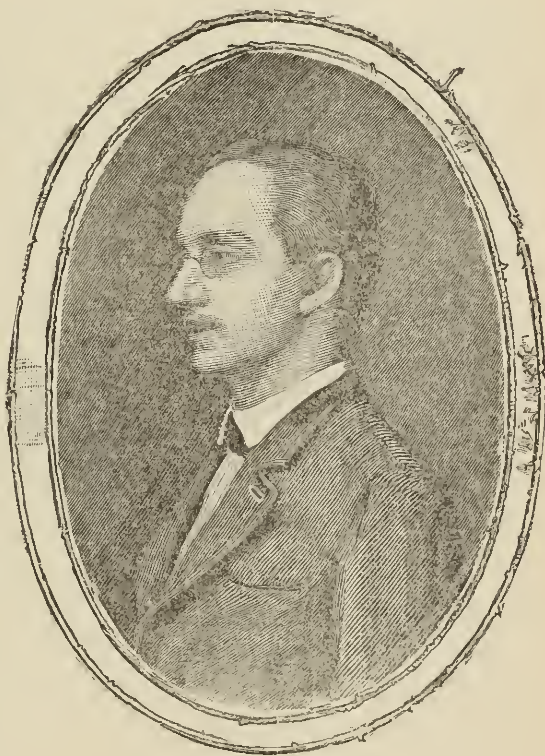
S'exprimant avec une pareille aisance, en polonais, en italien, en russe, en allemand, en anglais et en français, il mettait une sorte de coquetterie cosmopolite à entretenir chacun dans son idiome national. Il parlait surtout notre langue avec une exquise perfection, nuançant les mots et ciselant les phrases avec autant de délicatesse que Chamfort ou que Rivarol. Il l'écrivait beaucoup moins bien. Impuissante à suivre les tours imprévus de son esprit preste et rapide, sa plume s'embarrassait entre ses mains, se heurtait, trébuchait, et finissait par prendre une marche alourdie et fatiguée, en essayant vainement de courir aussi vite que la pensée. C'était un tempérament, non d'écrivain, mais de causeur.

Le comte Wladimir, avons-nous dit, était d'une haute piété. Il communiait tous les jours et remplissait, si ma mémoire est fidèle, les obligations strictes d'un tiers ordre religieux, celui de Saint-François ou de Saint-Dominique. Aussi n'était-il pas besoin de le fréquenter longtemps pour s'apercevoir que la sérénité et la paix du vrai croyant habitaient ce cœur très pur que n'avait jamais visité aucun bas instinct et qui ne semblait accessible qu'à des appétits immatériels ou à des passions intellectuelles.

Nul plus que lui ne s'était rendu compte de tous les traités, de toutes les révolutions, de toutes les guerres, de tous les faits internationaux qui ont constitué la carte de l'Europe moderne; et il dissertait de ces choses avec une supériorité de vue et une profondeur d'esprit qui faisaient involontairement songer aux grands diplomates du commencement de ce siècle, aux Talleyrand et aux Metternich.

Son exceptionnelle ferveur et sa lecture régulière de certains Offices, son extrême sagacité, l'étendue de son savoir, sa merveilleuse connaissance de l'échiquier politique, sa conversation pétillante, la noblesse native de toutes ses manières et de tous ses sentiments, faisaient de lui une personnalité des plus remarquables et comme un diamant à facettes diverses. Il y avait en lui du prêtre, de l'homme d'État et du grand seigneur.

Le portrait que je viens de tracer explique ma rapide amitié pour lui. D'expliquer pourquoi il m'aima, ce serait infiniment plus malaisé ; et en verité je ne l'entreprendrai point.



WLADIMIR

Homme du monde et vivant dans le monde, le comte Wladimir s'imposait trop vivement à l'attention pour ne pas provoquer à son sujet les jugements les plus opposés ; et s'il avait ses enthousiastes, il était difficile qu'il n'eût pas aussi ses contradicteurs. Ne pouvant nier les côtés lumineux de cette nature d'élite, quelques désenchantés, quelques sceptiques (disons même quelques envieux pour ne commettre aucun oubli) murmuraient obstinément à mon oreille :

« — Comme toutes les médailles frappées dans les métaux humains, est-il bien sûr que cette médaille d'or n'ait pas

également son revers? Ce Slave si onduleusement séduisant possède-t-il autant de fermeté que de grâce, autant de solidité que d'éclat?... C'est un admirable théoricien : serait-il aussi fort dans la pratique?

« Ce charme prestigieux qu'il se plaît à exercer et qu'il exerce en effet sur quiconque l'approche n'a-t-il point fait naître en lui l'illusion que gagner un ennemi à sa personne, c'est à moitié le conquérir à sa cause? et la poursuite d'un tel résultat ne l'incline-t-elle jamais à cette courtoisie un peu extrême, à ces avances trop aimables, qui constituent ce que l'on pourrait appeler la diplomatie des condescendances et la politique de la politesse?

« Cette merveilleuse finesse d'analyse qui décuple, à la façon d'une loupe, la puissance de son regard intellectuel, ne contribue-t-elle pas aussi à le tromper, précisément par le relief exagéré qu'elle donne à tel ou tel détail de son examen? De même que le microscope nous montre, aussi rugueuse qu'une râpe ou une lime, la main la plus douce et la peau la plus unie ; de même qu'il transforme un cheveu en câble de navire, la perspicacité grossissante de Wladimir ne peut-elle pas l'exposer quelquefois à faire erreur tant sur les choses que sur les hommes, soit qu'il porte sa vue sur les défauts, soit qu'il considère les qualités? Ne l'entraîne-t-elle pas tantôt à des engouements sans mesure, tantôt à des défiances soudaines et à de brusques revirements?

« Lui, si souple avec les adversaires pour les capter, accepterait-il une contradiction sincère et dévouée et n'en prendrait-il point tout à coup ombrage comme d'un acte d'hostilité? La constance de ses tendresses est-elle en proportion de leur vivacité et de leur fougue? Avec lui l'amitié, quelque intime qu'elle soit, est-elle toujours sûre du lendemain? Ou bien, comme les Scythes ses aïeux, ce qui semble une maison stable, une demeure où l'on peut s'établir en toute sécurité, n'est-il point simplement une tente dressée dans le lieu de la halte, une tente, parfois stationnaire du-

rant des années sur le même sol, mais toujours prête à disparaître d'une minute à l'autre au moindre bruit lointain venant alarmer l'oreille toujours inquiète du Slave? »

Ainsi j'entendais ces vagues rumeurs et ces dénigrements, mais je ne les écoutai jamais. Cette loupe dont les contradicteurs parlaient, ne l'employaient-ils pas eux-mêmes pour métamorphoser des minuties en énormités, et en grands arbres d'imperceptibles brins d'herbe?

L'amour ne va pas sans la foi. Obéissant à la voix de mon attachement profond comme à la pente de ma nature, je puis me rendre cette justice que je crus à Wladimir sans réticence et que je l'aimai sans restriction.

Notre intimité ne tarda pas à devenir des plus étroites, intimité de cœur, intimité d'esprit.

Nous nous voyions habituellement trois fois le jour. Le matin, j'allais chez lui recevoir sa fraternelle accolade, et causer quelques instants. Notre second rendez-vous était à midi dans la petite salle d'un restaurateur de la place d'Espagne, nommé Nazzari, où nous déjeunions ensemble : puis, si le temps était beau, nous nous promenions côte à côte, devisant de mille et mille sujets, à ce doux soleil d'hiver qui baigne Rome dans ses rayons. Le soir, je retrouvais encore Wladimir dans le salon de la Princesse, sa tante.

Il tenait à ce que la forme du langage s'adaptât au fond des sentiments, et que la familiarité des appellations traduisît manifestement le progrès de notre amitié. Au début de nos relations j'avais tout naturellement salué du nom de « Monsieur le Comte » celui qu'au Palazzo Odescalchi tout le monde, sauf sa parenté, appelait « *Il signor Conte* ». Mais arriva bien vite le moment où il se plaignit. A cette forme cérémonieuse je dus substituer « Mon cher Comte » Il ne tarda guère à ne pas être satisfait; et, prenant occasion d'un billet que je lui avais écrit avec ce vocatif, il me répliqua qu'il ne recevrait plus une lettre de moi qui ne

commençât par « Mon cher ami ». Cela répondait trop bien à ma propre tendance pour je soulevasse la moindre objection. Toutefois l'expression « mon cher ami » elle-même dut bientôt être remplacée par celle, plus familière encore, de « Wladimir ». Enfin, comme la princesse Odeschalchi et les membres de sa famille lui donnaient souvent son petit nom d'enfant, ayant fait, de Wladimir, « *Wladimiro* », et, de Wladimiro, « *Miro* », je dus adopter, moi aussi, ce diminutif. Je le fis d'autant plus volontiers que, dans le latin archaïque de Plaute, ou de Varron, *Miro* signifie *J'admire*, et qu'en vérité j'admirais autant que je l'aimais cette âme pure, cet esprit délicat et charmant, cette radieuse intelligence.

Si je laisse ainsi ma plume s'étendre sur ces souvenirs, c'est qu'ils sont doux; c'est qu'ils remontent à vingt ans, et que mon vieux cœur tressaille encore à la mémoire de ce passé lointain; c'est enfin qu'il était nécessaire de bien indiquer dès à présent, pour la suite de ce récit, comment la Providence m'avait, à cette époque, mis en rapport avec le jeune comte Wladimir et comment je l'avais tendrement, j'allais presque dire passionnément affectionné, en ces jours évanouis de notre ardente jeunesse.

Je quittai Rome dans les premiers mois de 1862, avec la pensée d'y retourner à la fin de l'automne. Wladimir se réjouissait comme moi de cette espérance.

Mais peu de temps après ma rentrée à Paris, je fus menacé d'un malheur qui allait bouleverser tous nos projets. Mes yeux devinrent malades.

II

J'avais toujours joui d'une vue excellente. Je distinguais les objets à une immense distance ; et, d'autre part, je lisais

couramment tout manuscrit ou tout imprimé, quelque ténus qu'en fussent les caractères. Des nuits consacrées à l'étude ne m'avaient jamais causé la moindre fatigue. J'étais émerveillé, j'étais heureux de l'acuité et de la force de cette vue, si puissante et si nette. Aussi, ce fut pour moi une grande surprise et un cruel désenchantement lorsque, dans le courant de juin et de juillet 1862, je la sentis s'affaiblir peu à peu, s'appesantir aux travaux du soir et finir graduellement par me refuser tout service, au point que je dus cesser de lire et d'écrire. Si j'essayais d'ouvrir un livre, voilà qu'au bout de trois ou quatre lignes, quelquefois dès le premier regard, j'éprouvais, dans la partie supérieure des yeux, une telle lassitude, qu'il m'était absolument impossible de continuer. Je consultai plusieurs médecins et, entre autres, deux illustres spécialistes, M. Desmares et M. Giraud-Teulon. L'un et l'autre constatèrent une hypérémie du nerf optique.

Les traitements qui me furent ordonnés n'eurent aucun résultat satisfaisant. Après un régime ferrugineux et un repos assez suivi, je pus un jour, dans l'après-midi, lire et écrire pendant une heure ou deux : mais, le lendemain, j'étais retombé. C'est alors que j'usai de remèdes locaux, de douches d'eau froide sur la prunelle, de ventouses à la nuque, d'un système d'hydrothérapie générale, de lotions alcooliques aux régions voisines de l'œil. Soins inutiles ! Si parfois, de loin en loin, j'obtenais un minime soulagement, cela ne durait que quelques instants ; et, en somme, mon mal prenait insensiblement cette physionomie chronique qui caractérise les infirmités incurables.

Mes yeux étaient condamnés à l'inaction. On me prescrivit de les garantir de la lumière trop vive et de la variété des couleurs. Je ne sortis plus qu'en me précautionnant de lunettes bleues, avec des gardes opaques sur le côté. Puis, toujours d'après le conseil des médecins, je quittai Paris pour la campagne et me retirai chez ma mère, au Coux, sur les bords de la Dordogne. Un enfant, dont j'avais fait mon secré-

taire, me lisait les livres ou les journaux, et écrivait sous ma dictée.

III

Septembre était arrivé.

Il y avait environ trois mois que je me trouvais dans cet état, de plus en plus grave et inquiétant. J'étais en proie à d'immenses abattements dont je ne parlais à personne. Mes parents et mes amis avaient aussi de sérieuses appréhensions qu'ils s'efforçaient de ne me point laisser deviner : nous avions fini, moi comme eux et eux comme moi, par être à peu près persuadés que ma vue était perdue ; mais chacun de nous tentait de donner un espoir qu'il n'avait plus lui-même, et nous nous cachions nos mutuelles alarmes.

Sauf en de rares moments d'illusion, comme en ont parfois les malades les plus désespérés, je ne comptais plus ni sur les ressources de la science ni sur les forces de la nature. L'amère conviction que rien ne me pourrait secourir m'avait envahi peu à peu. Je priais, mais je ne demandais jamais autre chose à Dieu que la résignation à l'épreuve qu'il m'envoyait. L'idée d'implorer de lui une intervention spéciale pour me guérir ne m'abordait même pas. Avec Blaise Pascal, j'étais du reste porté à croire que la période de ces manifestations exceptionnelles de la puissance divine était un cycle achevé ; et souvent je me répétais ces vers attristés d'un poète aveugle de nos contrées :

Comme la prophétie et comme les oracles,
Hélas ! il est passé l'heureux temps des miracles,
Christ ne dit plus aux morts : « Levez-vous et marchez ! »
Par lui les yeux éteints ne seront plus touchés (1).

(1) Lafon-Labatut, *Insomnies et Regrets.*

Mais, autour de moi et au-dessus de moi, un Bienfaiteur caché, semblable au Raphaël de Tobie, s'était pris de pitié pour mes angoisses.

IV

Avez-vous quelquefois réfléchi, cher lecteur, au rôle rempli par l'Ange Gardien dans les divers actes de notre vie ? Avec quelle infatigable sollicitude ce mystérieux compagnon ne nous suit-il pas, depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis le premier vagissement jusqu'au dernier soupir ? N'ayant ni le droit ni le pouvoir de violenter notre liberté, condition absolue de notre mérite, il concentre tous ses efforts à disposer la spontanéité de nos sentiments, à illuminer nos pensées, à nous détourner des mauvais sentiers, à nous montrer la vraie route que nous n'apercevions point, à susciter des occurrences qui y tournent nos pas.

Tantôt notre radieux Protecteur agit seul, directement et par lui-même, faisant naître en nous une intuition soudaine, envoyant à notre cœur une heureuse inspiration, nous inclinant à écrire telle lettre, à dire telle parole, à accomplir telle démarche, qui semblent indifférentes en soi, mais dont il sait la portée future et qui sont le premier anneau de la chaîne de faits et de causes secondes, qui doit nous tirer de l'abîme. Tantôt, se sentant insuffisant, l'invisible frère de notre âme fait appel à d'autres Anges Gardiens, et tous ensemble concertent une sorte de plan de campagne, célestement élaboré, pour parvenir à la bienfaisante victoire qu'il médite de remporter. C'est alors que l'heureuse inspiration nous arrive par le conseil d'un ami, par un livre qu'on nous prête, par une rencontre imprévue, par la nécessité d'un voyage qui nous amène inopinément et contre toute prévision en tel lieu, à telle heure, chez telle personne dont l'influence fera, presque à coup sûr, pencher notre libre arbitre…

Et c'est ainsi que ces purs Esprits travaillent constamment en ce monde pour arrêter les envahissements du Mal, agrandir le domaine du Bien, suggérer des résolutions fécondes, solliciter les volontés, et, — quand les volontés résistent — préparer les conjonctions favorables, les incidents décisifs qui doivent enfin, par toute une série d'impulsions diverses et de voies indirectes, conduire, vers l'événement général ou particulier voulu de Dieu, le mortel confié à leur garde.

Ce qui caractérise habituellement cette action des bons Anges, c'est qu'elle se cache avec soin sous des apparences toutes naturelles : jeu normal de la vie, cours fortuit des affaires, hasard des relations. Tout ce que ces divins Messagers accomplissent semble s'être fait de soi-même, tant ils touchent avec délicatesse aux ressorts qui nous déterminent. Tandis qu'ils sont partout et en tout, on ne les aperçoit en rien ni nulle part. Leur essence, supérieure à la nôtre, est invisible ; leur bras puissant est impalpable ; leurs bienfaits immenses sont anonymes. Mêlées à notre humanité, ces milices du Seigneur gouvernent, pondèrent, disposent toutes choses, en silence et incognito.

Après coup cependant, et lorsque leur œuvre est achevée, il advient parfois que l'harmonique déroulement des faits successifs, que l'étonnante concordance de tous les incidents vers le même but; que la minutieuse juxtaposition des circonstances; que le choix extraordinaire de telles individualités pour instruments et pour moyens; que la rigoureuse précision de telles dates prédestinées; que mille particularités frappantes, dévoilent avec autant de certitude leur secrète intervention que les mouvements coordonnés d'une armée dénotent la présence des Officiers et du Général, que l'aspect d'une maison construite fait deviner la main des ouvriers et rend évident le plan de l'architecte.

Le rappel de ces vérités, peut-être peu connues ou trop oubliées, n'est point une digression vaine. C'est un flambeau que nous allumons, et qu'avant de poursuivre notre route nous mettons aux mains du lecteur pour l'éclairer et le guider (1).

V

Le moment maintenant est venu de parler d'un ami autre que Wladimir. Celui-là était mon compatriote, et notre étroite liaison remontait à l'enfance. Elle s'était formée au collège et avait traversé notre jeunesse.

Si ma vive affection pour Wladimir en était à la période enthousiaste de tous les commen-



(1) Le traité le plus complet, le plus lumineux, le plus attachant pour l'esprit, le plus vivifiant pour le cœur, que nous ayons jamais lu sur le rôle des Anges Gardiens, se trouve dans les admirables *Petits entretiens pratiques* de Mme la Princesse Carolyne de Sayn-Wittgeinstein, imprimés à Rome (chez J. Aureli, place Borghese, 89).

Puisque l'occasion s'en présente pour nous, disons bien haut que nous voudrions voir dans toutes les mains ces incomparables volumes d'une piété si vraie, d'une philosophie si haute, d'une sagesse si pratique, d'une actualité de christianisme si contemporaine. On peut les lire et les relire. Ils sont aussi savoureux et aussi nourrissants que le pain.

L'un de ces volumes a été publié à Paris, chez Plon, sous le titre *Religion et Monde*.

cements et de toutes les aurores, mon amitié pour Charles de Freycinet (c'était son nom) était à l'heure du plein midi. De mes pensées et de mes sentiments, il n'ignorait rien; et je savais également tout ce qui se passait en lui. Il était le confident de mes peines et de mes joies : j'avais part à toutes les siennes. Nos intelligences, très différentes par leur nature, s'harmonisaient merveilleusement et se fécondaient l'une par l'autre. Plus d'une fois son cœur s'échauffa à ma parole : bien souvent mon esprit s'éclaira à ses entretiens. Que de soirées passées ensemble, assis face à face, aux reflets du même foyer! Nous agitions tour à tour les divers problèmes, les problèmes redoutables qui, depuis six mille ans, préoccupent la race d'Adam : de sorte qu'il nous arrivait fréquemment d'oublier le sommeil et les heures, et que le jour, faisant pâlir notre lampe, surprenait les deux amis s'entretenant encore des mystères de l'existence présente et ceux de la vie future...

Bien que mes goûts me portassent à la retraite et à la solitude et que ses tendances comme ses aptitudes l'entraînassent au milieu des hommes et de leurs grands intérêts, Charles ne pouvait comprendre que nous puissions jamais être séparés en notre destinée et en nos voies; et, dans ses songes d'avenir, il nous rêvait toujours à côté l'un de l'autre.

Les divergences d'idées, les changements de pays, les lointains voyages, les longues absences, le mariage, toutes ces crises auxquelles succombent en mainte occasion les amitiés ordinaires, n'avaient en rien altéré la nôtre. Il était protestant et j'étais catholique. Il m'avait connu au collège ayant perdu la foi, et il m'avait vu redevenir croyant dès ma vingtième année. J'étais alors garçon et il était marié; comme lui, sa femme était protestante. Sa demeure était à Bordeaux où il était chef d'exploitation des chemins de fer du Midi: j'habitais tour à tour Paris ou le Périgord. Ingé-

nieur de haut mérite et mathématicien distingué, il publiait des volumes hérissés de chiffres sur les pentes et les courbes des voies ferrées ou sur la métaphysique du haut calcul, tandis que j'étais invinciblement attiré vers les études religieuses et littéraires... Mais ni le temps, ni l'espace, ni les diversités, ni les oppositions, ne touchaient à notre intimité : et de loin comme de près, nous étions toujours les amis d'autrefois.

Donc je lui écrivis du Coux, par l'intermédiaire de mon petit secrétaire, quelques mots assez mélancoliques, dans lesquels je lui confiais mes angoisses et lui exprimais mes craintes de devenir tout à fait aveugle.

En ce moment-là, il était chez son père, à Négrepelisse, dans le Tarn-et-Garonne.

Sa réponse ne se fit pas attendre. Elle me parvint le 15 septembre et me surprit étrangement. En voici le texte :

« Mon cher ami, tes quelques lignes m'ont fait plaisir; mais ainsi que je t'ai déjà dit, il me tarde d'en voir *de ton écriture*. Ces jours derniers, en revenant de Cauterets, je suis passé à Lourdes (près de Tarbes); j'y ai visité la célèbre Grotte : et j'ai appris des choses si merveilleuses en fait de guérisons produites par ses eaux, principalement pour les maladies d'yeux, que je t'engage *très sérieusement* à en essayer. Si j'étais catholique, croyant, comme toi, et si j'étais malade, je n'hésiterais pas à courir cette chance. S'il est vrai que des malades ont été subitement guéris, tu peux espérer d'en grossir le nombre; et si cela n'est pas vrai, qu'est-ce que tu risques à en essayer? J'ajoute que j'ai un peu un intérêt personnel à cette expérience. Si elle réussissait, quel fait important pour moi à enregistrer ! Je serais en présence d'un fait miraculeux, ou tout au moins d'un événement dont le témoin principal serait hors de toute suspicion...

« Adieu, cher ami, donne-moi de tes nouvelles et arrange-
« toi pour nous voir bientôt.

« Ton vieil ami,

C. DE FREYCINET.

« Négrepelisse, le 12 septembre 1862. »

« Il paraît, ajoutait-il en post-scriptum, qu'il n'est pas nécessaire d'aller à Lourdes même, pour prendre cette eau, et qu'on peut s'en faire envoyer. Tu n'as qu'à en demander au Curé de Lourdes, il t'en expédiera. Il faut préalablement accomplir certaines dévotions, que je ne saurais t'indiquer ; mais le Curé de Lourdes te renseignera. Prie-le aussi de t'envoyer une petite brochure, à 1 fr., du vicaire général de Tarbes, qui relate les faits miraculeux les mieux constatés. »

Cette lettre de mon ami était vraiment faite pour m'étonner. Charles de Freycinet était un esprit net, positif, mathématique, très élevé par sa nature, mais en même temps très peu porté aux illusions du fanatisme ; avec cela, protestant... Un conseil comme celui qu'il me donnait, un tel conseil venant de lui me jeta dans la stupéfaction.

Je résolus pourtant de ne pas le suivre.

« Il me semble, lui répondis-je (toujours par la plume de mon secrétaire), il me semble que je vais aujourd'hui un peu moins mal. Si ce moins mal devient un mieux, et si ce mieux se continue, je n'aurai pas besoin de recourir pour cette fois au remède extraordinaire que tu me conseilles, et pour lequel d'ailleurs je n'ai point peut-être la foi nécessaire. »

Il faut qu'ici je confesse, non sans rougir, les secrets motifs de ma résistance.

VI

La lettre de Freycinet avait produit en moi une impression plus grande que je ne voulais en convenir. L'appel fait par lui aux logiques conséquences de mes croyances catholiques avait éveillé en ma raison des réflexions et des arguments qui ébranlaient mon scepticisme et écartaient peu à peu de mon esprit les idées de Pascal au sujet des miracles contemporains. — « Pourquoi en effet, me demandais-je, le bras de Dieu se refuserait-il à opérer aujourd'hui ce qu'il opérait jadis ? La force du Très-Haut est-elle affaiblie, ou son cœur est-il devenu moins compatissant aux douleurs des humains ? Au dire de Pascal, les nations païennes avaient besoin de cette preuve... Est-elle donc moins nécessaire, présentement, à ces immenses multitudes qui se précipitent dans les ténèbres de l'impiété ? »

Mes pensées s'étaient donc profondément modifiées sous l'empire de ces considérations qu'une voix intérieure me répétait constamment.

Aussi, quoi que je pusse alléguer pour prétexte, la foi ne me manquait point ou plutôt ne me manquait plus ; et, sans savoir ce que c'était que la Grotte et la Source de Lourdes, autrement que par les impertinences de quelques journaux antichrétiens, je comprenais que là, comme en maint autre endroit, la puissance de Dieu pouvait se manifester par des guérisons. Bien plus : après avoir souvent commenté en moi-même la surprenante lettre de mon ami, il m'était venu je ne sais quel mystérieux pressentiment que, si j'avais recours à cette eau (que l'on assurait avoir jailli à la suite d'une Apparition de la sainte Vierge), je serais guéri. Mais je redoutais, je l'avoue, la responsabilité d'une grâce si exceptionnelle. — « Si la médecine ordi-

naire réussit enfin à te guérir, me disais-je, tu seras entièrement quitte, après avoir payé le Docteur ; tu te trouveras, en un mot, dans les mêmes conditions que tout le monde. Mais, si Dieu te délivre par un miracle, par une intervention directe et personnelle, ce sera pour toi une bien autre affaire : et tu seras obligé d'amender sérieusement ta vie et de devenir un saint... Ah ! cela n'est pas possible ! »

Et mon misérable cœur, redoutant sa faiblesse, se refusait à la grâce de Dieu.

Voilà pourquoi, voilà comment je me roidissais contre le conseil de m'adresser au Ciel et d'implorer un miracle, contre le conseil que la Providence, toujours profonde dans ses voies, m'envoyait par un protestant, par un hérétique en dehors de l'Eglise. Mais je m'agitais et résistais vainement. J'entendais en moi je ne sais quel secret avertissement qui faisait entrer en mon âme cette persuasion que la science des hommes serait inhabile à me guérir, et que le Maître si souvent offensé par moi voulait lui-même me rendre la vue, et, me gratifiant ainsi d'une vie nouvelle, expérimenter si je la saurais mieux employer.

Mon état demeurait à peu près stationnaire ou même s'aggravait.

Je parlais tout à l'heure des bons Anges et de leur céleste diplomatie pour susciter et préparer de longue main les occurrences et rencontres qui sont destinées à triompher des volontés rebelles et des obstinations persistantes. La lettre de Freycinet n'ayant pu me déterminer, ils avaient à me conduire au lieu lointain, et à l'heure précise, où devait être dressé le céleste piège.

Regardons-les agir. Étaient-ils cette fois désireux de se faire deviner un jour et, pour ainsi dire, de signer leur œuvre ? — Peut-être....

VII

Les intimités les plus portées à la causerie lorsque l'on est l'un près de l'autre, les amitiés les plus communicatives sont parfois paresseuses dans leur correspondance. Depuis le commencement de ma maladie, j'avais négligé de faire écrire à Wladimir. Il me répugnait d'emprunter, pour nos entretiens, le secours d'une plume étrangère... Ce fut donc lui qui m'adressa ses affectueuses plaintes sur mon long silence, qu'il ne parvenait point à s'expliquer. Sa lettre, que je reçus huit jours après celle de Freycinet, était datée des eaux d'Allemagne, où il était allé suivre un traitement. Ne me sachant point malade et ignorant que je fusse en Périgord, il exprimait toute son allégresse de me revoir en traversant Paris lors de son retour en Italie, retour dont il ne me fixait pas l'époque, mais que je présumais devoir s'effectuer au commencement de novembre.

J'ai raconté plus haut à quel point j'avais été charmé par ce jeune Slave : j'ai raconté à quel point je l'aimais... De sorte que, bien que le Coux soit séparé de Paris par environ cent quarante lieues, dont une grande partie se faisait alors en voiture, je résolus de franchir cette longue distance pour avoir le bonheur de lui serrer la main et de l'embrasser cordialement à son passage dans ma patrie.

Ma réponse fut à la fois pour lui une joie et une tristesse : — une joie, car l'espérance de nous retrouver lui dilatait le cœur ; — une tristesse, car, sans que j'eusse insisté sur mon état ni parlé de sa gravité, par crainte de l'affliger, la nécessité où j'étais de recourir à la main d'autrui lui donnait mille craintes.

« Mon cher ami, m'écrivit-il avec inquiétude, *qu'avez-vous donc aux yeux ?... C'est désolant puisque cela*

vous empêche même d'écrire. Est-ce la même chose pour lire ?...

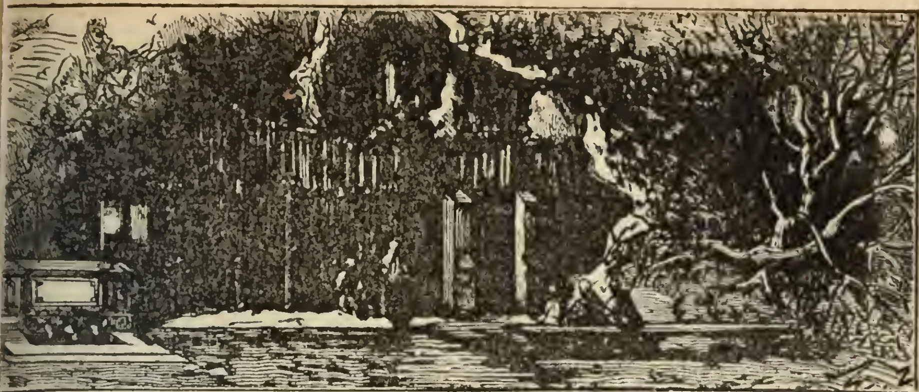
« Vous ne sauriez croire *combien je suis heureux de l'idée que je vous reverrai !* et cela bientôt : puisque je serai à Paris vers le 25 septembre et que j'y resterai une dizaine de jours, mais je ne puis préciser davantage.

« Je suis, aussi, bien souffrant depuis plus de quinze jours. J'ai des maux de tête d'une violence épouvantable, ce qui fait que je ne suis bon à rien. Je vous embrasse et me recommande avec tout ce que j'ai de cher en ce monde à vos bonnes prières. Quant à celles que je vous destine, ce ne sont pas les moins chaudes. — Que Dieu nous garde ! — W. »

Par suite des lenteurs de la poste en ces temps-là, cette lettre, partie de Baden-Baden le 20 septembre, ne me parvint que le 24 ou le 25, c'est-à-dire au moment où Wladimir était déjà sans doute à Paris. Elle jeta un certain trouble dans mes projets.

Ayant toujours compté qu'il passerait tout le mois d'octobre à sa station thermale, j'avais cru pouvoir disposer encore de cinq ou six semaines, tandis que, si je voulais le voir, il me fallait partir à peu près immédiatement, au grand dommage de diverses affaires de famille, assez graves, qui me retenaient en Périgord... En toute autre circonstance, je n'eusse point hésité à rester ; mais ma tendre amitié pour mon cher Wladimir fut plus forte que toute autre considération. Je l'informai donc que je surmonterais tous ces obstacles personnels, ne lui demandant que quatre ou cinq jours, pour pourvoir aux choses les plus urgentes.





CHAPITRE II

LES DEUX LETTRES DU 2 OCTOBRE

I

J'arrivai à Paris par le train-poste, vers quatre heures et demie du matin. La date était celle du *2 octobre 1862.*

C'était la fête des saints Anges Gardiens. Je n'y faisais nulle attention ; et j'étais loin, en vérité, de songer à ces invisibles Esprits.

Mais, bien que j'eusse le tort de les oublier, ils se souvenaient de moi cependant. En ce jour où l'Église les honore et les invoque spécialement, ils réglèrent chacun de mes pas et les pas de ceux que Dieu voulait employer à ses desseins de miséricorde.

Et si je viens de relever, avec une précision qui doit sembler si minutieuse et presque puérile, ces diverses particularités ; si j'ai montré mon amitié pour le jeune comte Polonais et notre mutuel désir de nous revoir *comme l'unique cause de mon voyage ;* si j'ai cité ses lettres ; si je continue encore durant quelques instants cette analyse

infinitésimale, c'est que tous ces détails étaient les fils cachés et imperceptibles que faisaient mouvoir les Messagers Divins, pour m'amener infailliblement vers le but qu'ils avaient déterminé.

Mon long trajet en diligence, suivi d'une pénible nuit en chemin de fer, m'avait brisé. Parvenu à mon domicile, rue de Seine, je me couchai aussitôt et ne m'éveillai qu'au coup de midi. Ce fut alors seulement que j'aperçus sur la cheminée un billet de Wladimir, qui m'attendait chez moi depuis deux ou trois jours. Il était conçu en ces termes :

« Mon cher ami, me disait-il, j'ai reçu votre lettre si tard, le samedi, qu'il m'a été impossible de vous écrire au Coux. Je m'empresse par conséquent de vous envoyer mon baiser de reconnaissance à votre logement. Mille fois merci pour vous être décidé à arriver plus tôt... Je ne vous écris pas plus longuement et vous préviens que je suis à neuf heures à vous attendre, le matin de votre arrivée. Je vous embrasse et je prie pour vous.

« Hôtel Radstadt, rue Neuve-Saint-Augustin. — W. »

Je m'habillai en hâte. Je déjeunai en cinq minutes ; et, m'élançant dans une voiture de place, je courus, en pressant le cocher, rue Neuve-Saint-Augustin, espérant que Wladimir y serait encore et que je le trouverais à l'issue de son repas.

Je me heurtai à une déception. N'ayant aucunement de mes nouvelles, ne m'ayant point vu venir de toute la matinée, il en avait conclu que j'étais encore en Périgord ou en route, et était sorti vers une heure, après m'avoir vainement attendu jusque-là.

On ne supposait pas qu'il dût reparaître à l'hôtel avant la nuit. Il avait coutume, me dit-on, de demeurer dehors toute la journée, dînait en ville et y passait la soirée. Cela ne me surprit point. Le jeune comte connaissait toute la colonie

polonaise de Paris et je comprenais qu'il devait, très probablement, s'exténuer en visites et en courses multiples. Je laissai donc ma carte avec quelques mots et me dirigeai vers les Boulevards. Il était environ une heure et demie.

A peine avais-je quitté l'hôtel Rastadt que Wladimir y rentra, contrairement à son habitude, après une courte promenade.

Il avait pensé que je pourrais bien, sans avoir eu le temps de le lui mander, être arrivé à Paris par un train du matin; et il était revenu, dans la vague espérance de me rencontrer.

Désolé de m'avoir manqué, il s'empressa, sans perdre une seconde, de m'écrire aussitôt les lignes troublées que voici, lignes tracées avec tant de précipitation que quelques lettres restèrent çà et là dans la plume. Cette petite missive, en apparence si totalement insignifiante, était appelée à devenir, bien des années après, un document historique. Et c'est à ce titre que nous la reproduisons par la photogravure, en la faisant précéder du texte imprimé, pour aider nos lecteurs à déchiffrer le manuscrit.

« Paris ce 2.

« Cher ami,

« Quel guignon ! Paris me rend fou, je ne sais y suffire. Je vous embrasse, ce qui est la seule preuve contraire au manque de sens commun.

« Je vous attends à une heure et demie, demain. — Si vous ne le pouviez pas, alors après-demain neuf heures du matin, n'est-ce pas ?

« *Deus nobiscum.*

« 44, rue Neuve Saint-Augustin. Rastadt. »

Cet autographe hâtif, où la signature même était oubliée, était simplement daté ainsi : *Paris, ce 2*, et ne portait ni l'indication du mois, ni celle de l'année.

Mais comme dans le dessein providentiel cette indication authentique était nécessaire et devait avoir son importance, voici que, dans cette chambre d'hôtel, il fut impossible à Wladimir de découvrir une seule enveloppe. Il se trouva donc obligé de plier sa lettre à l'ancienne manière, de façon à ce que la poste (comme on le voit dans le fac-similé ci-contre) pût apposer officiellement, sur le papier même de la lettre, son timbre irrécusable, attestant le lieu, attestant l'année, attestant le jour, attestant l'heure : *Paris; — 5e levée; — 2 octobre 62.*

La 5e levée de la Poste de Paris comprend les lettres jetées à la boîte après 1 h. 1/2 et avant 3 h. 1/2.

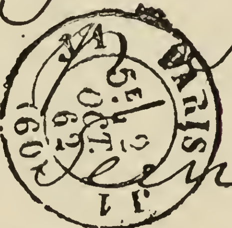
Donc, c'était le *2 octobre 1862*, en la fête des Saints Anges Gardiens. Sur toute la surface du monde chrétien, l'Église catholique, dans son admirable Liturgie, avait renouvelé, durant le Saint-Sacrifice, cette promesse des livres sacrés : « Le Seigneur Dieu prononce ceci : « J'enverrai mon Ange qui marchera devant toi, qui « aura charge de te garder en ton chemin et qui te « conduira *au lieu même que j'ai préparé* » (1). — A mon insu, cette prophétique parole se réalisait pour moi en ce moment.

Tandis que Wladimir écrivait la lettre que nous venons de citer et de reproduire, je longeais d'un pas mélancolique

(1) *Hœc dicit Dominus Deus : Ecce ego mittam Angelum meum, qui prœcedet te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi.* (Missel romain. 2 octobre, Fête des Anges Gardiens. Épître de la Messe).

Mr Henri Lasserre
à Paris
(rue de Seine)
(95.)





Paris ce 2

Cher Ami -

Quel guignon - Paris me rend fou - Je ne sais y suffire - Je vous embrasse ce qui est la seule preuve contraire au manque de sens commun -

Je vous attend à une heure et demie - demain -

Si vous ne le pouvez pas alors après demain 9h. du matin à l'atelier ?

Deus nobiscum.

47 Rue S. Aug: Rautasoff

les grands Boulevards, m'acheminant vers la Madeleine. Me voyant toute une longue après-midi à dépenser, l'idée se présenta tout à coup à mon esprit d'aller m'informer si mon ami Freycinet ne serait point en ce moment à Paris. Je me dirigeai donc, en suivant les quais, vers le quartier du Gros-Caillou, où demeurait sa sœur.

Freycinet était justement arrivé la veille ou le matin et se trouvait dans le salon lorsque je fus introduit.

Le premier mot fut pour s'informer de mes yeux.

— Hélas ! mes yeux sont toujours dans la même situation, et je commence à craindre qu'ils ne soient à jamai perdus.

— Mais pourquoi n'essayes-tu pas de mon remède ? me dit mon ami. Je ne sais quoi me donne l'espérance que tu guérirais.

— Bah ! lui répondis-je, je t'avouerai que, sans nier précisément et sans être hostile, je n'ai pas grande foi en toutes ces eaux de Miracles et en ces prétendues Apparitions. Tout cela est possible et je n'y répugne point ; mais ne l'ayant point examiné, je ne l'affirme ni ne le conteste : c'est en dehors de moi. En somme, je n'ai pas envie de recourir au moyen que tu me proposes.

— Tu n'as pas d'objections valables, me répliqua-t-il. D'après tes principes religieux, tu dois croire et tu crois en effet à la possibilité de ces choses-là. Pourquoi donc ne tenterais-tu pas l'expérience ? Qu'est-ce qu'il t'en coûte ? Cela ne peut, en tout cas, te faire aucun mal, attendu que c'est de l'eau naturelle, de l'eau qui est chimiquement composée comme l'eau ordinaire. N'es-tu pas déjà frappé qu'un tel recours à la sainte Vierge te soit conseillé, et avec cette insistance, par un protestant ? Je te le déclare à l'avance : si tu es guéri, ce sera là, contre moi, un terrible argument.

La sœur de Freycinet, fervente catholique, joignit ses

instances aux siennes. J'étais poussé dans mes derniers retranchements.

— Eh bien! leur dis-je alors, je vais vous dévoiler franchement toute la vérité et vous ouvrir le fond de moi-même. La foi ne me fait point défaut; mais j'ai des travers, des faiblesses, mille misères, qui tiennent, hélas! aux fibres les plus vivantes et les plus sensibles de ma fragile nature. Or, un miracle comme celui dont je pourrais être l'objet, m'imposerait l'obligation de tout sacrifier et de devenir un saint; ce serait une responsabilité terrible, et je suis si lâche qu'elle me fait trembler. Avec un médecin, j'en serai quitte pour un peu d'argent : mais si Dieu me guérit, que va-t-il exiger de moi? C'est odieux, n'est-ce pas? Telle est pourtant la triste pusillanimité de mon cœur. Vous supposiez ma foi chancelante? vous vous imaginiez que je craignais de voir le Miracle ne pas réussir? Détrompez-vous : j'ai peur qu'il réussisse !

Mon ami chercha à me convaincre que je m'exagérais d'un côté la responsabilité dont je parlais, et que je la diminuais de l'autre.

— Tu n'es pas moins obligé maintenant à la vertu que tu ne le serais à la suite de l'événement miraculeux, me disait-il. Et d'ailleurs, quand même ta guérison se ferait par les mains d'un médecin, ce serait tout aussi bien une grâce de Dieu, et alors tes scrupules auraient les mêmes raisons d'élever la voix contre tes faiblesses ou tes passions.

Tout cela ne me semblait point parfaitement juste; et Freycinet se rendait probablement compte que son raisonnement n'était que spécieux : mais il voulait, autant que possible, calmer les appréhensions que je ressentais si vivement et me décider à suivre l'avis qu'il me donnait, sauf ensuite à me rappeler lui-même cette grave responsabilité sur laquelle il s'efforçait alors de me rassurer.

Ce fut inutilement que je tentai encore de me débattre

contre la pression dont j'étais l'objet. Je finis, de guerre lasse, par céder.

— Dès que j'aurais un secrétaire, dis-je à Freycinet, j'écrirai à Lourdes. Je suis arrivé d'aujourd'hui seulement, et je n'ai pas encore eu le temps d'en chercher un.

— Mais je t'en servirai! s'écria mon ami.

— Eh bien soit! demain nous déjeunerons ensemble au café de Foy; je te dicterai une lettre après déjeuner.

— Pourquoi pas tout de suite? répliqua-t-il. Nous gagnons un jour.

Il y avait sur une table du papier et de l'encre.

Freycinet prit la plume.

— Eh bien, dit-il, je t'écoute. Et d'abord, quel jour sommes-nous?

— Le 2 octobre, répondis-je.

Le 2 octobre 1862, fête des Anges Gardiens! — Il entrait dans l'économie du céleste plan que cette lettre que nous allions adresser au Curé de Lourdes portât *identiquement* la même date que la lettre de Wladimir, photographiée plus haut... Pourquoi?

Je me mis donc à dicter et Freycinet écrivit :

Paris, 2 octobre 1862.

« Monsieur le Curé,

« L'eau de Lourdes fait des miracles, et vous ne serez point surpris que je vienne lui en demander un de plus. Depuis deux ou trois mois ma vue s'est excessivement affaiblie, je ne sais par quelle cause, je suppose pourtant que c'est par suite de vives préoccupations d'âme et d'esprit. Il m'est devenu impossible de lire ou d'écrire sans éprouver

dès les premières lignes une insurmontable fatigue qui m'empêche de continuer. J'ai consulté à Paris les spécialistes les plus éminents, M. le docteur Desmares et M. Giraud-Teulon; leurs remèdes ne m'ont rien fait et parfois même il me semble qu'ils ont aggravé le mal.

« C'est dans cet état que je viens, Monsieur le Curé, vous prier de m'envoyer le plus tôt possible la quantité d'eau de la Grotte de Lourdes que vous jugerez nécessaire pour ma maladie. Je me prépare à en faire usage dans les dispositions où Dieu veut que nous soyons pour obtenir une si grande faveur; et je souhaite que cette eau privilégiée, en me rendant l'usage de mes yeux, guérisse aussi plus d'un aveuglement de mon âme que je déplore sans y pouvoir porter remède.

« Je vous serai reconnaissant, en me faisant cet envoi, d'y joindre la brochure publiée par l'Évêché de Tarbes et de m'indiquer le montant des frais que vous aurez faits pour moi et dont je vous enverrai le remboursement par le retour du courrier.

« Veuillez agréer, Monsieur le Curé, avec mes remerciements anticipés l'assurance de mes sentiments très respectueux. »

— Et maintenant, s'écria Freycinet, la lettre est faite ! Tu n'as plus qu'à la signer.

Je pris la plume et traçai mon nom et mon adresse :

« Henri LASSERRE.

« rue de Seine, 95, à Paris. »

Voici, reproduit par la photogravure, le fac-similé de cette pièce qui établit avec une si irrécusable authenticité le triste état où j'étais réduit.

Paris 2 8bre 1862.

répondu

Monsieur le Curé,

L'eau de Lourdes fait des miracles, et vous ne serez point surpris que je vienne lui en demander un de plus. Depuis deux ou trois mois ma vue s'est excessivement affaiblie, je ne sais par quelle cause ; je suppose pourtant que c'est par suite de vives préoccupations d'âme et d'esprit. Il m'est devenu impossible de lire ou d'écrire sans éprouver dès les premières lignes une insurmontable fatigue qui m'empêche de continuer. J'ai consulté à Paris les spécialistes les plus éminents, Mr le Docteur Desmares et M. Giraud-Teulon ; leurs remèdes ne m'ont rien fait et parfois même il me semble qu'ils ont aggravé le mal.

C'est dans cet état que je viens, Monsieur le Curé, vous prier de m'envoyer le plus tôt possible la quantité d'eau de la grotte de Lourdes que vous jugerez nécessaire pour ma

maladie. Je me prépare à en faire usage dans les dispositions où Dieu veut que nous soyons pour obtenir une si grande faveur; et je souhaite que cette eau privilégiée, en me rendant l'usage de mes yeux, guérisse aussi plus d'un aveuglement de mon âme que je déplore sans y pouvoir porter remède.

Je vous serai reconnaissant, en me faisant cet envoi, d'y joindre la brochure publiée par l'évêché de Tarbes, et de m'indiquer le montant des frais que vous aurez faits pour moi et dont je vous enverrai le remboursement par le retour du courrier.

Veuillez agréer, Monsieur le Curé, avec mes remercîments anticipés l'assurance de mes sentiments très respectueux

Henri Lasserre

rue de Seine 95
à Paris

Cette lettre, écrite par Freycinet et signée par moi, fut portée à la poste immédiatement (1).

Ainsi se termina la journée du 2 octobre 1862, et la mystérieuse fête des Anges Gardiens. Ils avaient atteint leur but, qui était de me remettre directement aux mains de Notre-Dame de Lourdes.

Le lendemain, Freycinet vint chez moi.

— Mon cher Lasserre, me dit-il, puisque le sort en est jeté et que tu tentes décidément d'obtenir un miracle, il faut te placer dans les conditions requises, sans quoi l'expérience serait vaine. Fais donc les prières nécessaires ; confesse-toi ; mets ton âme dans un état convenable : accomplis les dévotions que ta religion t'ordonne. Ceci, tu le comprends, est d'une nécessité primordiale.

— Tu es incontestablement dans le vrai, lui répondis-je, et je ne puis que me ranger à ton avis. Mais il faut vraiment convenir que tu es un singulier protestant. Ces jours-ci, tu me prêchais la foi ; aujourd'hui tu me prêches les pratiques religieuses. Les rôles sont étrangement intervertis, et qui nous entendrait, toi, le protestant, moi, le catholique, serait fort étonné; et je ne puis, hélas ! me le dissimuler ! l'impression produite ne serait pas à mon avantage.

— Je suis un homme de science, me répartit Freycinet. Et puisque nous essayons une expérience, je veux que nous en observions rigoureusement toutes les données. Je raisonne comme si je faisais de la physique ou de la chimie.

A ma honte, je le déclare, je ne me préparai point comme me le conseillait avec tant de sagesse mon judicieux ami. Je

(1) Quinze ans plus tard, en 1877, après la mort de Mgr Peyramale, curé de Lourdes, l'original de cette lettre a été retrouvé dans ses papiers et m'a été remis. C'est ainsi que je puis en publier aujourd'hui le texte dont j'avais oublié les termes précis. Le mot *répondu* tracé en travers, dans le haut de la première page, est de l'écriture de Mgr Peyramale.

traversais une crise morale et j'étais dans une très mauvaise disposition d'âme : ma nature était profondément agitée, troublée et inclinée au mal.

Et cependant je reconnaissais la nécessité d'aller me jeter aux pieds du prêtre ! Mais, n'ayant point commis de ces fautes matérielles et brutales contre lesquelles on réagit soudain, je différais de jour en jour. L'homme est plus rebelle au sacrement pendant la tentation que lorsque la faute commise est venue l'abattre et l'humilier.

C'est qu'il est plus difficile de combattre et de résister, que de demander grâce après la défaite. Qui ne l'a éprouvé?...

III

Je me partageais entre Wladimir et Freycinet. Toutefois, bien que j'eusse fait pour le premier le voyage de Paris, c'est le second que je vis davantage. Wladimir, en effet, était malheureusement absorbé, à sa très grande contrariété et à la mienne, par les obligations et devoirs que lui créaient les exigences sociales.

— Mon très cher (c'était son expression habituelle avec moi), mon très cher, me disait-il, je suis comme saint Paul : je ne fais pas ce que j'aime et je fais ce que je déteste. Ce que j'aimerais, en effet, ce serait de passer tout mon temps avec vous, de goûter un peu les charmes de l'intimité ; et voilà que je prodigue et dissipe la plupart de mes heures avec je ne sais combien d'indifférents dont un certain nombre déverse sur moi un ennui mortel.

— Ce sont là les plaisirs du monde, lui répondis-je un jour en riant : d'après mon ami Freycinet, « ces plaisirs consistent généralement à aller s'ennuyer chez des gens qu'on ennuie. »

— Qu'est-ce que c'est que votre ami Freycinet ?

— C'est un homme de beaucoup d'esprit. Il en a cent fois plus que moi et presque autant que vous. Intelligence vive et nette : cœur excellent et en quête de la vérité.

— En quête de la vérité ? Il ne la possède donc point ?

— Pas tout à fait, mais il la cherche. Il est protestant ou simple philosophe. Voulez-vous que je vous le fasse connaître ? Ou je me je me trompe fort sur vos deux natures, ou vous seriez charmés l'un de l'autre.

— Impossible, mon très cher ! Je ne fais que traverser Paris et j'y ploie sous le faix des relations. Si votre ami est tel que vous me le dites, je ne gagnerais à faire sa connaissance qu'un regret de plus en vous quittant...

« Voyons, mon très cher, reprenait Wladimir, ne pourriez-vous donc venir à Rome, malgré la triste situation de votre vue ! Vous y trouveriez aisément un secrétaire.

— Hélas ! mon cher Miro, combien je le désirerais, et combien je voudrais recommencer notre délicieuse vie de l'hiver dernier ! Mais ce vœu n'est, hélas ! qu'un beau rêve !... Oui, un rêve ! à moins d'un miracle que je me décide à solliciter de la sainte Vierge, sur le conseil de mon ami Freycinet.

— Comment ! mais vous disiez qu'il est protestant ?

— Il l'est, en effet.

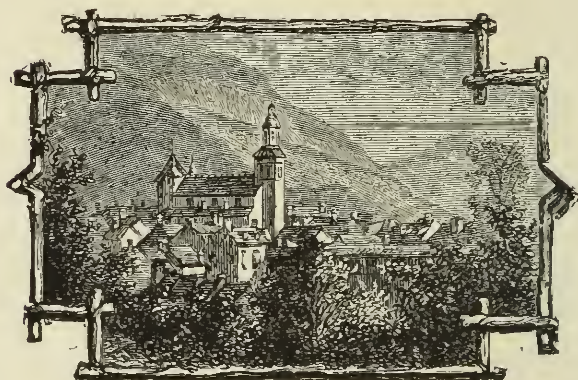
— Et il vous donne un semblable conseil ?

— Assurément.

Et je lui racontai la tentative que j'allais faire, me recommandant à ses prières ferventes.

Mais Wladimir n'ignorait point que les miracles sont rares ; et malgré sa haute piété et sa foi vive, il ne parut point faire grand fond sur ce recours à Notre-Dame de Lourdes. Les Apparitions de Marie à la Grotte de Massabielle, et les guérisons miraculeuses déjà obtenues, n'avaient point eu, d'ailleurs, ce retentissement universel qui, depuis

lors, a propagé dans tout l'univers l'espérance en ce nom béni. Aucun pèlerinage n'avait encore répondu à la voix de Notre-Dame de Lourdes, appelant des processions. Les pieuses phalanges qui accourent aujourd'hui vers la célèbre source, ne devaient s'ébranler que quelques années plus tard.





CHAPITRE III

L'ACTION DIVINE

I

Une semaine environ se passa ainsi et Wladimir reprit la route de Rome.

Freycinet s'informait, toutes les fois qu'il me voyait, si je n'avais point encore de nouvelles de l'eau miraculeuse. Une lettre de M. le curé de Lourdes ne tarda pas à m'annoncer que l'eau de la Grotte avait été mise aux Messageries, et qu'elle me parviendrait prochainement.

Notre impatience de la recevoir était vive; mais, le croira-t-on ? la préoccupation était beaucoup moins grande chez moi que chez mon ami protestant.

Un matin, — c'était le vendredi 10 octobre 1862, — j'attendais Freycinet dans la galerie d'Orléans, au Palais-Royal. Nous devions déjeuner ensemble. Comme j'étais en avance au rendez-vous, je regardai, çà et là, aux boutiques de la galerie, et je lus à la devanture du libraire Dentu deux ou

trois affiches de livres récents. Il n'en fallut point davantage pour jeter mes yeux dans une fatigue excessive. J'en étais venu à ne pouvoir pas même arrêter ma vue sur ces gros caractères, sans être saisi aussitôt par une lassitude invincible. Cette petite circonstance me plongea dans une profonde tristesse, en me faisant mesurer une fois de plus toute l'étendue de mon mal.

Dans l'après-midi je dictai quelques lettres à Freycinet; et à quatre heures, après l'avoir quitté, je retournai chez moi.

Comme j'allais monter l'escalier, mon concierge m'appela :

— On a apporté pour vous un colis du chemin de fer, me dit-il.

Il me montra une petite caisse en bois blanc, sur laquelle était écrite mon adresse, avec ces mots, destinés sans doute à l'octroi : « Eau naturelle. »

C'était l'eau de Lourdes.

J'éprouvai, en l'intime de moi-même, une violente émotion ; mais je n'en laissai rien paraître.

— C'est bien, dis-je à mon concierge : je prendrai ceci tout à l'heure.

Et je ressortis tout songeur. Je me promenai quelques minutes dans la rue, profondément agité.

— La chose devient sérieuse, pensai-je. Freycinet a raison : il faut que je me prépare. Sans m'être purifié, je ne puis vraiment demander à Dieu de faire un miracle en ma faveur. Ce n'est pas avec un cœur rempli de misères volontaires que je dois implorer de lui une pareille grâce. Que je fasse moi-même effort pour guérir mon âme, avant de le supplier de guérir mon corps !

Et réfléchissant à ces graves considérations, je me dirigeai vers la maison de mon confesseur, M. l'abbé Ferrand de Missol, qui demeurait dans mon voisinage. J'étais heureusement certain de le rencontrer : car nous étions au vendredi, et c'est ce jour-là qu'il est chez lui.

Il s'y trouvait en effet : mais beaucoup de personnes l'attendaient déjà dans son antichambre et devaient naturellement le voir avant moi. Quelqu'un de sa famille lui était, en outre, arrivé à l'improviste. Sa servante me fit part de tout cela et m'engagea à revenir le soir après son dîner, c'est-à-dire, vers sept heures.

Je me résignai à ce parti.

A la porte de la rue, je m'arrêtai sur le seuil. Sous le coup d'une réaction singulière, mon esprit fut assailli par mille mondaines idées. Les mauvais Anges agissaient, eux aussi. Je balançai entre le désir d'aller faire une visite, et la pensée de rentrer chez moi pour prier. Mon penchant me portait, non sans vivacité, du côté de la distraction, tandis qu'une voix paternelle et sacrée m'appelait au recueillement, une voix qui ne me paraissait faible que parce que j'avais coutume de lui être sourd.

J'hésitai un long moment...

Enfin le bon mouvement l'emporta, et je suivis la direction de la rue de Seine.

Je pris chez mon concierge la petite caisse, à laquelle était jointe une Notice sur les Apparitions de Lourdes, et je gravis rapidement l'escalier.

Arrivé dans mon appartement, je m'agenouillai au bord de mon lit et je priai, tout indigne que j'étais en vérité de tourner mes regards vers le ciel et de parler à Dieu.

Puis je me relevai. En entrant, j'avais placé sur ma cheminée la caisse et la brochure. A chaque instant, je considérais cette boîte qui contenait l'eau mystérieuse ; et il me semblait que, dans cette chambre solitaire, quelque chose de grand allait se passer. Je redoutais de toucher de mes mains impures à ce bois qui renfermait l'onde sacrée ; et, d'un autre côté, j'étais étrangement tenté de l'ouvrir et de demander ma guérison, avant même la confession que je me proposais de faire le soir. Cette intérieure angoisse dura un

temps assez long, que je ne puis préciser; elle se termina par une prière :

« — Oui, mon Dieu, m'écriai-je, je suis un misérable pécheur, indigne d'élever la voix vers vous et de toucher un objet que vous avez béni. Mais c'est l'excès même de ma misère qui doit exciter votre compassion. Mon Dieu, j'accours à vous et à la sainte Vierge Marie, plein de foi et d'abandon; et, du fond de l'abîme, j'élève mes cris vers vous. Ce soir, je confesserai mes fautes à votre ministre; mais ma foi ne peut pas et ne veut pas attendre. Pardonnez-moi Seigneur, et guérissez-moi. Et vous, Mère de miséricorde, daignez secourir votre malheureux enfant ! »

Et, m'étant ainsi réconforté par cet appel à la bonté divine, j'osai ouvrir la petite caisse. Une bouteille d'eau limpide s'y trouvait, soigneusement emballée.

J'enlevai le bouchon, je versai l'eau dans une tasse, et je pris dans ma commode une serviette. Ces vulgaires préparatifs que j'accomplissais avec un soin minutieux, étaient empreints, je m'en souviens encore, d'une secrète solennité qui me frappait moi-même, tandis que j'allais et venais ainsi en ma chambre. Dans cette chambre je n'étais pas seul : il était manifeste qu'il y avait Dieu. La sainte Vierge, que j'invoquais, y était aussi sans doute.

La foi, une foi ardente et chaude, était descendue en moi et embrasait mon âme.

Quand tout fut achevé, je m'agenouillai de nouveau.

« — O sainte Vierge Marie, ayez pitié de moi et guérissez mon aveuglement physique et moral ! »

Et, en prononçant ces paroles, le cœur plein de confiance, je me frottai successivement les deux yeux et le front avec ma serviette, que j'avais trempée dans l'eau de Lourdes. Ce geste que je décris ne dura pas trente secondes.

Qu'on juge de mon saisissement, je dirai presque de mon épouvante ! A peine avais-je touché de cette eau miracu-

leuse mes yeux et mon front, que je me sentis guéri tout à coup, brusquement, sans transition, avec une soudaineté, que, dans mon langage imparfait, je ne puis comparer qu'à celle de la foudre.

Etrange contradiction de la nature humaine! Tout à l'heure, j'en croyais ma foi qui me promettait ma guérison; et maintenant, je n'en pouvais croire mes yeux qui m'assuraient que cette guérison était accomplie!

Non! je n'en croyais point mes propres sens. Tellement que je commis la faute de Moïse et frappai deux fois le rocher. Je continuai de prier et de mouiller mes yeux et mon front, n'osant point vérifier ma guérison.

Au bout de dix minutes pourtant, toutes les énergies vitales revenues dans ma vue ne pouvaient plus me laisser aucun doute.

— Je suis guéri! m'écriai-je.

Et je courus vers ma bibliothèque pour atteindre un livre quelconque et lire... Je m'arrêtai :

— Non! non! ce n'est pas un livre quelconque que je puis prendre en ce moment!...

J'allai alors chercher sur ma cheminée la Notice relative aux Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, qui avait été jointe à l'envoi de l'eau. Certes ce n'était que justice.

Je lus cent quatre pages sans m'interrompre et sans éprouver la moindre fatigue. Vingt minutes auparavant, je n'aurais pas pu lire trois lignes.

Et si je dus cesser à la page 104, c'est qu'il était cinq heures trente-cinq minutes du soir, et qu'à cette heure-là, le 10 octobre, il fait à peu près nuit à Paris. Lorsque je fermai le livre on allumait le gaz dans les magasins de la rue.

Le soir je me confessai et je fis part à l'abbé Ferrand de Missol de l'étonnante grâce que la sainte Vierge venait de m'accorder. Il voulut bien me permettre de communier le lendemain, pour remercier Dieu et pour fortifier les ré-

solutions qu'un tel événement devait faire naître en mon cœur.

II

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Wladimir avait quitté Paris.

Contre-coups étonnants! C'est parce que Wladimir, revenant des Grands-Duchés allemands, avait dû traverser la capitale de la France que, pour le voir, j'étais accouru du fond de ma province. Si Wladimir, par son voyage, ne m'eût appelé à Paris, je serais demeuré en Périgord et je n'eusse point été amené sur le chemin de cette entrevue de conséquence extraordinaire avec mon vieil ami Freycinet. Ce n'est point tout : si le jour de mon arrivée, le 2 octobre, à une heure et demie, j'avais trouvé Wladimir à l'hôtel Rastadt; si, juste à cet instant, il n'eût été sorti pour une courte promenade de vingt ou trente minutes, je n'eusse pas songé à m'informer de Freycinet et ne serais point allé (en quelque sorte pour tuer le temps!) à la maison où je le rencontrai et où sa parole me décida; — j'aurais en un mot laissé sans doute passer le moment de la grâce et la divine occasion...

Et cette date du *2 octobre* marque précisément dans le calendrier catholique la fête universelle des Anges Gardiens, le jour de leur plus grande influence ici-bas!...

Au délicat agencement de toutes ces conjectures, — à cette merveilleuse disposition de tous les détails, — à cette longue et graduelle préparation de circonstances pour me conduire sur le chemin du Miracle, — à ces fines attaches de tous les incidents et à leur constante direction vers le même but, — à cette soigneuse élaboration d'heures et de

minutes, — à cet étrange choix du jour, pour l'action décisive sur ma volonté rebelle, qui pourrait, ô mon Dieu, ne pas reconnaître la main, si supérieurement intelligente et si tendrement maternelle, de vos célestes Messagers, invisiblement mêlés à l'existence et à tous les actes de l'humaine créature?..

Oui, certes, ô mon Dieu, l'intervention de vos Saints Anges est évidente au plus simple regard de la raison croyante; — mais, outre le bienfait matériel de ma vue reconstituée, n'aviez-vous pas, Seigneur un autre but et d'autres desseins profonds, qui étaient entièrement inaccessibles aux investigations de mon esprit?





ABBAYE DE SOLESMES. (SARTHE)

CHAPITRE IV

SOLESMES

I

Le lendemain et le surlendemain du Miracle, j'avais continué de me frotter les yeux avec de l'eau de Lourdes, en exprimant par quelque prière vocale mon sentiment de reconnaissance. Mais peu à peu je considérai l'excellent état de ma vue comme un fait acquis, comme un bénéfice net à mon avoir et qui ne demandait plus ni remerciements prolongés, ni oraisons indéfinies. M'étant confessé, ayant communié, je ne tardai pas à me regarder comme quitte et à rentrer dans la tiédeur de ma vie habituelle... En possession de la plénitude du bienfait, je commençais, hélas! à devenir ingrat envers le Bienfaiteur.

Cinq jours après ma guérison, le 15 octobre, j'allai, pendant l'après-midi, faire une assez longue visite. Or il advint que, dans l'entraînement d'une conversation très animée, il me monta du fond du cœur comme une fumée mauvaise, et que j'eus la tentation de dire des choses que mon devoir m'ordonnait de taire absolument.

En ce moment la grâce si merveilleuse que Dieu m'avait accordée si récemment se présenta à mon souvenir : « Malheureux ! pensai-je, iras-tu maintenant offenser Dieu de propos délibéré ? »

Une lutte s'engagea dans mon âme frémissante, tandis que je continuais de causer, une lutte secrète et terrible. Le Bien et le Mal me sollicitaient, chacun de son côté, avec une égale instance. A propos de quelques mots à prononcer ou à taire se livrait en moi-même un invisible et acharné combat entre les Phalanges célestes et les infernales Légions. Ainsi parfois nous voyons, dans le récit des historiens, deux irréconciliables armées concentrer tous leurs efforts, se disputer une grange à moitié démolie, une colline aride ou un bouquet d'arbres, et le sort de deux vastes nations se décider par la défaite ou le triomphe sur ce point en apparence si restreint, si secondaire et si misérable. Dans je ne sais plus quelle capitale bataille de Napoléon où se jouait sa destinée, tout dépendait de l'assaut d'un moulin, occupé par les ennemis. Leur laisser ce moulin, c'était perdre l'empire. Faire la conquête de ce moulin, c'était faire celle du monde.

Tel était le formidable débat dont mon âme était alors le théâtre. Pour cette parole à prononcer ou à refouler, toutes les puissances du ciel et de l'enfer étaient aux prises dans le champ clos de mon cœur. Et ma volonté, maîtresse d'elle-même et maîtresse de tout, ma volonté, indépendante et tranquille au milieu de ma conscience que Dieu armait contre moi et de ma passion que le démon faisait bouillonner, ma volonté, libre et calme, pouvait adjuger la victoire à son gré.

Cette victoire, je la donnai à ma passion, et j'eus l'indignité de chasser Dieu. Je parlai.

La lutte avait duré longtemps. Ma faute ne fut donc point le résultat d'une surprise, d'un mouvement subit et irréfléchi. Elle fut commise froidement et de propos délibéré. En la faisant, j'en mesurais toute la gravité. Mais *je voulais* la faire.

II

Le Miracle de ma guérison auquel la Providence lui avait fait prendre une part si directe, ne pouvait que frapper singulièrement un homme de la portée d'esprit de Freycinet.

Je regrette que des raisons de discrétion et de haute convenance m'empêchent de m'arrêter et de faire une halte dans mon récit pour contempler un instant dans mon souvenir cet ami de ma jeunesse, méditant sur le fait extraordinaire qui s'était accompli sous mes yeux... Je regrette d'être obligé de me borner à ma propre histoire.

Cependant, je dois rétablir dans ses proportions vraies un incident, divulgué depuis cette époque, et raconté par les journaux avec de grandes inexactitudes.

Peu de jours après l'événement miraculeux dont j'avais été l'objet, Freycinet eut le désir de connaître un Religieux éminent dont je l'avais souvent entretenu : l'illustre Dom Guéranger, abbé de Solesmes. A plusieurs reprises, j'avais été, pendant des semaines et des mois, l'hôte des Bénédictins, et le R. P. Abbé m'honorait d'une affection paternelle. Je fus tout heureux d'avoir à lui conduire et à lui présenter M. et Mme de Freycinet.

Nous quittâmes Paris le mercredi soir, 15 octobre.

Il y a, parmi les bâtiments de l'abbaye de Solesmes, une tour réservée aux visiteurs et dans laquelle j'habitais durant

mes séjours chez les Bénédictins. On m'y installa dans ma chambre accoutumée. Quant à mes amis, ils ne pouvaient, comme moi, loger dans la tour, — la règle monastique n'autorisant point à recevoir les femmes dans l'enceinte de la clôture. Mais Dom Guéranger ne voulut pas permettre qu'ils descendissent dans un logis mercenaire. Il leur donna l'hospitalité dans une maison extérieure qui dépendait de son monastère. Chaque jour, d'après ses ordres, on leur apportait leur repas.

Le Père Abbé eut avec eux de longs entretiens. Il fut charmé par eux et les charma. L'élévation d'idées, la science prodigieuse, l'aimable simplicité et la bonne grâce de ce Moine, si austère à lui-même, si strict, disait-on, et si inflexible en son orthodoxie, produisaient sur Freycinet un étonnement admiratif. Malgré le portrait que je lui en avais fait, il s'était attendu quand même à trouver en Don Guéranger un rigoriste quelque peu dur, voulant imposer de force ses croyances ; et il rencontrait au contraire un esprit plein de tolérance cordiale et de respect scrupuleux pour les opinions et la liberté d'autrui.

. . . .

En acceptant l'hospitalité du Monastère, mon ami protestant avait naturellement pris son parti du régime et s'attendait à vivre durant son séjour, sinon dans toutes ses observances de cette moderne Thébaïde, du moins d'après les préceptes catholiques, relatifs à l'abstinence de viandes en certains jours déterminés. Or, dès le lendemain de son arrivée, au déjeuner du vendredi, il vit déposer un poulet rôti sur la table... Dom Guéranger étant entré sur la fin du repas, Freycinet lui témoigna combien l'avait surpris, vu le lieu où il était, un tel mets en un tel jour.

— Les commandements de l'Église n'obligent que ceux qui sont dans l'Église, leur répondit le vieillard avec un doux sourire ; et en devenant mes hôtes, vous n'avez pas cessé d'être chez vous. Aussi ai-je donné pour votre ordi-

naire les ordres que vous eussiez donnés vous-mêmes dans votre propre maison......

Quelles furent, à Solesmes, les impressions de Freycinet ? Quelles pensées agitèrent son esprit durant ses intimes causeries avec le vieux moine Bénédictin ? Comment n'alla-t-il pas plus avant dans le chemin où Dieu me semblait le conduire ? Que se passa-t-il dans le fond de son âme ? C'est son secret inviolable, et le secret de Dieu. Ce que j'en puis savoir, je n'ai point reçu le droit de le dire.

Lorsque mes amis quittèrent la maison des Religieux pour reprendre le chemin de Bordeaux, Dom Guéranger murmura cette parole :

— *Spiritus flat ubi vult !* Il faut prier et savoir attendre.

Retournons un peu en arrière.

III

C'était précisément dans l'après-midi qui avait précédé mon départ de Paris pour notre voyage de Solesmes que j'avais commis la faute dont j'ai parlé plus haut.... La pointe du remords n'avait pas tardé à s'enfoncer dans mon cœur, et ma conscience troublée se préparait à confesser ma faiblesse au vénéré Père des Bénédictins, lorsque, m'éveillant après un sommeil de quelques heures que j'avais pris en arrivant, je me sentis envahi brusquement, sous l'arcade sourcilière et à l'axe des paupières, par cette pesanteur bien connue qui avait été l'un des symptômes de la maladie redoutable dont Notre-Dame de Lourdes m'avait guéri six jours auparavant. Ce n'était point ma maladie elle-même, car ma vue demeura claire et nette et ne fut atteinte en aucune sorte ; mais cette douleur permanente était comme un avertissement, comme une menace, comme la main de Dieu étendue sur moi et prête à frapper ; c'était un signe du ciel qui me disait : « Prends garde ! »

Je fus épouvanté ; mais je pensai à ma faute, à ma lâcheté, à mon ingratitude, et je ne me mépris point sur la cause de ce qui m'advenait.

« — Mon bon ami, me dis-je en moi-même, et me servant d'une expression familière, mon bon ami, tu ne l'as pas volé. »

IV

Tandis que j'étais dans cet état, et comme mes amis Freycinet venaient de quitter l'Abbaye où je prolongeai mon séjour d'une semaine environ, je reçus une lettre du R. P. Gratry... Ayant appris la surnaturelle guérison dont j'avais été l'objet, il m'écrivait tout ému pour s'informer si cet événement était vrai et pour m'en demander les diverses circonstances. Sa lettre était datée de Tours.

Je lui répondis en lui relatant à grands traits tout ce qui m'était arrivé : — le Miracle qui marquait la toute-puissante miséricorde de Notre-Dame de Lourdes ; — mon prompt oubli du bienfait ; — la faute dont je m'étais rendu coupable, et la menace de châtiment qui manifestait que le Dieu bon est aussi le Dieu juste.

« Toutefois, ajoutais-je, ce n'est qu'une menace qui n'a touché en rien à la réalité et à la plénitude de ma guérison miraculeuse. Je continue en effet de pouvoir lire ou écrire des heures entières sans nul effort, sans nulle difficulté, sans nulle fatigue, tout aussi bien à la lumière d'une lampe qu'à la lumière naturelle du jour. Seulement, j'ai maintenant à la partie supérieure de la paupière comme une lourdeur morne qui semble constamment prête à tomber sur le globe de l'œil, ce qui, vous le concevez, me jette dans une perpétuelle alarme. Je suis en un mot comme Damoclès. Rien n'est changé et tout est changé. Pas un plat n'a été enlevé au royal festin ; mais je sens sur ma tête une épée suspendue à un fil ténu, que quelque rechute morale rom-

prait en toute certitude. — Je n'ai point, dans mon voyage, emporté d'eau de Lourdes. Ce n'est qu'à mon retour à Paris que je pourrai me laver les paupières avec l'onde sacrée, en demandant à la Vierge de me faire grâce encore une fois. Priez-la de m'exaucer.

« Du reste, puisque vous êtes à Tours en ce moment, mon cher et bon Père, je ferai un détour après-demain en rentrant à Paris, afin de vous voir et de vous raconter très en détail ce que je viens de vous dire en quelques mots. »

Deux jours plus tard en effet je m'arrêtais à Tours, dans l'intervalle d'un train à l'autre, et je gravissais, sur les bords de la Loire, le coteau qui conduit à la maison de campagne des Oratoriens.

Dans le cours de ma longue causerie avec le R. P. Gratry, le nom de M. Dupont fut prononcé par lui, en quelque sorte par hasard.

— M. Dupont ! m'écriai-je : mais c'est en effet à Tours qu'il habite ! Comment, me trouvant ici depuis ce matin, la pensée de cet homme extraordinaire ne m'a-t-elle pas même traversé l'esprit ? Certes, je ne perdrai point aujourd'hui l'occasion de m'entretenir avec lui. Où demeure-t-il ?

— Rue Saint-Étienne, 10.

Je me dirigeai donc vers cette rue, toute voisine de la cathédrale.

Un seul mot suffira pour expliquer mon empressement. M. Dupont, prétendait-on, avait reçu de Dieu le don des Miracles. Dans sa maison bénie du ciel, et sur de simples onctions faites par ses mains avec une huile miraculeuse, se réalisait à la lettre la célèbre parole de l'Évangile et la prophétie d'Isaïe. « *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt.* Les aveugles voient, les paralytiques marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent. »



M. DUPONT, DE TOURS

CHAPITRE V

LA SAINTE FACE

I

M. Dupont était chez lui lorsque je m'y présentai. On me fit attendre un instant dans une assez vaste pièce, située au rez-de-chaussée. Pendant qu'on était allé prévenir le maître de la maison, mon attention se portait d'elle-même sur ce qui m'entourait. Des meubles simples : çà et là des ex-voto pendus aux murs. A côté d'une table de travail, chargée de papiers, un espèce de pupitre en forme de lutrin soutenait un grand in-folio tout ouvert. Je reconnus la Bible. Mais ce qui attirait principalement et arrêtait les yeux et la pensée, c'était, au-dessus d'un secrétaire, une de ces gravures, dites « de la sainte Face », qui reproduisent le visage

de Notre-Seigneur, tel que l'empreinte en fut laissée, le jour de la Passion, sur le voile de Véronique. Devant cette sainte Face brûlait une lampe ou plutôt une veilleuse dont la douce lueur flottait sur l'huile limpide que contenait une coupe de cristal.

La porte s'ouvrit et M. Dupont entra. C'était un grand et beau vieillard de soixante à soixante-cinq ans environ, plein de verdeur et de force.

Mon regard s'était levé sur lui avec une religieuse curiosité.

Le premier aspect de cet homme dont les mains bienfaisantes guérissaient tant de malades et secouraient tant de miséres avait je ne sais quoi d'austère qui touchait presque à la sévérité. Sa physionomie était revêtue d'une dignité auguste qui imprimait le respect, et les grandes lignes de ce visage avaient une rectitude un peu froide qui mêlait un certain sentiment de crainte à cette irrésistible vénération. Les yeux étaient beaux, calmes et puissants, et en même temps vifs et fins; mais, si ma mémoire est fidèle, de gros sourcils épais et rudes venaient en assombrir l'expression.

Un nez bien fait mais un peu grand, une bouche dont le dessein était très pur et très ferme, un front large et haut moulé avec une régularité grandiose, un front véritablement splendide, achevaient de donner à ce vieillard le royal caractère de l'autorité.

Ce personnage imposant était debout devant moi.

J'essayai de surmonter mon trouble.

— Ma visite, lui dis-je, n'a d'autre but que celui de vous connaître. Et j'ai eu ce désir sur le bruit de toutes les merveilles et de tous les miracles qui, m'a-t-on raconté, s'accomplissent ici.

— Oui, monsieur, me répondit-il avec un accent indéfinissable et une familiarité de langage qui n'appartient qu'aux amis de Dieu; oui, monsieur, voilà déjà onze ans que, dans

cette chambre, devant cette sainte Face, Notre-Seigneur *a commencé à faire des siennes*. Et il a daigné choisir la maison d'un misérable comme moi, afin qu'on ne puisse pas soupçonner le mérite de l'homme d'y être pour quelque chose et afin de bien montrer que c'est Lui seul qui fait tout.

A peine s'était-il mis à me parler ainsi des choses de Dieu, que la teinte rigide de sa physionomie avait subitement changé, comme change l'aspect de la nature et comme se dissipent les froides brumes de la nuit, quand le soleil de mai se lève par delà les monts.

Cette apparence sévère qui m'avait intimidé un instant avait complètement disparu. M. Dupont causait avec une bonhomie pleine d'abandon. Il avait le charme d'un vieillard aimable et l'adorable naïveté d'un enfant. Difficilement pouvais-je retrouver ce cachet de magistrale puissance dont j'avais d'abord été si frappé. Toute cette force s'était transfigurée en grâce. La pensée et la vie intime du cœur, en montant animer ces lignes froides et ces traits fortement arrêtés, y projetaient des reflets de bonté céleste. C'était comme si l'âme de Vincent de Paul transformait tout à coup l'expression de visage d'un Joseph de Maistre; comme si la Miséricorde apparaissait soudain et montrait sa bénignité divine, à travers la face de marbre de la Justice. Oui, en le voyant entrer, ferme et digne, je m'étais dit : « C'est un Juste. » Je me dis alors : « C'est un Saint. »

— Quelle a été, lui demandais-je, l'origine de ces prodiges? Je ne les connais que par le bruit public, et le bruit public est toujours confus.

— J'étais bien loin de prévoir, me répondit-il, que ce salon où nous sommes deviendrait un lieu de pèlerinage et qu'il s'y opérerait des miracles sans nombre. Mais c'était dans les desseins de Dieu !

Sa voix, à ces dernières paroles, s'émut légèrement. Il reprit :

— En 1851, le dimanche des Rameaux, j'eus à m'entretenir avec la Mère Prieure du couvent des Carmélites. Elle avait justement reçu de Rome, ce jour-là, dix exemplaires de la sainte Face. « Si vous en désirez, me dit-elle, prenez celles que vous voudrez. »

J'en acceptai deux, l'une pour moi, l'autre que je destinais à l'Adoration perpétuelle.

Le lendemain, lundi saint, je voulus faire encadrer immédiatement cette vénérable image, mais l'ouvrier ne put me la livrer que le mercredi matin.

Je la plaçai alors sur ce meuble, telle que vous la voyez encore maintenant.

En la contemplant, un sentiment presque impérieux s'éleva au fond de ma conscience : « Cette divine Face de Notre Sauveur, me dis-je, peut-elle être exposée dans la maison d'un chrétien pendant cette grande semaine de la Passion, sans qu'un signe extérieur de respect, d'adoration et d'amour lui soit donné ?... Non, certes, il n'en sera point ainsi ! » — Et voilà comment j'eus l'idée d'allumer cette lampe. J'exécutai cette pensée immédiatement.

Toutefois le respect humain ne perd jamais ses droits sur notre pauvre nature. Aussi, à peine la lumière brilla-t-elle que le scrupule du « Qu'en dira-t-on ? » se mit à éveiller toutes mes lâchetés. Cette pièce était celle où je recevais les personnes qui avaient à me voir ; c'était là qu'était installé mon bureau ; et je songeais, non sans quelque misérable angoisse, que tout le monde allait me demander ce que faisait là cette lampe en plein midi.

Je ruminai longtemps une réponse. Enfin, j'en trouvai une dont je fus satisfait : « Oui, me dis-je, c'est cela. A quiconque voudra savoir pourquoi cette lumière en plein jour je répondrai : « C'est pour apprendre à ceux qui me font « l'honneur d'entrer chez moi que lorsque l'affaire qui les a

« conduits ici est terminée, il n'y a plus qu'à parler de Dieu
« ou à se retirer. »

Ce jour-là et le lendemain s'écoulèrent sans que l'on me posât la question prévue. Les uns ne prêtèrent aucune attention à cette veilleuse; les autres comprirent et approuvèrent.

Mais le vendredi saint, un commis voyageur, ayant forcé ma porte pour me proposer des vins de Bordeaux, me donna enfin l'occasion de lui adresser ma réplique; il en fut tellement surpris qu'il me sembla ne pas en saisir le sens et que je dus lui répéter deux fois les mêmes paroles. Je partis de là pour lui faire entendre quelques avis chrétiens. En aura-t-il profité ? Je ne sais. Je l'ai parfois espéré.

Vingt-quatre heures après, dans la matinée du samedi saint, je reçus la visite d'une pieuse dame que je connaissais et qui avait en cè moment une très grave maladie d'yeux. Je lui montrai ma sainte Face et nous récitâmes ensemble une prière devant cette image sacrée.

En nous relevant, il me vint (je ne sais comment!) l'inspiration de dire à mon amie : « Frottez-vous donc un peu les yeux avec une goutte de cette huile qui brûle là pour honorer le divin Visage : peut-être cela vous fera-t-il du bien ? »

Elle trempa son doigt dans l'huile, se frotta les yeux et guérit subitement.

Depuis ce jour les guérisons et les miracles n'ont point discontinué, et je suis ici l'heureux témoin de ces incessantes merveilles. Cette huile, envoyée au loin, en France et dans les pays étrangers, a guéri aussi de nombreux malades.

— Ah! monsieur, s'écria M. Dupont en terminant, que Dieu est grand! que Dieu est bon ! (1).

Il s'était tu et je l'écoutais encore.

(1) Le récit que nous fit M. Dupont sur l'origine de la sainte Face (et que nous écrivîmes presque immédiatement, comme on le verra plus loin) a été emprunté, il y a quatre ans, à notre relation manuscrite

II

Oui certes, repris-je après un moment de silence, oui certes, Dieu est bon. Je ne suis point surpris de ces prodiges, ayant été moi-même favorisé naguère d'une grâce toute semblable ; mais je m'en suis montré indigne et je sens déjà que la main de Dieu me menace et qu'elle est prête à me précipiter dans mon premier état.

Je lui racontai alors l'histoire de ma maladie, de ma guérison et de cette demi-rechute dont je lui expliquai la cause.

— Souvent, me dit-il, il se produit des accidents de cette nature ou même des rechutes plus complètes, et j'ai remarqué que cela provient généralement de l'une de ces deux causes : — Ou l'on a rougi de rendre témoignage vis-à-vis les hommes ; — ou l'on a négligé de rendre grâce à Dieu.

— Le premier cas n'est point le mien, lui répondis-je, car je n'ai nullement rougi de confesser le miracle dont j'ai été l'objet ; mais, hélas ! je n'ai pas rendu grâce. Sur les dix lépreux guéris dont parle l'Évangile, un seul revint vers le Seigneur : j'étais avec les neuf autres. Oublieux et ingrat, j'ai repris ma vie ordinaire. Et quand l'heure de l'épreuve est arrivée, j'ai failli.

— Toute faute est réparable, me dit M. Dupont. Nous allons invoquer le Seigneur, prier devant cette sainte Face et faire des onctions sur vos yeux avec cette huile miraculeuse. Espérons qu'il en adviendra quelque heureux résultat...

par le vénérable auteur de la vie de M. Dupont, M. l'abbé Janvier, qui l'a inséré textuellement dans son livre, p. 14 et 15 du tome II (édition de 1879).

— Non, non ! repartis-je vivement. J'ai été guéri une fois par la sainte Vierge honorée à Lourdes. C'est Elle dont j'ai méconnu la bonté ; c'est Elle, j'en ai la confiance, qui m'obtiendra mon pardon. Il me répugne d'avoir recours à une autre intercession ; et il me semble que je manquerais en quelque sorte à la Reine des Anges, si je demandais assistance à un autre pouvoir que le sien.

M. Dupont sourit :

— Le Ciel n'a point de ces jalousies, me dit-il doucement. Toutefois, ajouta-t-il, puisque tel est votre sentiment, voici une médaille qui m'a été donnée par le père Hermann et qu'il a plongée lui-même dans l'eau de Lourdes. Elle a déjà servi pour opérer diverses guérisons. Voulez-vous en essayer ? Appliquez-la successivement sur chacun de vos yeux et répétons ensemble cette prière : « Sainte Vierge Marie, montrez-vous aussi puissante à Tours que vous l'avez été dans la Grotte de Lourdes. »

Je m'agenouillai et je fis ce qu'il me disait. Je ne ressentis aucune amélioration. Nous renouvelâmes la tentative à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

— Eh bien, reprit M. Dupont sans se troubler et levant les yeux comme pour parler à quelqu'un de visible, eh bien ! sainte Vierge Marie, puisque vous nous refusez cette grâce, nous allons recourir directement à votre Fils.

M. Dupont trempa son doigt dans l'huile de la sainte Face et me fit des onctions sur les paupières, sur le front, au-dessous des sourcils, partout où j'éprouvais la pénible et menaçante lourdeur.

Le visage du thaumaturge s'était revêtu tout à coup d'une autorité et d'une majesté incomparables.... En le voyant ainsi, je me rappelai Moïse, — et je cessai de m'étonner que la Nature pût parfois lui obéir.

— N'êtes-vous point soulagé ? me demanda-t-il.

— Hélas, non ! répondis-je tristement. Du reste, cette fatigue sourde, cette pesanteur n'étant point une souffrance

aiguë, ni un obstacle à me servir de mes yeux et à bien voir, il est possible que ma délivrance arrive, sans que j'en aie conscience. Mais en vérité, je n'ai en rien la perception d'aucun changement.

M. Dupont me parut un peu surpris de cette résistance du mal.

— Vous allez dîner avec moi, et ce soir nous supplierons encore Dieu de nous exaucer.

Je partageai le repas de M. Dupont. Sa causerie fut charmante comme celle d'un homme du monde qui aurait voyagé parmi le peuple des Saints et dans la compagnie des célestes Esprits.

Après le dîner, il me fit de nouvelles onctions, également inutiles.

Le bon M. Dupont était affligé, mais ni sa foi, ni sa ferme espérance ne s'inquiétaient de cette apparente rigueur de la Miséricorde divine.

— Ne vous troublez point, me dit-il. Voici un petit flacon d'huile de la sainte Face. Nous considérerons ce qui vient de se passer comme le commencement d'une Neuvaine. Vous vous ferez vous-même des onctions et vous vous unirez aux prières qui ont lieu ici de onze heures à deux heures. Chaque jour je prierai pour vous.

Nous nous quittâmes. Il me permit de l'embrasser.

Le soir même je rentrai à Paris.

III

Le lendemain à mon lever, je fis les onctions, puis je sortis.

Or, dans les commencements de l'après-midi, comme j'allais à mes affaires et me trouvais en pleine rue, je sentis

subitement toute lourdeur disparaître, et les puissantes effluves de la santé et de la force pénétrer sous mes paupières et revivifier muscles et nerfs, dans les régions voisines de l'œil.

La grâce céleste venait tout à coup de descendre à flots précipités, semblable à ces pluies d'été longtemps invoquées qui, alors qu'on ne les attend plus, tombent comme un torrent sur la terre joyeuse...

La promesse que m'avait faite M. Dupont se présenta aussitôt à mon esprit ; et j'eus comme l'intuition que le Serviteur de Dieu était en ce moment à genoux et qu'il priait pour moi



CHAPITRE VI

LE TÉMOIGNAGE

I

Dans la lettre succincte que j'avais adressée à M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, pour l'informer de ma miraculeuse guérison, je lui avais annoncé pour un peu plus tard une relation, aussi complète que possible, des circonstances diverses dans lesquelles elle s'était produite. J'écrivis donc ce récit.

Mais il en est des événements humains comme des ondulations des coteaux et de l'aspect des paysages : certaines grandes lignes, la vraie disposition des choses et leurs rapports réciproques, l'importance de tel détail, la saisissante harmonie de l'ensemble, ne s'aperçoivent qu'à distance. En outre la marche progressive du temps amène parfois des faits nouveaux qui éclairent d'un jour inattendu les faits du passé et qui en déterminent le réel caractère.

Ce n'était notamment qu'à la lumière de sa destinée future que je devais comprendre en toute clarté le dessein formel que Dieu avait eu en faisant du jeune Polonais Wladimir l'occasion et la cause de mon voyage à Paris, et par suite l'auteur premier de ma rencontre avec Freycinet, en la fête bénie des Anges Gardiens. Aussi, dans ma relation,

n'eus-je même point la pensée de remonter jusqu'à ce point d'origine, — sans intérêt et sans portée, me semblait-il.

Je me bornai par conséquent à raconter l'action directe de Freycinet, telle qu'on vient de la lire, et l'épisode de M. Dupont

Il est superflu de dire que j'apportai à cette déposition écrite le soin scrupuleux que méritait la gravité d'un événement aussi important que celui dont j'avais à rendre compte. Mais, pour plus de sûreté, je voulus en soumettre le texte, phrase par phrase, à Freycinet et à M. Dupont.

— Tout est exact, me dit Freycinet et je n'ai absolument rien ni à reprendre ni à rectifier : c'est une photographie. Seulement il y a çà et là quelques mots que je te prierai de supprimer : ils n'ajoutent d'ailleurs rien au fond du récit et me semblent inutiles ou hors du sujet.

Je me fis un plaisir de le satisfaire et je raturai ce qu'il désira.

De plus, bien que sa part dans ma guérison extraordinaire ne fût un secret pour personne, bien que dans le cercle assez étendu de nos amis communs il aimât à raconter lui-même ou à me faire raconter ce fait, je ne crus point nécessaire d'écrire son nom et ne le désignai que sous l'appellation de « M. de*** »

Ce nom qui m'est toujours cher, et qui — malgré bien des divergences survenues dans nos façons de voir, de comprendre et d'agir — ne cessera jamais de réveiller en mon cœur le souvenir d'une éternelle gratitude, ce nom, je ne l'imprime présentement que parce que, depuis cette époque lointaine, il a été divulgué en dehors de moi par toute la presse des deux continents et publié par conséquent des millions et des millions de fois. En outre, les adjonctions imaginaires et les circonstances controuvées dont on a entouré cet épisode de ma vie m'ont imposé le devoir, comme homme et comme historien, de rétablir chaque détail dans son exacte nuance.

II

Je me rendis à Tours pour communiquer aussi mon manuscrit à M. Dupont.

En lisant à haute voix à mon vénérable auditeur le récit de mon entrevue avec lui, je n'avais aucunement, ainsi qu'on le conçoit, à lui soumettre le portrait que je faisais de sa personne, non plus que telles ou telles de mes réflexions qui eussent pu blesser son humilité... Mais peut-être devina-t-il ce que je lui cachais.

Après m'avoir écouté avec grande attention, le saint vieillard me dit :

— Rien n'est plus rigoureusement véridique que l'incident que vous relatez. Je viens de reconnaître, en vous entendant, mes paroles textuelles et les vôtres. Vous avez été le rapporteur loyal de ce qui s'est passé ici.

Cette totale approbation m'eût fait un plaisir sans mélange, si le ton même qu'avait le bon M. Dupont en s'exprimant ainsi, ne m'eût inquiété sur ce qui allait suivre.

— Et cependant, ajouta-t-il, je vous demande avec instance de supprimer de votre récit la mention de cet incident. Vous n'avez à parler que du Miracle accompli par Notre-Dame de Lourdes...

— C'est impossible! m'écriai-je. Bien que Notre-Dame de Lourdes m'ait en effet guéri, et cela sans aucune rechute, il n'en est pas moins vrai que cette sourde menace après une faute, et la disparition subite de cette menace le lendemain de ma visite chez vous, sont des faits surnaturels trop étroitement liés à l'événement principal pour que j'aie le droit de les omettre, même sur votre pressante requête.

— Il le faut pourtant, reprit-il avec fermeté. Votre relation, qui ne peut manquer d'être publiée, fera le plus

grand bien et portera au loin la gloire de Notre-Dame de Lourdes.

— Mais alors pourquoi ne pas comprendre dans cet exposé historique ma station devant la sainte Face vénérée ici? N'est-ce point aussi la vérité? et cette vérité ne pourrait-elle pas de même faire du bien à un grand nombre d'âmes?

— Le Seigneur a ses voies diverses, répondit-il. Les Apparitions de Lourdes ont, dès le principe, attiré l'attention publique; la presse chrétienne, et plus tard le Mandement de l'Évêque de Tarbes, les ont fait connaître; des polémiques ont été engagées.... Il en a été tout autrement de ce qui s'accomplit dans ma pauvre maison. C'est en dehors des journaux et des livres, c'est par des confidences d'âme à âme que, parmi les humbles et les petits, s'est peu à peu répandue cette dévotion à la sainte Face. Je désire, et Dieu veut, je le crois, que cela continue ainsi : — du moins jusqu'à nouvel ordre. Il y a, dit l'Écriture, le temps de se taire et le temps de parler. Nous sommes aujourd'hui au premier temps.

Comme j'insistais encore, il leva la main; et me montrant la blanche et douce lumière qui brûlait devant la sainte Face :

— La publicité éteindrait cette lampe, me dit-il simplement.

— A Dieu ne plaise! je supprimerai tout ce que vous voudrez... Mais j'espère bien que l'heure arrivera de rétablir ce que vous me condamnez aujourd'hui à renfermer dans le silence.

— Oui. Et quand cette heure sonnera, vous serez libre : mais d'ici-là contentez-vous d'indiquer, par certains signes typographiques, que vous avez fait une suppression et qu'il manque quelque chose à votre texte primitif.

Et voilà pourquoi, dans toutes les éditions de *Notre-Dame de Lourdes*, le long paragraphe qui concerne M. Dupont a été remplacé par deux lignes de points, afin de faire com-

prendre au lecteur qu'il y a dans ce chapitre de mon livre une lacune volontaire. Cette lacune, le moment est venu de la combler.

III

Ayant laissé au saint homme de Tours une copie du manuscrit que je lui avais lu, j'envoyai alors à Lourdes ma relation authentique, ainsi vérifiée et revue successivement par Freycinet et par M. Dupont (1).

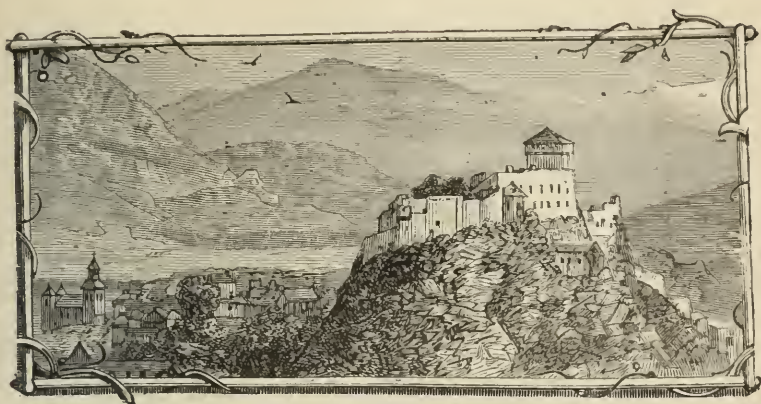
M. le curé Peyramale fut, paraît-il, très ému par ce récit, Et sous le coup de cette émotion, il eut comme un pressentiment de l'avenir. Étant allé ce jour-là ou le lendemain à l'hospice de Lourdes, chez les bonnes Sœurs de Nevers qui y soignent les malades et y font l'école aux enfants, il leur donna lecture de ces quelques pages.

Puis, se recueillant un instant, il prononça, de sa voix grave et ferme, cette parole qui les frappa, — parole répétée souvent par celles qui l'ont entendue, car elles se plaisent à en témoigner ;

(1) Cette copie, remise par moi à M. Dupont, devait, après son décès, être retrouvée dans ses papiers par son biographe, M. l'abbé Janvier, lequel en a publié, il y a quatre ans, un assez long fragment dans la Vie de cet homme de Dieu, tome II, pages 309 à 315 (édition de 1879), p. 289 à 295 de l'édition in-12 de 1882, et p. 334 à 342 de l'édition abrégée.

M. l'abbé Janvier a cité fort exactement ce fragment, mais il a commis une considérable et complète erreur en appelant mon état *une rechute*, erreur qu'il se propose de rectifier dans les éditions suivantes. Nulle rechute, grâce au Ciel, n'avait eu lieu et mon récit indique avec la plus religieuse précision cette nuance capitale. L'inquiétante lourdeur survenue à la suite d'une faute ne m'empêchait en aucune manière ni de lire ni d'écrire, et ne troublait pas le moins du monde ma vue. Ce n'était, comme je l'ai expliqué plus haut, qu'une sorte de menace faite pour m'alarmer et pour me prémunir contre tout acte d'ingratitude. Ma maladie avait été totalement guérie par Notre-Dame de Lourdes et n'a jamais reparu.

— Voilà l'homme qui sera l'historien de Notre-Dame de Lourdes! La sainte Vierge l'a guéri pour cela. Elle vient de se le choisir (1).



IV

Peu de jours après mon retour de Solesmes et mon voyage de Tours, j'étais parti pour Rome où j'avais retrouvé mon ami Wladimir....

Quels mois charmants nous passâmes ensemble. Que de pensées échangées! que d'intimes épanchements! Que de verve et d'intelligence exquise, que d'amabilité et de grâce de sa part! que d'abandon et de joie de la mienne!...,

Pourquoi faut-il, hélas! que les plus beaux rêves aient un réveil et que les plus belles journées soient quelquefois sans lendemain? Pourquoi faut-il que les esprits les plus harmonieusement unis, puissent, à une heure fatale, rencontrer quelque discordance? Pourquoi faut-il que les amitiés de jeunesse ne résistent point toujours à l'épreuve des lointaines séparations et du temps? Pourquoi faut-il que les unes se brisent et que d'autres se dénouent? La Providence ne nous avait-elle si étroitement rapprochés que pour em-

(1) *Bernadette* (Sœur Marie-Bernard), livre II.

ployer mon ami de Rome à remplir dans l'événement miraculeux le rôle marqué par elle?.... Je ne sais.

Les chaleurs de l'été me ramenèrent en France et je quittai la capitale du monde chrétien. Je n'y suis plus revenu depuis cette époque.... L'estime et l'affection profonde demeurèrent sans doute entre Wladimir et moi, mais cette intimité charmante dont les rayons avaient illuminé nos cœurs ne sut point être éternelle. Elle fut un printemps sans été, une aube sans plein midi.

Ainsi, dans les vastes plaines des pays Slaves, l'horizon s'éclaire peu à peu, ainsi la nuit disparaît, ainsi se lève la lumière grandissante. Le voyageur joyeux se met en marche et se promet le jour... Détrompe-toi, voyageur! voici que les ombres redescendent : c'est l'aurore boréale; et ce que tu avais pris pour la clarté naissante du soleil, n'était que le fuyant météore de ces régions....





LE CARDINAL CZACKI

CHAPITRE VII

DIGITUS DEI

I

Vingt années se sont écoulées.

Depuis le jour de ma guérison par Notre-Dame de Lourdes, ma vue n'a cessé d'être excellente. Depuis les dernières onctions de l'huile de la sainte Face et la prière de M. Dupont, l'inquiétante menace qui pesa quelque temps sur mes

paupières a disparu sans retour. Ni la lecture assidue, ni des volumes écrits de ma main, ni la lumière artificielle des lampes ou des bougies, ni les feux éblouissants du soleil ne fatiguent mes yeux. Miraculeusement replacés dans leur condition naturelle, ils ont suivi le cours normal et régulier de tout ce qui touche à l'organisme humain. Quand ma cinquantième année a sonné et que je suis entré dans mon second demi-siècle, de loin j'ai vu mieux encore, mais de tout près un peu moins bien : et j'ai pris alors, comme la plupart des gens de mon âge, l'habitude d'un binocle ou de lunettes pour le travail de cabinet. En me guérissant par un miracle, la très sainte Vierge ne m'a point dispensé de vieillir.

Vingt années se sont écoulées. Et le temps, soulevant peu à peu dans sa marche le voile épais qui cachait à l'origine telles et telles lignes du plan divin, a répondu d'une façon à la fois claire et énigmatique aux questions que je m'étais bien souvent posées en moi-même.

Dans l'événement surnaturel dont on vient de lire le récit, quatre hommes s'étaient inopinément rencontrés, *qui semblaient pris au hasard dans la foule*, — quatre hommes, ayant chacun sa part personnelle et son rôle spécial, — quatre hommes, graduellement échelonnés en quelque sorte pour être les instruments de la puissance de Dieu et les Témoins successifs de la céleste intervention. Le lecteur les connaît :

Le premier était moi-même, qui fus l'objet du Miracle ;

Le second était le protestant Charles de Freycinet ;

Le troisième était le Polonais Wladimir ;

Le quatrième était M. Dupont.

Pourquoi, ô mon Dieu, aviez-vous choisi ainsi ces quatre individualités ? Pourquoi voulûtes-vous les associer et les grouper un instant autour du Miracle accompli par Notre-

Dame de Lourdes, les laissant se séparer ensuite et suivre leur destinée?... Dans le silence de mon cœur j'écoute et je regarde.



Vingt années se sont écoulées. Qu'avez-vous fait, Seigneur, du plus indigne de ces quatre Témoins du Miracle? qu'avez-vous fait de celui dont les yeux malades et perdus furent sauvés par la miséricordieuse toute-puissance de votre Mère immaculée?

— L'homme guéri, Henri Lasserre, est devenu l'historien de Notre-Dame de Lourdes ; et vous avez tellement béni l'humble livre qui fut l'ex-voto de sa gratitude, qu'il a déterminé Rome, silencieuse jusque-là, à proclamer « la lumineuse évidence des Apparitions de Marie, » et que l'infaillible Chef de l'Église, revêtant de son approbation solennelle cette œuvre d'un auteur inconnu, en a salué ainsi la publication : « NOUS AVONS FOI *que* CELLE *qui, de toutes parts, attire vers Elle, par les miracles de sa puissance et de sa bonté, des multitudes de pèlerins*, VEUT ÉGALEMENT SE SERVIR DE CE LIVRE POUR PROPAGER PLUS AU LOIN ET EXCITER ENVERS ELLE LA PIÉTÉ ET LA CONFIANCE DES HOMMES, *afin que* TOUS *puissent participer à la plénitude de ses grâces* (1). » Et, conformément à ses prophétiques paroles, les éditions s'en sont en effet multipliées dans une proportion et avec une rapidité hors de toute comparaison avec les succès humains. Se répandant partout, chez les riches, chez les pauvres, dans toutes les classes, parmi les infidèles, et parmi les croyants ; — pénétrant jusque dans l'Église ; — ou publiquement en chaire, sous forme de Mois de Marie, dans d'innombrables paroisses ; — spontanément traduit dans toutes les langues, en anglais, en allemand, en espa-

(1) Voir à l'Appendice, Note VI ,la traduction du Bref de Sa Sainteté.

gnol, en portugais, en italien, en flamand, en hollandais, en breton, en polonais, en hongrois, en slavon, dans les dialectes même de l'Orient, en chinois et en tamoul ; — imprimé et réimprimé à Paris, à Londres, à Madrid, à Barcelone, à Lisbonne, à Amsterdam, à Gand, à Luxembourg, à Fribourg en Brisgau, à Trente, à Modène, à Buda-Pesth, à Varsovie, à Laybach, à New-York, à Bogota, à Rio-Janeiro, à Pondichéry, à Chang-Haï ; — aussi populaire en Amérique que dans l'Ancien Continent, ce livre est allé dans toute contrée faire, par la grâce de Dieu, son office d'apôtre, et répéter, au nom de la Reine du ciel, l'écho des paroles de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai... » Et les peuples se sont émus à la lecture de cette simple histoire des Apparitions et des Miracles de la Vierge Marie. Et de tous les vents de l'horizon, ils sont accourus à la Grotte de Lourdes. Et les Pèlerinages se sont mis en marche ; et l'or du monde entier a dressé à Notre-Dame de Lourdes un temple magnifique ; et mille prodiges se sont accomplis sur ce sol de Miracles...

Ainsi, de l'imperceptible graine qu'un enfant jette en terre vous faites, ô mon Dieu, un arbre immense à l'ombre duquel les générations trouvent fraîcheur et repos, et dont le feuillage sert d'abri aux oiseaux du ciel. *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.*

Telle a été la mission à laquelle vous avez daigné appeler, malgré ses misères morales et ses fautes, celui qui fut l'objet et par conséquent le premier Témoin de l'acte miraculeux.



Vingt années se sont écoulées. Qu'avez-vous fait, Seigneur, du second Témoin qu'il vous plut alors de marquer pour être l'instrument conscient et la cause directe du Miracle ; de celui dont la pressante initiative et les instantes paroles me contraignirent en quelque sorte à recourir à Notre-Dame de

Lourdes ; de celui dont la main écrivit sous ma dictée la lettre au Curé Peyramale, cette lettre demandant l'eau miraculeuse et si étrangement datée *du 2 octobre* 1862, jour de la Fête des Anges Gardiens ?

Charles de Freycinet a été porté par le flot des révolutionnaires tourmentes aux plus hautes fonctions de l'État dans l'orageux gouvernement de la France : d'abord Délégué de la Guerre, puis Ministre des Travaux publics, puis Ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil...

Telle a été l'extraordinaire destinée du second Témoin du miracle.

Oh! que de pensées se pressent dans notre esprit, pensées tumultueuses et agitées, que d'interrogations se posent, en rapprochant de tels et tels faits considérables de l'histoire contemporaine les souvenirs que je viens d'évoquer ! Mais une impérieuse réserve, que chacun comprendra, arrête toute réflexion sur nos lèvres. Celui-là seul peut juger qui, connaissant le dernier mot des hommes et les dernières conséquences des choses, règle tout ici-bas... Empruntant à l'ami de ma jeunesse, à Freycinet lui-même, quelques-unes de ses propres paroles, je m'écrie : « Il y a là-dedans un tel ensemble de coïncidences que, quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu quelque raison supépérieure et l'on ne s'étonne plus que les âmes religieuses puissent se dire : *Digitus Dei est hic !* » (1).

(1) C'est dans son ouvrage sur la guerre de 1870 que M. de Freycinet a écrit ces lignes, d'un sentiment très élevé, auxquelles je fais allusion. Les voici :

« Un ensemble de coïncidences malheureuses s'est donc joint à la faiblesse organique de la France pour déjouer tous ses efforts. Et *cet ensemble a été tel*, *que véritablement*, *quand on l'envisage*, *on est tenté de* se demander *s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques;* une sorte d'expiation de fautes nationales ou le dur aiguillon pour un relèvement nécessaire. En présence de si prodigieuses infortunes, *on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : « Digitus Dei est hic !* » (Charles de Freycinet. *La Guerre en Province*, p. 350-351.)

Vingt années se sont écoulées. Qu'avez-vous fait, ô mon Dieu, du troisième Témoin, de celui qui fut l'occasion inconsciente, et pourtant décisive, de ma guérison surnaturelle? de ce jeune Slave dont le rapide passage dans ma patrie vint m'appeler à Paris au jour fixé, et dont la providentielle absence de l'hôtel Radstadt me détermina à me diriger, croyant agir de moi-même, vers la demeure où Freycinet se trouvait et où votre grâce m'attendait invisiblement? Qu'avez-vous fait de cet ami du temps passé qui m'écrivit alors la lettre au style hâtif dont la photogravure nous a donné plus haut le fac-similé avec le timbre de la Poste, marquant l'année, marquant le mois, marquant le jour de cette même fête des saints Anges Gardiens?

Le grand seigneur polonais a quitté la vie laïque : il est entré dans les saints ordres. Et au moment même où Charles de Freycinet était dans notre pays Ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil, le comte Wladimir Czacki, prélat romain et archevêque de Salamine, est arrivé en France comme Nonce du Pape. Après quoi, montant plus haut encore, il est allé s'asseoir, cardinal de la sainte Église, sur les marches du trône pontifical... C'est là que siège, aux suprêmes sommets de la hiérarchie ecclésiastique, le troisième Témoin et instrument du Miracle, accompli par Notre-Dame de Lourdes sur l'homme qui devait être son historien.



Vingt années se sont écoulées. Qu'avez-vous fait, ô mon Dieu, du quatrième Témoin et dernier instrument de l'action surnaturelle? de ce pieux vieillard de la ville de Tours qui, par ses onctions sur mes yeux et ses prières devant la sainte

Face du Crucifié obtint que je fusse délivré de toute menace de rechute et qui mêla ainsi, au bienfait de Marie et à tout cet ensemble de choses, comme la sanction directe de Jésus-Christ ?

A celui-là, Seigneur, vous avez assigné une place plus haute encore que tous les sièges d'honneur des vallées d'ici-bas, plus haute que le fauteuil des Premiers Ministres et que le trône des princes de l'Église. A peine M. Dupont s'est-il endormi dans la paix des justes que la voix du peuple s'est écriée : « Un Bienheureux vient d'entrer au ciel ! » L'archevêque de Tours a proclamé la gloire du Serviteur de Dieu « mort, dit l'ordonnance épiscopale, en odeur de sainteté. » La maison, pleine de son souvenir, a été transformée en sanctuaire, et on annonce que Rome va introduire la cause de sa Béatification. Telle a été la fin glorieuse du quatrième Témoin du Miracle.



Seigneur, Seigneur, pourquoi donc, dans l'extraordinaire économie de vos insondables desseins, avez-vous voulu placer ainsi côte à côte ces quatre hommes : — le premier, futur historien de Notre-Dame de Lourdes ; — le second, futur Ministre de France et Président du Conseil ; — le troisième, futur Nonce du Pape et Cardinal ; — le quatrième, futur Saint ?... Quadruple coïncidence comme n'en peut jamais produire le hasard.

Pourquoi ? pourquoi ? Que signifie sur ces quatre têtes diverses votre doigt mystérieusement posé à l'heure du Miracle ? Quel est le sens de ces quatre noms, associés de la sorte à l'*Histoire de Notre-Dame de Lourdes* et inscrits désormais dans les assises et sur la pierre angulaire des fondations ? — Pourquoi ? pourquoi ?

II

Parfois en traversant les déserts de l'Egypte, l'explorateur aperçoit, sur le piédestal d'un obélisque ou à la base d'une pyramide, quelques signes hiéroglyphiques. Après trois mille années les traits sont aussi distincts dans le granit que si le graveur venait de les y creuser le matin. Le passant s'arrête émerveillé et rêveur. D'un côté ces caractères lui attestent que la main d'un homme fut un jour attentive à en figurer mathématiquement les courbes et les angles : de l'autre la pensée même qu'ils expriment échappe totalement à son investigation. Ce mot, aux contours si nets, est tracé suivant une écriture inconnue et dans une langue ignorée. Insoluble problème !

Ainsi je contemple avec admiration les marques évidentes de la main d'En-Haut. Ainsi, en même temps, je m'interroge en vain pour pénétrer plus avant dans la pensée du Seigneur. A mon faible regard l'hiéroglyphe n'a point encore révélé son secret.

Mais à mesure que j'ai discerné ces étonnantes dispositions de la souveraine Sagesse ; — à mesure que je voyais le livre écrit par ma plume très indigne se répandre dans tous les pays comme une semence apostolique ; — à mesure que, l'un après l'autre, ces quatre noms sortaient de l'ombre ; — à mesure que tout ce qui touchait à cette surnaturelle histoire prenait de la sorte un relief grandissant et une teinte providentielle, je me sentais de plus en plus disparaître dans la conscience de ma misère, de ma petitesse et de mon néant.

Infime et aveugle grain de poussière emporté sans savoir où il va, ni ce qu'il fait, ni presque ce qu'il veut, emporté

comme il plaît au souffle du ciel dans le formidable tourbillon du labeur divin, j'éprouvais, j'éprouve à toute heure devant tant de signes si manifestes, je ne sais quelle religieuse terreur. Que suis-je et qui suis-je pour cela ? Ah ! que je comprends le cri d'épouvante de Simon-Pierre : « Seigneur, éloignez-vous de moi, car je ne suis qu'un homme de péché ! » Qu'ai-je fait, hélas ! de tant de grâces reçues ? et que vous répondrai-je quand vous me direz : « Eh quoi ! tu as été employé à convertir les autres et tu ne t'es point converti, à ramener dans le chemin de la sainteté mainte âme dévoyée et tu n'y es point entré toi-même !... » O Marie, ô Notre-Dame de Lourdes, ô ma Mère, sauvez-moi en ce moment terrible!

Oui, je me sens écrasé sous le poids de ma responsabilité devant le Juge ; et, alors que d'autres m'envient peut-être, j'envie le paysan obscur qui laboure sous ma fenêtre et qui n'aura à rendre compte que de la marche de sa charrue et du tracé de son sillon.

Toutefois, si ces indices d'une action supérieure sur ma personne et mon œuvre me jettent comme homme dans le plus concevable effroi, ils me consolent d'un autre côté comme historien de Notre-Dame de Lourdes et me gardent dans une paix profonde contre les surprenantes attaques dont à ce titre j'ai pu être l'objet ; contre les calomnies publiques, contre les calomnies masquées, et quels que soient les calomniateurs.

Lorsque malgré moi ma pauvre âme navrée frémit et s'indigne, la voix céleste de Notre-Dame de Lourdes murmure à mon oreille :

« — Ne t'inquiète point et ne crains personne. Tu n'as à redouter que toi-même, ta fragilité extrême, tes passions et tes entraînements. Vois comme je t'ai guidé et tenu par la main. Souviens-toi de ce Miracle de la guérison de tes yeux qui fut le premier appel que je t'adressai pour t'amener à

écrire cette Histoire des Apparitions et de mes bienfaits, que j'ai bénie. Reconnais le doigt de Dieu dans le choix de ces hommes, employés par Lui comme instruments. Considère les cimes où il lui a plu de les asseoir, de sorte que, sans démenti possible, tu peux aujourd'hui les montrer en témoignage au monde incroyant, au sacerdoce chrétien, et à toute l'Église. Publie ces choses au grand jour, et que tous les cœurs droits aperçoivent dans ces merveilleuses harmonies l'immixtion des saints Anges et la conduite du Seigneur. Ceux qui nient et insultent de parti pris et par méchanceté continueront de nier et d'insulter, pour leur condamnation. Ceux qui sont de bonne foi et qui ne sont qu'égarés reviendront. »

Et voilà pourquoi nous avons cru devoir rompre le silence et projeter la lumière sur des détails ignorés, sur des détails autrefois sans valeur à nos yeux, mais dont la succession des événements nous a fait connaître la portée.

III

Peut-être raconterons-nous quelque jour les nouveaux appels par lesquels Notre-Dame de Lourdes nous incita malgré nos résistances à remplir notre mission historique, les obstacles que le Démon suscita d'abord, puis les bénédictions et les peines, les sympathies et les inimitiés qui accompagnèrent, qui suivirent et qui suivent encore l'accomplissement de cette œuvre. — Et alors aussi le lecteur, discernant d'une façon non moins manifeste l'action secrète de la Providence, pourra comme aujourd'hui répéter une fois de plus la grande parole qui est la devise de l'individualité la plus humble comme celle des Nations : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

FIN

APPENDICE

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

APPENDICE

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE I

(Page 158)

« Je soussigné déclare que *depuis environ trente ans*, le sieur Macary (François), menuisier, était affecté de varices aux jambes. Ces varices, *qui étaient de la grosseur du doigt et entremêlées de cordons noueux et flexueux très développés*, ont nécessité jusqu'à ce jour une compression méthodique, exercée soit à l'aide d'un bandage roulé, soit à l'aide d'une guêtre en peau de chien. Malgré ces précautions, des ulcérations se déclaraient fréquemment aux deux jambes, et nécessitaient chaque fois un repos absolu et un traitement assez long. Je l'ai visité aujourd'hui, et, quoique ses membres inférieurs fussent libres de tout appareil, *je n'ai pu apercevoir* que quelques traces de ses énormes varices.

« Ce cas de *guérison spontanée* me paraît d'autant plus surprenant, que *les annales de la science ne mentionnent aucun fait de cette nature.*

« Lavaur, le 16 août 1871.

« SÉGUR, *docteur-médecin*,
« *de la Société de secours mutuels de Saint-Louis.* »

« Je soussigné certifie que depuis trente ans environ le sieur Macary, menuisier à Lavaur, était atteint de varices aux jambes avec nodosités énormes, se compliquant fréquemment de larges ulcères, malgré la compression constante exercée par des guêtres ou bandages appropriés ; que *ces accidents ont disparu tout à coup* et qu'aujourd'hui il ne reste qu'une nodosité sensiblement diminuée à la partie interne et supérieure de la jambe droite.

« Lavaur, le 25 août 1871.

« ROSSIGNOL, *docteur-médecin P.* »

« Macary (François), âgé de soixante ans, menuisier à Lavaur, membre de la Société de Saint-Louis, nous consulta, il y a environ vingt ans, pour des varices qui occupaient le creux poplité et la partie interne du genou et de la jambe gauches. — On observait alors vers le tiers inférieur de ce membre un ulcère variqueux à bords calleux, avec engorgement considérable et douloureux des tissus. Il existait en outre, en dehors et en dedans de la partie supérieure du mollet, deux larges et anciennes cicatrices qui n'avaient rien de commun avec l'affection qui nous occupe et qui étaient le résultat d'un coup de feu reçu par le malade, vingt ans auparavant. Les veines dilatées l'étaient en si grand nombre et à un si haut degré, que, pour nous, les moyens chirurgicaux que l'on oppose à cette maladie étaient formellement contre-indiqués.

« Macary nous parut donc voué à une infirmité perpétuelle ; et nous ne conseillâmes que les moyens palliatifs, que, du reste, avaient déjà conseillés plusieurs de nos confrères.

« Dix-huit ans plus tard, il y a deux ans, Macary se représenta à notre consultation. Le mauvais état de sa jambe avait beaucoup empiré. — Nous lui confirmâmes notre premier pronostic, et lui déclarâmes qu'il était urgent, pour amener l'ulcère à la cicatrisation, de se soumettre, comme unique moyen, au repos absolu et prolongé au lit, et à l'application de pansements méthodiques.

« Aujourd'hui 15 août 1871, Macary se présente pour la troisième fois. — L'ulcère est parfaitement cicatrisé. — Aucun appareil ne comprime la jambe, et pourtant il *n'existe pas l'ombre d'un engorgement.* — Ce qui nous frappe surtout, c'est que *les paquets variqueux ont entièrement disparu;*

qu'à leur place la palpation fait percevoir des cordons petits, durs, vides de sang et roulant sous les doigts. *La veine saphène interne a sa direction et son volume normal.* — L'examen le plus attentif ne fait découvrir aucune trace d'opération chirurgicale.

« D'après le récit de Macary, cette cure médicale se serait produite dans l'espace d'une nuit, et sous la seule influence de l'application de compresses d'eau puisée à la source de la Grotte de Lourdes.

« Nous concluons, qu'abstraction faite du récit de Macary, *la science est impuissante à expliquer ce fait : car les auteurs ne citent aucune observation semblable ou analogue.* — Ils sont tous d'accord sur ces points que *les varices abandonnées à elles-mêmes sont incurables ;* qu'elles ne guérissent pas par les moyens palliatifs, et *encore moins spontanément ; qu'elles vont sans cesse en s'aggravant ;* et qu'enfin on ne peut espérer la cure radicale, en faisant courir de graves dangers aux malades, que par l'application de procédés chirurgicaux. — Ainsi le fait affirmé par Macary ne serait pas prouvé par des témoignages authentiques pris en dehors de lui, qu'il n'en resterait pas moins pour nous *un fait des plus extraordinaires, et, tranchons le mot, un fait* SURNATUREL.

« En foi de quoi nous signons le contenu du présent rapport.

« A Lavaur, ce 15 août 1871.

« BERNET,
« *docteur-médecin de la Faculté de Paris.*

« Vu pour la légalisation des signatures ci-dessus :

« Lavaur, ce 3 septembre 1871,

« *Le Maire :* ÉT. DE VOISIN.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Étienne de Voisin-Lavernière, Maire de Lavaur, apposée ci-contre.

« Lavaur, le 4 septembre 1871.

« *Le Sous-Préfet :* CELLIÈRES. »

NOTE II

(Page 228)

La Rotonde rustique n'existe plus aujourd'hui (1883). Expliquons donc, pour ceux de nos lecteurs qui n'ont point visité Lourdes à cette époque, que la Rotonde rustique, couverte de chaume comme les chalets de Versailles et de Trianon, était un abri gratuit pour les repas des Pèlerins, avec tables de marbre, ombrages et fontaine. Elle pouvait contenir tout un Pèlerinage, environ sept cents personnes. Cette Fondation, destinée par le Donateur à perpétuer un témoignage de gratitude envers Notre-Dame de Lourdes, avait été établie, en 1872, sous l'épiscopat de Mgr Pichenot, et donnée à l'Œuvre de la Grotte avec charge de l'entretenir. En 1877, sous l'administration du R. P. Sempé et l'épiscopat de Mgr Jourdan, elle fut détruite pour faire place aux grands travaux de luxe, encore en cours d'exécution, et qui ont totalement changé l'aspect primitif des lieux où la Vierge est apparue.

NOTE III

(Page 253)

Il est nécessaire de rappeler ici, pour l'exactitude historique, que le Chalet des Évêques, dont il est ici question, n'est point le Palais épiscopal actuel érigé sur le plateau des Espélugues, en 1874, avec les fonds du Pèlerinage, durant le court passage de Mgr Langénieux sur le siège de Tarbes.

Ce « Chalet des Évêques » était situé à environ deux cents mètres de la Grotte, dans la prairie de Savy, entre le Gave et le ruisseau, aujourd'hui détourné et recouvert, que traversa Bernadette lors de la première Apparition.

Désireuses de continuer après elles les bonnes œuvres qu'elles accomplissaient durant leur vie, de nobles et saintes chrétiennes de Lyon, Mesdemoiselles de Lacour, qui avaient déjà fait don de la statue de la Grotte, construisirent ce gracieux édifice qu'elles entourèrent d'un grand jardin, de beaux arbres, d'eaux jaillissantes. Toutes ces choses furent faites sous la direction du Curé Peyramale qu'elles avaient en vénération profonde. Après avoir terminé et complètement meublé cette villa, mesdemoiselles de Lacour en firent la donation, par acte notarié en date du 29 mars 1868, pour être, auprès de la Grotte, la résidence des Évêques de Tarbes. Ce « Chalet des Évêques » fut l'habitation de Mgr Laurence et de Mgr Pichenot ; et c'est là que sont descendus, pendant de longues années, les prélats du monde entier, venus en pèlerinage à la Fontaine des Miracles. Mesdemoiselles de Lacour furent ainsi les premières bienfaitrices de l'Œuvre, et leur nom doit être inscrit en lettres d'or dans les annales du Pèlerinage.

Cette Fondation, qui avait coûté une quarantaine de mille francs aux généreuses donatrices, n'existe plus. En 1878, environ un an après la mort de Mgr Peyramale, elle a été détruite

sous l'Administration du R. P. Sempé pour faire place aux grands travaux de transformation entrepris par Mgr Langénieux et poursuivis sous Mgr Jourdan, son successeur. Les pierres, toutes taillées, ont servi à élever, à l'angle de l'ancienne et de la nouvelle route, vers le carrefour où se tiennent les chevaux et les voitures, une maison de semblable apparence, occupée aujourd'hui par un négociant retiré des affaires, M. Berger, et une riche veuve de Lourdes, Mme Lacrampe...

La disparition de la Fondation de mesdemoiselles de Lacour nous faisait un devoir de mentionner ici leur insigne bienfait et de rendre en passant un pieux hommage à leur mémoire.

NOTE IV

(Page 255)

Bien que, suivant notre sentiment, le caractère miraculeux d'un fait se constate plus encore par les circonstances dans lesquelles il s'est produit que par les certificats médicaux ; bien que, en ces matières, nous n'admettions d'autre jugement que celui de l'Église, nous croirions manquer d'égards envers la Science et omettre des documents importants, si nous n'insérions ici, comme pièces justificatives, les déclarations formelles de M. le docteur Lagoutte, le médecin d'Autun, et de M. le docteur Mangin, de Baccarat. Commençons par le docteur Lagoutte :

« Je soussigné, docteur en médecine, demeurant à Autun (Saône-et-Loire), certifie que Mlle de Fontenay (Jeanne-Marie), malade depuis très longtemps, a reçu, dans ces dernières années, les consultations et les soins de MM. les docteurs Courty, à Montpellier ; Bennet, à Cannes ; Bouchacourt, à Lyon ; que tous ont reconnu une affection utérine ; que cette affection a entraîné un état nerveux caractérisé par une grande débilité et par de vives souffrances, toutes les fois que Mlle de Fontenay essayait de faire des mouvements des membres un peu étendus, et qui rendaient la marche presque impossible ; que, depuis un pèlerinage à Lourdes, dans le mois d'août dernier, Mlle de Fontenay a recouvré sa santé *complètement* et *instantanément*, et que tous *les mouvements s'exécutent librement et sans douleur*.

« Dr Lagoutte.

« Autun, 31 janvier 1875. »

Voici maintenant la déclaration de M. le docteur Mangin. Nous exhortons le lecteur à peser attentivement les termes (si décisifs sous la plume d'un médecin) que nous écrivons *en caractères italiques.*

« Je soussigné, Joseph-Auguste Mangin, docteur en médecine, domicilié à Baccarat, certifie avoir soigné pendant plusieurs années Mlle Jeanne-Marie de Fontenay, pendant qu'elle habitait Baccarat (elle réside aujourd'hui à Autun), pour des malaises fréquents survenant à des époques fixes, qui ont fini, *après plusieurs années de souffrances assez vives, par amener une altération grave et inquiétante dans la santé de la malade.*

« C'est alors qu'elle alla consulter plusieurs sommités médicales aux facultés de médecine de Strasbourg, de Paris, et en dernier lieu, le docteur Courty, de Montpellier. Ce dernier, après un examen attentif, reconnut *une lésion organique des viscères intérieurs*, qui a nécessité un traitement douloureux et plusieurs opérations. Cette affection doit évidemment être considérée comme étant le point de départ de tous les phénomènes nerveux éprouvés par la malade, y compris la faiblesse des membres inférieurs, qui la tenait depuis longtemps *dans l'impossibilité de marcher*, et la forçait à garder la chambre, *étendue sur une chaise longue ou dans son lit.*

« Après avoir suivi, sans amélioration apparente, divers traitements médicaux et chirurgicaux, désespérant d'obtenir sa guérison, et animée d'une foi vive et d'une grande confiance dans le secours d'En Haut, elle entreprit le pèlerinage de Lourdes, où, en présence d'un grand nombre de témoins, elle fut, le 15 août de l'an de grâce 1874, *guérie instantanément.*

« Cette guérison *si subite, si insolite, si inattendue*, est pour moi un fait positivement merveilleux, extraordinaire. Il y a en cela un *Quid divinum, — une intervention surnaturelle, visible, incontestable*, de nature à déjouer les raisonnements et *à faire céder l'entêtement de l'incrédulité.* Car la nature ne procède généralement pas ainsi, et, quand elle opère, elle agit toujours avec une sage lenteur.

« *A Lourdes*, contrairement à toutes prévisions, *il s'est fait en un instant ce que les Médecins ne pouvaient faire depuis des années.*

« Fait à Baccarat, le 16 décembre 1874.

« A. MANGIN. »

NOTE V

(Page 310)

I

Les faits contenus dans le récit intitulé *La Neuvaine du curé d'Alger* et dont la rigoureuse exactitude est établie par la lettre de M. et Mme Guerrier, imprimée page 260, sont de plus attestés :

1° Pour l'état de maladie de Mme Guerrier et tout ce qui s'est passé à Saint-Gobain : — par M. Biver père docteur en médecine ; — M. Hector Biver, directeur général des manufactures de glaces de Saint-Gobain ; — M. Alfred Biver, directeur de la manufacture de glaces de Saint-Gobain ; — M. Louis Bonnel, professeur au lycée de Versailles ; — M. l'abbé Poindron, curé de Saint-Gobain ; — M. Danré, pharmacien dans la même ville ; — M. Viennot, ancien employé au ministère de la guerre, qui attestent, en même temps, que Mme Guerrier est rentrée de Lourdes totalement guérie.

2° Pour le fait de guérison soudaine accompli le 16 septembre au sanctuaire de Lourdes, en la chapelle de Sainte-Germaine-Cousin, à la dernière messe de la Neuvaine de M. l'abbé Martignon, et pour les divers détails de ce qui s'est passé à Lourdes : — par le R. P. Thuet, missionnaire du Saint-Esprit, actuellement (1877) en la maison de Bordeaux, rue Parmentade, 65, qui servait la messe de M. l'abbé Martignon ; — par M. Lavigne, receveur et entreposeur des contributions indirectes à Lourdes ; — par Mme Détroyat ; — par le Révérend Edwards, au Prieuré de Saint-Augustin, à Newton, Devonshire (Angleterre), et par M. le Baron et Mme la Baronne de Férussac, rue d'Anjou, 3, à Versailles, qui se trouvaient à Lourdes en ce moment.

3° Pour l'état de maladie de Mme Guerrier, antérieurement à son séjour à Saint-Gobain, et pour tout ce qui s'est passé à Beaune : — par les mêmes membres de sa famille qui l'avaient également vue chez elle ; et, en outre, — par MM. Lebœuf, curé-archiprêtre de Notre-Dame de Beaune ; Bouhey, vicaire ; Monmont, procureur de la République ; Noirot, juge honoraire ; A. Larcher, juge d'instruction ; L. Lagarde, receveur de l'enregistrement, juge de paix suppléant ; Henri Morelot, propriétaire, etc., qui attestent en même temps sa parfaite santé actuelle.

II

Bien qu'il fût extrêmement pénible à M. l'abbé Martignon de rendre compte d'un fait dans lequel il se trouvait avoir accompli un acte de dévouement dont il eût voulu garder à jamais le secret, il crut, sur la demande formelle de Mme Guerrier, qu'il était de son devoir rigoureux d'adresser au R. P. Sempé, supérieur des Missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, un rapport sommaire de ce qui avait eu lieu. Il le fit avec exactitude, mais en s'efforçant visiblement de laisser le plus possible dans l'ombre tout ce qui pouvait, à la grande douleur de son humilité, tourner à sa propre louange.

Quant aux détails, frappants et caractéristiques, de la chapelle du miracle, tout le monde peut et pourra toujours les vérifier, car nous ne doutons point que ce souvenir sacré ne les rende désormais inviolables à tout changement.

Voici ce rapport que nous a communiqué Mme Guerrier et auquel, comme le lecteur peut s'en apercevoir, nous avons emprunté nombre de phrases textuelles :

« Lourdes, 19 septembre 1877.

« Mon Révérend Père,

« Pour l'aider dans le récit que vous lui avez demandé des principales circonstances de sa maladie et de sa guérison miraculeuse, Mme Guerrier me prie de vous préciser à quel titre

et dans quelle mesure le nom et la pensée de Mgr Peyramale se trouvent mêlés à cet heureux événement. J'accède d'autant plus volontiers à son désir qu'il convient, sous ce rapport surtout, de donner au fait son exacte valeur et de lui conserver sa véritable physionomie.

« Depuis longtemps, j'avais résolu de faire une nouvelle *Neuvaine* pour obtenir d'être délivré de mon extinction de voix. Le terme en avait été fixé à la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. J'ignorais alors que cette fête, étant mobile, le premier jour de la neuvaine coïnciderait, cette année, avec la Nativité de la très sainte Vierge.

« Quand Mgr Peyramale fut mort, j'eus la pensée, que je communiquai à plusieurs amis, de faire ma prière auprès de la sainte dépouille de ce grand Serviteur de Marie, et de demander à Notre-Dame de Lourdes *de permettre que* le neuvième jour *il me transmît la réponse* au nom de Celle qu'on a si bien appelée sa céleste paroissienne.

« Le choix que Dieu avait fait du 8 septembre pour rappeler à lui le vénérable curé, m'autorisait suffisamment à associer son premier souvenir à mon humble supplique.

« Vendredi 14, je reçus, comme vous, mon Révérend Père, une lettre de M. l'abbé Poindron, curé de Saint-Gobain. Il me recommandait instamment M. Guerrier, juge de paix à Beaune, et sa dame, atteinte depuis trois ans d'une maladie très grave, et venant chercher à Lourdes une guérison qu'une inébranlable confiance lui donnait la certitude d'obtenir.

« Samedi 15, je me rendis à la gare, pour les recevoir à leur arrivée par le train de trois heures. Mme Guerrier dut être portée du wagon en voiture par les employés de la Compagnie, qui, dans cette circonstance, comme toujours, se montrèrent des plus délicatement obligeants et dévoués.

« Paralysée des membres inférieurs, la malade ne pouvait faire le plus léger mouvement. Dans cette situation pénible, un rez-de-chaussée pour habitation lui devenait indispensable. L'excellent M. Lavigne nous tira de l'embarras où nous étions, en offrant spontanément son propre salon. Ainsi les deux pèlerins, sans qu'ils le soupçonnassent, recevaient la plus cordiale hospitalité, sous le toit même qu'habitait le bon Curé de Lourdes à l'époque des Apparitions.

« Dès le premier moment je compris, à l'énergie pleine de calme avec laquelle Mme Guerrier parlait de sa guérison, que cette confiance venait d'en haut.

« Je lui fis part alors des conditions dans lesquelles j'avais commencé ma Neuvaine, lui demandant de s'y associer et lui offrant *de substituer ses intentions aux miennes.* Après quelque temps de repos, nous fîmes tous les trois une première visite à la Grotte. Tous ceux qui virent la malade portée sur son fauteuil, remarquèrent le caractère presque extatique de sa prière. Ses yeux tournés vers la statue étaient d'une fixité complète.

« A son retour à la maison, elle continua sa prière, en y mêlant toujours le souvenir de Mgr Peyramale. Ce qu'elle fit encore le lendemain à son réveil...

« J'avais fixé pour huit heures la Messe *que j'allais dire pour elle*, et dans laquelle je réservais expressément les suffrages du *Memento* des morts pour celui que nous pleurions.

« La malade arriva, portée comme d'habitude.

« J'avais choisi de préférence, pour offrir le saint sacrifice, la chapelle de Sainte-Germaine, placée à gauche à l'entrée de la basilique : la foule des pèlerins qui encombrait la crypte et l'église supérieure rendait cette précaution indispensable.

« Mme Guerrier entendit la Messe, assise sur sa chaise. C'est dans cette attitude qu'elle reçut la sainte communion. A peine l'hostie fut-elle déposée sur ses lèvres, qu'elle se sentit, nous dit-elle ensuite, pressée de s'agenouiller. Cédant à ce mouvement intérieur, elle se lève et se met à genoux sans la moindre difficulté. Son mari, qui venait de communier à son côté, la regardait les larmes aux yeux, sans oser lui adresser la parole. Après la Messe, l'action de grâce se continua assez longtemps encore sans que la certitude du Miracle fût complète pour ceux qui l'entouraient.

« Il fallut pourtant sortir. Dans un moment de trouble, dont on se rend facilement compte, M. Guerrier voulut faire avancer les porteurs. « Attendez, lui dis-je, laissez-la marcher. » Et la voilà qui part dans toute la liberté de ses mouvements, et avec la démarche d'une personne qui n'aurait jamais souffert des jambes. Elle descendit à la Grotte, par les lacets, au bras de son mari. Elle s'agenouilla sans aucune aide, pria quelques instants, se rendit à la Piscine où elle laissa le peu de raideur qui lui restait encore dans les articulations, et revint à Lourdes, en faisant à pied une grande partie de la route qui sépare la ville de la Grotte. Son premier soin fut d'aller faire une prière au tombeau de Mgr Peyramale.

« Depuis ce moment, comme tous ont pu le constater, mon Révérend Père, tout prouve que la guérison est absolue et qu'il ne nous reste plus qu'à en remercier Notre-Dame de Lourdes.

« Mme Guerrier m'ayant manifesté le désir de prendre copie de ces lignes, je n'ai pas cru devoir lui refuser cette satisfaction.

« Agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués en Notre-Seigneur.

« M. MARTIGNON. »

III

A la suite de ce rapport, et après que le R. P. Sempé eut pris connaissance des faits en interrogeant M. et Mme Guerrier, les Révérends Pères missionnaires publièrent cette guérison dans le numéro des *Annales de Notre-Dame de Lourdes* de ce même mois (30 septembre 1877), et ils la constatèrent dans les termes suivants :

« Mme Guerrier, de Beaune (Côte-d'Or), était paralysée depuis trois ans, de la moitié inférieure du corps, par suite d'une affection de la moelle épinière. Portée à la Basilique, elle a entendu, assise, la sainte Messe, et reçu, également assise, la sainte communion. Aussitôt après avoir communié, elle s'est levée seule, et prenant le bras de son mari, M. Guerrier, juge de paix à Beaune, elle est descendue à pied à la Grotte. »

Par suite d'une faute d'impression ou d'attention, la date indiquée par les Annales était le 18 au lieu du 16. Cette erreur, assez grave dans la circonstance (puisque la date contribue si puissamment à donner au fait sa réelle physionomie), cette erreur fut rectifiée dans le numéro suivant d'un journal de Lourdes. La vraie date avait été, du reste, imprimée à son jour par ce même journal et par la *Semaine liturgique de Marseille*, laquelle, dans le compte rendu du pèlerinage Marseillais, racontait en deux mots que la femme de M. Guerrier, juge de paix de Beaune, avait été miraculeusement guérie le

dimanche, 16 septembre, à une messe de la Basilique et que les Pélerins marseillais l'avaient vue à la Grotte, marchant comme tout le monde, après l'avoir vue, la veille, portée à bras devant la statue de Marie.

IV

En apprenant la mort de M. le chanoine Martignon (trop tard, malheureusement, pour qu'il lui fût possible de se rendre à Poitiers), M. Henri Lasserre se fit un devoir d'en informer aussitôt la famille en faveur de laquelle cet admirable prêtre avait accompli, huit mois auparavant, son héroïque sacrifice. Il reçut en réponse, de M. Guerrier, une touchante lettre dont voici quelques extraits :

« Cher Monsieur,

« J'ai reçu hier votre télégramme m'annonçant la mort de notre bon et vénéré ami, M. l'abbé Martignon. Je n'ai pas à vous dire si nous avons été remués au plus profond du cœur en recevant cette nouvelle, que rien alors ne nous faisait présager. Notre digne ami m'avait encore écrit le 14 de ce mois. Sa lettre, tracée d'une main ferme, était comme toutes ses devancières, et plus qu'elles peut-être, empreinte d'une gaieté charmante, d'une affection vraie et chaude ; il m'y parlait de vous, et se plaignait d'être sevré de vos nouvelles depuis quelque temps déjà. Il se proposait de vous écrire. Que nous étions loin de penser que son heure fût si proche !

« Nous le pleurons comme un bienfaiteur qui nous quitte, mais en même temps nous nous réjouissons de son bonheur... N'est-il pas dans l'éternel séjour où Dieu récompense les âmes comme la sienne des divines félicités ? N'avait-il pas aimé Dieu par-dessus toutes choses, et son prochain plus que lui-même, allant, dans son ardente charité, au delà même du précepte divin ? Nous en savons quelque chose, Mme Guerrier et moi !... et jamais nous ne le mettrons en oubli, et nos prières le lui prouveront bien.

« Depuis hier, il nous semble, au milieu de la tristesse que nous éprouvons, démêler comme un sentiment de quiétude et de joie, pareil à celui que fait ressentir la certitude qu'on a de compter un protecteur de plus auprès de Dieu et de la Mère Immaculée. Il aimait tant la Sainte Vierge, et celle-ci ne l'aimait-elle pas aussi? Nous en avons eu la preuve le 16 septembre 1877? Aussi, est-ce au mois qui lui est spécialement consacré, qu'Elle lui a ouvert les portes du ciel.

« Nous avons pourtant un regret : le chanoine Martignon est parti sans nous laisser un souvenir que je réclamais de lui dans toutes mes lettres, et dont les siennes ne parlaient jamais, comme s'il n'eût pas voulu répondre à mes demandes.

« Nous n'avons pas son portrait, que nous eussions désiré laisser à nos enfants, afin qu'ils n'oublient jamais les traits de celui *par le sacrifice duquel leur Mère fut guérie.*

« N'en auriez-vous pas une photographie? N'en connaîtriez-vous pas une qu'on pourrait faire reproduire à plusieurs exemplaires? Nous donnerions tout pour posséder, d'une façon ou d'une autre, une image de notre cher chanoine.

« Ed. GUERRIER. »

« Beaune, 29 mai 1878. »

NOTE VI

TEXTE DU BREF DE SA SAINTETÉ
LE PAPE PIE IX
RELATIF AU LIVRE INTITULÉ « NOTRE-DAME DE LOURDES »

A SON BIEN-AIMÉ FILS HENRI LASSERRE

PIE IX, PAPE

Bien-aimé Fils, salut et bénédiction apostolique.

Recevez Nos félicitations, bien cher Fils. Gratifié jadis d'un insigne bienfait, vous venez scrupuleusement et avec amour, d'accomplir le vœu que vous aviez fait : vous venez d'employer vos soins à prouver et à établir la récente Apparition de la très clémente Mère de Dieu ; et cela d'une telle manière que la lutte même de l'humaine malice contre la miséricorde divine sert précisément à faire ressortir avec plus de force et d'éclat la lumineuse évidence du fait.

Dans l'exposition que vous faites des événements, dans leur trame et leur enchaînement, tous les hommes pourront voir clairement et avec certitude comment notre très sainte Religion tourne et aboutit au véritable avantage des peuples ; comment elle comble de biens, non seulement célestes et spirituels, mais encore temporels et terrestres, tous ceux qui accourent à elle. Ils pourront voir comment, même en l'absence de toute force matérielle, cette Religion est toute-puissante à maintenir l'ordre ; comment, parmi les multitudes émues, elle sait contenir dans de sages limites l'emportement et l'indignation, même justes, des esprits agités. Ils pourront voir enfin comment le clergé coopère par ses loyaux efforts et par son zèle à de tels résultats, et comment, bien loin de favoriser la superstition, il se montre infiniment plus lent et plus sévère que tout le monde quand il s'agit de porter un jugement sur des faits qui semblent surpasser les forces de la nature.

Avec une non moins vive lumière, votre récit rendra manifeste cette vérité, que l'impiété déclare tout à fait en vain la guerre à la Religion, et que les méchants tentent très inutilement d'entraver par des machinations humaines les divins conseils de la Providence, — la perversité des hommes et leur coupable audace servant au contraire de moyen à la Providence pour donner à ses œuvres plus de puissance et plus de splendeur.

Telles sont les raisons qui Nous ont fait accueillir avec la plus vive joie votre livre intitulé : NOTRE-DAME DE LOURDES. Nous avons foi que Celle qui, de toutes parts, attire vers Elle, par les miracles de sa puissance et de sa bonté, des multitudes de pèlerins, veut également se servir de votre livre pour propager plus au loin et exciter envers Elle la piété et la confiance des hommes, afin que tous puissent participer à la plénitude de ses grâces. Comme gage de ce succès que Nous prédisons à votre œuvre, recevez Notre bénédiction apostolique, que Nous vous adressons bien affectueusement, en témoignage de Notre gratitude et de Notre paternelle bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 septembre 1869, de Notre Pontificat l'an XXIV.

PIE IX, PAPE.

NOTE VII

Voici la liste des diverses traductions en langues étrangères de l'ouvrage NOTRE-DAME-DE LOURDES, et du *Mois de Marie de* NOTRE-DAME DE LOURDES, qui en est l'abrégé.

EUROPE

ANGLETERRE

OUR LADY OF LOURDES, translated from the french of HENRY LASSERRE by the Rev. F. IGNATIUS SISK. — London, Thomas Richardson and son.

THE MONTH OF MARY OF OUR LADY OF LOURDES, by HENRY LASSERRE, translated of the french by Mrs CROZIER. — London, Burns and Oates.

THE MIRACULOUS EPISODES OF LOURDES, by HENRY LASSERRE, translated from the seventeenth edition with the express permission of the author by M. E. MARTIN. — London, Burns and Oates.

ALLEMAGNE

Unsere liebe Frau von Lourdes, herausgegeben von HEINRICH LASSERRE, von M. HOFFMANN. — Freiburg im Breisgau. Herder'sche Verlagsbuchhandlung.

Marien-Monat Unseren lieben Frau von Lourdes, von HEINRICH LASSERRE. Mit Genehmigung des Verfassers in's Deutsche übersetzt. — Luxemburg. Druck und Verlag von Jacob Heintze.

DIE WUNDER VON LOURDES, von HEINRICH LASSERRE. — Mainz, Berlag von Franz Kirchheim.

BELGIQUE

(LANGUE FLAMANDE)

O. L. VROUW VAN LOURDES, door HENDRICK LASSERRE. — Gent (Gand), Boekdrukkerij van J. en H. Vander Schelden.

BRETAGNE

MIZ MARI AN ITRON VARIA LOURD, skrivet e gallek. Gant an aotrou HENRY LASSERRE. Ha lakeet e Brezonek dre he aotre gant Anna a Jesus, leanez ar speretsantel. — Brest, J.-B. Lefournier. — Kemper, E. Ty Iann Salaun.

DALMATIE

GOSPA OD LURDA po HINKU LASERU preveo s Francuzkoga KRSTO MILAS Sveécnik Biskupije Dubrovack s dozvolom spisatelja. — ZADAR. Brzotiskom u kat Hrv. Tiskarne.

ESPAGNE

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE. Traduccion de D. FRANCISCO MELGAR. — Madrid, Libreria de D. Miguel Olamendi.

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE. — Paris, Jouby y Roger

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE, con aprobacion eclesiastica. — Barcelona, Libreria de la Inmaculada Concepcion.

MES DE MARIA NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, con orationes, por ENRIQUE LASSERRE. — Paris, A. Jouby y Roger, editores.

LOS EPISODIOS MILAGROSOS DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE. — Paris, Roger y Chernoviz editores.

LOS EPISODIOS MILAGROSOS DE LOURDES, por ENRIQUE LASSERRE. — Barcelona, Libreria y Tipografia catolica.

HOLLANDE

(LANGUE NÉERLANDAISE)

MAAND VAN MARIA ONZE LIEVE VROUW VAN LOURDES, door HENDRIK LASSERRE. Met vergunning van den Schrijver

vertaald door Vanwersch, S. J. — Amsterdam. J. Beerendonk.

DE MIRACULEUSE GEBEURTENISSEN VAN LOURDES, naar het Fransch va HENRI LASSERRE. — S. Hertogenbosch G. Mosmans.

HONGRIE

FRANCIAORSZAG LOURDESI KEGYHELYE, irta LASSERE HENRIK, utan Talaber Janos. — Buda-Pesth, Nyomatott a Hunyadi Matyas Irodalmi Intézetben.

LOURDES CSODA. — ESEMENYEI, LASSERRE HENRIKTÔL. — Budapest Pallas, crodalmi ès nyomdai reszvénytarsázág.

ILLYRIE

(LANGUE SLAVONNE)

LURSKA MATl BOZJA francoski spisal HENRIK LASSERRE, ki je zavoljo te knjige dobil pohvalo in blagoslov od svoce ta, papeza Pija IX, poslovenil Franjo Maresic.

ITALIE

NOSTRA SIGNORA DI LOURDES, per ENRICO LASSERRE, versione italiana, per un Padre D. C. D. G. — Modena, Typ. dell Imm. Concezione.

MESE DE MARIA DI NOSTRA SIGNORA DE LOURDES, con preghiere durante la S. Missa, de ENRICO LASSERRE, versione dal francese. Trento, Libreria di Eugenio Bernardi.

GLI EPISODII MIRACULOSI DI LOURDES, per ENRICO LASSERRE, tradotto dal Francese e dedicati all' E^mo^ e Rev^mo^ cardinale WLADIMIRO CZACKI dal titolo di santa Pudentia da Mons. PIETRO ROTA, Arcivescovo di Cartagine e Canonico di S. Pietro al Vaticano. — Modena, Tip. dell' Immacolata Concezione.

POLOGNE

MIESAC MARYI, NABOZEŃSTWO DO MATKI BOSKIEJ Z LOURDES, przez HENRYKA LASSERRE. — Warszawa (Varsovie), Nakladem Ksiegarni Gebethnera i Wolffa.

PORTUGAL

NOSSA SENHORA DE LOURDES, traduçâo do francez de HENRIQUE LASSERRE. — Lisboa (Lisbonne), Typographia universal.

Henrique Lasserre. NOSSA SENHORA DE LOURDES, traducida de quadragesima ediçâo franceza, por Alberto Pimentel. — Lisboa, Libraria editora de Mattas Moreira.

OS EPISODIOS MIRACULOSOS DE LOURDES, por Henrique Lasserre. Obra prefaciada e vertida em Portuguez, por Francisco d'Azeredo Teixeira d'Aguilar, conde de Samodaes. — Porto, editor Jose Fructuoso da Fonseca.

VALACHIE

(LANGUE ROUMAINE)

La traduction en roumain s'imprime en ce moment à Bucharest.

AMÉRIQUE DU SUD ET AMÉRIQUE DU NORD

Ont été publiées en France, avec l'autorisation de l'auteur, deux traductions pour les Amériques et pour l'Espagne :

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por Enrique Lasserre, traduccion hecha con autorizacion y bajo la direccion del autor. — Paris, Jouby y Roger, libreros-editores.

MES DE MARIA DE NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, con oraciones, por Enrique Lasserre. — Paris, Jouby y Roger.

Outre ces traductions, ont paru en Amérique :

CHILI

NUESTRA SEÑORA DE LÙRDES, obra escrita en frances por Enrique Lasserre i traducida por Casanova i Errázuriz. — Imprenta del Correo, Santiago de Chile.

BRÉSIL

NUESTRA SEÑORA DE LURDES, por Enrique Lasserre. — Rio di Janeiro.

RÉPUBLIQUE DE LA NOUVELLE-GRENADE

NUESTRA SEÑORA DE LOURDES, por Enrique Lasserre. — Bogota.

ÉTATS-UNIS

OUR LADY OF LOURDES, by HENRY LASSERRE, translated from the french. — New-York, D. and J. Salder and Co

ASIE

Faute de caractères d'imprimerie des langues orientales, nous ne pouvons reproduire ici le titre des traductions asiatiques : nous nous bornons à les énumérer.

CHINE

Traduction chinoise publiée à Chang-Hai.

HINDOUSTAN

Traduction en langue canara, publiée à Bangalore.

INDES FRANÇAISES

Traduction en tamoul, publiée à Pondichéry.

JAPON

Traduction japonaise publiée à Yeddo.

La plupart de ces traductions ont eu, comme l'œuvre originale, édition sur édition. La foi en Notre-Dame de Lourdes a gagné le monde entier et est entrée dans le trésor de l'Église.



TABLE DES MATIÈRES

FIN

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue Condé, 30.

